

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the entire page.

L'été de cristal

Kerr, Philip

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PHILIP KERR

L'été de cristal



Philip Kerr

L'ÉTÉ DE CRISTAL



BERLIN, 1936

Premier homme : Tu as remarqué comme les Violettes de Mars ont réussi à écarter complètement les vétérans du Parti comme toi et moi ?

Second homme : Tu as raison. Peut-être que si Hitler avait lui aussi attendu un peu avant de prendre en marche le train nazi, il serait devenu Führer plus vite.

Schwarze Korps, novembre 1935

Et des choses plus étranges encore peuplent les songes noirs du Grand Hypnotiseur...

Ce matin, à l'angle de Friedrichstrasse et de Jägerstrasse, je vis deux hommes, deux SA qui démontaient une des vitrines rouges où est affiché chaque nouveau numéro du *Stürmer*. Der *Stürmer* est le journal dirigé par Julius Streicher, le propagandiste antisémite le plus virulent du Reich. Ces vitrines où s'étalent les dessins à moitié pornographiques de jeunes aryennes soumises à l'étreinte de satyres au nez crochu sont destinées à attirer et à titiller les esprits faibles. Les gens convenables n'ont rien à faire de ça. Les deux SA déposèrent le panneau dans leur camion déjà à demi rempli de vitrines identiques. Ils opéraient sans ménagement, car deux ou trois vitres étaient brisées.

Une heure plus tard, je revis les deux mêmes SA en train d'emporter une autre vitrine installée à un arrêt de tramway devant l'hôtel de ville. Cette fois, je m'approchai pour leur demander ce qu'ils faisaient.

— C'est pour les Olympiades, m'informa l'un d'eux. On nous a ordonné de les faire disparaître pour ne pas choquer les étrangers qui viendront assister aux Jeux.

A ma connaissance, c'était la première fois que les autorités faisaient montre de tels égards.

Je rentrai chez moi dans ma vieille Hanomag noire et mis mon dernier costume présentable en flanelle gris clair qui m'avait coûté 120 marks trois ans auparavant. Il est d'une qualité qui devient de plus en plus rare dans ce pays. Tout comme le beurre, le café et le savon, le tissu qu'on utilise à présent n'est qu'un ersatz, pas très solide, quasiment inefficace contre le froid en hiver et très inconfortable en été.

Je me contemplai dans le miroir de la chambre et parachevai ma tenue avec mon plus beau chapeau. Une coiffure de feutre gris foncé à large bord, entouré d'un ruban de soie noire. Un modèle fort répandu. Mais, comme les hommes de la Gestapo, je le porte d'une manière particulière, le bord rabattu sur le devant. Cela a pour effet de dissimuler mes yeux, de sorte qu'il est plus difficile de me reconnaître. Un style lancé par la police criminelle de Berlin, la Kripo[1], au sein

de laquelle je l'avais adopté.

Je glissai un paquet de Muratti dans la poche de mon veston et, serrant sous mon bras avec précaution une porcelaine Rosenthal emballée d'un papier cadeau, je sortis dans la rue.

Le mariage avait lieu à la Luther Kirche, sur Dennewitzplatz, juste au sud de la station ferroviaire de Potsdamer Strasse, à deux pas de la maison des parents de la mariée. Le père, Herr Lehmann, conducteur de locomotive, emmenait quatre fois par semaine l'express « D-Zug » de la gare Lehrter jusqu'à Hambourg. La jeune mariée, Dagmarr, était jusqu'alors ma secrétaire, et je n'osais imaginer ce que j'allais faire sans elle. A double titre : non seulement elle était une secrétaire efficace, mais j'avais également songé plus d'une fois à l'épouser. C'était une jolie fille, elle mettait un peu d'ordre dans ma vie, et je suppose que je l'aimais à ma manière. Mais à 38 ans, j'étais probablement trop âgé pour elle, et elle devait me trouver un brin rasoir. Je ne suis pas du genre à faire la nouba, et Dagmarr mérite de s'amuser.

Elle épousait un aviateur. Lui avait tout pour la séduire : il était jeune, beau, et, dans son uniforme du corps d'aviation national-socialiste, il était l'image même de l'aryen viril et conquérant. Pourtant, je fus déçu lorsque je le vis à la cérémonie. Comme la plupart des membres du Parti, Johannes Buerckel se prenait incroyablement au sérieux.

Ce fut Dagmarr qui fit les présentations. Johannes, comme je m'y attendais, claqua bruyamment des talons en inclinant brusquement la tête avant de me serrer la main.

— Félicitations, lui dis-je. Vous êtes un sacré veinard. J'avais demandé à Dagmarr de m'épouser, mais malheureusement, je ne dois pas être aussi séduisant que vous en uniforme.

J'en profitai pour le détailler : épinglées à sa poche de poitrine gauche, je remarquai la médaille sportive des SA, ainsi que les ailes de pilote ; ces deux décorations étaient surmontées de l'inévitable insigne du Parti. Il portait également le brassard à croix gammée au bras gauche.

— Dagmarr m'a dit que vous étiez pilote à la Lufthansa avant d'être rattaché au ministère de l'Aviation, mais je ne savais pas que... Dagmarr, vous m'aviez dit qu'il était quoi, exactement ?

— Pilote acrobatique.

— Oui, c'est bien ce qu'il me semblait. Un pilote acrobatique. Eh bien, j'ignorais que les pilotes acrobatiques portaient l'uniforme.

Il ne fallait pas être détective pour comprendre que cette appellation de « pilote acrobatique » était un des euphémismes alors en vogue dans le Reich, recouvrant en réalité un programme secret d'entraînement de pilotes de chasse.

— Il est splendide, n'est-ce pas ? fit Dagmarr.

— Et toi, tu es magnifique, roucoula le marié.

— Pardonnez-moi de vous poser la question, Johannes, mais cela signifie-t-il que l'armée de l'air allemande va être reconstituée ? demandai-je.

— Une unité acrobatique, nous ne sommes qu'une unité acrobatique, se borna-t-il à répondre en guise d'explication. Et vous, Herr Gunther, vous êtes détective privé, à ce qu'il paraît. Ce doit être un travail passionnant, non ?

— Enquêteur privé, rectifiai-je. Cela dépend des moments.

— Sur quel genre d'affaires enquêtez-vous ?

— Presque tout, sauf les divorces. Les gens ont de curieux comportements lorsqu'ils pratiquent l'adultère ou lorsqu'ils en sont les victimes. Un jour, une femme m'a engagé pour que je dise à son mari qu'elle avait l'intention de le quitter. Elle avait peur qu'il la tue. J'ai donc transmis la commission au mari, et figurez-vous que ce fils de pute a essayé de me descendre ! J'ai passé trois semaines à l'hôpital St Gertrauden avec une minerve. Depuis, je fuis tout ce qui ressemble à un différend conjugal. En ce moment, je m'occupe d'enquêtes d'assurances, de la protection des cadeaux de mariage et de la recherche de personnes disparues – celles dont la police connaît la disparition comme celles dont elle l'ignore. Et je dois dire que cet aspect de mon travail a pris un essor considérable depuis que les nationaux-socialistes sont au pouvoir. (Je lui décochai mon sourire le plus affable et haussai les sourcils de manière suggestive.) Mais tout le monde s'épanouit sous le national-socialisme, n'est-ce pas ? Une véritable éclosion de Violettes de Mars.

— Ne fais pas attention à ce que dit Bernhard, intervint Dagmarr. Il a parfois un humour déroutant.

J'aurais volontiers poursuivi, mais l'orchestre se mit à jouer et Dagmarr entraîna habilement Buerckel vers la piste de danse. Le couple fut accueilli par des applaudissements chaleureux.

Ne raffolant pas du sekt[2] servi au buffet, je me dirigeai vers le bar en quête d'une vraie boisson. Je commandai un bock et un petit verre de Klares, l'alcool à base de pomme de terre pour lequel j'ai un coupable penchant. J'avalai le tout et recommandai la même chose.

— Ça donne soif, ces mariages, dit mon voisin, un homme de petite taille en qui je reconnus le père de Dagmarr. (Il s'adossa au comptoir et contempla fièrement sa fille.) Une bien belle mariée, n'est-ce pas, Herr Gunther ?

— Je ne sais pas ce que je vais devenir sans elle, dis-je. Peut-être parviendriez-vous à la persuader de rester avec moi. Je suis sûr qu'ils auraient bien besoin de son salaire. Les jeunes couples ont toujours besoin d'argent.

Herr Lehmann secoua la tête.

— Malheureusement, je crains que Johannes et son gouvernement national-socialiste n'estiment qu'une femme ne peut faire qu'un seul travail : celui qui demande neuf mois d'attente. (Après avoir allumé sa pipe, il tira dessus avec philosophie.) Mais ils vont avoir droit à un prêt de mariage du Reich, ce qui permettra à Dagmarr de ne plus travailler, n'est-ce pas ?

— Oui, vous avez sans doute raison, rétorquai-je.

Je bus d'un trait mon verre d'alcool. Comme il marquait un certain étonnement à me découvrir alcoolique, je m'empressai d'ajouter :

— Ne craignez rien, Herr Lehmann. Je ne bois ce truc que pour me laver la bouche, mais je suis trop paresseux pour le recracher.

Il pouffa de rire, me flanqua une claque dans le dos et commanda une nouvelle tournée de Klares, cette fois dans de grands verres. Nous les avalâmes, puis je lui demandai où les jeunes mariés comptaient passer leur lune de miel.

— Sur le Rhin, dit-il, à Wiesbaden. Ma femme et moi étions allés à Königstein, une région magnifique. Mais mon gendre n'a pas beaucoup de temps. Il doit repartir aussitôt pour une croisière de la Force par la joie[3], gracieusement offerte par le Front du travail du Reich.

— Vraiment ? Et où doit-il partir ?

— En Méditerranée.

— Vous y croyez ?

Le vieil homme fronça les sourcils.

— Non, fit-il d'un air sombre. Je n'en ai pas parlé à Dagmarr, mais je sais qu'il va en Espagne...

— Pour se battre ?

— Oui, pour se battre. Mussolini a aidé Franco, et Hitler ne veut pas rater une occasion de s'amuser. Il ne sera satisfait que lorsqu'il nous aura entraînés dans une nouvelle guerre.

Nous continuâmes à boire, et un peu plus tard, je me retrouvai en train de danser avec une jolie fille qui travaillait au rayon lingerie des grands magasins Grunfeld. Elle s'appelait Carola. Je la persuadai de me laisser la raccompagner. Avant de partir, nous allâmes saluer Dagmarr et Buerckel. Curieusement, Buerckel choisit ce moment-là pour faire allusion à mon passé militaire.

— Dagmarr me dit que vous vous êtes battu sur le front turc. (Je me demandai s'il n'était pas un peu inquiet à l'idée de se retrouver sur celui d'Espagne.) Et que vous y aviez été décoré de la Croix de fer.

Je haussai les épaules.

— Seulement de seconde classe.

C'était donc ça, pensai-je. Notre aviateur avait soif de gloire militaire.

— Mais c'était tout de même une Croix de fer, dit-il. La Croix de fer du Führer était aussi de seconde classe.

— Eh bien, je ne sais pas ce qu'il en pense, mais vers la fin de la guerre, si un soldat se comportait de manière satisfaisante au front – relativement satisfaisante – il lui était facile de décrocher une Croix de fer de seconde classe. Vous comprenez, presque tous les titulaires de Croix de première classe étaient au cimetière. On m'a donné une seconde classe pour avoir sauvé ma peau. (Je m'échauffais peu à peu.) Qui sait, si tout marche bien vous décrocherez peut-être la vôtre. Ce serait du meilleur effet sur votre bel uniforme.

Le visage de Buerckel se contracta. Il pencha la tête vers moi et renifla mon haleine.

— Vous êtes ivre, déclara-t-il.

— Si, rétorquai-je en m'éloignant d'une démarche hésitante. Adios, hombre.

Il était tard, 1 heure passée, lorsque je regagnai mon appartement de Trautenaustasse, à Wilmersdorf, un quartier peut-être modeste, mais bien plus agréable que celui de Wedding où j'avais grandi. Ma rue part de Güntzelstrasse vers le nord-est, puis longe Nikolsburger Platz et sa belle fontaine. Je vivais dans un appartement plutôt confortable tout près de Prager Platz.

Honteux tout à la fois d'avoir provoqué Buerckel devant Dagmarr, et d'avoir abusé de Carola, la jolie vendeuse de bas, près de l'étang aux poissons du Tiergarten, je restai assis un moment dans ma voiture à fumer une cigarette. Je devais reconnaître que j'étais plus affecté que je ne l'aurais cru par le mariage de Dagmarr. Mais il ne servait à rien de me lamenter. Il était probable que je n'oublierais pas Dagmarr, mais je trouverais des tas de moyens de penser à autre chose.

C'est en sortant de ma voiture que je remarquai la Mercedes décapotable bleu nuit garée à une vingtaine de mètres, ainsi que les deux types qui s'y appuyaient avec l'air d'attendre quelqu'un. Je me tendis lorsqu'un des hommes jeta sa cigarette et s'avança vers moi d'un pas rapide. Alors qu'il approchait, je remarquai qu'il était trop bien mis pour être de la Gestapo, et que son comparse qui portait un uniforme et une casquette de chauffeur, aurait, avec sa carrure de costaud de music-hall, été plus à l'aise avec un justaucorps en peau de léopard. En tout cas, sa présence peu discrète paraissait donner de l'assurance au jeune homme chic qu'il accompagnait.

— Herr Gunther ? Etes-vous Herr Bernhard Gunther ? demanda-t-il en se plantant devant moi.

Je lui décochai mon regard le plus féroce, celui qui ferait cligner des yeux un ours : je n'aime pas les gens qui m'interpellent en pleine rue à 1 heure du matin.

— Je suis son frère. Il n'est pas en ville en ce moment.

Le type sourit de toutes ses dents. Pas le genre à avaler ça.

— Herr Gunther, n'est-ce pas ? Mon patron voudrait vous parler. (Il désigna la Mercedes.) Il attend dans sa voiture. La concierge m'a dit que vous deviez rentrer chez vous dans la soirée. Elle m'a dit ça il y a trois heures, vous voyez que nous sommes patients. Mais il s'agit d'une affaire urgente.

Je jetai un coup d'œil à ma montre.

— Écoutez, l'ami. Il est 1 h 40 du matin. Je ne sais pas ce que vous vendez, mais ça ne m'intéresse pas. Je suis saoul, très fatigué, et tout ce que je veux, c'est me mettre au lit. Mon bureau est sur Alexanderplatz, nous verrons ça demain.

Le jeune homme chic, au demeurant fort sympathique avec sa fossette sur la joue, me barra le chemin.

— Ça ne peut pas attendre, insista-t-il avant de m'adresser un sourire engageant. Allez lui parler. Juste une minute, je vous en prie.

— Parler à qui ? grommelai-je en jetant un coup d'œil à la voiture.

— Voici sa carte. (Je pris le rectangle de bristol et l'examinai d'un air incrédule comme si c'était un billet de loterie gagnant. Il se pencha et lut à haute voix le texte qu'il voyait à l'envers.) « Dr Fritz Schemm, avocat allemand. Cabinet Schemm & Schellenberg, Unter den Linden[4], numéro 67. » Une bonne adresse.

— Certainement, approuvai-je. C'est pourquoi je ne comprends pas pourquoi un homme comme lui traîne dans les rues à cette heure-ci. Je ne crois pas au Père Noël.

Je le suivis pourtant jusqu'à la voiture. Le chauffeur ouvrit la portière. Posant une chaussure sur le marchepied, je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Un homme dégageant une forte odeur d'eau de Cologne se pencha vers moi. Son visage était noyé dans l'ombre. Il éructa d'une voix glaciale et hostile :

— Vous êtes Gunther, le détective ?

— Oui, répondis-je, et vous êtes sans doute – je fis mine de lire sa carte – le Dr Fritz Schemm, avocat allemand.

Je prononçai ce dernier mot avec une ironie appuyée. Je déteste cette précision apposée sur les cartes de visite ou les enseignes commerciales, pour tout ce qu'elle implique de respectabilité fondée sur la race. Et je déteste d'autant plus la voir figurer sur une carte de visite pour une profession que les Juifs n'ont plus le droit d'exercer. En ce qui me concerne, je ne voyais aucune raison de me définir comme « enquêteur allemand » plutôt qu'« enquêteur luthérien », « enquêteur asocial » ou « enquêteur veuf », même si je suis, ou ai été – on ne me voit plus beaucoup à l'église ces derniers temps – l'un ou l'autre à une époque. D'ailleurs, beaucoup de mes clients sont juifs, et comme ils paient rubis sur l'ongle, ils constituent une excellente clientèle. Ils viennent tous pour la même raison : personne disparue. Le résultat de mes enquêtes est également toujours le même : un corps balancé dans le Landwehrkanal par la Gestapo ou les SA ; un suicidé dans une barque flottant sur le Wannsee ; ou alors un nom sur une liste de gens expédiés en KZ, c'est-à-dire en camp de concentration. C'est pourquoi, d'emblée, je n'aimai pas cet homme, cet avocat allemand.

— Écoutez, Herr Doktor, lui dis-je. J'étais justement en train de dire à ce garçon que je suis très fatigué et que j'ai bu au point d'oublier que j'ai un banquier qui se préoccupe de mon bien-être.

Lorsque Schemm plongeait la main dans sa poche, je n'eus aucune réaction. Cela prouvait à quel point j'étais bourré. Il n'en sortit qu'un portefeuille.

— Je me suis renseigné sur vous. Il semble qu'on puisse vous faire confiance. Je voudrais vous embaucher ce soir pour environ deux heures. Je vous donnerai 200 Reichsmarks pour ce travail, plus que vous ne gagnez en une semaine. (Il posa le portefeuille sur ses genoux et en tira deux billets bleus qu'il posa sur son pantalon. Pas si facile à faire quand on n'a qu'un seul bras.) Ensuite, Ulrich vous ramènera chez vous.

Je pris les billets.

— Au diable, lançai-je, moi qui voulais juste aller me coucher et dormir. Ça peut attendre. (Je m'assis sur la banquette à côté de l'avocat.) En route, Ulrich.

La portière claqua. Ulrich s'installa à la place du chauffeur, à côté du jeune homme chic. Il démarra et nous nous dirigeâmes vers l'ouest.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Chaque chose en son temps, Herr Gunther, dit-il. Voulez-vous un verre ? Ou une cigarette ? (Il ouvrit un petit bar qu'on aurait dit récupéré sur le Titanic et en sortit un coffret à cigarettes.) Ce sont des américaines.

J'acceptai la cigarette mais refusai le verre : lorsque vous rencontrez des gens qui lâchent 200 Reichsmarks aussi facilement que le Dr Schemm venait de le faire, il vaut mieux garder toute sa tête.

— Voudriez-vous avoir l'amabilité de me donner du feu, je vous prie ? fit Schemm en glissant une cigarette entre ses lèvres. Gratter une allumette est une des rares choses qui m'embarrassent. J'ai perdu un bras sous les ordres de Ludendorff, pendant l'assaut contre Liège. Avez-vous fait la guerre ?

Il avait une voix dédaigneuse, suave et lente, avec une pointe imperceptible de cruauté. Le genre de voix, pensai-je, capable de vous amener gentiment à vous accuser vous-même. Le genre de voix qui aurait été un atout s'il avait voulu travailler pour la Gestapo. J'allumai nos cigarettes et me carrai contre le confortable dossier de la Mercedes.

— Oui, je me suis battu en Turquie.

Seigneur, pourquoi tout le monde se mettait-il à s'intéresser à mes faits de guerre ? Je ferais peut-être bien de demander une médaille d'ancien combattant. Je regardai par la fenêtre et constatai que nous nous dirigions vers Grunewald, une zone boisée s'étendant à l'ouest de la ville jusqu'aux rives de la Havel.

— Officier ?

— Sergent.

Je l'entendis presque sourire.

— J'étais chef de bataillon, déclara-t-il d'un ton qui me mettait définitivement à ma place. Et vous êtes devenu policier après la guerre ?

— Non, pas tout de suite. J'ai été employé de bureau, mais au bout d'un moment, je n'ai plus supporté la routine. Je suis entré dans la police en 22.

— Quand en êtes-vous parti ?

— Ecoutez, Herr Doktor, je n'ai pas prêté serment en entrant dans cette voiture, que je sache.

— Je suis désolé, fit-il. Je voulais simplement savoir si vous en étiez parti de votre propre volonté ou si...

— Ou si on m'avait viré ? Vous avez un sacré toupet pour me poser une question pareille, Schemm.

— Vraiment ? rétorqua-t-il d'un air innocent.

— Je vais quand même vous répondre. C'est moi qui suis parti. Mais si j'étais resté, ils auraient fini par se débarrasser de moi comme ils l'ont fait de tous les autres. Je ne suis pas national-socialiste, mais je ne suis pas non plus un de ces foutus Kozis : je déteste les bolcheviks. Mais ce n'est pas assez pour la Kripo, ou la Sipo[5], ou je ne sais quel nouveau nom ils lui ont trouvé. Si vous n'êtes pas d'accord à cent pour cent avec eux, ils considèrent que vous êtes contre eux.

— Et c'est comme ça qu'un inspecteur de police a quitté la Kripo... (il s'interrompit un instant avant d'ajouter en feignant la surprise :)... pour devenir le détective de l'hôtel Adlon ?

— C'est malin de me faire parler alors que vous savez déjà tout, dis-je en haussant les épaules.

— Mon client aime savoir avec qui il travaille, rétorqua-t-il.

— Je n'ai pas encore accepté l'affaire, précisai-je. Et je me demande si je ne vais pas la refuser, juste pour le plaisir de voir la tête que vous feriez.

— Comme vous voulez. Mais ce serait stupide de votre part. Vous savez, vous n'êtes pas le seul... enquêteur privé de Berlin.

Il énonça ma profession avec un dégoût non dissimulé.

— Alors pourquoi m'avoir choisi ?

— Parce que vous avez déjà travaillé pour mon client. Indirectement. Il y a environ deux ans, vous avez mené une enquête pour la compagnie d'assurances Germania, dont mon client est l'un des principaux actionnaires. Vous avez récupéré les titres volés alors que la Kripo patageait dans le brouillard.

— Je m'en souviens, en effet. (J'avais de bonnes raisons de m'en

souvenir. C'avait été l'une de mes premières enquêtes après avoir quitté l'hôtel Adlon pour m'installer à mon compte.) J'ai eu de la chance, ajoutai-je.

— Il ne faut jamais sous-estimer la chance, dit Schemm d'un ton pompeux.

C'est bien vrai, pensai-je : voyez le Führer.

Nous étions arrivés à Dahlem, à la lisière de la forêt de Grunewald, où vivaient les Ribbentrop et quelques-unes des familles les plus puissantes du pays. La voiture s'arrêta devant une monumentale grille en fer forgé encadrée de hauts murs. Le jeune homme chic batailla un moment avant de pouvoir l'ouvrir. Ulrich entra la voiture.

— Continue, lui ordonna Schemm. Ne t'arrête pas. Nous sommes déjà très en retard.

Pendant au moins cinq minutes, nous longeâmes une allée bordée d'arbres avant de déboucher sur une esplanade couverte de gravier, fermée sur trois côtés par le long bâtiment principal et les deux ailes qui composaient la maison. Ulrich arrêta la Mercedes près d'une petite fontaine, sauta de son siège et ouvrit les portières. Nous sortîmes de la voiture. Une galerie couverte, au toit soutenu par des colonnes de bois, faisait le tour de l'esplanade, parcourue par un gardien flanqué de deux dobermans à l'air féroce. A la lueur de l'unique lanterne allumée près de l'entrée, je pus voir que la maison était crépée de blanc, avec une haute toiture mansardée. L'ensemble était aussi imposant que les vastes hôtels de luxe que je n'avais jamais pu m'offrir. Quelque part dans les sous-bois qui s'étendaient alentour, un paon lança un cri d'effroi.

Près de la porte, je pus enfin découvrir mon interlocuteur. Il avait sans doute été bel homme, mais ayant probablement dépassé la cinquantaine, il ne lui restait plus qu'une certaine distinction. Il était plus grand que je ne l'avais cru dans la voiture, et habillé de façon recherchée mais sans aucun souci de mode. Il portait un col dur tranchant comme un couteau, un costume rayé gris clair, un gilet crème et des guêtres. Son unique main était gantée de chevreau. Son crâne carré aux courts cheveux grisonnants était surmonté d'un large chapeau gris dont le bord entourait la coiffe au pli impeccable comme une douve cernant un donjon médiéval. Il ressemblait à un chevalier dans son armure.

Il me guida jusqu'à une grande porte d'acajou. Le vantail pivota sur ses gonds et découvrit un maître d'hôtel au teint basané qui s'effaça tandis que nous pénétrions dans un vaste hall. C'était le genre d'entrée qui, la porte franchie, faisait de vous un privilégié. Un escalier à double volée aux rampes d'un blanc immaculé conduisait aux étages, et du plafond pendait un lustre plus grand qu'une cloche

de cathédrale et plus clinquant qu'une boucle d'oreille de stripteaseuse. Je pris mentalement note d'augmenter mes tarifs.

Le maître d'hôtel, qui était un Arabe, s'inclina gravement en me demandant mon chapeau.

— Je préfère le garder, si cela ne vous ennuie pas, dis-je en en tripotant le bord. Ça m'évitera d'embarquer l'argenterie.

— Comme vous voudrez, monsieur.

Schemm tendit son chapeau au maître d'hôtel dans un geste d'aristocrate. Peut-être l'était-il, mais je soupçonne plutôt tous les avocats de parvenir à leur richesse et à leur position par l'avarice et autres moyens infâmes : je n'en ai jamais rencontré un en qui j'aie confiance. Il ôta son gant avec une habile contorsion des phalanges et le laissa tomber dans son chapeau. Ensuite, il rectifia sa cravate et demanda qu'on nous annonce.

Nous attendîmes dans la bibliothèque. Elle n'était peut-être pas aussi vaste que celle de Bismarck ou de Hindenburg, mais on aurait pu garer une demi-douzaine de voitures entre le bureau de style Reichstag et la porte. La décoration était du Lohengrin première époque, avec de grosses poutres, une cheminée en pierre où crépitait une bûche et des armes exposées sur les murs. Et beaucoup de livres, de ceux qu'on achète au mètre : des poètes, des philosophes et des juristes allemands que je connaissais parce qu'ils avaient donné leur nom à des rues ou à des cafés.

J'entrepris de faire le tour de la pièce.

— Si je ne suis pas de retour dans cinq minutes, envoyez une équipe de secours, dis-je.

Schemm soupira et s'assit dans l'un des deux sofas de cuir placés à angle droit face à la cheminée. Il prit un magazine dans le porte-revues et fit mine de s'absorber dans sa lecture.

— Ces petites maisons de campagne ne vous rendent pas un peu claustrophobe ? fis-je.

Schemm lâcha le soupir irrité de la vieille bigote qui décèle une odeur de gin dans l'haleine du pasteur.

— Asseyez-vous donc, Herr Gunther, dit-il.

J'ignorai son invitation. Tripotant les billets dans ma poche pour me tenir éveillé, je m'approchai du bureau et en examinai la surface de cuir vert. Un exemplaire du Berliner Tageblatt y était posé à côté d'une paire de lunettes aux verres en demi-lune ; je remarquai également un stylo, un lourd cendrier de cuivre contenant le mégot mâchouillé d'un cigare et, à côté, la boîte de havanes Black Wisdom d'où il avait été tiré ; enfin, une pile de courrier et quelques clichés dans des cadres en argent. Je jetai un coup d'œil à Schemm, qui s'efforçait de garder les yeux ouverts, et pris une des photos encadrées. Elle représentait une belle femme au teint mat et à la

silhouette enveloppée, celles que je préfère, mais sa toge de diplômée me fit deviner que je n'aurais aucune chance avec elle.

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

Schemm bondit. La voix venait de la bibliothèque chantante avec un léger accent berlinois. Je me retournai et découvris un homme de petite taille dont le visage rubicond et bouffi était si défait que je faillis ne pas le reconnaître. Tandis que Schemm faisait des courbettes, je marmonnai quelques compliments sur la jeune femme de la photo.

— Herr Six, fit Schemm avec l'obséquiosité d'une concubine de sultan, puis-je vous présenter Herr Bernhard Gunther ? (Il pivota vers moi tandis que sa voix s'adaptait au découvert de mon compte en banque.) Voici Herr Doktor Hermann Six.

C'est drôle, dès qu'on s'élève un peu dans la hiérarchie sociale, on rencontre un nombre incroyable de ces foutus docteurs. Je lui tendis la main. Mon nouveau client me la serra un très long moment, les yeux rivés sur les miens. Beaucoup de clients aiment ainsi jauger le caractère de celui à qui ils ont l'intention de soumettre leurs petits problèmes. Il faut les comprendre : personne ne ferait confiance à un individu paraissant sournois ou malhonnête. C'est pourquoi je considère comme une chance d'avoir l'apparence d'un homme droit et fiable. Mais j'en reviens aux yeux de mon client : ils étaient grands, bleus et proéminents, avec un étrange éclat liquide, comme s'ils venaient de traverser un nuage de gaz moutarde. Je compris brusquement que cet homme venait de pleurer.

Six finit par me lâcher la main et récupéra la photo que j'avais examinée. Il la contempla quelques secondes avant d'émettre un profond soupir.

— C'était ma fille, dit-il la gorge nouée.

Je hochai la tête patiemment. Il reposa le cadre à plat sur le bureau, la photo en dessous, et tripota la tonsure grise qui le faisait ressembler à un moine.

— Elle est morte, ajouta-t-il.

— Je suis navré, dis-je d'un air grave.

— Vous auriez tort, fit-il. Parce que si elle n'était pas morte, vous ne seriez pas ici ce soir avec la possibilité de gagner beaucoup d'argent. (Je ne perdais pas une seule de ses paroles : j'aime entendre ce genre de langage.) Mais elle a été assassinée, voyez-vous.

Il marqua une pause pour souligner cet effet théâtral. Beaucoup de mes clients agissent ainsi, mais lui se montrait particulièrement bon.

— Assassinée, répétai-je l'air sidéré.

— Oui, assassinée.

Il tripota une de ses oreilles éléphantines avant d'enfouir les mains dans les poches d'un costume bleu marine informe. Je

remarquai que les poignets de sa chemise étaient sales et effilochés. C'était la première fois que je rencontrais un des barons de la sidérurgie, le nom de Six ne m'était pas inconnu : c'était un des plus gros industriels de la Ruhr, mais ce détail me parut étrange. Il se balançait d'avant en arrière. Je baissai les yeux vers ses chaussures. On peut apprendre beaucoup de choses sur un client en examinant ses chaussures. C'est le seul truc que j'ai piqué à Sherlock Holmes. Celles de Six étaient bonnes pour le Secours d'Hiver[6], l'association d'entraide populaire nazie chargée de collecter les vieux vêtements. Mais il faut avouer que, de toute façon, les chaussures allemandes ne sont en général pas de très bonne qualité, et que l'ersatz de cuir ressemble plus à du carton bouilli qu'à autre chose. Cependant, je ne pensais pas que Herr Six fût accablé de chagrin au point de dormir tout habillé. Non ; je le pris pour un de ces millionnaires excentriques dont les journaux retracent l'ascension : c'est en ne dépensant jamais un sou inutile qu'ils sont devenus si riches.

— Elle a été tuée par balles, de sang-froid, dit-il avec amertume.

J'eus l'impression qu'on allait en avoir pour une bonne partie de la nuit. Je sortis mes cigarettes.

— La fumée ne vous dérange pas ? demandai-je. Mon intervention parut le ramener sur terre.

— Je vous prie de m'excuser, Herr Gunther, soupira-t-il. Je me conduis comme un goujat. Voulez-vous un verre ou autre chose ? (Le « autre chose » était tentant. Je songeai à un profond lit à baldaquin, mais je demandai du café.) Fritz ?

Schemm s'ébroua sur le grand sofa.

— Je vous remercie. Un verre d'eau sera parfait, dit-il humblement.

Six tira le cordon de la sonnette de service, puis choisit un gros cigare presque noir dans la boîte posée sur le bureau. Il m'invita à m'asseoir. Je me laissai tomber face à Schemm, sur l'autre sofa. Six alluma son cigare et s'assit à côté de l'avocat manchot. La porte s'ouvrit et un homme d'environ 35 ans pénétra dans la bibliothèque. Les lunettes non cerclées qu'il portait au bout d'un nez épaté juraient avec sa carrure d'athlète. Il les ôta d'un geste sec, me dévisagea d'un air méfiant et se tourna vers son patron.

— Voulez-vous que j'assiste à cette réunion, Herr Six ? demanda-t-il.

Il avait un vague accent de Francfort.

— Non, c'est inutile, Hjalmar, répliqua Six. Soyez gentil, allez vous coucher. Et dites à Farraj de nous apporter un moka, un verre d'eau et mon cordial.

— Entendu, Herr Six.

Il m'observa une nouvelle fois. J'eus l'impression que ma présence

le gênait et me promit de lui parler à la première occasion.

— Une dernière chose, fit Six en pivotant sur le sofa pour lui faire face. Il nous faudra étudier demain matin les modalités des funérailles. Rappelez-le-moi. Je veux que vous vous occupiez de tout pendant mon absence.

— Très bien, Herr Six.

Sur ce, il nous souhaita le bonsoir et sortit.

— A nous, Herr Gunther, reprit Six lorsque la porte se fut refermée.

Avec le Black Wisdom au coin des lèvres, il ressemblait à un bateleur de foire, tandis que sa voix était celle d'un enfant mâchouillant une sucrerie.

— Je dois tout d'abord m'excuser de vous avoir fait venir ici à une heure indue. Mais comprenez que je suis un homme fort occupé et surtout, très discret.

— N'exagérons rien, Herr Six, fis-je. J'ai déjà entendu prononcer votre nom.

— Très probablement. Un homme dans ma position se doit de patronner un certain nombre de causes charitables et d'œuvres de bienfaisance – vous voyez ce que je veux dire. C'est l'un des aspects contraignants de l'aisance.

Comme la fosse du même nom, me dis-je. Devinant ce qui allait suivre, je réprimai un bâillement mais trouvai la force de l'approuver.

— J'en suis tout à fait persuadé.

Je prononçai ma réplique avec une telle conviction qu'il hésita un instant avant de poursuivre. Il me débita comme prévu les phrases bien tournées que j'avais déjà entendues des dizaines de fois, émaillées de « discrétion absolue », de « je ne désire pas mêler les autorités à mes affaires privées » et autres « tout ceci doit rester absolument confidentiel ». C'est un des côtés agaçants de mon boulot. Les gens se sentent obligés de vous prodiguer des conseils, comme s'ils ne vous faisaient pas vraiment confiance, ou comme s'ils attendaient que vous vous surpassiez pour être digne de la mission qu'ils vous confient.

— Si je pouvais gagner plus d'argent en n'étant pas tenu au secret, il y a longtemps que j'aurais essayé, dis-je. Mais, dans mon domaine, ne pas tenir sa langue peut coûter cher. Tout le monde serait aussitôt au courant, et les compagnies d'assurances ou cabinets juridiques qui comptent parmi mes clients réguliers iraient s'adresser ailleurs. En outre, je sais que vous vous êtes renseigné sur moi, alors pourquoi ne pas en venir directement aux faits ?

Ce qui est pratique avec les gens riches, c'est qu'ils aiment être mis à l'aise. Ils prennent ça pour de l'honnêteté. Six fit un signe de tête approbateur.

A ce moment, le maître d'hôtel fit une apparition feutrée, glissant

dans la pièce comme une roue en caoutchouc sur un parquet ciré. Exhalant une odeur de transpiration mêlée à une autre odeur épicée, il servit le café, le verre d'eau et le cognac de son patron avec le visage dépourvu d'expression d'un homme qui a décidé de ne plus entendre. Tout en buvant mon café, je me dis que, si j'avais affirmé que ma grand-mère nonagénaire s'était enfuie avec le Führer, il aurait continué à nous servir sans un frémissement de sourcils. Il quitta la pièce si discrètement que je ne m'en aperçus pas tout de suite.

— La photo que vous regardiez a été prise il y a quelques années, pendant la cérémonie de remise des diplômes. Ma fille a ensuite enseigné au lycée Arndt de Berlin-Dahlem.

Je sortis un stylo et me préparai à prendre des notes au dos du carton d'invitation au mariage de Dagmarr, mais il m'interrompt.

— Non, ne prenez pas de notes, je vous prie. Contentez-vous d'écouter. Herr Schemm vous remettra un dossier de renseignements complet à l'issue de notre conversation.

» Je dois dire qu'elle était un bon professeur, même si, pour être tout à fait franc avec vous, j'aurais préféré qu'elle fasse autre chose de sa vie. Grete – oui, j'ai oublié de vous dire qu'elle s'appelait Grete. Grete, donc, avait une voix extraordinaire, et j'aurais aimé qu'elle pratique le chant de manière professionnelle. Mais en 1930, elle a épousé un jeune avocat du barreau de Berlin. Il s'appelait Paul Pfarr.

— Il s'appelait, fis-je.

Mon interruption suscita un nouveau soupir.

— Oui, dit-il. J'aurais dû vous le préciser. Lui aussi est mort.

— Ce qui fait deux assassinats ?

— Oui, deux assassinats, répéta-t-il avec un drôle d'air, en ouvrant son portefeuille dont il sortit un cliché. Cette photo a été prise le jour de leur mariage.

Le cliché ne m'apprit pas grand-chose. Comme la plupart des mariages dans ce milieu, celui-ci avait été célébré dans les salons de l'hôtel Adlon. Je reconnus la pagode de la fontaine des Murmures et les éléphants sculptés du jardin Goethe de l'Adlon. J'étouffai un bâillement. La photo n'était pas très bonne et j'avais eu ma dose de mariage depuis la veille. Je rendis le cliché.

— Un couple charmant, commentai-je en allumant une Muratti. Le cigare éteint de Six reposait dans le cendrier de cuivre.

— Grete a enseigné jusqu'en 1934, date à laquelle, comme beaucoup d'autres femmes, elle a perdu son travail, victime de la discrimination sexuelle du gouvernement en matière d'emploi. Au même moment, Paul obtenait un poste au ministère de l'Intérieur.

Ma première femme, Lisa, est morte peu après. Grete en fut terriblement affectée. Elle s'est mise à boire et à sortir tous les soirs. Depuis quelques semaines, elle semblait être redevenue elle-même.

(Six considéra son verre de cognac d'un air morne, puis le vida d'un trait.) Et pourtant, il y a trois nuits de cela, Paul et Grete sont morts brûlés dans l'incendie de leur maison à Lichterfelde. Mais avant que la maison ne s'embrase, ils avaient été tués de plusieurs coups de feu, et le coffre avait été forcé.

— Avez-vous une idée de ce que contenait ce coffre ?

— J'ai dit aux policiers de la Kripo que je n'en savais rien.

— Ce qui n'est pas tout à fait la vérité, n'est-ce pas ?

— C'est la vérité en ce qui concerne la majorité des documents qu'il contenait. Mais il s'y trouvait un objet en particulier dont je connaissais la présence, et que je n'ai pas signalé à la police.

— Puis-je savoir pour quelle raison, Herr Six ?

— Je préférerais que la police ne le sache pas.

— Pourquoi me le dire à moi ?

— Parce que si vous retrouvez l'objet en question, vous retrouverez le meurtrier bien avant la police.

— Et que devrai-je faire à ce moment-là ?

J'espérais qu'il n'allait pas évoquer une gentille petite exécution privée, parce que je ne voulais pas avoir à me battre avec ma conscience, surtout avec une telle somme en jeu.

— Avant de livrer l'assassin aux autorités, vous devrez récupérer cet objet et me le rendre, puisque j'en suis le propriétaire. Il est de la plus haute importance qu'il ne tombe pas entre les mains de la police.

— De quoi parlons-nous exactement ?

Six croisa les mains d'un air songeur, les décroisa avant de s'envelopper de ses bras comme d'une étoile et me regarda bizarrement.

— Confidentiellement, bien entendu, grognai-je.

— Il s'agit de bijoux, dit-il. Voyez-vous, Herr Gunther, ma fille est morte intestat, et donc tous ses biens reviennent à son mari. Or Paul a fait un testament dans lequel il lègue tout au Reich. (Il secoua la tête.) Pouvez-vous comprendre une telle bêtise, Herr Gunther ? Il a tout légué à l'État. Absolument tout. J'ai moi-même du mal à y croire.

— Il devait être grand patriote.

Six ne perçut pas l'ironie de ma remarque. Il se contenta de ricaner.

— Mon cher Herr Gunther, c'était un national-socialiste. Ces gens-là croient qu'ils sont les premiers et les seuls à aimer leur patrie. (Il sourit d'un air abattu.) Moi aussi j'aime mon pays. Et personne ne lui donne plus que moi. Mais je ne vois pas pourquoi je ferais un tel cadeau au Reich. Me comprenez-vous ?

— Je pense, oui.

— En outre, ces bijoux appartenaient à la mère de Grete, de sorte que, en plus de leur valeur marchande considérable, ils ont également

une très grande valeur sentimentale.

— Combien valent-ils ?

Schemm jugea qu'il était temps d'apporter certaines précisions.

— Je pense pouvoir apporter certaines informations sur ce point, Herr Six, dit-il en fouillant dans une serviette posée à ses pieds pour en sortir un dossier couleur chamois qu'il posa sur le tapis entre les deux sofas. J'ai ici les dernières estimations de l'assurance, ainsi que quelques photos. (Il saisit une des feuilles du dossier et lut le chiffre figurant dans la colonne « Total » avec aussi peu d'émotion que s'il s'était agi de sa dépense mensuelle en blanchisserie.) Sept cent cinquante mille Reichsmarks.

Comme je laissais échapper un sifflement involontaire, Schemm eut une moue désapprobatrice et me tendit les clichés. J'avais déjà vu des pierres plus grosses, mais seulement sur des photos de pyramides. Six reprit la parole pour raconter leur histoire.

— En 1925, le marché mondial du diamant était submergé de pierres vendues par les exilés russes ou les bolcheviks, qui venaient de découvrir un trésor dissimulé derrière un mur du palais du prince Youssoupov, mari de la nièce du tsar. Cette année-là, j'ai acheté en Suisse plusieurs de ces pièces : une broche, un bracelet et, surtout, un magnifique collier de vingt diamants. Il est signé Cartier et pèse plus d'une centaine de carats. Il va sans dire, Herr Gunther, qu'il ne sera pas facile de revendre une telle pièce.

— Oui, je m'en doute. (Au risque de paraître cynique, la valeur sentimentale des bijoux me paraissait à présent insignifiante par rapport à leur valeur marchande.) Parlez-moi un peu de ce coffre.

— Je l'ai acheté, répondit Six, tout comme la maison. Paul n'avait pas beaucoup d'argent. Quand la mère de Grete est morte, j'ai donné ses bijoux à ma fille, et en même temps, j'ai fait installer ce coffre pour qu'elle puisse les garder chez elle plutôt que de les confier à une banque.

— Elle les a donc portés récemment ?

— Oui. Quelques jours avant d'être tuée, elle les a mis pour nous accompagner à un bal, ma femme et moi.

— Quel genre de coffre était-ce ?

— Un Stockinger mural, avec une serrure à combinaison.

— Qui connaissait cette combinaison ?

— Seulement ma fille. Et Paul, bien sûr. Ils n'avaient aucun secret entre eux, et je crois qu'il gardait dans ce coffre certains documents professionnels.

— Personne d'autre ?

— Non. Pas même moi.

— Savez-vous comment on a ouvert le coffre ? A-t-on utilisé des explosifs ?

— Je ne pense pas.

— Un perceur, alors.

— Je vous demande pardon ?

— Un perceur de coffres, un professionnel. Quoiqu'il aurait fallu être très fort pour venir à bout de ce genre de matériel.

Six se pencha.

— Ou alors, dit-il, le cambrieleur a obligé Paul ou Grete à l'ouvrir, puis leur a ordonné de se remettre au lit avant de les assassiner. Ensuite, il a mis le feu à la maison pour effacer ses traces et embrouiller la police.

— Oui, c'est possible, admis-je.

J'ai sur le visage, au beau milieu des pousses de barbe, une petite zone circulaire parfaitement imberbe, conséquence d'une piqûre de moustique, du temps où je me battais en Turquie. Depuis lors, je n'ai jamais eu à raser cette portion de peau. Mais lorsque quelque chose me tracasse, je me gratte à cet endroit. Et rien ne me cause plus de tracas qu'un client jouant au détective. C'est pourquoi la remarque de Six me fit gratter cette zone imberbe. Je ne balayai pas son hypothèse d'un revers de main, mais je tenais à montrer qui était le spécialiste.

— Possible, mais peu probable. Il n'y a pas de meilleur moyen d'ameuter tous les policiers de la ville que de rééditer le coup du Reichstag. Jouer les van der Lubbe[7] ne me paraît pas dans les manières d'un professionnel. Ni les meurtres, d'ailleurs.

C'était pure conjecture de ma part, mais mon intuition me disait qu'il ne s'agissait pas d'un travail de pro. D'autant que l'expérience m'avait appris qu'un cambriolage opéré par un professionnel est rarement entaché d'un meurtre. Mais j'avais envie, pour une fois, d'entendre le son de ma propre voix.

— Qui savait que votre fille gardait des bijoux dans son coffre ? demandai-je.

— Moi seul, répondit Six. Grete n'en a jamais parlé à personne. Je ne sais pas si Paul a été plus bavard.

— Leur connaissiez-vous des ennemis ?

— Pour Paul, je l'ignore, dit-il, mais je suis sûr que Grete n'en avait aucun.

Je n'étais pas étonné outre mesure que Six veuille donner de sa Grete l'image d'une bonne petite qui se brossait les dents et récitait ses prières avant de se coucher, mais j'étais intrigué par le peu de certitudes qu'il avait sur son gendre. C'était la deuxième fois en quelques minutes qu'il disait ignorer ce que Paul avait fait ou non.

— Et vous ? fis-je. Un homme riche et influent comme vous l'êtes doit susciter bon nombre d'inimitiés. (Il hocha la tête.) Voyez-vous quelqu'un susceptible de vous en vouloir au point de se venger de vous à travers votre fille ?

Il ralluma son Black Wisdom, tira quelques bouffées puis, l'écartant de sa bouche, le tint entre le pouce et l'index.

— Les ennemis sont le corollaire inévitable de la richesse, Herr Gunther, déclara-t-il. Mais ce sont des concurrents, pas des gangsters. Je ne pense pas qu'aucun d'entre eux soit capable d'un acte si odieux.

Il se leva, s'approcha de la cheminée et, à l'aide d'un long pique-feu en cuivre, repoussa la bûche qui menaçait de basculer par-dessus la grille. Profitant de sa distraction, je l'attaquai au dépourvu.

— Vous entendiez-vous bien avec votre gendre ?

Il se retourna et me fit face, le pique-feu à la main, le visage légèrement congestionné. Cette réponse involontaire me suffisait, mais il voulut biaiser.

— Quelle idée de me poser une question pareille ? demanda-t-il.

— Vraiment, Herr Gunther ! fit Schemm en affichant un air choqué devant mon indécatesse.

— Nous n'avions pas toujours les mêmes opinions, reprit Six, mais qui peut se vanter d'être d'accord à cent pour cent avec son gendre ? (Il reposa le pique-feu. Je gardai le silence.) Bien, reprit-il, pour en revenir à la conduite de votre enquête, je vous demande simplement de retrouver les bijoux. Je préférerais que vous ne vous mêliez pas des affaires de ma famille. Je vous paierai, quel que soit votre prix.

— Soixante-dix marks par jour, plus les frais, bluffai-je en espérant que Schemm ne s'était pas renseigné.

— En outre, si vous retrouvez ces bijoux, la compagnie d'assurances Germania vous offrira une prime de cinq pour cent sur leur valeur. Cela vous convient-il, Herr Gunther ?

D'après le rapide calcul mental auquel je me livrai, cette prime s'élèverait donc à la somme rondelette de 37 500 marks. Avec ça, tous mes problèmes seraient réglés pour un bon moment. Je me surpris en train d'acquiescer de la tête. Bien sûr, les règles du jeu ne me paraissaient pas très claires, mais pour près de 40 000 marks, je n'allais pas faire la fine bouche.

— Je dois vous avertir que la patience n'est pas mon fort, ajouta Six. Je veux des résultats rapides. Je vous ai préparé un chèque pour couvrir vos premiers frais.

Il fit un signe de tête à l'adresse de l'avocat qui me tendit le chèque. D'une valeur de 1 000 marks, il était encaissable à la Privat Kommerz Bank. Schemm replongea dans sa serviette et en sortit une lettre à en-tête de la compagnie d'assurances Germania.

— Ce papier, expliqua-t-il, certifie que vous avez été engagé par notre compagnie pour enquêter sur l'origine de l'incendie avant l'exécution du testament. La maison était assurée chez nous. Si vous avez le moindre problème, vous devrez vous adresser à moi. Vous ne devez sous aucun prétexte importuner Herr Six, ni même mentionner

son nom. Voici un dossier contenant toutes les informations nécessaires.

— Vous avez pensé à tout, lui dis-je d'un ton mordant.

Six se leva, aussitôt imité par Schemm, et enfin, péniblement, par moi-même.

— Quand comptez-vous commencer vos recherches ? demanda-t-il.

— Dès que je serai réveillé.

— Excellent, fit-il en me tapant sur l'épaule. Ulrich va vous raccompagner chez vous.

Ensuite, il alla jusqu'à son bureau, s'assit dans son fauteuil et commença à trier des papiers sans plus me prêter la moindre attention.

Dans l'entrée, tandis que j'attendais l'arrivée du maître d'hôtel et d'Ulrich, j'entendis une voiture s'arrêter devant la maison. Le moteur, trop bruyant pour être celui d'une limousine, devait être celui d'une voiture de sport. Une portière claqua, on entendit des pas crisser sur le gravier et une clé fut introduite dans la serrure. La porte laissa apparaître une femme : je reconnus aussitôt la star de l'UFA Film Studio, Ilse Rudel. Elle portait un manteau de zibeline foncé et une robe de soirée de satin bleu. Elle me dévisagea, intriguée, tandis que je la dévorais des yeux. Il y avait de quoi. Elle avait ce genre de corps qui hante mes rêves. Un corps qui paraissait capable de tout faire, hormis les choses ordinaires comme de travailler et se mettre en travers du chemin d'un homme.

— Bonjour, dis-je.

L'irruption du majordome, aussi silencieux qu'un rat d'hôtel, la contraignit à m'oublier pendant qu'il lui prenait son manteau.

— Farraj, où est mon mari ?

— Herr Six est dans la bibliothèque, madame.

Ma mâchoire s'affaissa et mes yeux faillirent sortir de leurs orbites. Que cette déesse soit la femme du gnome assis là-haut était une vibrante plaidoirie en faveur de l'argent. Je la regardai s'éloigner en direction de la bibliothèque. Frau Six – je n'en revenais toujours pas – était grande, blonde et aussi éclatante de santé que le compte en banque suisse de son mari. Sa bouche avait un je-ne-sais-quoi de boudeur, et ma connaissance de la physionomie m'apprit qu'elle n'avait qu'un seul but dans la vie : les espèces sonnantes et trébuchantes. Des boucles brillantes pendaient de ses oreilles parfaites, et lorsqu'elle passa près de moi, l'air s'embauma de l'odeur de l'eau de Cologne 4711. Je pensais la voir sortir en m'ignorant, mais elle me coula un regard et dit : « Bonne nuit, qui que vous soyez. » Puis la porte de la bibliothèque l'avalait avant que j'aie pu le faire moi-même. Je ravalai ma langue et regardai ma montre. Il était 3 h 30. Ulrich

réapparut.

— Pas étonnant qu'il veille si tard, dis-je en le suivant dehors.

Le lendemain matin, il faisait gris et humide. Je bus une tasse de café pour me débarrasser d'une gueule de bois carabinée et feuilletai le Berliner Borsenzeitung qui me parut encore plus difficile à comprendre que d'habitude, avec de longues phrases aussi confuses que celles des discours de Hess.

Moins d'une heure après, rasé et habillé, mon paquet de linge sale à la main, j'arrivai à Alexanderplatz, le point de trafic le plus important de la partie orientale de Berlin. Quand on y arrive par Neue Konigstrasse, la place apparaît flanquée de deux grands immeubles de bureaux : Berolina Haus, à droite, et, à gauche, Alexander Haus, où j'avais mon propre bureau au quatrième étage. Avant de monter, je laissai ma lessive à la blanchisserie Adler, située au rez-de-chaussée.

Lorsque vous attendiez l'ascenseur, il était difficile de ne pas remarquer le panneau d'affichage fixé juste à côté. Y figuraient un appel au profit du Fonds pour la mère et l'enfant, une affiche du Parti vous exhortant à aller voir un film antisémite, et enfin un portrait édifiant du Führer. Ce panneau d'affichage était placé sous la responsabilité du concierge de l'immeuble, Herr Gruber, une sorte de croque-mort à l'air sournois. Non seulement il est responsable de l'évacuation en cas de raid aérien, tâche pour laquelle il a été investi de pouvoir de police par l'Orpo, la police officielle, mais il est aussi un informateur de la Gestapo. J'ai vite compris qu'il serait très mauvais pour mes affaires de me mettre mal avec Gruber, de sorte que, comme la plupart des autres locataires d'Alexander Haus, je lui donnais 3 marks par semaine, grâce auxquels je contribuais automatiquement aux multiples quêtes et collectes que le DAF[8], le Front du travail allemand, lançait avec une imagination et une régularité désarmantes.

Je maudis en marmonnant la lenteur de l'ascenseur lorsque je vis s'ouvrir la porte de la loge de Gruber. Il passa son visage de rat par l'entrebâillement et jeta un coup d'œil inquisiteur dans le couloir.

— Ah, Herr Gunther, c'est vous, dit-il en s'approchant avec une démarche de crabe souffrant de cors aux pieds.

— Bonjour, Herr Gruber, fis-je en évitant de le regarder.

Il avait quelque chose dans le visage qui rappelait irrésistiblement le personnage de Nosferatu tel que Max Schrenck l'incarnait à l'écran,

ressemblance accentuée par les mouvements d'écureuil de ses mains squelettiques.

— Une jeune femme vous a demandé, dit-il. Je l'ai fait monter. J'espère que j'ai bien fait, Herr Gruber.

— Oui, vous...

— Et j'espère qu'elle est toujours là, reprit-il. Elle est arrivée il y a plus d'une demi-heure. Comme je sais que Fräulein Lehmann ne travaille plus pour vous, je lui ai dit qu'on ne pouvait pas prévoir à quelle heure vous seriez là, avec vos horaires irréguliers.

A mon grand soulagement, l'ascenseur arriva enfin. J'ouvris la porte de la cabine et y pénétrai.

— Merci, Herr Gruber, dis-je en refermant la porte.

— Heil Hitler, dit-il. L'ascenseur commença à monter.

— Heil Hitler ! criai-je.

Oublier de saluer Hitler avec quelqu'un comme Gruber peut vous attirer de gros ennuis que je préférerais éviter. Mais je me promis une nouvelle fois de rentrer un jour dans le lard de ce type, juste pour le plaisir.

Je partageais le quatrième étage avec un dentiste « allemand », un agent d'assurance « allemand » et une officine d'embauché « allemande ». Cette dernière avait dû m'envoyer la secrétaire temporaire que je pensais trouver en la personne de la jeune femme qui m'attendait. En sortant de l'ascenseur, je priai pour qu'elle ne soit pas laide comme un pou. Je n'osais espérer une pin-up, mais je n'aurais pas aimé tomber sur un cageot. J'entrai dans la salle d'attente.

— Herr Gunther ? dit-elle en se levant.

Je l'examinai des pieds à la tête d'un regard aussi rapide que discret. Elle n'était pas aussi jeune que Gruber l'avait laissé entendre (elle devait avoir dans les 45 ans), mais elle n'était pas si mal. Un peu enveloppée peut-être, avec un derrière rebondi, mais ça n'était pas pour me déplaire. Ses cheveux roux, grisonnant aux tempes et sur le sommet du crâne, étaient ramenés en chignon sur la nuque. Elle était vêtue d'un ensemble gris, d'un chemisier blanc à col montant et d'un chapeau noir à bord relevé.

— Bonjour, dis-je d'une voix aussi aimable que possible malgré les miaulements du matou qui me taraudaient le crâne suite à ma gueule de bois. Je suppose que vous êtes ma nouvelle secrétaire ?

Je m'estimais heureux d'avoir obtenu une employée féminine, d'autant que celle-ci était plutôt présentable.

— Frau Protze, dit-elle en me serrant la main. Je suis veuve.

— Navré, dis-je en ouvrant la porte menant à mon bureau. Vous êtes bavaroise, à ce qu'il me semble ?

J'avais aussitôt reconnu l'accent.

— Oui. De Regensburg.

— Une jolie petite ville.

— Si on y découvre un trésor, certainement. C'est ce qui vous est arrivé ?

Astucieuse, avec ça, pensai-je. C'était un bon point pour elle : il lui faudrait une bonne dose d'humour pour travailler avec moi.

Je lui fis un long topo sur mon travail. Elle déclara que tout cela paraissait terriblement intéressant. Je la fis entrer dans la minuscule pièce adjacente voisine de mon bureau où elle passerait désormais ses journées, assise sur son gros derrière.

— Le mieux, c'est de laisser la porte de la salle d'attente ouverte, lui conseillai-je.

Je lui montrai ensuite le petit cabinet de toilette ouvrant dans le couloir, m'excusant pour les petits bouts informes de savon et les serviettes sales.

— Je paie 75 marks par mois, et voilà comment ils font le ménage. Il va falloir que je dise deux mots à ce fils de pute de propriétaire.

Tout en prononçant ces mots je savais que je n'en ferais rien. Nous revînmes dans mon bureau et je constatai en ouvrant mon agenda que mon seul client de la journée était une certaine Frau Heine, à 11 heures.

— J'ai un rendez-vous dans vingt minutes, dis-je. Cette femme veut savoir si j'ai retrouvé son fils disparu. C'est un sous-marin juif.

— Un quoi ?

— Un Juif qui se cache.

— Qu'a-t-il fait pour devoir se cacher ?

— A part d'être juif, vous voulez dire ?

Sa question montrait qu'elle avait mené jusqu'ici une existence très protégée, même pour une native de Regensburg. J'avais presque honte à l'idée de démoraliser cette innocente en lui collant le nez entre les fesses puantes de son cher pays. Mais, après tout, c'était une grande personne, et je n'avais pas le temps de m'attarder sur ses états d'âme.

— Il est venu à l'aide d'un vieil homme qui se faisait tabasser par des voyous, expliquai-je. Et il a tué l'un d'entre eux.

— Mais s'il est venu au secours de ce vieil homme, il ne...

— Sauf que ce vieil homme était juif, et que les deux voyous étaient des SA. Cela change tout, n'est-ce pas ? Sa mère m'a demandé de chercher à savoir s'il était encore vivant et libre. Voyez-vous, quand quelqu'un est arrêté, décapité ou envoyé en KZ, les autorités ne prennent pas toujours la peine d'en informer la famille. Il y a des tas de disparus juifs, ces temps-ci. Une bonne part de mon boulot consiste à tenter de les retrouver.

Frau Protze parut contrariée.

— Vous aidez les Juifs ? demanda-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas. Tout ceci est parfaitement légal. Et leur argent est aussi valable qu'un autre.

— Oui, certainement.

— Écoutez-moi, Frau Protze, dis-je. Les Juifs, les Tziganes, les Peaux-Rouges, pour moi c'est pareil. Je n'ai aucune raison particulière de les aimer, mais je n'ai aucune raison non plus de les détester. Quand un Juif entre dans ce bureau, je le traite exactement comme n'importe quel autre client. Je le reçois comme si c'était le cousin du Kaiser en personne. Mais cela ne veut pas dire que je me bats pour eux. Les affaires sont les affaires.

— Exactement, dit Frau Protze en rougissant légèrement. N'allez pas croire que j'aie quoi que ce soit contre les Juifs.

— Bien sûr que non, fis-je.

Mais tout le monde disait la même chose. Même Hitler.

— Bonté divine, lâchai-je lorsque la mère du sous-marin juif eut quitté mon bureau. Moi qui adore lorsqu'un client repart satisfait.

Cette idée me déprima à un tel point que je décidai de sortir faire un tour.

J'achetai un paquet de Muratti chez Løeser & Wolff, puis j'allai encaisser le chèque de Six. Je versai la moitié de la somme sur mon compte bancaire, puis je décidai de m'offrir un magnifique peignoir en soie pour remercier le destin de m'avoir envoyé un client si généreux.

Puis je marchai en direction du sud-ouest, dépassai la gare d'où un train partait vers le pont Jannowitz et arrivai au coin de Königstrasse où j'avais laissé ma voiture.

Lichterfelde, dans la partie sud-ouest de Berlin, était le quartier résidentiel favori des fonctionnaires à la retraite et des membres des forces armées. Les loyers pratiqués étaient beaucoup trop élevés pour un jeune couple, à moins d'avoir pour père et beau-père le multimillionnaire Hermann Six.

Ferdinandstrasse part vers le sud à partir de la voie de chemin de fer. Un jeune policier, aspirant de l'Orpo, était en faction devant le numéro 16. Une bonne partie du toit et toutes les fenêtres étaient détruites. Les poutres et les murs en brique noircis par les flammes parlaient d'eux-mêmes. Je garai la Hanomag et m'approchai de la grille du jardin. Je montrai ma carte au jeune flic, un garçon boutonneux de 20 ans à peine, qui l'examina avec une attention naïve.

— Enquêteur privé, hein ?

— Exact, répliquai-je. J'ai été engagé par l'assurance pour enquêter sur l'incendie.

J'allumai une cigarette et regardai d'un air entendu l'allumette qui se consumait jusqu'à me brûler les doigts. Il hocha la tête, mais

son visage prit une expression soucieuse ; celle-ci disparut brusquement dès qu'il me reconnut.

— Eh, mais vous n'étiez pas à la Kripo de l'Alex ? (J'acquiesçai d'un signe de tête tandis que mes narines crachaient la fumée comme deux cheminées d'usine.) Il me semblait bien reconnaître ce nom — Bernhard Gunther. C'est bien vous qui avez épingle Gormann, l'Etrangleur, non ? J'avais vu ça dans les journaux. On ne parlait que de vous.

Je haussai les épaules d'un air modeste, mais il avait raison. J'avais connu mon heure de gloire en arrêtant Gormann. J'étais un bon flic à l'époque.

L'aspirant ôta son shako et gratta le sommet de son crâne carré.

— Ça alors ! fit-il avant d'ajouter : moi aussi je serai bientôt dans la Kripo. S'ils veulent bien de moi, naturellement.

— Tu as l'air d'être un bon élément. Il ne devrait pas y avoir de problème.

— Merci, dit-il. Hé ! à propos, vous n'auriez pas un bon tuyau ?

— Essaie Schahorn dans la course de 15 heures au Hoppegarten. (Je haussai les épaules.) Bah, je n'en sais foutre rien. Comment t'appelles-tu, mon gars ?

— Eckhart, répondit-il. Wilhelm Eckhart.

— Eh bien, Wilhelm, si tu me parlais un peu de cet incendie ? Qui a-t-on fait venir comme médecin légiste ?

— Un type de l'Alex, Upmann ou Illmann, je ne sais plus.

— Un vieux avec une barbiche et des lunettes sans monture ? (Il acquiesça.) C'était Illmann. Quand est-il passé ?

— Avant-hier. Lui et le Kriminalkommissar Jost.

— Jost ? Ce n'est pourtant pas son genre de se salir les mains. J'aurais cru qu'il lui aurait fallu plus que le meurtre d'une fille de millionnaire pour qu'il bouge son gros cul.

Je jetai mon mégot dans la direction opposée à la carcasse calcinée de la maison. Pourquoi aller taquiner le destin ?

— On m'a dit que ce serait un incendie criminel. Est-ce vrai, Wilhelm ?

— Vous ne sentez pas ? (J'inspirai profondément et secouai la tête.) Vous ne sentez pas l'odeur d'essence ?

— Non, pas particulièrement. Berlin a toujours cette odeur-là.

— C'est peut-être à force de rester planté ici. Enfin, ils ont trouvé un bidon d'essence dans le jardin. À mon avis, c'est clair.

— Ecoute, Wilhelm, ça t'ennuierait que je jette un coup d'œil ? Ça m'éviterait de remplir tout un tas de paperasses. Et puis tôt ou tard, il faudra bien qu'on me laisse entrer.

— Allez-y, Herr Gunther, dit-il en ouvrant la grille. Mais je vous préviens, il ne reste pas grand-chose à voir. Ils ont emporté des sacs

entiers de déchets. Ça m'étonnerait que vous trouviez quoi que ce soit d'intéressant. Je ne sais même pas pourquoi ils me font garder ces ruines.

— Probablement pour le cas où le meurtrier reviendrait sur les lieux de son crime, fis-je le plus sérieusement possible.

— Seigneur, vous croyez ? souffla le jeune homme. Je fis la moue.

— Qui sait ? (Personnellement, je n'avais jamais entendu parler d'un seul cas de ce genre.) En attendant, je vais quand même jeter un coup d'œil. Et merci de ta compréhension, j'apprécie.

— Il n'y a vraiment pas de quoi.

Il avait raison. Il n'y avait pas grand-chose à voir. Le type qui avait craqué l'allumette avait fait du bon boulot. Je passai la tête par la porte d'entrée, mais il y avait tant de débris et de gravats à l'intérieur que je ne vis aucun espace où poser le pied. Sur le côté de la maison, je tombai sur une fenêtre donnant dans une autre pièce qui paraissait plus praticable. Espérant au moins repérer l'emplacement du coffre, j'enjambai le rebord et sautai à l'intérieur. Je n'avais pas réellement besoin de cela pour mon enquête, mais je préférais me faire une idée des lieux. Je travaille mieux de cette façon : j'ai le cerveau divisé en cases de bande dessinée. C'est pourquoi je ne fus pas trop déçu de constater que la police avait emporté le coffre, à la place duquel ne subsistait qu'un trou béant dans le mur. Et il y avait toujours Illmann, me dis-je.

A la grille, je trouvai Wilhelm en train de réconforter une vieille dame d'une soixantaine d'années au visage ruisselant de larmes.

— La femme de ménage, m'informa-t-il. Elle vient juste de rentrer de vacances. Elle n'était pas au courant. La pauvre, ça lui a fait un drôle de choc.

Il lui demanda où elle vivait.

— Dans Neuenburger Strasse, dit-elle en reniflant. Ça va aller. Merci bien, jeune homme.

Elle sortit de la poche de son manteau un petit mouchoir blanc en dentelle, aussi inattendu dans ses grosses mains de paysanne qu'un napperon dans celles de Max Schmelling, le boxeur, et décidément insuffisant pour la tâche qu'elle lui fit remplir : elle y enfouit la truffe congestionnée de son nez et se moucha avec une telle vigueur que je faillis porter les mains à mon chapeau pour le retenir. Puis elle replia le tissu détrempé et essuya son large visage.

Flairant la possibilité d'obtenir quelques informations sur le couple Pfarr, j'offris à la vieille bique de la raccompagner en voiture.

— C'est sur mon chemin, dis-je.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Mais ça ne me dérange pas du tout, insistai-je.

— Bon, si vous y tenez, ce serait très gentil à vous. J'ai eu un

drôle de choc.

Elle se pencha pour ramasser une longue boîte en carton posée à terre devant elle. La chair de ses pieds faisait un bourrelet à la limite de ses chaussures noires vernies, comme le pouce d'un boucher débordant d'un dé à coudre. Elle se présenta comme étant Frau Schmidt.

— Vous êtes quelqu'un de bien, Herr Gunther, déclara Wilhelm.

— Détrompe-toi, rétorquai-je.

Je ne savais pas du tout quelle information j'allais pouvoir obtenir de la vieille au sujet de ses anciens employeurs.

— Laissez-moi vous aider, lui dis-je en lui prenant le carton des mains.

C'était une boîte à costume de chez Stechbarth, le tailleur officiel de l'administration, et j'en déduisis qu'elle était passée le chercher pour l'apporter chez les Pfarr. Je fis un signe de tête à Wilhelm et menai la vieille femme jusqu'à la voiture.

— Neuenburger Strasse, c'est bien ça ? lui demandai-je tandis que je démarrais. C'est après Lindenstrasse, si je ne me trompe ?

Elle acquiesça, me donna quelques indications puis retomba dans le silence avant de se remettre à sangloter.

— Quelle terrible tragédie.

— Oui, c'est tout à fait désolant.

Je me demandai ce que lui avait raconté Wilhelm. Le moins possible, espérai-je. Moins elle serait choquée, et plus elle pourrait m'en apprendre.

— Vous êtes de la police ? me demanda-t-elle.

— J'enquête sur l'incendie, répondis-je évasivement.

— Vous avez certainement beaucoup trop de travail pour perdre votre temps à raccompagner une vieille dame comme moi dans Berlin. Laissez-moi donc de l'autre côté du pont, je finirai à pied. Je me sens mieux à présent, je vous assure.

— Vous ne me dérangez pas du tout, rassurez-vous. Et puis j'avoue que j'aimerais bien parler du couple Pfarr avec vous – si cela ne vous est pas trop pénible, naturellement. (Nous venions de franchir le Landwehrkanal et débouchions sur Belle-Alliance Platz, au centre de laquelle se dresse l'imposante colonne de la Paix.) Vous comprenez, il va falloir que nous procédions à une enquête, et cela m'aiderait d'en savoir le plus possible sur eux.

— Oui, je comprends, dit-elle. Et je veux bien vous renseigner, si vous pensez que cela peut vous aider.

Arrivé à Neuenburger Strasse, je garai la voiture et suivis la vieille jusqu'au deuxième étage d'un grand immeuble.

Frau Schmidt habitait l'appartement typique des anciennes générations berlinoises : mobilier solide et de valeur (les Berlinoises

dépensaient beaucoup d'argent pour leurs tables et leurs chaises) ; poêle en carreaux de faïence dans le salon. La copie d'une gravure de Durer, décoration aussi répandue dans les foyers berlinois que les aquariums dans les salles d'attente des médecins, était accrochée au-dessus d'un buffet Biedermeier sur lequel étaient posées diverses photographies (dont une de notre Führer bien-aimé) ainsi qu'une svastika en soie brodée dans un grand cadre en bronze. J'aperçus également un plateau à boissons, sur lequel je pris une bouteille de schnaps dont j'emplis un petit verre.

— Vous vous sentirez mieux après ça, fis-je en lui tendant le verre. Tandis que j'hésitais à m'en servir, je la regardai avec envie vider le sien d'un trait. Elle fit claquer ses grosses lèvres et alla s'installer près de la fenêtre dans une chaise recouverte de brocart.

— Vous vous sentez d'attaque pour répondre à quelques questions ?

Elle hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle.

— Eh bien, pour commencer, depuis combien de temps connaissiez-vous Herr Pfarr et sa femme ?

— Hum, laissez-moi réfléchir.

Toutes les expressions de l'incertitude défilèrent sur son visage comme un film muet. Puis elle ouvrit sa bouche aux dents légèrement proéminentes et reprit d'une voix rocailleuse :

— Ça doit faire un an, à peu près.

Elle se releva et ôta son manteau, révélant une blouse aux motifs floraux défraîchis. Puis, prise d'une longue quinte de toux, elle se donna de grandes clagues sur la poitrine.

J'étais toujours planté au milieu de la pièce, le chapeau repoussé en arrière, les mains dans les poches. Je lui demandai quel genre de couple formaient les Pfarr.

— Etaient-ils heureux ? précisai-je. Se disputaient-ils souvent ? Elle fit oui de la tête à mes deux questions.

— Quand j'ai commencé à travailler chez eux, ils étaient très amoureux, dit-elle. Mais peu après, elle a perdu son travail. Ça l'a secouée, vous comprenez, et après ça, ils se sont mis à se disputer. Notez bien qu'il n'était pas souvent là quand j'étais chez eux, mais quand il y était, ils se disputaient presque tout le temps. Pas des querelles ordinaires comme dans les autres couples, non. C'étaient de vraies disputes. Ils criaient et s'engueulaient comme s'ils se haïssaient. Il m'est arrivé une fois ou deux de la retrouver en larmes dans sa chambre après une de ces scènes. Je ne sais vraiment pas pourquoi ils n'étaient pas heureux ensemble. Ils avaient une très jolie maison, que c'en était un plaisir de la nettoyer, je vous assure. Et attention, ils n'étaient pas du genre tape-à-l'œil. Je n'ai jamais vu Frau Pfarr faire

des folies. Elle avait de beaux habits, ça oui, mais jamais rien de prétentieux.

— Avait-elle beaucoup de bijoux ?

— Je pense qu'elle en avait, mais je ne me souviens pas l'avoir vue en porter. Il faut dire que j'étais là uniquement pendant la journée. Je me souviens pourtant que, un jour, en déplaçant le veston de Herr Pfarr, une paire de boucles d'oreilles est tombée d'une des poches. Ce n'était pas le genre de boucles d'oreilles que Frau Pfarr aurait portées.

— Que voulez-vous dire ?

— C'étaient des boucles pour oreilles percées. Or Frau Pfarr n'avait pas les oreilles percées. Elle ne portait que des boucles à pince. J'en ai tiré mes propres conclusions, mais je n'ai rien dit. Ce qu'il faisait ne me regardait pas. Mais, à mon avis, elle le soupçonnait aussi. Elle était loin d'être stupide. Je pense que c'est pour cette raison qu'elle s'est mise à boire.

— Parce qu'elle buvait ?

— Comme un trou.

— Parlez-moi de son mari. Il travaillait au ministère de l'Intérieur, n'est-ce pas ?

Elle haussa les épaules.

— Il travaillait pour un organisme du gouvernement, oui, mais je ne sais pas lequel. Ça devait avoir un rapport avec la justice, parce qu'il avait un diplôme de droit accroché dans son bureau. Mais enfin, il ne parlait pas beaucoup de son travail. Et il faisait très attention à ne pas laisser traîner des papiers que j'aurais pu voir. Remarquez bien que je ne les aurais pas lus, mais il ne prenait aucun risque.

— Travaillait-il beaucoup à la maison ?

— Pas souvent. Je sais qu'il passait beaucoup de temps dans ce grand immeuble sur Bülowplatz, vous savez, là où se trouvait le quartier général des bolcheviks autrefois.

— Le siège du Front du travail ? Là où étaient installés les Kozis avant qu'on les vire ?

— C'est ça. De temps en temps, Herr Pfarr m'y emmenait en voiture, parce que, voyez-vous, ma sœur habite dans Brunenstrasse. Alors quand j'allais la voir après mon travail, je prenais le bus 99 jusqu'à Rosenthaler Platz, mais quelquefois Herr Pfarr avait la bonté de m'emmener jusqu'à Bülowplatz, et je le voyais entrer au siège du DAF.

— Quand avez-vous vu les Pfarr pour la dernière fois ?

— Il y a eu deux semaines hier. Je reviens juste de vacances, vous comprenez. J'ai fait une excursion à l'île de Rugen avec un groupe de la Force par la joie. C'est elle que j'avais vue à ce moment, lui n'était pas là.

— Comment était-elle ?

— Eh bien, pour une fois, elle avait l'air plutôt gai. Et en plus elle n'avait pas de verre à la main. Elle m'a annoncé qu'elle allait partir faire une cure dans une ville d'eaux. Elle y allait souvent. Je pense que tout cet alcool finissait par la déshydrater.

— Je vois. Et ce matin, avant d'aller à Ferdinandstrasse, vous êtes passée chez le tailleur, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact. Je faisais souvent de petites courses pour Herr Pfarr. Il était trop occupé pour aller dans les magasins, alors il me donnait un peu d'argent en plus pour lui rendre des services. Il m'avait laissé un mot avant mon départ en vacances, me disant de porter son costume chez le tailleur, qu'il était au courant et qu'il saurait quoi faire.

— Son costume, dites-vous.

— Eh bien, oui, je pense que oui. Je m'approchai de la boîte.

— Ça ne vous dérange pas si je jette un coup d'œil ?

— Bien sûr que non. Il est mort, après tout, non ?

Avant même d'en soulever le couvercle, j'avais deviné ce que j'allais trouver dans cette boîte. Je ne m'étais pas trompé. Il n'y avait aucun doute sur la signification de ce tissu noir rappelant les régiments d'élite de la cavalerie du Kaiser, de ce double éclair wagnérien brodé sur le côté droit du col, ni de cette aigle romaine et de cette svastika figurant sur la manche gauche. Les trois galons sur la pointe gauche du col indiquaient que le propriétaire de cet uniforme avait le grade de capitaine, ou du moins son équivalent dans la hiérarchie peu conventionnelle des SS. Un bout de papier était épinglé à la manche droite. C'était une facture de 25 marks adressée par la maison Stechbarth au Hauptsturmführer Pfarr. Un sifflement s'échappa de mes lèvres.

— Ainsi Herr Pfarr était un ange noir.

— Je ne l'aurais jamais cru, dit Frau Schmidt.

— Vous ne l'avez jamais vu porter cet uniforme ? Elle secoua la tête.

— Je ne l'ai même jamais vu dans sa penderie.

— Tiens, tiens...

Je ne savais pas si je devais la croire, mais je ne voyais pas pourquoi elle m'aurait menti. Il n'était pas rare que des juristes – des juristes allemands, c'est-à-dire travaillant pour le Reich – soient également membres des SS. Peut-être Pfarr portait-il son uniforme uniquement à l'occasion de cérémonies.

Frau Schmidt arbora à son tour un air intrigué.

— Sait-on comment l'incendie s'est déclaré ?

Je réfléchis un instant, puis décidai de lui dire brutalement les choses, en espérant que le choc l'empêcherait de poser des questions

saugrenues auxquelles je ne pourrais pas répondre.

— C'était un acte criminel, répondis-je calmement. Ils ont été assassinés.

Sa mâchoire s'affaissa tandis que ses yeux s'inondaient de nouveau.

— Dieu Tout-Puissant, souffla-t-elle. C'est terrible. Qui a bien pu faire une chose pareille ?

— Bonne question, rétorquai-je. Savez-vous s'ils avaient des ennemis ? (Elle lâcha un profond soupir et secoua la tête.) A part leurs scènes de ménage, les avez-vous entendus se disputer avec quelqu'un d'autre ? Au téléphone, peut-être ? Ou dans l'entrée ? Vous souvenez-vous de quelque chose ?

Elle continua à secouer la tête un moment, puis se raidit soudain.

— Attendez un peu, lit-elle d'une voix lente. C'est vrai, je me souviens de quelque chose. Cela s'est passé il y a plusieurs mois. J'ai entendu Herr Pfarr se quereller avec un autre homme dans son bureau. Ils étaient très remontés et je dois dire que certaines de leurs expressions étaient plutôt choquantes. Ils discutaient de politique, enfin, à ce qu'il me semble. Herr Six disait des choses très dures à propos du Führer et...

— Herr Six, vous êtes sûre ?

— Oui, dit-elle. L'autre homme était Herr Six. Au bout d'un moment, il est ressorti du bureau et a quitté la maison. Il était si furieux que son visage était aussi rouge qu'une tranche de foie et il a bien failli me renverser en sortant.

— Pouvez-vous vous rappeler plus précisément de quoi il était question entre eux ?

— Chacun accusait l'autre de vouloir sa perte.

— Où était Frau Pfarr à ce moment-là ?

— Je crois qu'elle était en cure.

— Je vous remercie, dis-je. Vous m'avez été très utile. Maintenant je dois rentrer à Alexanderplatz.

Je me dirigeai vers la porte.

— Excusez-moi, dit Frau Schmidt en désignant la boîte du tailleur. Que dois-je faire de l'uniforme de Herr Pfarr ?

— Postez-le, dis-je en posant quelques marks sur la table. Adressez-le au Reichs Führer Himmler, Prinz Albert Strasse, numéro 9.

Très proches l'une de l'autre, Simeonstrasse et Neuenburger Strasse sont cependant très différentes : si cette dernière avait bien besoin d'un petit coup de peinture, il faudrait remplacer la plupart des vitres de la première. Qualifier Simeonstrasse de pauvre reviendrait à dire que Goebbels a des difficultés à se chausser.

Des immeubles de cinq ou six étages, reliés par des cordes à linge, se dressaient de chaque côté, telles deux falaises de granit enserrant une rue pavée rugueuse comme un dos de crocodile. Des garçons au visage fermé, un mégot noirci au bec, étaient adossés aux angles effrités de ruelles obscures, regardant des bandes de gamins morveux jouer à la marelle sur les trottoirs. Les gosses jouaient bruyamment, ignorant aussi bien leurs aînés que les faucilles et les marteaux, les svastikas et les obscénités diverses barbouillés sur les murs. Enfouies en dessous du niveau de la chaussée jonchée d'ordures, noyées dans l'ombre des bâtiments qui occultaient le soleil se trouvaient les échoppes et les officines du quartier.

A vrai dire, l'activité commerciale y était fort réduite. L'argent manquait cruellement, et pour la plupart de ces magasins, les affaires étaient aussi florissantes qu'une planche de chêne dans une église luthérienne.

Ignorant la grosse étoile de David peinte sur les volets de bois protégeant la vitrine, je pénétrai dans la boutique d'un prêteur sur gages. Une clochette retentit lorsque je poussai la porte. Doublement privée de la lumière du jour, l'échoppe était uniquement éclairée par une lampe à huile suspendue au plafond bas, de sorte que j'eus l'impression d'être monté à bord d'un vieux trois-mâts. J'examinai les lieux en attendant que Weizmann, le propriétaire, émerge de son arrière-boutique.

A côté d'un vieux Pickelhaube[9] je distinguai dans une cage en verre une marmotte empaillée qui semblait avoir succombé à la maladie du charbon, et un vieil aspirateur Siemens. Il y avait également plusieurs caisses de médailles militaires, pour la plupart des Croix de fer de seconde classe comme la mienne, une vingtaine de volumes du Calendrier naval de Kohler, orné de navires depuis longtemps coulés ou partis à la casse, un poste de radio Blaupunkt, un

buste de Bismarck tout ébréché et un Leica poussiéreux. Je farfouillais dans la caisse de médailles lorsqu'une forte odeur de tabac, accompagnée d'une toux qui m'était familière, m'annonça la présence de Weizmann.

— Vous devriez vous soigner, Weizmann.

— Quel plaisir pourrait m'apporter une longue vie ?

Une toux sifflante accompagnait chacun de ses mots et le guettait au coin de ses phrases comme un halibardier assoupi sur lequel il pouvait à tout moment trébucher. Il réussissait parfois à la maîtriser, mais cette fois, il fut pris d'une quinte d'une telle violence qu'elle n'avait plus rien d'humain. On aurait dit le bruit d'une voiture qu'on essaie de faire démarrer avec une batterie à plat. Et, comme d'habitude, cela ne parut pas le soulager le moins du monde. Elle ne lui fit pas non plus ôter la pipe de la bouche, bouche tenant plus du pot à tabac que d'autre chose.

— Vous devriez sortir prendre l'air de temps en temps, lui conseillai-je. Ou du moins respirer autrement qu'à travers le tuyau d'une pipe.

— L'air, ça me monte tout de suite à la tête. De toute façon, il vaut mieux que je m'entraîne à m'en passer : d'ici peu ils risquent bien d'interdire l'oxygène aux Juifs. (Il souleva l'abattant du comptoir et m'invita d'un geste.) Venez par ici, mon ami, et dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Je le suivis dans l'arrière-boutique, remarquant au passage que les rayonnages où il entreposait ses livres étaient vides.

— Les affaires reprennent ? lui demandai-je. (Il se tourna vers moi d'un air interrogateur.) Où sont passés tous vos livres ?

Weizmann secoua tristement la tête.

— J'ai dû m'en débarrasser. Depuis les lois de Nuremberg, expliqua-t-il avec un sourire amer, les Juifs n'ont plus le droit de vendre de livres, même d'occasion. (Il se retourna et pénétra dans l'arrière-boutique.) J'en suis arrivé à croire à la justice comme je crois à l'héroïsme de Horst Wessel^[10].

— Horst Wessel ? Jamais entendu parler.

Weizmann sourit et pointa le bout de sa pipe sur un vieux sofa jacquard.

— Asseyez-vous, Bernie. Je vais nous préparer un verre.

— Hé ! hé ! mais dites-moi, ils vous autorisent tout de même à picoler ? Dire que j'ai failli vous plaindre quand vous m'avez raconté cette histoire de vieux bouquins. Rien n'est perdu tant qu'il reste un verre à boire.

— Tout à fait d'accord avec vous, mon ami.

Il ouvrit un petit placard d'angle, en sortit une bouteille de schnaps et nous servit, délicatement mais généreusement. Puis, me

tendant mon verre, il reprit :

— Je vais même vous dire quelque chose. S'il n'y avait pas autant de gens qui boivent, ce pays serait vraiment très mal parti. (Il leva son verre.) Que les ivrognes se multiplient ! C'est notre seule chance d'échapper à une Allemagne menée à la baguette par les nazis !

— A tous nos ivrognes ! fis-je en le regardant boire.

Il avait un visage plein de perspicacité, avec une bouche qui ne se départait jamais d'un sourire ironique, même emmanchée de son éternelle cheminée. Son gros nez, chaussé d'épaisses lunettes sans monture, séparait deux yeux légèrement trop rapprochés. Il avait le front haut et ses cheveux encore noirs étaient soigneusement rabattus sur le côté droit. Avec son costume rayé bleu sortant de chez le blanchisseur, Weizmann avait quelque chose d'Ernst Lubitsch, l'acteur comique devenu metteur en scène. Il s'assit devant un bureau à cylindre et se tourna vers moi.

— Alors, que puis-je faire pour vous ?

Je lui montrai la photo du collier de Six. Il l'examina, la gorge sifflante, puis sombra dans une quinte de toux avant de pouvoir reprendre la parole.

— Si ce bijou est authentique (il sourit et secoua la tête) et il doit bien l'être, sinon je ne vois pas pourquoi vous me le monteriez, eh bien, je dois dire que c'est une très belle pièce.

— Il a été volé, dis-je.

— Bernie, je suppose que si vous êtes là, ce n'est pas parce qu'il est accroché à un arbre en attendant qu'on aille le cueillir, rétorqua-t-il. Oui, c'est un très beau collier, mais que pourrais-je vous en dire que vous ne sachiez déjà ?

— Allons, Weizmann. Avant qu'on ne vous prenne la main dans le sac en train de voler, vous étiez un des meilleurs bijoutiers de chez Friedlaender.

— Quelle délicate façon de présenter les choses !

— Vous avez passé vingt ans dans le métier. Les bijoux n'ont aucun secret pour vous.

— Vingt-deux ans, rectifia-t-il en nous resservant du schnaps. Eh bien, posez-moi vos questions, Bernie. Nous verrons si je peux vous répondre.

— Comment s'y prendrait-on pour s'en débarrasser ?

— La solution la plus simple consisterait à le jeter dans le canal. Sinon, si c'est pour le vendre, cela dépend.

— Cela dépend de quoi ? fis-je patiemment.

— De la personne à qui il appartient, si c'était un juif ou un goy.

— Allons, Weizmann, pas de théologie avec moi, je vous en prie.

— Non, je parle sérieusement, Bernie. En ce moment, le marché du diamant est au plus bas. Tous les Juifs vendent leurs bijoux pour

fuir l'Allemagne, ou du moins ceux qui ont la chance d'en posséder. Et comme vous vous en doutez, on les leur prend au plus bas prix. Un goy a tout intérêt à attendre que le marché remonte. Un Juif ne peut pas attendre. (Il se mit à tousser violemment, examina plus longuement la photo et haussa les épaules.) A mon avis, j'ai peu de chance de le voir passer. J'achète bien quelques petites pièces, mais rien de suffisamment important pour intéresser les types de l'Alex. Ils me connaissent aussi bien que vous, Bernie. Ils savent très bien que j'ai été en taule. Au moindre faux pas, je me retrouverai en KZ en moins de temps qu'il ne faut à une stripteaseuse du Kit-Kat pour enlever sa culotte. (Sifflant comme un vieil harmonium rongé par les vers, il sourit et me tendit la photo.) Le meilleur endroit pour le vendre, ce serait Amsterdam. A condition de pouvoir le faire sortir d'Allemagne, évidemment. Aujourd'hui, les douaniers allemands sont le cauchemar du contrebandier. Cela dit, il y a des tas de gens à Berlin qui aimeraient l'acheter.

— Qui, par exemple ?

— Ça pourrait intéresser les « doubles plateaux » – les bijoutiers avec un plateau sur le comptoir et un autre dessous. Comme Peter Neumaier. Un spécialiste des bijoux anciens. Il a un joli petit magasin dans Schillerstrasse. Ce collier est tout à fait le genre de truc qu'il recherche. Il paraît qu'il est plein aux as et qu'il peut payer dans n'importe quelle monnaie. Oui, je crois que ça vaudrait le coup d'aller lui rendre une petite visite.

Il inscrivit le nom du bijoutier sur un papier.

— Sinon, il y a Werner Seldte, reprit-il. Il a l'air comme ça un peu « Potsdam », mais sous ses airs stricts, il ne cracherait pas sur une belle pièce, même d'origine douteuse.

Traiter quelqu'un de « Potsdam » était le définir, à l'instar des vieux royalistes de cette ville, comme une personne suffisante, hypocrite et désespérément vieux jeu, aussi bien dans le domaine intellectuel que social.

— A vrai dire, il n'a pas plus de scrupules que la dernière des faiseuses d'anges. Il tient boutique dans Budapestter Strasse – ou Ebertstrasse ou Hermann Goering Strasse ou je ne sais comment les rigolos du Parti l'ont rebaptisée.

» Et puis il y a les gros marchands, les types qui travaillent dans de beaux bureaux où un client qui entre se renseigner pour une bague de fiançailles est aussi mal vu qu'une côtelette de porc dans la poche d'un rabbin. Ces gens travaillent surtout au baratin. (Il nota quelques noms.) Celui-ci, Laser Oppenheimer est juif. Vous voyez que je suis équitable et que je n'ai rien contre les goyim. Son bureau est dans Joachimsthaler Strasse. D'après ce que je sais, il est toujours en activité.

» Il y a aussi Gert Jeschonnek. C'est un nouveau. Avant il travaillait à Munich. D'après ce qu'on m'a dit, c'est une des pires Violettes de Mars que tu puisses rencontrer – vous savez, ces gens qui adhèrent au Parti pour faire le plus d'argent possible. Il a plusieurs bureaux très chics dans cette monstruosité métallique de Potsdamer Platz. Comment ça s'appelle, déjà ?

— Columbus Haus, dis-je.

— C'est ça. Columbus Haus. On dit que Hitler n'apprécie pas beaucoup l'architecture moderne. Vous savez ce que ça veut dire, Bernie ? (Weizmann eut un petit rire.) Ça signifie que lui et moi, on a au moins un point en commun...

— Voyez-vous quelqu'un d'autre ?

— Peut-être. Je ne suis pas sûr, mais c'est possible.

— Qui ?

— Notre illustre Premier ministre.

— Gøring ? Il achèterait des bijoux volés ? Vous plaisantez ?

— Pas du tout ! répondit-il avec véhémence. Il a une passion immodérée pour les objets de luxe. Et il n'est pas aussi regardant qu'on le croirait sur les moyens de se les procurer. Je sais qu'il a entre autres un faible pour les bijoux. Quand je travaillais encore chez Friedlaender, il venait souvent au magasin. Il n'était pas riche à cette époque – enfin, il ne pouvait pas encore s'offrir tout ce qu'il voulait, mais il était évident que ce n'était pas l'envie qui lui manquait.

— Seigneur ! m'exclamai-je. Vous me voyez débarquer à Karin-hall en disant : « Excusez-moi, monsieur le Premier ministre, mais sauriez-vous par hasard quelque chose au sujet d'un collier précieux qui a été dérobé il y a quelques jours dans une maison de Ferdinandstrasse ? Je suppose que vous ne verriez aucune objection à ce que je jette un coup d'œil dans le décolleté de votre femme Emmy pour voir si elle ne l'a pas autour du cou ? »

— Ce serait un sacré boulot d'aller fouiller là-bas, persifla Weizmann d'une voix d'asthmatique. Cette truie est presque aussi grosse que lui ! Je parie qu'elle pourrait allaiter toutes les Jeunesses hitlériennes et qu'il lui en resterait pour le petit déjeuner de son Hermann chéri.

Il fut alors pris d'une quinte de toux à laquelle aucun autre homme n'aurait survécu. J'attendis qu'elle se soit un peu calmée avant de lui tendre un billet de 50 marks. Il le repoussa d'un geste.

— Je ne vous ai rien appris.

— Alors disons que je vous achète quelque chose.

— Pourquoi ? Vous n'arrivez plus à remplir vos poubelles ?

— Non, ce n'est pas ça, mais...

— Attendez une seconde, dit-il. J'ai quelque chose qui peut vous être utile. Un type l'a piqué pendant un défilé sur Unter den Linden.

Il se leva et disparut dans la minuscule cuisine attenante. Il en ressortit avec un paquet de lessive.

— Je vous remercie, mais je porte mon linge sale à laver.

— Non, non, vous n'y êtes pas, dit-il en enfonçant sa main dans la poudre. Je l'ai dissimulé là au cas où j'aie des visiteurs inopportuns. Ah ! voilà !

Il sortit du paquet de lessive un petit objet plat et argenté qu'il frotta contre son veston avant de le déposer dans ma main. C'était un petit ovale métallique, à peu près de la taille d'une boîte d'allumettes. Sur une face, on voyait l'inévitable aigle allemande tenant dans ses serres la couronne de laurier entourant la croix gammée, et sur l'autre face étaient gravés les mots Police secrète d'Etat[11], avec un numéro. Un petit trou percé en haut de la médaille permettait à son propriétaire de le suspendre sous sa veste. C'était une plaque de la Gestapo.

— Cela devrait vous ouvrir quelques portes, Bernie.

— Certainement, dis-je avec stupéfaction. Seigneur, s'ils vous avaient coincé avec ça...

— Oui, je sais. Mais cela devrait vous économiser pas mal de bakchich, vous ne croyez pas ? Alors, si ça vous intéresse, je vous en demanderai 50 marks.

— Ça me paraît raisonnable, dis-je tout en me demandant si je me risquerais à porter un tel objet.

Mais Weizmann avait raison : ça m'éviterait d'avoir à graisser certaines pattes. D'un autre côté, si je me faisais prendre avec ça, j'étais sûr de me retrouver dans le premier train pour Sachsenhausen. Je lui donnai les 50 marks.

— Un flic sans son décapsuleur. Bon Dieu, j'aurais voulu voir la gueule de ce salopard quand il s'en est aperçu. C'est comme de piquer son embouchoir à un saxophoniste.

Je me levai pour partir.

— Merci pour les renseignements, dis-je. Et au cas où vous ne le sauriez pas, on est en été là-haut.

— Je sais. J'ai remarqué que la pluie était un peu plus chaude que d'habitude. Ce qui me rassure, c'est qu'ils ne peuvent pas mettre cet été pourri sur le dos des Juifs.

— Ne vous faites pas trop d'illusions, lançai-je en partant.

Le déraillement d'un tramway avait plongé Alexanderplatz dans un indescriptible chaos. Entendant l'horloge de la haute tour de brique de St George sonner 15 heures, je réalisai qu'à part un bol de Quaker Quick Flakes (« Idéal pour la jeunesse de la nation ») au petit déjeuner, je n'avais rien mangé de la journée. Je me rendis donc au café Stock, près des grands magasins Wertheim.

Dominé par le viaduc du S-Bahn, le café Stock était un modeste restaurant pourvu d'un bar encore plus modeste coince au fond de la salle. Le patron, qui avait donné son nom au café, avait le ventre tellement gonflé de bière qu'il occupait à lui seul tout l'arrière du bar. Lorsque j'entrai, il était à son poste, emplissant des chopes et essuyant des verres pendant que sa jolie petite femme s'occupait de la salle. Les tables étaient la plupart du temps occupées par des officiers de la Kripo travaillant à l'Alex, de sorte que Stock était contraint de forcer la note de sa loyauté au national-socialisme. Un grand portrait du Führer dominait les convives, tandis qu'une affiche exhortait à la pratique systématique du salut hitlérien.

Stock n'avait pas toujours été comme ça. A vrai dire, avant mars 1933, il était même plutôt rouge. Il savait que je le savais, et il craignait que d'autres finissent par s'en souvenir. C'est pourquoi je ne lui tenais pas rigueur de la photo et de la pancarte qu'il avait affichées. En Allemagne, tout le monde était différent avant mars 1933. Et qui prétendrait ne pas être national-socialiste quand on lui colle un pistolet sur la tempe ?

Je m'assis à une table vide et observai les autres consommateurs. A deux tables de la mienne, je repérai deux flics de la brigade anti-pédés, officiellement dénommée « Département pour la suppression de l'homosexualité », un ramassis de flics guère plus respectables que de vulgaires mouchards. A côté d'eux, seul à une table, un jeune Kriminalassistent du commissariat du marché Wedersche, dont je me rappelais le visage grêlé de petite vérole parce qu'un jour il avait arrêté mon informateur, Neumann, qu'il suspectait de vol.

Frau Stock prit sans amabilité excessive ma commande de pieds de porc en choucroute. C'était une femme un peu soupe au lait, qui me reprochait secrètement de donner de l'argent à son mari en

échange de petits potins sur ce qui se passait à l'Alex. Il faut dire que, avec la clientèle qui fréquentait son établissement, il apprenait des tas de choses. Elle s'éloigna en direction du monte-plats, se pencha dans le puits et transmit d'une voix forte ma commande à la cuisine en sous-sol. Stock décoïça son ventre de derrière le bar et s'approcha de ma table d'un pas tranquille. Il tenait dans sa main boudinée un exemplaire du Beobachter, le journal du Parti.

— Salut, Bernie, dit-il Quel foutu temps, hein ?

— Complètement pourri, tu veux dire, Max. Apporte-moi une bière quand tu auras une minute.

— Je te prépare ça tout de suite. Tu veux jeter un coup d'œil au journal ?

— Y aurait-il des nouvelles dedans ?

— M. et Mme Charles Lindbergh sont à Berlin. C'est le type qui a traversé l'Atlantique en avion.

— Fascinant, n'est-ce pas ? Je suppose que ce héros de l'aviation va profiter de son séjour ici pour inaugurer quelques usines de bombardiers. Peut-être même faire un vol d'essai sur un chasseur flambant neuf. Ils sont capables de lui proposer d'en emmener un en Espagne.

Stock jeta un regard inquiet par-dessus son épaule en me faisant signe de baisser la voix.

— Pas si fort, Bernie, supplia-t-il en fronçant le nez comme un lapin aux aguets. Tu vas me faire fusiller.

L'air outré, il alla chercher ma bière en marmonnant.

Mon regard tomba sur le journal qu'il avait laissé sur la table. Un bref article mentionnait « l'enquête en cours sur l'incendie de Ferdinandstrasse dans lequel deux personnes ont trouvé la mort », mais sans donner leurs noms, sans évoquer leurs relations avec mon client, et sans préciser que la police croyait à un double meurtre. D'un geste méprisant, je balançai cette feuille de chou sur la table voisine. On trouve plus d'informations au dos d'une boîte d'allumettes que dans le Beobachter. Au même instant, les flics de la brigade anti-pédés quittèrent la salle, et Stock m'apporta ma bière. Il tint la chope à hauteur de mes yeux avant de la poser sur la table.

— Avec un joli col, comme d'habitude, fit-il.

Je le remerciai, bus une longue gorgée puis, du dos de la main, essuyai la mousse de mes lèvres. Frau Stock prit mon assiette sur le monte-plats et l'apporta. Elle jeta à son mari un regard assassin qu'il fit mine de ne pas remarquer, puis elle alla débarrasser la table que venait de quitter le Kriminalassistent vérolé. Stock s'assit en face de moi et me regarda manger.

— Alors ? Tu as appris quelque chose ? lui demandai-je au bout d'un moment.

— On a repêché le cadavre d'un homme dans le Landwehr.

— Ce n'est ni le premier ni le dernier, dis-je. Tu sais bien que le canal est devenu l'égout de la Gestapo. À tel point que, quand quelqu'un disparaît dans cette foutue ville, on le retrouve plus vite en allant voir les éclusiers qu'en allant demander à la police ou à la morgue.

— Oui, mais celui-ci avait une queue de billard enfoncée dans le nez. Les flics supposent qu'elle est entrée dans le cerveau.

Je reposai couteau et fourchette.

— Ça ne t'ennuierait pas de passer sur les détails jusqu'à ce que j'aie fini mon repas ? lui dis-je.

— Excuse-moi. Je n'en sais pas plus. Mais dis-moi, normalement, la Gestapo ne fait pas ce genre de truc, si ?

— Personne ne peut dire ce qu'on considère comme normal au siège de Prinz Albert Strasse. Peut-être avait-il fourré son nez dans des affaires qui ne le concernaient pas. Ils ont peut-être voulu faire une métaphore poétique.

Je m'essuyai la bouche et posai quelques pièces de monnaie sur la table. Stock les empocha sans même compter.

— C'est quand même drôle de penser que c'étaient les Beaux-Arts qui étaient là avant que la Gestapo s'y installe.

— Je dirais même que c'est à se tordre. J'imagine que les pauvres bougres travaillant là-bas s'endorment heureux comme des anges rien que d'y penser. (Je me levai et me dirigeai vers la porte.) Merci quand même pour le tuyau sur les Lindbergh.

Je rentrai à pied à mon bureau. Occupée à nettoyer la vitre protégeant la gravure jaunissante qui ornait la salle d'attente, Frau Protze se réjouissait des déboires de l'infortuné bourgmestre de Rothenburg. Le téléphone sonna alors que je franchissais la porte.

Frau Protze me gratifia d'un large sourire et se précipita dans son réduit pour aller répondre, me laissant seul face à la gravure à présent brillante comme un sou neuf. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas regardée de près. Le bourgmestre de Rothenburg avait imploré Tilly, chef de l'Armée impériale allemande au XVI^e siècle, de ne pas détruire sa ville. Tilly avait accédé à sa requête à la condition que le brave bourgmestre boive six litres de bière d'un trait. Le maire s'était vaillamment tiré de ce formidable défi, sauvant ainsi sa ville de la destruction. J'avais toujours pensé que c'était une histoire typiquement allemande. Exactement le genre de plaisanterie sadique à laquelle une brute des SA aimerait se livrer. Rien ne change en ce bas monde.

— C'est une dame, m'informa Frau Protze. Elle n'a pas voulu me donner son nom, mais elle insiste pour vous parler.

— Passez-la-moi ici, lui dis-je en entrant dans mon bureau.

Je soulevai l'appareil en forme de bougeoir et portai l'écouteur à mon oreille.

— Nous nous sommes vus hier soir, dit la voix.

Je jurai intérieurement à l'idée que c'était Carola, la fille que j'avais rencontrée au mariage de Dagmarr. Je préférerais oublier au plus vite ce déplorable épisode de ma vie. Mais ce n'était pas Carola.

— Ou plutôt ce matin, car il était très tard. Vous alliez sortir, et moi je revenais d'une soirée. Vous vous souvenez ?

— Frau..., fis-je.

Encore incapable d'y croire, je n'arrivai pas à prononcer le nom de son mari.

— Je vous en prie, dit-elle vivement. Laissez tomber les formalités. Ilse Rudel, si cela ne vous ennuie pas, Herr Gunther.

— Cela ne m'ennuie pas le moins du monde. Comment aurais-je pu vous oublier ?

— Ça ne m'aurait pas étonnée. Vous aviez l'air très fatigué. (Elle avait la voix moelleuse comme une crêpe Kaiser.) Hermann et moi oublions souvent que les gens n'ont pas des horaires aussi fantaisistes que les nôtres.

— Si je puis me permettre, je dois dire que vous étiez d'une absolue fraîcheur.

— Je vous remercie, roucoula-t-elle.

Elle eut l'air sincèrement flattée. L'expérience m'a appris qu'une femme n'a jamais son content de compliments, tout comme un chien ne se lasse jamais de dévorer des biscuits.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— J'aimerais vous entretenir d'un problème urgent, dit-elle. Mais je préfère ne pas en parler au téléphone.

— Voulez-vous venir à mon bureau ?

— Je crains malheureusement que cela ne me soit impossible. Je serai aux studios de Babelsberg toute la journée. Voudriez-vous passer chez moi dans la soirée ?

— Chez vous ? Ma foi, oui, j'en serais enchanté. Où habitez-vous ?

— Badenstrasse, numéro 7. À 21 heures, cela vous conviendrait ?

— Parfait.

Elle raccrocha. J'allumai une cigarette et la fumai distraitemment. Elle devait être en train de tourner un film, pensai-je, et je l'imaginai m'appelant de sa loge vêtue d'un simple peignoir, juste après une séquence où elle nageait nue dans un lac de montagne. Je m'attardai plusieurs minutes sur les détails de cette scène. J'ai l'imagination fertile. Puis je me demandai si son mari savait qu'elle avait un appartement. J'en conclus que oui. On ne devient pas aussi riche que l'était Six sans savoir que votre propre femme a un endroit à elle. Elle devait le garder pour se préserver un peu d'indépendance. Une femme

pareille était certainement capable d'obtenir ce qu'elle voulait lorsqu'elle l'avait décidé. Et si elle était prête à offrir son corps, elle pouvait même demander la lune, avec quelques galaxies pour faire le compte. Toutefois, il était peu probable que Six soit au courant de notre petit rendez-vous. L'homme qui m'avait demandé de ne pas fouiner dans ses affaires de famille n'aurait certainement pas apprécié que je voie sa femme en tête à tête. J'ignorais encore de quel problème elle voulait m'entretenir, mais de toute évidence, elle ne tenait pas à ce qu'il parvienne aux oreilles du gnome.

J'appelai Müller, journaliste criminel au Berliner Morgenpost, le seul journal à peu près décent encore disponible dans les kiosques. Müller était un bon journaliste dont on gâchait le talent. Les vieilles méthodes de reportage criminel n'étaient pas très bien vues. Le ministère de la Propagande veillait au grain.

— Écoute-moi, dis-je après les politesses d'usage. J'aurais besoin de certains renseignements que vous devez avoir dans vos archives. J'aimerais en savoir le plus possible, et le plus vite possible, sur Hermann Six.

— Le millionnaire de la sidérurgie ? Tu bosses sur la mort de sa fille, pas vrai, Bernie ?

— La compagnie d'assurances m'a engagé pour enquêter sur les causes de l'incendie.

— Qu'est-ce que tu as appris jusqu'à maintenant ?

— Pas grand-chose. Ça tiendrait sur un ticket de tram.

— Oui, nous sommes dans la même situation. Et avec ça, il nous faut un article pour demain ! Le ministère nous a dit de ne pas faire de vagues. On doit s'en tenir aux faits et rester le plus discret possible.

— Et pourquoi ça ?

— Six a des amis puissants, Bernie. Son argent peut faire taire beaucoup de langues.

— Tu as découvert quelque chose ?

— J'ai juste entendu dire qu'il s'agirait d'un incendie criminel. Quand veux-tu tes renseignements ?

— J'ai un billet de cinquante disant que demain serait parfait. Prends aussi ce que tu trouves sur le reste de la famille.

— Un petit billet sera le bienvenu en ce moment, tu sais. Salut. Je raccrochai, puis rangeai quelques papiers entre les pages de vieux journaux que je fourrai dans un tiroir où il y avait encore un peu de place. Après ça, je passai un moment à gribouiller de petits dessins sur le buvard de mon sous-main, puis soulevai un des presse-papiers posés sur mon bureau. J'étais en train de le faire rouler d'une main à l'autre lorsqu'on frappa à ma porte. Frau Protze apparut.

— Je me demandais si je ne pourrais pas faire un peu de classement dans vos papiers, dit-elle.

Du pouce, je désignai les piles hétéroclites de dossiers étalés par terre derrière mon bureau.

— C'est mon système de rangement, lui expliquai-je. Ça vous paraît peut-être étrange, mais tout est en ordre.

Elle sourit d'un air indulgent et hocha la tête avec attention comme si je lui dévoilais un secret qui allait changer sa vie.

— Tous ces dossiers sont des affaires en cours ?

— Ce n'est pas un cabinet d'avocat ! répliquai-je en riant. Il y en a pas mal dont je ne sais pas exactement si elles sont en cours ou pas. Vous savez, le métier d'enquêteur a son propre rythme. En général, on n'obtient pas de résultats rapides. Il faut avoir beaucoup de patience.

— Oui, je m'en suis aperçue. (Il n'y avait qu'une seule photo encadrée sur mon bureau. Elle la retourna pour l'examiner.) Elle est très belle. C'est votre femme ?

— C'était ma femme. Elle est morte le jour du putsch de Kapp[12]. C'était au moins la centième fois que je répétais cette phrase.

Faire le rapprochement entre sa mort et cet événement historique me permettait en quelque sorte de ne pas trop montrer à quel point elle me manquait, même seize ans après. Mais ça n'apaisait pas la douleur.

— Elle est morte de la grippe espagnole, dix mois après notre mariage, ajoutai-je.

Frau Protze hocha la tête d'un air compatissant. Nous restâmes silencieux quelques minutes, puis je jetai un coup d'œil à ma montre.

— Vous pouvez rentrer chez vous si vous le désirez, lui dis-je. Après son départ, je restai un long moment debout devant la haute fenêtre, regardant les rues mouillées qui luisaient comme du cuir verni dans le soleil de fin d'après-midi. La pluie avait cessé, et l'on pouvait espérer une soirée agréable. Les employés de bureau rentraient chez eux, s'écoulant en un flot compact de Berolina Haus, juste en face, avant de s'engouffrer dans le réseau de couloirs souterrains qui menaient à la station de métro d'Alexanderplatz.

Berlin. J'adorais cette ville autrefois, avant qu'elle ne tombe amoureuse de son propre reflet et se mette à porter les corsets rigides qui l'étouffaient peu à peu. J'aimais la philosophie bon enfant, le mauvais jazz, les cabarets vulgaires et tous les excès culturels de la République de Weimar qui avaient fait de Berlin l'une des villes les plus fascinantes de l'époque.

Derrière l'immeuble où était situé mon bureau, vers le sud-est, se trouvait l'Alex, le quartier général de la police, et je songeai aux vaillants efforts qu'on y déployait pour enrayer la criminalité, incluant des délits tels que parler irrespectueusement du Führer, coller sur la vitrine de votre boucher une affiche le traitant de « vendu », omettre

de pratiquer le salut hitlérien ou se livrer à l'homosexualité. Voilà ce qu'était devenue Berlin sous le gouvernement national-socialiste : une vaste demeure hantée pleine de recoins sombres, d'escaliers obscurs, de caves sinistres et de pièces condamnées, avec un grenier où s'agitaient des fantômes déchaînés qui jetaient les livres contre les murs, cognaient aux portes, brisaient des vitres et hululaient dans la nuit, terrorisant les occupants au point qu'ils avaient parfois envie de tout vendre et de partir. Pourtant, la plupart se contentaient de se boucher les oreilles, de fermer les yeux et de faire comme si tout allait bien. Tout apeurés, ils parlaient peu, faisaient mine de ne pas sentir le tapis remuer sous leurs pieds, et les rares fois où ils riaient, c'était du petit rire nerveux qui accueille poliment les plaisanteries du patron.

L'action policière, de même que la construction d'autoroutes et la délation, était devenue une des activités les plus florissantes de la nouvelle Allemagne, de sorte que l'Alex bruissait nuit et jour comme une ruche. Bien que les employés des services ouverts au public aient fini leur journée, il y avait encore un intense va-et-vient aux portes du bâtiment lorsque j'y arrivai. L'entrée n°4, celle du service des passeports, était particulièrement animée. Une foule de gens, dont de nombreux Juifs, en sortait après avoir fait la queue toute la journée dans l'espoir d'obtenir un visa pour l'étranger. Leur expression, soulagée ou abattue, permettait de juger du succès ou de l'échec de leur démarche.

Je longuai le trottoir d'Alexanderstrasse et dépassai l'entrée n°3 devant laquelle deux agents de la circulation, qu'on surnommait les « souris blanches » en raison de leurs courts manteaux blancs, descendaient de leur BMW bleu pâle. Une Minna, comme on appelait les fourgons verts de la police, passa en trombe, toutes sirènes hurlantes, et s'éloigna en direction du pont Jannowitz. Sourds au vacarme, les deux motards franchirent d'un air conquérant l'entrée n°3 pour aller faire leur rapport.

Familier des lieux, j'avais opté pour l'entrée n°2, celle où j'avais le moins de chances de tomber sur un gardien curieux. Si l'on me posait des questions, je dirais que j'allais au 32a, le bureau des objets perdus. Mais l'entrée n°2 menait aussi à la morgue de la police.

L'air nonchalant, je longuai un long couloir, descendis au sous-sol, traversai un petit réfectoire et rejoignis une sortie de secours. J'abaissai la barre transversale, poussai la porte et débouchai dans une vaste cour pavée où étaient garées des voitures de police. Un homme chaussé de bottes de caoutchouc était occupé à laver l'une d'elles. Je traversai la cour et poussai discrètement une autre porte sans qu'il me prête la moindre attention. Je me trouvais à présent dans une chaufferie, où je fis halte quelques instants afin de m'orienter. J'avais travaillé dix ans à l'Alex, et je n'avais pas peur de me perdre. Ma seule

appréhension était de tomber sur quelqu'un qui me reconnaîtrait. J'ouvris l'autre porte permettant de sortir de la chaufferie, gravis un court escalier et pris le couloir au fond duquel se trouvait la morgue.

En pénétrant dans le bureau précédant la morgue, je fus saisi à la gorge par une odeur aigre rappelant celle de la chair de volaille.

Mélangée aux effluves de formaldéhyde, elle formait un cocktail écœurant qui me souleva l'estomac dès que je l'inhalai. Le bureau, sobrement meublé d'une table et de trois chaises, ne présentait, à part l'odeur et un petit panneau portant l'inscription « Morgue. Entrée interdite », aucune indication de ce qui attendait le visiteur au-delà des deux portes vitrées. J'entrebâillai la double porte et jetai un coup d'œil.

Au centre d'une pièce sinistre et humide se trouvait une table d'opération faisant également fonction de cuve de lavage. De chaque côté d'une rigole carrelée de céramique souillée, deux blocs de marbre légèrement inclinés permettaient aux fluides de s'écouler du cadavre dans la rigole, d'où ils étaient chassés dans une canalisation par l'eau de deux hauts robinets fuyants situés à chaque extrémité de la table. Les blocs de marbre pouvaient recevoir simultanément deux cadavres, que l'on disposait tête-bêche de part et d'autre de la rigole. Mais, à ce moment-là, un seul corps, celui d'un homme, subissait les assauts d'un bistouri et d'une scie chirurgicale. Ces instruments étaient maniés par un homme mince aux fins cheveux bruns, le front haut, des lunettes, un long nez busqué, une moustache bien taillée et un petit bouc. Portant bottes et gants de caoutchouc, il était protégé par un lourd tablier. Son col empesé était serré par un nœud papillon.

Je poussai les portes et m'approchai, examinant le corps d'un air professionnel pour tenter de déterminer les causes de la mort. Il était évident que le cadavre avait séjourné longtemps dans l'eau, car la peau détrempée se détachait des pieds et des mains comme d'affreux gants et chaussettes. A part ça, le corps paraissait en assez bonne condition, à l'exception de la tête. Aussi noire et dépourvue de traits qu'un ballon de football couvert de boue, on en avait scié la partie supérieure pour en extraire le cerveau. Tel un nœud gordien gorgé d'eau, il attendait dans un récipient de faïence en forme de rein le moment d'être disséqué.

Habitué à côtoyer la mort violente dans ses formes les plus horribles, avec ses attitudes grotesquement disloquées et sa chair à tous les stades du dépérissement, ce spectacle me laissa aussi froid que celui de la devanture de mon boucher « allemand », à part que, ici, il y avait plus de choix que chez lui. Bien que sachant d'où elle provenait, je m'étonnais parfois de ma presque totale indifférence devant un corps poignardé, noyé, écrasé, percé de balles, carbonisé ou matraqué à mort. J'avais été si souvent confronté à la mort sur le front turc et à

la Kripo que j'avais presque cessé de considérer un cadavre comme quelque chose d'humain. Cette promiscuité avec la mort avait continué quand j'étais devenu enquêteur, puisque les traces d'une personne disparue menaient fréquemment à la morgue de St Gertrauden, le plus grand hôpital de Berlin, ou à une cahute d'éclusier plantée au bord du Landwehrkanal.

Durant plusieurs minutes, je contemplai le macabre spectacle, me demandant pourquoi la tête et le corps présentaient un état aussi différent, lorsque le Dr Illmann jeta un coup d'œil pardessus son épaule et m'aperçut.

— Bon sang de bon sang, grogna-t-il. Bernhard Gunther. Vous êtes donc toujours vivant ?

Je me rapprochai de la table et rejetai une goulée d'air d'un air dégouté.

— Seigneur, fis-je. J'ai senti une telle puanteur pour la dernière fois quand je me suis réveillé sous un cheval mort.

— Il est dans un drôle d'état, hein ?

— Comme vous dites. Que lui est-il arrivé ? Il a roulé un patin à un ours blanc ? Ou bien c'est Hitler qui lui a fait un bisou ?

— Très étrange, n'est-ce pas ? Comme si on lui avait brûlé la tête.

— A l'acide ?

— Exactement, fit Illmann de l'air satisfait du professeur obtenant une bonne réponse. Bravo. Difficile de dire quelle sorte d'acide, mais très probablement chlorhydrique ou sulfurique.

— Comme si on ne tenait pas à ce qu'on le reconnaisse.

— Absolument. Remarquez, ça n'a pas effacé la cause de la mort. On lui a enfoncé un morceau de queue de billard dans une narine. Elle a pénétré le cerveau en le tuant sur le coup. Ce n'est pas un procédé habituel pour donner la mort, c'est même un cas unique à ma connaissance. Mais on apprend peu à peu à ne pas être surpris par les moyens tortueux qu'emploient les assassins pour occire leurs victimes. D'ailleurs, je suis sûr que vous n'êtes pas surpris. Vous avez toujours eu une imagination brillante pour un flic, Bernie. Sans parler de votre sang-froid. Vous savez, il faut que vous ayez un drôle de culot pour entrer comme ça ici. Seule ma nature sentimentale m'empêche de vous faire sortir en vous tirant par l'oreille.

— Il fallait que je vous parle au sujet de l'affaire Pfarr. C'est vous qui avez procédé à l'autopsie, n'est-ce pas ?

— Vous êtes bien renseigné, dit-il. Il se trouve que les familles sont venues récupérer les corps ce matin.

— Et votre rapport ?

— Ecoutez, je ne peux pas vous parler ici. J'en ai bientôt fini avec ce monsieur. Donnez-moi une heure.

— Où ?

— Que diriez-vous du Künstler Eck, à Alt Kölln ? C'est un endroit tranquille, nous ne serons pas dérangés.

— Le Künstler Eck, répétais-je. Je trouverai. Je me dirigeai vers les portes vitrées.

— Euh, Bernie... Pensez à apporter quelque chose pour rembourser mes frais...

La commune indépendante d'Alt Kölln, depuis longtemps absorbée par la capitale, est une petite île sur la Spree. Composée principalement de musées, elle a acquis le surnom de l'« île Musée ». Je dois cependant avouer que je n'ai jamais pénétré dans aucun d'entre eux. Le passé ne m'intéresse pas outre mesure, et si vous voulez mon avis, c'est un peu l'obsession de ce pays pour son histoire qui l'a mis là où il se trouve à présent – dans la merde. Impossible d'entrer dans un bar sans qu'un excité commence à pérorer sur les frontières d'avant 1918, en remontant jusqu'à Bismarck et à la bonne époque où on avait flanqué la pile aux Français. Ce sont là des blessures anciennes, et à mon avis, il est malsain de toujours les ressasser.

Vu de l'extérieur, l'endroit n'était pas très engageant : la peinture de la porte s'écaillait, les fleurs de la devanture étaient fanées, et en plus, derrière une vitre sale, une pancarte annonçait d'une écriture en pattes de mouche : « Ici on peut écouter le discours de ce soir. » Je jurai intérieurement : cela signifiait que Joe le Boiteux[13] allait faire un discours dans un meeting du Parti, ce qui provoquerait dans la soirée les habituels embouteillages. Je descendis les quelques marches et ouvris la porte.

L'intérieur du Künstler Eck était encore moins accueillant que l'extérieur. Les murs étaient couverts de sinistres objets en bois sculpté, depuis les canons modèle réduit aux têtes de mort, en passant par les cercueils et les squelettes. Au fond de la salle était installé un orgue dont la décoration représentait un cimetière où les morts émergeaient des cryptes et des tombes. Assis devant l'instrument, un bossu jouait un morceau de Haydn dont il était l'unique auditeur, car sa musique était noyée sous les couplets de Ma fière et vaillante Prusse, brailles par un groupe de miliciens SA. J'ai été le témoin de nombreuses scènes étonnantes à Berlin, mais celle-ci semblait sortir tout droit d'un film de Conrad Veidt, et pas d'un des meilleurs. Je m'attendais d'une seconde à l'autre à voir surgir le capitaine de police manchot.

Mais ce fut Illmann que je découvris, attablé dans un coin devant une bouteille de bière Engelhardt. J'en commandai aussitôt deux autres, puis m'assis en face de lui tandis que les SA terminaient leur chanson et que le bossu entreprenait de massacrer une de mes sonates préférées de Schubert.

— Drôle de trou à rats pour donner un rendez-vous, fis-je d'un air morne.

— Je ne déteste pas un certain pittoresque.

— Ça doit être le point de ralliement de tous les déterreurs de cadavres de Berlin. Côté la mort toute la journée ne vous suffit donc pas, pour venir boire un verre dans cet ossuaire ?

Il haussa les épaules sans se formaliser.

— J'ai vraiment conscience d'exister lorsque je vois la mort autour de moi.

— La nécrophilie a donc ses aspects positifs ? Illmann sourit. J'eus l'impression qu'il approuvait.

— Alors comme ça, reprit-il, vous vous intéressez à ce pauvre Hauptsturmführer et à sa petite femme, hein ? (J'acquiesçai d'un signe de tête.) C'est une affaire intéressante, et croyez-moi, les affaires intéressantes se font de plus en plus rares ces temps-ci. Avec toutes les morts violentes que connaît cette ville, on pourrait penser que je suis débordé de travail. Eh bien, pas du tout. Dans la plupart des cas, les causes de la mort sont évidentes, de sorte que je remets régulièrement un rapport d'autopsie concluant à l'assassinat à ceux-là mêmes qui en sont les auteurs. Nous vivons dans un monde absurde. (Il ouvrit sa serviette et en sortit un dossier bleu.)

Je vous ai apporté les photos. J'ai pensé que ça vous intéresserait de voir à quoi ressemblait l'heureux couple. Comme vous pouvez le constater, ils ont l'air de deux charbonniers. Je n'ai pu les identifier que grâce à leurs alliances.

Je feuilletai le dossier. L'angle de prise de vue changeait, mais pas le sujet : deux corps gris métal, aussi chauves que des momies égyptiennes, reposaient sur les ressorts dénudés et noircis de ce qui avait été un lit. On aurait dit deux saucisses oubliées sur un gril.

— Charmant album de famille. Qu'est-ce qu'ils étaient en train de faire ? De la boxe française ? demandai-je à la vue des cadavres serrant les poings devant eux comme deux boxeurs qui se cherchent.

— C'est une position habituelle quand on meurt dans de pareilles circonstances.

— Et ces blessures ? On dirait des coups de couteau...

— Encore une fois, rien d'étonnant, fit Illmann. Sous l'effet de la chaleur, la peau se craquelle et éclate comme une banane trop mûre. Enfin, si vous vous souvenez à quoi ressemble une banane.

— Où avez-vous trouvé les bidons d'essence ? Il leva vivement les yeux.

— Ah, vous êtes au courant ? C'est vrai, nous avons retrouvé deux bidons vides dans le jardin. Je ne pense pas qu'ils y étaient depuis longtemps. Ils n'étaient pas rouillés et l'un d'eux contenait même un reste d'essence qui ne s'était pas évaporé. Le chef des pompiers nous a

dit qu'il régnait une forte odeur d'essence quand ils sont arrivés sur les lieux.

— C'est donc un acte criminel.

— Sans aucun doute.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous cherché des impacts de balles sur les corps ?

— L'expérience, tout simplement. Quand on pratique une autopsie à la suite d'un incendie, on cherche toujours à savoir si l'on n'a pas cherché à effacer les causes réelles du décès. C'est une procédure routinière. J'ai retrouvé trois balles dans le corps de la femme, deux dans celui du mari, et trois autres dans la tête du lit. La femme était morte quand le feu s'est propagé. Elle avait été touchée à la tête et à la gorge. Mais pas l'homme. Des particules de fumée avaient pénétré dans les bronches, et son sang contenait du monoxyde de carbone. Les muqueuses étaient encore roses. Lui avait été touché à la tête et à la poitrine.

— A-t-on retrouvé l'arme ? demandai-je.

— Non, mais je peux vous dire qu'il s'agissait presque à coup sûr d'un automatique 7.65, avec la force de frappe d'un vieux Mauser.

— De quelle distance leur a-t-on tiré dessus ?

— Je dirais à environ 1 m 50. D'après les orifices d'entrée et de sortie des balles, et aussi d'après la présence des trois balles ayant pénétré la tête de lit, le tireur devait se tenir debout au pied du lit.

— Une seule arme, selon vous ? (Illmann acquiesça.) Huit balles en tout. Un chargeur entier. Celui qui a fait ça voulait être sûr de ne pas les rater, ou alors il était vraiment en rogne. Bon sang, et les voisins n'ont rien entendu ?

— Apparemment non. Ou alors ils se sont dit que c'était la Gestapo qui faisait une petite fiesta. L'incendie n'a été signalé qu'à 3 h 10 du matin. A ce moment, il était bien trop tard pour le maîtriser.

Le bossu délaissa son orgue tandis que les miliciens se lançaient dans une interprétation tonitruante de *Allemagne tu es notre fierté*. L'un d'eux, une armoire à glace au visage barré d'une cicatrice rougeâtre, passa derrière le bar, brandit sa chope de bière et engagea la salle à reprendre le couplet. Illmann obtempéra de bonne grâce et chanta d'une voix de baryton, tandis que ma propre prestation manquait singulièrement de vigueur et d'harmonie. Chansons martiales point ne font le patriote. Le problème avec ces connards de nationaux-socialistes, surtout les jeunes, est qu'ils sont persuadés d'avoir le monopole du patriotisme. Ce qui n'est certainement pas vrai pour l'instant, mais au train où vont les choses, ça risque de le devenir très vite.

Quand la chanson fut terminée, je demandai d'autres détails à Illmann.

— Ils étaient nus tous les deux, déclara-t-il. Et ils avaient pas mal picolé. Elle avait bu plusieurs cocktails Ohio, et lui avait éclusé une grande quantité de bière et de schnaps. Ils étaient probablement fin saouls quand on les a descendus. J'ai également procédé à un prélèvement vaginal qui a révélé la présence de sperme récent du même type que celui du mari. A mon avis, ils avaient dû passer une soirée agitée. J'ai oublié de vous signaler qu'elle était enceinte de huit semaines. Que voulez-vous, la vie n'est qu'une petite bougie vite consumée.

— Enceinte, répétais-je d'un air songeur tandis qu'Illmann s'étirait en bâillant.

— Oui. Vous voulez savoir ce qu'ils avaient mangé au dîner ?

— Non, dis-je d'un ton catégorique. Parlez-moi plutôt du coffre. Était-il ouvert ou fermé ?

— Ouvert. (Il marqua une assez longue pause.) C'est curieux. Vous ne me demandez pas comment on l'a ouvert. Ce qui m'amène à penser que vous savez déjà que, à part les dégâts imputables à l'incendie, il n'était pas endommagé. Et donc, s'il a été ouvert illégalement, il l'a été par quelqu'un qui savait fort bien ce qu'il faisait. Un coffre Stockinger n'est pas une boîte à sardines.

— Des empreintes ? Illmann secoua la tête.

— Trop noirci pour que nous ayons pu en relever, dit-il.

— Imaginons, repris-je, que, juste avant la mort des Pfarr, le coffre ait renfermé – euh – ce qui s'y trouvait habituellement, et que comme chaque soir, il ait été verrouillé pour la nuit.

— Oui.

— Il y a donc deux possibilités. La première est qu'un professionnel l'ait ouvert avant de tuer le couple. La seconde, que le cambrioleur ait forcé les Pfarr à l'ouvrir avant de leur ordonner de s'étendre sur le lit et de les tuer. Or ce n'est pas dans la manière d'un pro d'avoir laissé le coffre ouvert.

— A moins qu'il ait cherché à se faire passer pour un amateur ? suggéra Illmann. Pour ma part, je pense qu'ils dormaient quand on les a tués. La position des impacts indique qu'ils étaient allongés. Si vous étiez au lit, éveillé, et si quelqu'un braquait son arme sur vous, je suis sûr que vous ne resteriez pas allongé. C'est pourquoi je réfute votre première hypothèse. (Il consulta sa montre et finit sa bière. Puis, me tapotant la cuisse, il reprit d'un air enjoué :) Ça m'a fait plaisir, Bernie. Ça m'a rappelé le bon vieux temps. J'apprécie de pouvoir parler à quelqu'un qui fait son boulot d'enquêteur sans une lampe torche et un coup de poing américain aux phalanges. Enfin, je ne vais pas rester très longtemps à l'Alex. Notre illustre Reichskriminaldirektor, Arthur Nebe, a décidé de me mettre en retraite anticipée, comme il l'a fait avec tous les vieux conservateurs.

— Je ne savais pas que vous vous intéressiez à la politique, dis-je.

— Je ne m'en mêle pas, précisa-t-il. Mais n'est-ce pas exactement comme ça que Hitler a été élu ? A cause de tous ces gens qui se fichaient de savoir par qui serait dirigé le pays ? Et le plus marrant est que je m'en fiche encore plus maintenant. Ce n'est pas moi qui prendrai le train en marche, comme toutes ces Violettes de Mars. Cela dit, je ne regrette pas beaucoup de quitter l'Alex. Je suis las des incessantes querelles entre Sipo et Orpo à propos du contrôle de la Kripo. Ça devient très difficile de rédiger un rapport, quand on ignore s'il convient ou non de mentionner la présence des agents en uniforme de l'Orpo.

— Je croyais que la Sipo et la Gestapo marchaient main dans la main avec la Kripo.

— Au plus haut niveau, oui, confirma Illmann. Mais aux niveaux intermédiaires, c'est encore la vieille hiérarchie administrative qui prévaut. Au niveau municipal, les chefs de police appartenant à l'Orpo sont également responsables devant la Kripo. Mais d'après la rumeur, les chefs de l'Orpo encouragent en sous-main les membres de leur police qui envoient paître les emmerdeurs de la Sipo. A Berlin, par exemple, notre chef de la police applaudit à tout ce qui peut leur mettre des bâtons dans les roues. Lui et le Reichskriminaldirektor, Arthur Nebe, ne peuvent pas se sentir. Grotesque, n'est-ce pas ? Enfin, sur ces bonnes paroles, avec votre permission, il faut que je parte.

— Drôle de façon de diriger une police, dis-je.

— Croyez-moi, Bernie, vous avez bien fait de laisser tomber tout ça, conclut-il en souriant. Parce que ça risque de devenir de pire en pire.

Les informations d'Illmann me coûtèrent 100 marks. Obtenir des renseignements a toujours coûté cher, mais ces derniers temps, les faux frais d'un enquêteur privé ont tendance à augmenter considérablement. Ça n'a d'ailleurs rien de détonnant. Tout le monde trafique. La corruption sous une forme ou sous une autre est le trait le plus caractéristique de la vie sous le national-socialisme. Le gouvernement a beau avoir fait des révélations sur la corruption des divers partis politiques dirigeant la République de Weimar, ce n'était rien à côté de celle qui règne maintenant. Et comme elle sévit aux plus hauts niveaux de l'État et que tout le monde le sait, beaucoup de gens estiment avoir droit à leur part du gâteau. Je ne connais personne qui soit resté aussi intransigeant qu'avant sur ce genre de pratiques. Moi y compris. La sensibilité des gens à la corruption, quelle s'exprime dans le marché noir ou dans la tentative d'obtenir une faveur d'un fonctionnaire de l'État, est aussi émoussée que la mine d'un crayon de charpentier, voilà la vérité.

Ce soir-là, on eût dit que tout Berlin s'était donné rendez-vous à Neukolln, où Goebbels devait parler. Comme à son habitude, il jouerait de sa voix en chef d'orchestre accompli, faisant alterner la douceur persuasive du violon et le son alerte et moqueur de la trompette. Des mesures avaient par ailleurs été prises pour que les malchanceux ne pouvant pas aller voir de leurs propres yeux le Flambeau du Peuple puissent au moins entendre son discours. En plus des postes de radio qu'une loi récente obligeait à installer dans les restaurants et les cafés, on avait fixé des haut-parleurs sur les réverbères et les façades de la plupart des rues. Enfin, la brigade de surveillance radiophonique avait pour tâche de frapper aux portes des appartements afin de vérifier si chacun observait son devoir civique en écoutant cette importante émission du Parti.

Comme je roulais dans Leipzigerstrasse en direction de l'ouest, je croisai une section de Chemises brunes défilant aux flambeaux dans Wilhelmstrasse. Je dus descendre de voiture pour saluer le défilé. Ne pas le faire aurait été courir le risque de me faire prendre à partie et frapper. Je suppose qu'il y avait dans la foule d'autres gens qui tendaient docilement le bras droit pour éviter les ennuis. Peut-être, comme moi, se sentaient-ils un peu idiots, à jouer ainsi les agents de la circulation. Qui sait ? Il est vrai toutefois que les partis politiques allemands ont toujours eu une forte propension au salut : les sociaux-démocrates brandissaient bien haut leur poing fermé, tandis que les bolcheviks du KPD le tenaient à hauteur d'épaule ; les centristes avaient pour signe de ralliement le pouce et l'index ouverts comme un pistolet ; enfin, les nazis pliaient l'avant-bras d'un geste sec, comme pour vérifier si leurs ongles étaient bien nets. À une certaine époque, nous considérions ces gesticulations comme ridicules et mélodramatiques, ce qui explique peut-être que beaucoup de gens ne les aient pas prises au sérieux. Et voilà : ces mêmes personnes en étaient arrivées à tendre elles aussi le bras au passage des plus fanatiques d'entre eux. C'était tout simplement insensé.

Badensche Strasse, qui fait un Y avec Berliner Strasse, n'est qu'à un pâté de maisons de Trautenaustasse, où j'ai mon appartement. Cette proximité géographique constitue leur seul point commun. Le

numéro 7 de Badensche Strasse est l'un des immeubles résidentiels les plus modernes de la ville. Y pénétrer est à peu près aussi aisé que se faire admettre au dîner d'anniversaire du roi d'Arabie.

Je garai ma peu reluisante petite voiture entre une énorme Dusenbergl et une Bugatti étincelante, et entrai dans un hall dont la construction devait avoir épuisé une ou deux carrières de marbre. Un gardien obèse et un milicien SA me repérèrent aussitôt. Abandonnant leur radio qui diffusait du Wagner avant l'ouverture du meeting, ils quittèrent leur bureau et me barrèrent le chemin pour que je n'aille pas offenser la vue d'un des résidents avec mon costume fripé et mes ongles taillés à la va-vite.

— Vous avez sans doute pas vu le panneau à l'entrée, grogna le gros lard. Vous êtes dans un immeuble privé ici.

Son numéro d'intimidation ne m'impressionna pas le moins du monde. J'ai l'habitude de ne pas être accueilli à bras ouverts, mais je sais m'accrocher.

— Je n'ai pas vu de panneau, dis-je avec une sincérité non feinte.

— L'entrée est interdite aux colporteurs, m'avertit le milicien.

Il avait une mâchoire fragile qui aurait craqué comme une brindille sèche sous mon poing.

— Je ne suis pas colporteur, lui dis-je. Le gros gardien voulut s'en mêler.

— Je ne sais pas ce que vous vendez, mais personne n'en a besoin ici.

Je lui coulai un sourire sournois.

— Ecoute-moi bien, gros lard. La seule chose qui m'empêche de t'écarter de mon chemin, c'est ta mauvaise haleine. Mais si tu sais te servir d'un téléphone, ce dont je doute, compose donc le numéro de Fräulein Rudel. Elle te dira qu'elle m'attend.

Le gros tripota l'énorme moustache brune qui adhérait à sa lèvre, comme une chauve-souris à la voûte d'une crypte. Son haleine était encore pire que je ne l'avais imaginé.

— J'espère pour toi que tu as raison, lâcha-t-il. Je me ferais un plaisir de te foutre dehors à coups de pompes.

Jurant entre ses dents, il retourna à son bureau et composa rageusement un numéro.

— Pouvez-vous me dire si Fräulein Rudel attend quelqu'un ? s'enquit-il en s'efforçant au calme. Ah bon, parce qu'elle ne m'a rien dit.

Il parut consterné d'apprendre que j'avais dit vrai. Il reposa le téléphone et tourna la tête vers l'ascenseur.

— Troisième étage, siffla-t-il.

Il n'y avait que deux portes au troisième, une à chaque extrémité d'un couloir parqueté long comme un vélodrome. L'une des portes

était entrebâillée. La bonne me fit entrer au salon.

— Vous feriez mieux de vous asseoir, me conseilla-t-elle d'un ton grincheux. Fräulein Rudel est en train de s'habiller et Dieu sait pour combien de temps elle en a. Servez-vous un verre si vous le désirez.

Lorsqu'elle eut disparu, j'examinai les lieux.

L'appartement était de la taille d'un modeste aéroport, et à peine plus luxueux qu'un décor de Cecil B. de Mille, dont une photographie était justement posée, parmi bien d'autres, sur l'immense piano. A côté du décorateur qui avait conçu l'agencement de l'appartement, l'archiduc Ferdinand semblait avoir autant de goût qu'un nain de cirque turc. Je m'approchai du piano pour examiner les photos. La plupart représentaient Ilse Rudel dans l'un ou l'autre de ses films. Elle y était généralement très peu vêtue, nageant nue dans l'eau ou à demi cachée derrière un arbre qui dissimulait les parties les plus intéressantes de son anatomie. L'actrice était célèbre pour ses rôles dévêtus. Sur un autre cliché, on la voyait assise dans un restaurant chic en compagnie de ce bon Dr Goebbels. Sur une autre, elle faisait mine d'affronter le boxeur Max Schmelling. Une autre la montrait dans les bras d'un simple ouvrier, qui à l'examen se révélait être le fameux comédien Emil Jannings. Je reconnus en ce cliché une scène du film *La Hutte du charpentier*, tiré d'un livre que je préfère de beaucoup à sa version cinématographique.

Humant des effluves de 4711, je me retournai d'un bloc et me trouvai en train de serrer la main que me tendait la star.

— Je vois que vous avez déjà visité ma petite exposition, dit-elle en remettant à leur place les photos que j'avais dérangées. Vous devez trouver qu'il est terriblement vain de ma part d'exhiber tant de photos de moi, mais je ne supporte pas les albums.

— Je ne vois rien de mal à ça, la rassurai-je. Ces photos sont très intéressantes.

Elle me gratifia du fameux sourire qui provoque chez des milliers de mâles allemands, moi compris, l'abaissement involontaire de la mâchoire.

— Je suis ravie que cela vous plaise.

Elle était vêtue d'un pyjama d'intérieur en velours vert orné d'une longue ceinture à franges dorée, et chaussée de mules marocaines vertes à hauts talons. Ses cheveux blonds étaient ramenés en chignon tressé sur la nuque, suivant la dernière coiffure à la mode. Mais contrairement à la plupart des autres Allemandes, elle était maquillée et fumait une cigarette, deux fantaisies fortement désapprouvées par la BdM, la Ligue féminine, qui les considère comme contraires à l'idéal nazi de la femme allemande. Pour ma part, je suis un citadin : un visage frais et rose est parfait pour les travaux de la ferme, mais, comme la majorité de mes compatriotes, je préfère les femmes

élégantes et fardées. Bien sûr, Ilse Rudel vivait dans un tout autre monde que les femmes ordinaires. Elle croyait probablement que la Ligue féminine nazie était une équipe de hockey.

— Navrée pour ces deux types en bas, dit-elle, mais comme Joseph et Magda Goebbels ont un appartement au-dessus, la sécurité doit être très stricte. A propos, j'ai promis à Joseph que j'écouterai son discours, au moins en partie. Ça ne vous dérange pas ?

C'était là une question que personne ne se serait risqué à poser, à moins d'être en termes très intimes avec le ministre de la Propagande et de l'Illumination du Peuple. Je haussai les épaules.

— Pas le moins du monde, fis-je.

— Nous n'écouterons que quelques minutes, dit-elle en allumant le poste Philco qui trônait sur un petit bar en noyer. Bien. Que puis-je vous offrir à boire ?

Je lui demandai un whisky. Elle me servit une dose suffisante pour y faire tremper un dentier, puis inclina une élégante carafe bleue et se versa un verre de Bowle, la boisson à base de champagne et de sauternes dont les Berlinoises raffolaient, avant de me rejoindre sur un sofa, à la couleur et à la silhouette d'un ananas. Nous trinquâmes et, à mesure que les tubes du poste chauffaient, les douces envolées du voisin du dessus envahirent peu à peu la pièce.

Tout d'abord, Goebbels s'en prit aux journalistes étrangers qui donnaient une vision « déformée » de la vie dans la nouvelle Allemagne. Il lançait de temps à autre une formule bien tournée qui déclenchait les rires et les applaudissements de son public de sycophantes. Ilse Rudel souriait d'un air ambigu mais gardait le silence. Je me demandai si elle saisissait bien le sens des paroles de l'homme au pied-bot. Bientôt, il éleva la voix et commença à attaquer les traîtres – qui étaient ces traîtres, je l'ignorais – qui tentaient de saboter la révolution nationale. A ce point du discours, l'actrice étouffa un bâillement, et lorsque Goebbels enchaîna sur son sujet favori, la glorification du Führer, elle se leva prestement et éteignit la radio.

— Je crois que nous l'avons assez entendu pour ce soir, dit-elle. Elle se dirigea vers le gramophone, choisit un disque et changea aussitôt de sujet de conversation.

— Que diriez-vous d'un disque de jazz ? Oh, rassurez-vous, pas du jazz de nègres. Aimez-vous cette musique ?

Seul le jazz blanc était en effet autorisé en Allemagne. Je me demandais souvent comment s'y prenaient les autorités pour faire la différence.

— J'aime toutes les sortes de jazz, dis-je.

Elle remonta le gramophone et posa l'aiguille sur le sillon. C'était un morceau très relaxant, avec une clarinette puissante et un

saxophoniste qui aurait pu faire traverser un no man's land à une compagnie d'Italiens sous un barrage d'artillerie.

— Puis-je me permettre de vous demander pourquoi vous gardez cet appartement ? repris-je.

Elle revint vers le sofa en esquissant des pas de danse et se rassit.

— Voyez-vous, monsieur l'enquêteur privé, Hermann trouve que mes amis sont trop agités, et comme il travaille à toute heure du jour et de la nuit, chez nous, à Dahlem, j'invite mes amis ici pour ne pas le déranger.

— C'est une bonne raison, en effet, dis-je.

De ses narines exquises, elle souffla deux jets de fumée dans ma direction. Je les aspirai goulûment, non pas parce que j'aime l'odeur des cigarettes américaines, ce qui est d'ailleurs le cas, mais parce que cette fumée avait séjourné dans sa poitrine, et tout ce qui avait un rapport avec sa poitrine me plaisait au plus haut point.

D'après les mouvements que j'avais perçus sous son pyjama, elle avait des seins d'une belle taille et ne portait pas de soutien-gorge.

— Alors, dis-je, de quoi vouliez-vous m'entretenir ?

A ma grande surprise, elle me toucha légèrement le genou.

— Détendez-vous, fit-elle en souriant. Vous n'êtes pas pressé, n'est-ce pas ?

Je secouai la tête et la regardai éteindre sa cigarette. Le cendrier contenait déjà plusieurs mégots maculés de rouge à lèvres. Elle les avait tous éteints après quelques bouffées. Je commençai à me demander si ce n'était pas elle qui était nerveuse et avait besoin de se relaxer. A cause de moi, peut-être ? Comme pour confirmer mon hypothèse, elle se leva d'un bond, se servit un autre verre de Bowle et alla changer le disque.

— Vous ne voulez pas boire autre chose ?

— Non, ce whisky me convient très bien, dis-je en buvant une gorgée.

C'était du bon whisky, avec un savoureux goût de tourbe, sans arrière-goût amer. Je lui demandai alors si elle connaissait bien Paul et Greta Pfarr. La question n'eut pas l'air de la surprendre, au contraire. Elle vint s'asseoir si près de moi que nous nous touchions, puis elle eut un sourire étrange.

— C'est vrai, j'avais oublié, dit-elle. Vous enquêtez sur l'incendie pour le compte de Hermann, n'est-ce pas ? (Elle sourit à nouveau avant d'ajouter d'un ton ironique :) Je suppose que la police se cassant le nez sur cette affaire, on a fait appel au grand détective que vous êtes pour résoudre le mystère, n'est-ce pas ?

— Il n'y a aucun mystère, Fräulein Rudel, lui dis-je en manière de provocation.

Elle n'en fut qu'à peine troublée.

— A part l'identité du coupable, non ?

— Une chose est mystérieuse lorsqu'elle se situe au-delà de la compréhension et du savoir humains, ce qui voudrait dire que mon travail est une pure perte de temps. Or cette affaire est une simple énigme, et il se trouve que j'adore les énigmes.

— Moi aussi, rétorqua-t-elle d'un ton qui me parut moqueur. Mais je vous en prie, vous êtes ici chez moi, appelez-moi donc Ilse. Je vous appellerai aussi par votre prénom, si vous voulez bien me le rappeler...

— Bernhard.

— Bernhard, répéta-t-elle comme pour en éprouver la sonorité avant de le raccourcir. Bernie. (Elle prit une lampée de son cocktail, piqua une fraise qui y flottait et la mangea.) Eh bien, Bernie, vous devez être un excellent enquêteur pour que Hermann vous ait embauché au sujet d'une affaire si importante. Je croyais que les détectives n'étaient qu'une bande de minables tout juste bons à filer les maris volages et à raconter à leurs femmes ce qu'ils avaient vu par le trou de la serrure.

— Les affaires de divorce sont à peu près les seules dont je ne m'occupe pas.

— Vraiment ? fit-elle avec un sourire entendu.

Ce sourire m'agaça considérablement. D'abord, parce qu'il révélait une attitude condescendante à mon égard, mais surtout, parce que j'eus aussitôt envie de l'effacer par un baiser ou par une gifle.

— Dites-moi, gagnez-vous beaucoup d'argent avec votre travail ? reprit-elle en me tapotant la cuisse pour m'indiquer qu'elle n'avait pas fini sa question. Je ne voudrais pas paraître indiscrete. Je veux juste savoir si vous avez des revenus confortables.

Je jetai un bref regard aux objets luxueux qui nous entouraient.

— Mes revenus ? Ils sont aussi confortables qu'un fauteuil du Bauhaus. (La plaisanterie la fit rire.) Mais vous n'avez pas répondu à ma question concernant les Pfarr.

— Non ?

— Vous le savez très bien. Elle haussa les épaules.

— Oui, je les connaissais, fit-elle.

— Suffisamment pour savoir ce que Paul avait contre votre mari ?

— C'est donc cela qui vous intéresse ?

— Pour commencer, oui.

Elle lâcha un petit soupir impatient.

— Très bien. Je veux bien jouer à votre petit jeu tant qu'il ne m'ennuie pas, dit-elle en levant vers moi des sourcils interrogateurs.

— Entendu, allons-y, dis-je sans savoir ce qu'elle voulait dire.

— C'est vrai, Paul et mon mari ne s'entendaient pas, mais j'ignore pourquoi. Dès le début, Hermann a été contre le mariage de Paul et Grete. Il pensait que Paul voulait une « dent de platine » – une femme

riche, en d'autres termes. Il essaya de persuader Grete de le laisser tomber. Mais Grete n'a jamais accepté. Ensuite, il y eut une période pendant laquelle ils s'entendaient bien. Cela a duré jusqu'à la mort de la première femme de Hermann. A ce moment-là, je le voyais depuis un certain temps. Ce n'est qu'après notre mariage que les choses se sont détériorées entre Paul et lui. Grete s'est mise à boire. Leur mariage est devenu une simple feuille de vigne, une couverture respectable pour Paul – il travaillait au ministère de l'Intérieur, vous comprenez.

— Savez-vous quelles y étaient ses fonctions exactes ?

— Aucune idée.

— Est-ce qu'il flirtait ?

— Avec d'autres femmes ? s'exclama-t-elle en riant. Paul était beau garçon, mais il n'était pas très entreprenant. Il se consacrait avant tout à son travail, pas aux femmes, et s'il a eu des aventures, elles sont restées très discrètes.

— Et elle ?

Ilse secoua la tête et avala une longue gorgée de Bowle.

— Ce n'était pas son style, dit-elle avant de s'interrompre, l'air songeur. Quoique... (Elle haussa les épaules.) Non, ça ne veut probablement rien dire.

— Allez, dites-le-moi.

— Eh bien, un jour, à Dahlem, j'ai eu l'impression très fugitive qu'il y avait quelque chose entre elle et Haupthändler. (Je levai un sourcil.) C'est le secrétaire particulier de Hermann. Les Italiens venaient d'entrer à Addis-Abeba. Je m'en souviens parce que j'avais été invitée à une réception à l'ambassade d'Italie.

— Début mai[14], donc ?

— Oui. Hermann était en déplacement, donc j'y suis allée seule. J'étais en plein tournage et je devais travailler à l'UFA le lendemain matin très tôt. J'ai décidé de passer la nuit à Dahlem pour avoir un peu plus de temps le matin, parce que c'est beaucoup plus rapide d'aller à Babelsberg de là-bas. Bref, avant d'aller me coucher, je suis entrée à l'improviste au salon où j'avais laissé mon livre, et qui je trouve assis dans le noir ? Hjalmar Haupthändler et Grete.

— Que faisaient-ils ?

— Rien. Rien du tout : ça a éveillé mes soupçons. Il était 2 heures du matin et ils étaient assis chacun à une extrémité du sofa comme deux collégiens à leur premier rendez-vous. Mon apparition les a terriblement embarrassés. Ils ont prétendu qu'ils étaient juste en train de bavarder et ont fait mine de s'étonner de l'heure. Mais je n'ai pas été dupe.

— En avez-vous parlé à votre mari ?

— Non. A vrai dire, j'ai aussitôt oublié cette histoire. Mais de

toute façon, je ne lui en aurais pas parlé. Hermann n'est pas du genre à laisser les choses se décanter toutes seules. Presque tous les hommes riches sont comme ça. Méfiants et suspicieux.

— Il faut pourtant qu'il vous fasse confiance pour vous laisser dans cet appartement.

Elle rit d'un air dédaigneux.

— Seigneur, elle est bien bonne ! Si vous saviez ce que je dois endurer... D'ailleurs, vous le savez certainement, puisque vous êtes détective. (Elle ne me laissa pas le temps de répondre.) J'ai été obligée de virer plusieurs caméristes qu'il avait corrompues pour m'espionner. C'est un homme terriblement jaloux.

— J'agisrais probablement comme lui si j'étais à sa place, lui dis-je. Tout homme serait jaloux d'une femme comme vous.

Elle me fixa droit dans les yeux, puis son regard descendit sur le reste de ma personne. Elle avait ce regard provocant que seule une putain ou la star la plus inaccessible peuvent se permettre. Un regard qui m'engageait à me coller à son corps comme le lierre à un mur. Un regard qui me donna envie de disparaître sous le tapis.

— Avouez que vous aimez rendre un homme jaloux, poursuivis-je. Vous devez être le genre de femme à dire blanc et à faire noir rien que pour le plaisir de le dérouter. Allez-vous finir par m'expliquer pourquoi vous m'avez fait venir ici ce soir ?

— J'ai renvoyé la bonne, dit-elle, alors arrêtez votre baratin et embrassez-moi, espèce d'idiot.

D'habitude, je n'obéis pas facilement, mais là, je n'y voyais aucun inconvénient. Ce n'est pas tous les jours qu'une célébrité du cinéma vous demande de l'embrasser. Elle me tendit ses lèvres savoureuses et je m'efforçai, par politesse, de me montrer à la hauteur. Au bout d'une minute, je la sentis remuer et lorsque sa bouche s'écarta de la ventouse de mes lèvres, elle avait la voix chaude et haletante.

— Oh... je brûle à petit feu.

— Je m'entraîne régulièrement, vous savez.

Elle sourit, leva sa bouche et colla ses lèvres aux miennes comme si elle voulait perdre tout contrôle d'elle-même et m'amener à ne plus rien lui dissimuler. Respirant avidement par les narines, elle prenait la chose de plus en plus à cœur, jusqu'au moment où elle annonça :

— Bernie, je veux que tu me baisses.

Sa phrase envoya des pulsations dans ma braguette. Nous nous levâmes et elle me conduisit par la main jusqu'à sa chambre.

— Il faut d'abord que je passe par la salle de bains, lui dis-je. Ses seins frémirent lorsqu'elle fit passer son haut de pyjama par-dessus sa tête. C'étaient de vrais seins de star, et pendant un moment, je fus incapable d'en détacher les yeux. Ses mamelons bruns ressemblaient à des casques de soldat anglais.

— Fais vite, Bernie, dit-elle.

Elle détacha sa ceinture et ôta son pantalon. Il ne lui restait plus que sa culotte.

Mais dans la salle de bains, je passai un long moment à m'examiner sans concession dans le miroir qui couvrait tout le mur. Je ne pus m'empêcher de me demander pourquoi une déesse comme celle qui était en train d'ouvrir les draps de satin blanc dans la pièce à côté avait choisi un type comme moi pour justifier une note de blanchisserie. Ce n'était certainement pas pour mon visage d'enfant de chœur ni mon tempérament enjoué. Avec mon nez cassé et ma mâchoire en pare-chocs, seul un Hercule de foire aurait pu me trouver mignon. J'écartai l'hypothèse selon laquelle mes cheveux blonds et mes yeux bleus me rendaient irrésistiblement à la mode. Elle voulait plus qu'une simple galipette, et je me doutais de ce que c'était. Le seul problème est que j'avais une érection qui, au moins pour l'instant, n'avait pas l'air de vouloir faiblir.

Lorsque j'entrai dans la chambre, elle était toujours debout, attendant que je vienne me servir. N'y tenant plus, je lui enlevai sa culotte, l'attirai sur le lit et écartai ses longues cuisses bronzées comme un érudit ouvrant fébrilement un manuscrit rarissime. Je m'absorbai un bon moment dans la lecture, tournant les pages une à une et dévorant des yeux ce que je n'aurais jamais cru possible de posséder.

Nous n'avions pas éteint la lumière, de sorte que j'eus une vue parfaite de mon membre pénétrant sa touffe frisée. Un peu plus tard, elle était allongée sur moi, respirant comme un chien somnolent mais repu, me caressant la poitrine comme si je lavais fortement impressionnée.

— Comme tu es vigoureux !

— Ma mère était maréchal-ferrant, lui expliquai-je. Elle ferrait les chevaux en enfonçant les clous à la main. C'est d'elle que je tiens ma carrure.

Elle pouffa de rire.

— Tu ne parles pas beaucoup, mais quand tu le fais, c'est pour plaisanter, n'est-ce pas ?

— L'Allemagne compte suffisamment de cadavres sérieux en ce moment.

— Et cynique avec ça ! Pourquoi donc ?

— J'ai été prêtre, autrefois.

Elle toucha sur mon front la cicatrice d'un éclat d'obus.

— Et ça, ça vient d'où ?

— Le dimanche après la messe, je me battais dans la sacristie avec les enfants de chœur. Tu aimes la boxe ? ajoutai-je en me souvenant de sa photo avec Max Schmelling.

— J'adore la boxe, répondit-elle. J'aime les hommes violents, dotés d'une grande force physique. J'adore aller au cirque Busch les regarder s'entraîner avant un combat, voir s'ils préfèrent attaquer ou se défendre, deviner s'ils ont des tripes ou pas.

— Comme les dames de la noblesse romaine qui allaient admirer les gladiateurs, hein ?

— Oui, exactement. J'aime les gagnants. Et toi ?

— Oui.

— Tu dois savoir encaisser les coups. Tu me parais du genre patient et résistant. Méthodique. Capable de subir une bonne dégelée sans broncher : ça te rend dangereux.

— Et toi, tu n'es pas dangereuse ?

Elle s'agita joyeusement en faisant tressauter sous mes yeux ses seins provocants, mais je n'avais pour l'instant plus d'appétit pour son corps.

— Oh ! Oui ! Oui ! s'exclama-t-elle d'un air excité. Dis-moi quelle sorte de combattant je suis.

Je la regardai du coin de l'œil.

— A mon avis, ta tactique serait de danser autour de ton adversaire jusqu'à ce qu'il soit bien fatigué, et ensuite de lui balancer un direct qui l'envoie au tapis. Tu n'es pas du genre à te satisfaire d'une victoire aux points. Tu aimes les voir KO à tes pieds. Une seule chose me chiffonne à propos de cette petite soirée.

— Quoi ?

— Pourquoi as-tu pensé que je mordrais à l'hameçon ? Elle se redressa.

— Je ne comprends pas.

— Bien sûr que si. (Maintenant que je me l'étais faite, c'était plus facile à dire.) Tu crois que ton mari m'a engagé pour t'espionner, n'est-ce pas ? Tu n'as pas cru une seconde que j'enquêtais sur l'incendie. C'est pourquoi tu as arrangé le petit rendez-vous galant de ce soir. Maintenant, j' imagine que je devrais me conduire en bon toutou et obéir quand tu me diras de te laisser tranquille, sinon, je n'aurais plus droit à tes petites friandises. Eh bien, tu as perdu ton temps. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, les affaires de divorce ne m'intéressent pas.

Elle soupira et cacha sa poitrine sous ses bras.

— Vous savez choisir votre moment, monsieur le fouineur, dit-elle.

— Je ne vous le fais pas dire, répliquai-je.

Lorsqu'elle sauta hors du lit, je compris que je la voyais nue pour la dernière fois. Désormais, il me faudrait aller au cinéma comme les autres pour espérer apercevoir des fragments de son corps. Elle alla jusqu'à la penderie, décrocha une robe de chambre et en sortit un

paquet de cigarettes. Elle en alluma une et tira nerveusement quelques bouffées, un bras en travers de la poitrine.

— J'aurais pu te proposer de l'argent, dit-elle au bout d'un moment. Mais j'ai préféré t'offrir mon corps. (Elle aspira une brève bouffée et la recracha sans l'avalier.) Combien veux-tu ?

— Merde, tu ne m'as pas écouté ! m'exclamai-je avec exaspération en abattant ma main sur ma cuisse. On ne m'a pas engagé pour savoir qui était ton amant.

Elle haussa les épaules d'un air incrédule.

— Comment savais-tu que j'avais un amant ? Je sortis du lit et commençai à m'habiller.

— Inutile d'avoir une loupe pour le découvrir. Si tu n'avais pas d'amant, ma présence ne te rendrait pas si nerveuse, ça me paraît logique.

Elle me gratifia d'un sourire aussi mince et aussi peu fiable que le caoutchouc d'une capote usagée.

— Ah oui ? Tu serais bien le genre à trouver des poux sur le crâne d'un chauve. Et qui te dit que tu me rends nerveuse ? Simplement je n'aime pas qu'on empiète sur ma vie privée. Je pense qu'il serait temps que tu dégages, conclut-elle en me tournant le dos.

— Je ne tiens pas à m'attarder.

Je boutonnai mes bretelles et enfilai ma veste. Une fois à la porte de la chambre, je tentai une dernière fois de lui faire entendre raison.

— Je n'ai pas été engagé pour t'espionner.

— Tu t'es moqué de moi. Je secouai la tête.

— Il n'y a pas un seul mot de vrai dans ce que tu dis. C'est toi-même avec tes petits calculs de paysanne qui t'es mise dans cette situation ridicule. Merci pour cette soirée mémorable.

Je sortis pendant qu'elle me couvrait d'une bordée d'insultes digne d'un forgeron venant de se donner un coup de masse sur le poeue.

En rentrant chez moi, je me sentais comme un ventriloque atteint d'un ulcère de la gorge. J'étais fort mécontent de la tournure prise par les événements. Ce n'est pas tous les jours qu'une des plus grandes actrices allemandes vous invite dans son lit avant de vous jeter dehors comme un malpropre. J'aurais aimé avoir le temps de me familiariser un peu plus avec son corps de reine. J'étais comme le type qui vient de gagner le gros lot et à qui on annonce qu'il y a eu erreur. Et pourtant, me dis-je, j'aurais dû m'attendre à quelque chose dans ce genre. Rien ne ressemble plus à une pute qu'une femme de la haute.

Une fois dans mon appartement, je me servis un verre et mis de l'eau à chauffer pour prendre un bain. Ensuite, je mis mon nouveau peignoir de chez Wertheim et commençai à me sentir mieux. Comme l'appartement sentait le renfermé, j'ouvris les fenêtres pour aérer. Puis

j'essayai de lire et je dus m'endormir, parce que près de deux heures étaient passées lorsque j'entendis frapper à ma porte.

— Qui est là ? m'enquis-je en me dirigeant vers l'entrée.

— Police, ouvrez ! répondit une voix.

— Que voulez-vous ?

— Vous poser quelques questions à propos d'Usé Rudel. On l'a trouvée morte chez elle il y a une heure. Elle a été assassinée.

J'ouvris la porte et me retrouvai avec le canon d'un Parabellum pointé sur l'estomac.

— Demi-tour, m'intima celui qui tenait l'arme. Je reculai, levant instinctivement les mains.

L'homme était jeune. Il avait le teint pâle et portait une veste de sport bleu clair et une cravate jaune canari. La cicatrice qu'il avait au visage était curieusement nette. J'aurais parié qu'il se l'était faite lui-même afin de pouvoir prétendre l'avoir reçue au cours d'une bagarre à l'université. Précédé d'une forte odeur de bière, il me poussa dans le couloir et referma la porte derrière lui.

— Je ferai ce que vous voudrez, mon vieux, lui promis-je. (J'étais rassuré de voir qu'il n'était pas très à l'aise avec son Parabellum.) Vous m'avez bien eu avec l'histoire de Fräulein Rudel. J'ai été stupide de tomber dans le panneau.

— Espèce de salopard, grogna-t-il.

— Ça ne vous fait rien si je baisse les mains ? C'est mauvais pour ma circulation. (Je laissai retomber mes bras.) Que me voulez-vous ?

— N'essayez pas de nier.

— Nier quoi ?

— Que vous l'avez violée. (Il raffermi sa prise sur la crosse et déglutit péniblement. Je vis sa pomme d'Adam s'agiter sous la peau comme deux jeunes mariés sous un drap rose.) Elle m'a tout raconté, alors n'essayez pas de me dire le contraire.

Je haussai les épaules.

— A quoi bon ? Si j'étais à votre place, je saurais qui croire. Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous faites ? Vous avez l'haleine drôlement chargée. Les nazis peuvent peut-être se faire passer pour des libéraux dans certains domaines, mais ils n'ont pas aboli la peine de mort, vous savez. Même si vous êtes trop jeune pour tenir l'alcool.

— Je vais te tuer, dit-il en passant sa langue sur ses lèvres sèches.

— Eh bien, allez-y si vous y tenez, mais je vous demanderai de ne pas me tirer dans le ventre. Il n'est pas du tout certain que vous me tueriez, et je n'aimerais pas passer le restant de ma vie à boire du lait. Non, si j'étais vous, je tirerais dans la tête. Entre les yeux, ce serait parfait. Je sais, ce n'est pas facile, mais là, vous seriez sûr de votre coup. Et franchement, vu mon état en ce moment, vous me rendriez un fier service. Je ne sais pas si c'est ce que j'ai mangé, mais mon

estomac ressemble à une machine à faire des vagues, comme à Luna-Park.

Et comme pour confirmer mes propos, je lâchai un pet tonitruant.

— Seigneur, dis-je en brassant l'air devant mon visage. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Tais-toi, morveux, fit le jeune homme.

Je le vis relever le canon en direction de mon front. Je me souvenais de ce que j'avais appris à l'armée sur le Parabellum, du temps où c'était notre équipement standard. En cours de tir, ce pistolet se réarme sous l'effet du recul, mais le premier coup doit être armé manuellement. Ma tête formant une cible plus petite que mon estomac, j'espérais avoir le temps d'esquiver.

En même temps que je plongeais pour l'agripper à la taille, je vis un éclair, sentis la balle de 9 mm raser mon crâne et aller fracasser quelque chose derrière moi. Emportés par mon élan, nous nous écrasâmes tous deux contre la porte d'entrée. Mais j'avais eu tort de penser qu'il ne m'opposerait aucune résistance. Quand j'enserrai sa main qui tenait l'arme, il rabattit son bras vers moi avec beaucoup plus de force que je n'aurais cru. Il saisit alors le col de mon peignoir tout neuf et le tordit. J'entendis un craquement de tissu déchiré.

— Merde, lâchai-je. Tu l'auras cherché.

J'orientai l'arme vers lui et parvins à lui enfoncer le canon dans le sternum. Je pesai dessus de tout mon poids dans l'espoir de lui briser une côte, mais au lieu de ça, j'entendis une détonation étouffée et me retrouvai inondé de sang. Je retins son corps quelques secondes, puis le laissai rouler à terre.

Je me relevai et l'examinai. Il ne faisait aucun doute qu'il était bien mort, malgré le sang qui continuait à s'écouler en gargouillant du trou dans sa poitrine. Puis j'explorai ses poches : j'aime bien savoir qui essaie de me tuer. Son portefeuille contenait une carte d'identité au nom de Walther Kolb, ainsi que 200 marks. Comme il aurait été stupide de laisser tout cet argent aux types de la Kripo, je prélevai 150 marks pour me payer un nouveau peignoir. Je trouvai également deux photos. L'une était une carte postale obscène montrant un homme debout à côté d'une fille allongée avec un tuyau en caoutchouc enfoncé entre les fesses, et l'autre une photo officielle d'Ilsé Rudel portant la dédicace « avec beaucoup d'amour ». Je brûlai la photo de mon ex-partenaire de lit, me versai un remontant bien tassé et, tout en examinant la scène de lavement érotique, appelai la police.

Deux flics arrivèrent de l'Alex. L'un d'eux était l'inspecteur principal Tesmer, de la Gestapo. L'autre était l'inspecteur Stahlecker, un des rares amis que j'avais conservés à la Kripo. Cela aurait pu faciliter les choses, mais avec Tesmer, ça ne serait pas de la rigolade.

— Ça s'est passé comme ça, leur dis-je après avoir raconté mon

histoire pour la troisième fois.

Nous étions assis autour de la table du salon, sur laquelle étaient posés le Parabellum et le contenu des poches du cadavre. Tesmer secoua lentement la tête, comme si j'essayais de lui refiler quelque chose qu'il ne pourrait pas revendre.

— Vous pourriez peut-être essayer de modifier quelques détails, dit-il. Allons, essayez encore une fois. Peut-être que, cette fois-ci, vous arriverez à me faire rire.

La bouche de Tesmer, avec ses lèvres presque inexistantes, ressemblait à un accroc dans un vieux rideau. La seule chose qu'on percevait à travers étaient les pointes de ses dents de rongeur et, de temps à autre, le bout d'une langue gris sale semblable à une huître.

— Ecoutez, Tesmer, dis-je. Je sais que ça vous paraît tiré par les cheveux, mais croyez-moi, c'est la pure vérité. Tout ce qui brille n'est pas toujours de l'or.

— Alors, essayez de me dépoussiérer un peu tout ça. Que savez-vous de ce macchabée ?

— Uniquement ce que j'ai appris en lui faisant les poches. Et aussi que lui et moi n'étions pas faits pour nous entendre.

— Un bon point pour lui, fit Tesmer.

Assis à côté de son patron, Stahlecker paraissait mal à l'aise. Il ne cessait de tripoter le bandeau couvrant l'œil qu'il avait perdu quand il servait dans l'infanterie prussienne et où sa bravoure lui avait valu la prestigieuse médaille « Pour le mérite ». Moi, j'aurais préféré garder l'œil à nu, mais je dois dire que le bandeau était assez impressionnant. Avec son épaisse moustache noire, il avait l'allure d'un pirate, bien que son comportement fût flegmatique, et même un peu lent. Mais c'était un bon flic et un ami loyal, même s'il n'allait pas risquer de se brûler les doigts pendant que Tesmer faisait de son mieux pour m'allumer. Sa droiture l'avait conduit au cours des élections de 1933 à exprimer à plusieurs reprises des opinions désobligeantes à l'égard du NSDAP. Depuis lors, il avait jugé préférable de se taire, mais lui et moi savions que la direction de la Kripo attendait le premier prétexte pour le virer. C'est uniquement grâce à son passé militaire glorieux qu'il avait pu rester si longtemps dans la police.

— Je suppose qu'il a essayé de vous tuer parce qu'il n'aimait pas votre eau de Cologne ? reprit Tesmer.

— Vous l'avez remarquée aussi, hein ?

Stahlecker ne put réprimer un sourire, mais je vis Tesmer sourire aussi, il n'aimait pas la plaisanterie.

— Gunther, vous avez plus de souffle qu'un nègre avec sa trompette. Votre ami ici présent vous trouve peut-être rigolo, mais moi, je vous considère comme un pauvre connard et je n'aime pas qu'on se foute de moi. Je n'ai aucun sens de l'humour.

— Je vous ai dit la vérité, Tesmer. J'ai ouvert ma porte et j'ai vu ce Herr Kolb avec son flingue pointé sur mon dîner.

— Vous étiez en face d'un Parabellum et vous vous en tirez. Je ne vois pourtant pas beaucoup de trous dans votre corps, Gunther.

— Je prends des cours d'hypnotisme par correspondance. Comme je vous l'ai dit, j'ai eu de la chance, il m'a loupé. Vous avez vu la lampe cassée.

— Eh bien, moi, je ne me laisserai pas hypnotiser comme ça, croyez-moi. Ce type était un professionnel. Pas le genre à laisser tomber son feu pour une glace à la vanille.

— Un professionnel en quoi ? En mercerie ? Ne vous montez pas la tête, Tesmer. Ce n'était qu'un gamin.

— Et ça n'arrange pas votre cas, parce que, à présent, il n'a aucune chance de grandir.

— Jeune peut-être, déclamai-je, mais point inoffensif. Il s'agit de sang sur mes vêtements. Ne croyez pas que je me sois mordu la lèvre en vous trouvant si séduisant. Et vous avez vu mon peignoir ? Il est foutu, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

Tesmer eut un rire méprisant.

— Non, j'ai cru que vous vous fringuiez comme un plouc, c'est tout.

— Eh, ce truc m'a tout de même coûté 50 marks. Vous croyez que je l'aurais déchiré pour vos beaux yeux ?

— Si vous avez pu vous l'offrir, vous pouvez aussi le jeter à la poubelle. J'ai toujours pensé que les gens comme vous gagnaient trop d'argent.

Je m'appuyai au dossier de ma chaise. Je savais que Tesmer était un des hommes liges du commandant Walther Wecke, qui l'avait chargé de débarrasser la police des conservateurs et des bolcheviks. Un des pires salopards qui soient. Je me demandai comment Stahlecker parvenait à survivre.

— Combien gagnez-vous, Gunther ? Trois, quatre cents marks par semaine ? Sans doute autant que Stahlecker et moi réunis, pas vrai, Stahlecker ?

— Je ne sais pas, dit ce dernier en haussant les épaules d'un air prudent.

— Vous voyez ? reprit Tesmer. Même Stahlecker ne sait pas combien de milliers de marks vous vous faites dans l'année.

— Vous n'êtes pas à votre place, Tesmer. Vu votre goût pour l'exagération, vous devriez travailler au ministère de la Propagande. (Il garda le silence.) Bon, bon, je comprends. Combien va me coûter cette petite visite ?

Tesmer haussa les épaules en essayant de réprimer le sourire qui menaçait d'éclater sur son visage.

— Pour un type qui se paie des peignoirs à 50 marks ? Je ne sais pas, disons 100 marks.

— Cent marks ? Pour cette espèce de collectionneur de porte-jarretelles ? Allez le voir d'un peu plus près, Tesmer. Il n'a pas de moustache à la Charlie Chaplin ni le bras tendu.

Tesmer se leva.

— Vous parlez trop, Gunther. J'espère pour vous que votre langue se desséchera avant qu'elle ne vous cause de gros problèmes. (Il jeta un coup d'œil à Stahlecker avant de se tourner à nouveau vers moi.) Je vais pisser. Votre ami a cinq minutes pour vous persuader, sinon...

Il fit la moue, secoua la tête et sortit de la pièce.

— N'oubliez pas de relever la lunette ! lui criai-je en souriant à Stahlecker.

» Comment ça va, Bruno ?

— Qu'est-ce que tu as, Bernie ? Tu es bourré ou tu es devenu dingue ? Tu sais que Tesmer peut te causer les pires ennuis. Et toi tu te paies sa fiolle, et maintenant tu joues les vierges effarouchées ! Donne-lui ce qu'il te demande.

— Ecoute, si je ne lui tiens pas la dragée haute et si je ne me fais pas un peu prier pour le payer, il va penser que je vaudrais beaucoup plus cher. Tu sais, Bruno, dès que j'ai vu arriver ce fils de pute, j'ai compris que cette soirée allait me coûter cher. Avant que je quitte la Kripo, lui et Wecke m'avaient dans le collimateur. Je ne l'ai pas oublié, et lui non plus. Je veux lui rendre la monnaie de sa pièce.

— C'est toi qui as fait monter les enchères en mentionnant le prix de ton peignoir.

— Détrompe-toi, dis-je. Il m'a coûté près de 100 marks.

— Seigneur, souffla Stahlecker. Tesmer a raison. Tu gagnes beaucoup trop d'argent. (Il enfonça les mains dans ses poches et me regarda droit dans les yeux.) Vas-tu me dire ce qui s'est vraiment passé ?

— Une autre fois, Bruno. Mais ce que j'ai dit était presque entièrement vrai.

— A un ou deux détails près.

— Exact. Ecoute, peux-tu me rendre un service ? Fixons-nous rendez-vous demain. A la séance de matinée du Kammerlichtes-piele, à la Maison de la Pattie. Au dernier rang, à 16 heures.

Bruno soupira avant de hocher la tête.

— J'essaierai d'y être, fit-il.

— D'ici là, regarde si tu peux trouver quelque chose sur l'affaire Paul Pfarr.

Il fronça les sourcils et fut sur le point de dire quelque chose, mais Tesmer revint de la salle de bains.

— J'espère que vous avez nettoyé par terre, fis-je.

Tesmer me regarda avec un visage de gargouille sur un édifice gothique tarabiscoté. Sa mâchoire contractée et son nez aplati lui faisaient un profil à peu près aussi expressif qu'un tuyau de plomb. L'ensemble rappelait un crâne du paléolithique inférieur.

— J'espère que vous avez décidé d'être raisonnable, grogna-t-il. Autant discuter avec un buffle.

— Il semble que je n'aie pas le choix, dis-je. Je suppose qu'il est inutile de vous demander un reçu ?

L'immense portail en fer forgé menant à la propriété de Six donnait sur Clayallee, à la limite de Dahlem. Je restai un assez long moment assis dans la voiture à observer la rue. Plusieurs fois, mes yeux se fermèrent et je piquai du nez sur le volant. La nuit avait été longue. Après un petit somme, je sortis et ouvris la grille. Puis je remontai dans ma voiture et m'engageai sur le long chemin gravillonné qui descendait en pente douce sous l'ombre fraîche des grands pins noirs qui le bordaient.

La maison de Six était encore plus impressionnante à la lumière du jour. Je m'aperçus qu'il s'agissait en réalité de deux anciens et solides corps de ferme wilhelminiens accolés.

Je stoppai devant l'entrée, là où Ilse Rudel avait garé sa BMW le soir où je l'avais vue pour la première fois, et descendis de voiture, laissant ma portière ouverte au cas où les deux dobermans se montreraient. Les chiens n'aiment pas beaucoup les enquêteurs privés. Cette antipathie est d'ailleurs réciproque.

Je frappai à la porte. J'entendis l'écho de mes coups résonner dans la vaste entrée vide et, voyant les volets fermés, je me demandai si je n'avais pas fait le déplacement pour rien. J'allumai une cigarette et patientai, adossé à la porte, l'oreille aux aguets. L'endroit était aussi silencieux qu'une montée de sève dans un arbre en plastique. Au bout d'un moment, percevant un bruit de pas, je me redressai et vis apparaître dans l'entrebâillement de la porte le visage levantin et les épaules arrondies du maître d'hôtel Farraj.

— Bonjour, fis-je d'un ton enjoué. J'espérais pouvoir rencontrer Herr Haupthändler s'il n'est pas encore parti.

Farraj me considéra avec l'air dégoûté d'un pédicure tombant sur un orteil infecté.

— Avez-vous un rendez-vous ? demanda-t-il.

— Non, pas vraiment, répondis-je en lui tendant ma carte. Mais je pensais qu'il pourrait m'accorder quelques minutes. Je suis venu l'autre nuit voir Herr Six.

Farraj hocha la tête et me rendit ma carte.

— Excusez-moi de ne pas vous avoir reconnu.

Maintenant la porte ouverte, il s'effaça pour me laisser entrer

puis, l'ayant refermée, il regarda mon chapeau d'un air amusé.

— Je suppose, monsieur, que vous allez encore vouloir garder votre chapeau ?

— Je crois que ce serait plus prudent, oui.

A présent, tout près de lui, je distinguai une très nette odeur d'alcool dans son haleine, et pas de celui qu'on sert dans les clubs sélects.

— Très bien, monsieur. Si vous voulez bien attendre un instant ici, je vais voir si Herr Haupthändler peut vous recevoir.

— Merci, dis-je avant d'ajouter en lui montrant ma cigarette dont la cendre menaçait de tomber par terre : Auriez-vous un cendrier ?

— Tout de suite, monsieur.

Il me présenta un cendrier en onyx noir de la taille d'une Bible, qu'il tint à deux mains pendant que j'écrasais mon mégot. Ensuite, emportant le cendrier, il disparut derrière une porte ; je me demandais ce que j'allais bien pouvoir dire à Haupthändler s'il acceptait de me recevoir. Je n'avais rien préparé, mais j'étais certain qu'il n'accepterait jamais de me parler de son histoire avec Grete Pfarr telle qu'Ilse Rudel me l'avait racontée. C'était un coup de sonde au hasard. Quand vous posez dix questions à dix personnes, il vous arrive parfois de mettre le doigt sur quelque chose. Encore faut-il ne pas être trop endormi pour flairer le filon. C'est en effet un peu comme d'être chercheur d'or. Jour après jour, vous tamisez des pelletées et des pelletées de boue, et, de temps à autre, à condition d'avoir l'œil, vous repérez une petite pierre sale qui renferme une belle pépite.

Je m'avançai au pied de l'escalier et levai la tête pour jeter un coup d'œil vers les étages. La lumière provenant d'une grande verrière circulaire éclairait les tableaux ornant les murs écarlates. J'examinais une nature morte composée d'un homard et d'un pot en étain lorsque j'entendis derrière moi des pas sur le marbre.

— Une œuvre de Karl Schuch, annonça Haupthändler. Ça vaut très cher. (Il marqua une courte pause avant d'ajouter :) Et pourtant c'est très mauvais. Par ici, je vous prie.

Il me fit entrer dans la bibliothèque de Six.

— Je ne peux malheureusement pas vous accorder beaucoup de temps, reprit-il. J'ai encore énormément de choses à régler avant les funérailles de demain. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur.

Je m'assis sur un des deux sofas et allumai une cigarette. Haupthändler croisa les bras, faisant crisser les larges épaules de cuir de sa veste muscade, et s'appuya sur le bord du bureau de son patron.

— Bien. A quel sujet désiriez-vous me voir ?

— C'est justement à propos de l'enterrement, dis-je en improvisant à partir de ce qu'il m'avait dit. Je me demandais où il devait avoir lieu.

— Je vous dois toutes mes excuses, Herr Gunther. Je n'ai pas pensé que Herr Six souhaiterait vous y voir. Il m'a laissé le soin d'organiser la cérémonie pendant qu'il est dans la Ruhr, mais il a omis de me laisser une liste des invités.

Je tentai de prendre un air embarrassé.

— Eh bien, tant pis, dis-je en me levant. Évidemment, Herr Six étant mon client, j'aurais aimé avoir la possibilité de rendre un dernier hommage à sa fille. C'est généralement ce que je fais dans un tel cas. Mais je suis sûr qu'il comprendra.

— Herr Gunther, fit Haupthändler après un bref silence, verriez-vous un inconvénient à ce que je vous remette une invitation ici même, de la main à la main ?

— Absolument pas, dis-je. Mais il ne faudrait pas que cela bouleverse vos dispositions.

— Aucun problème. Il me reste encore quelques cartons. Il contourna le bureau et ouvrit un tiroir.

— Vous travaillez depuis longtemps pour Herr Six ?

— Environ deux ans, répondit-il d'un air absent. Auparavant, j'étais diplomate dans le corps consulaire.

Il sortit une paire de lunettes de sa poche de poitrine et les posa au bout de son nez avant de remplir mon invitation.

— Et vous connaissiez bien Grete Pfarr ? Il me jeta un rapide coup d'œil.

— Je ne la connaissais pratiquement pas. Juste assez pour lui dire bonjour.

— Savez-vous si elle avait des ennemis, par exemple, des amants jaloux ou autre chose ?

Il finit de remplir la carte et la retourna contre le buvard.

— Je suis certain que non, dit-il d'un air pincé tout en enlevant ses lunettes qu'il remit dans sa poche.

— Vraiment ? Et son mari, Paul ?

— Je le connaissais encore moins, vous savez, dit-il en glissant la carte dans une enveloppe.

— Est-ce qu'il s'entendait bien avec Herr Six ?

— Ils n'étaient pas ennemis, si c'est ce que vous suggérez. Ils n'avaient que des désaccords politiques.

— Et c'est plutôt important aujourd'hui, vous ne croyez pas ?

— Pas dans leur cas, non. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, Herr Gunther, je dois vraiment me mettre au travail.

— Oui, bien sûr. (Il me tendit l'invitation.) Je vous remercie, dis-je en le suivant dans le vestibule. Habitez-vous ici, Herr Haupthändler ?

— Non, j'ai un appartement en ville.

— Vraiment ? Dans quel quartier ? Il parut hésiter.

— Dans Kurfürstenstrasse, finit-il par répondre. Pourquoi me demandez-vous ça ?

Je haussai les épaules.

— Je pose trop de questions, Herr Haupthändler, dis-je. Je vous prie de m'excuser. C'est devenu une habitude chez moi. Mon travail rend curieux. Ne soyez pas offensé, je vous prie. Bien, je dois partir à présent.

Il arbora un petit sourire et, en me raccompagnant à la porte, il paraissait complètement détendu. Mais j'espérais avoir semé quelques doutes dans son esprit.

Il faut une éternité à la Hanomag pour atteindre sa vitesse de croisière, c'est pourquoi je fis preuve d'un optimisme mal placé en prenant la voie rapide Avus pour regagner le centre-ville. L'accès à cette autoroute coûtait 1 mark, mais cela en valait la peine : dix kilomètres sans un virage de Potsdam à Kurfürstendamm. C'est la seule voie de la ville où l'on peut se prendre pour Carraciola, le grand coureur automobile, puisqu'on peut y accélérer jusqu'à 150 km/h. C'était vrai en tout cas avant qu'on impose le B V Aral, l'ersatz d'essence à faible taux d'octane et qui ne valait guère mieux que le méthane. C'est pourquoi, même en le poussant, le moteur de 1,3 litre de ma Hanomag refusa de dépasser les 90 km/h.

Je me garai au coin de Kurfürstendamm et de Joachimstaler Strasse, au carrefour dit « Grunfeld » en raison des grands magasins du même nom qui le dominaient. A l'époque où Grunfeld, qui était juif, était encore le propriétaire de son magasin, on servait gratuitement de la limonade à la « fontaine » du sous-sol. Mais depuis que l'Etat l'avait dépossédé de son bien, comme il l'avait fait avec tous les Juifs propriétaires de grands magasins, comme Wertheim, Hermann Teitz ou Israël, il n'y avait plus de limonade gratuite. Et comme un désagrément ne vient jamais seul, la limonade qu'il vous fallait maintenant acheter était bien moins bonne que celle qu'on vous offrait autrefois car, et il ne fallait pas être grand clerc pour le comprendre, on y mettait moins de sucre. Un exemple parmi tant d'autres montrant à quel point on cherchait à cette époque à vous escroquer sur tout.

Je m'assis et bus ma limonade. Je regardais monter et descendre l'ascenseur, avec sa cage en verre qui permettait d'avoir une vue d'ensemble sur les étages qu'il traversait, tout en me demandant si j'allais monter au rayon lingerie pour voir Carola, la fille que j'avais rencontrée au mariage de Dagmarr. Mais le goût amer de la limonade me rappela le comportement de débauché que j'avais eu avec elle, et je renonçai à l'idée. Je sortis de chez Grunfeld et longuai Kurfürstendamm jusqu'à Schlüterstrasse.

Les bijouteries sont les rares endroits de Berlin où l'on peut voir des gens faire la queue non pour acheter mais pour vendre. Celle à

l'enseigne de « Petet Neumaier. Bijoux anciens » ne faisait pas exception à la règle. Lorsque j'y arrivai, la file d'attente ne débordait pas encore dans la rue, mais elle était déjà à la porte. Les gens qui la composaient étaient plus âgés et plus tristes que ceux que je voyais dans les files d'attente où je prenais habituellement place. Ils venaient de tous les milieux mais avaient deux traits en commun : ils étaient juifs et, corollaire inévitable, privés de travail, expliquant ainsi qu'ils dussent vendre leurs objets précieux. Face à la file, derrière un long comptoir de verre, se tenaient deux vendeurs, le costume flambant neuf et le visage impassible. Ils procédaient aux estimations selon une manière bien à eux, déclarant invariablement à la personne qui se présentait que ses bijoux ne valaient pas grand-chose et qu'il serait bien difficile de les écouler sur le marché officiel.

— On nous en apporte tous les jours des comme ça, disait l'un d'eux avec une moue dépréciative devant les perles et les broches étalées sur le comptoir devant lui. Vous comprenez bien que nous ne pouvons pas les évaluer à leur valeur sentimentale.

C'était un jeune homme, sans doute moitié moins âgé que la pauvre femme qui se tenait debout devant lui, un jeune homme plutôt bien de sa personne si l'on passait sur sa barbe mal rasée. Son collègue affichait une indifférence encore plus grande, reniflant, haussant les épaules et grommelant d'un air maussade derrière ses lunettes. Il prit cinq billets de 100 marks dans une liasse en contenant au moins trente fois autant. Le vieil homme debout devant lui, ne sachant pas s'il devait accepter une offre probablement dérisoire, pointa un doigt tremblotant vers le bracelet posé sur le morceau de tissu dans lequel il l'avait apporté.

— Mais je ne comprends pas, dit le vieil homme. Vous avez le même en vitrine et vous le vendez trois fois ce que vous m'en offrez.

Le binoclard fit la moue.

— Fritz, dit-il en se tournant vers son collègue, depuis combien de temps ce bracelet en saphir est-il en vitrine ?

Leur numéro était bien au point.

— Ça doit faire six mois, répondit l'autre. N'en prends pas un autre. Nous ne sommes pas une œuvre de charité, tu sais.

Il devait répéter cette phrase de nombreuses fois dans la journée. Le binoclard cligna des paupières d'un air las.

— Qu'est-ce que je vous disais ? Allez voir ailleurs si vous pensez pouvoir en tirer plus.

Mais la vue des billets était trop forte pour le vieil homme, et il capitula. J'allai en tête de comptoir et demandai à voir Herr Neumaier.

— Si vous avez quelque chose à vendre, il vous faudra faire la queue comme tout le monde, grogna le binoclard.

— Je n'ai rien à vendre, précisai-je. Je suis à la recherche d'un collier de diamants.

N'en croyant pas ses oreilles, le binoclard sourit comme s'il venait de retrouver l'oncle riche à millions qu'il croyait disparu.

— Si vous voulez bien patienter une minute, me dit-il d'une voix onctueuse, je vais voir si Herr Neumaier est disponible.

Il disparut derrière un rideau d'où il ressortit moins d'une minute après. Il me fit passer à mon tour derrière le rideau et m'introduisit dans un petit bureau au fond d'un couloir.

Assis à sa table, Peter Neumaier fumait un cigare qui n'aurait pas déparé dans la trousse à outils d'un plombier. Il avait les cheveux bruns et les yeux bleus brillants, tout comme notre Führer bien-aimé, et arborait un estomac aussi volumineux qu'une caisse enregistreuse. Ses joues rougeâtres paraissaient grattées à vif, comme s'il avait de l'eczéma ou s'était rasé trop vigoureusement. Je me présentai. Il me serra la main. J'eus l'impression d'empoigner un concombre.

— Enchanté de vous rencontrer, Herr Gunther, dit-il chaleureusement. Il paraît que vous cherchez des diamants.

— C'est exact. Mais je dois vous prévenir que j'agis au nom de quelqu'un d'autre.

— Je comprends, fit Neumaier avec un sourire entendu. Pensez-vous à une monture particulière ?

— Oui. Je cherche un collier.

— Eh bien, laissez-moi vous dire que vous êtes ici à la bonne adresse. Je peux vous montrer de nombreux modèles différents.

— Mon client cherche un modèle très précis, dis-je. Il veut un collier de diamants de chez Cartier.

Neumaier posa son cigare dans le cendrier et expira une bouffée d'air où se mêlaient fumée, inquiétude et amusement.

— Eh bien, dit-il. Voilà qui resserre l'éventail de choix.

— Vous connaissez les gens riches, Herr Neumaier. On a l'impression qu'ils savent toujours exactement ce qu'ils veulent, vous ne trouvez pas ?

— Vous avez parfaitement raison, Herr Gunther. (Il se pencha pour reprendre son cigare.) Un collier comme celui que vous cherchez ne se trouve pas tous les jours. Sans compter qu'il coûtera très cher.

Il était temps de le chatouiller un peu.

— Naturellement, mon client est prêt à payer le prix qu'il faudra, à savoir vingt-cinq pour cent de la valeur assurée. En échange de quoi nous ne vous poserons aucune question.

Il fronça les sourcils.

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire, dit-il.

— Allons, Neumaier. Nous savons tous les deux que votre petit

business ne se limite pas aux plaisantes opérations qui ont lieu dans votre boutique.

Il souffla un jet de fumée et examina l'extrémité de son cigare.

— Seriez-vous en train de suggérer que j'achète de la marchandise volée, Herr Gunther ? Si c'est le cas, je dois vous...

— Ouvrez grandes vos oreilles, Neumaier, parce que je n'ai pas fini. Mon client a les reins solides. Il vous règlera comptant et en liquide. (Je lui balançai la photo du collier de Six sous les yeux.) Si un guignol vient vous le proposer, appelez-moi. Mon numéro est inscrit au verso.

Neumaier regarda tour à tour la photo et mon visage avec le même air dégoûté, puis il se leva.

— Vous êtes un sacré rigolo, Herr Gunther. Il doit vous manquer une case ou deux. Sortez d'ici avant que j'appelle la police.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, rétorquai-je. Je suis sûr qu'ils seront très impressionnés par votre esprit civique quand ils auront inspecté le contenu de vos coffres. Il vous faudrait être honnête pour être si sûr de vous.

— Sortez !

Je me levai et le laissai dans son bureau. Je n'avais pas prévu de mener mon affaire comme ça, mais ce que j'avais vu dans la boutique m'avait écoeuré. En sortant, je vis justement le binoclard en négociation avec une vieille dame qui voulait vendre sa boîte à bijoux. Il ne lui en proposait même pas le prix qu'elle en aurait tiré à une vente de l'Armée du Salut. Plusieurs des Juifs qui attendaient derrière elle me regardèrent avec une expression où se mêlaient l'espoir et le fatalisme. Je me sentis aussi désemparé qu'une truite sur un étal de poissonnier et, je ne sais pourquoi, éprouvai quelque chose qui ressemblait à de la honte.

Toute différente était l'affaire que dirigeait Gert Jeschonnek. Il était installé sur Potsdamer Platz, au huitième et avant-dernier étage de Columbus Haus. C'était un bâtiment aux lignes horizontales appuyées qui rappelait la maquette qu'un prisonnier condamné à une lourde peine pourrait construire à partir d'un stock infini d'allumettes. Mais Columbus Haus me rappelait aussi sa presque homonyme, Columbia Haus, la prison de la Gestapo de Berlin située près de l'aéroport Tempelhof. Tout cela montre la façon bien particulière dont l'Allemagne rendait hommage à celui qui avait découvert l'Amérique.

Le huitième étage regorgeait de médecins, d'avocats et d'éditeurs qui devaient tous se faire dans les 30 000 marks par an.

Sur la porte d'ébène massif du bureau de Jeschonnek se détachait en lettres dorées l'inscription « Gert Jeschonnek. Marchand de pierres précieuses ». La porte ouvrait sur un bureau en L. Sur les murs d'une belle teinte de rose étaient accrochées des photos encadrées de

diamants, rubis et autres colifichets capables de susciter la convoitise d'un roi Salomon. Je pris un siège et attendis que le jeune homme anémique assis devant une machine à écrire ait terminé sa conversation au téléphone.

— Je te rappellerai, Rudi, dit-il enfin.

Il raccrocha et leva vers moi un regard presque hargneux.

— Oui ? fit-il.

Vous allez trouver que je suis vieux jeu, mais je n'ai jamais aimé les secrétaires masculins. Il y a quelque chose de bizarre à voir un homme se placer au service d'un autre homme, et ce spécimen n'allait pas me faire changer d'avis.

— Quand vous aurez fini de vous limer les ongles, veuillez avoir l'amabilité de dire à votre patron que j'aimerais le voir. Je m'appelle Gunther.

— Avez-vous un rendez-vous ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Depuis quand un homme qui veut des diamants a-t-il besoin d'un rendez-vous, hein ?

Mais je vis bien qu'il ne me trouvait pas drôle du tout.

— Gardez votre souffle pour refroidir votre potage, rétorqua-t-il en contournant son bureau en direction de l'autre porte de la pièce. Je vais voir s'il peut vous recevoir.

Lorsqu'il fut sorti, je pris dans le porte-revues un numéro récent du Der Stürmer. À la une s'étalait le dessin d'un homme vêtu d'une ample robe d'ange et dissimulant son visage derrière un masque séraphique. Mais une queue fourchue de diable pointait sous son surplis, tandis que son ombre trahissait, sous le masque, le profil caricatural du Juif. Les dessinateurs du Der Stürmer sont des spécialistes du gros nez, mais ils s'étaient appliqués à donner à celui-ci les dimensions d'un bec de pélican. Je m'étonnai de trouver ce genre de presse dans le bureau d'un homme d'affaires respectable. Le jeune homme anémique m'en fournit l'explication lorsqu'il réapparut.

— Il n'a que quelques minutes à vous consacrer, m'annonça-t-il d'abord avant d'ajouter : Il achète ça pour impressionner les youpins.

— Je ne vous suis pas.

— Nous avons beaucoup de clients juifs, expliqua-t-il. Ils viennent pour vendre, bien sûr, pas pour acheter. Herr Jeschonnek pense que s'ils voient qu'il est abonné au Der Stürmer, il sera en position de force pour négocier.

— Très astucieux de sa part, fis-je. Est-ce que ça marche ?

— Je crois, oui. Vous n'avez qu'à le lui demander.

— J'y penserai.

Le bureau du patron n'avait rien d'extraordinaire. Un coffre métallique gris de la taille d'un navire de guerre veillait sur un demi-hectare de tapis. Le bureau, massif comme un tank, était recouvert de

cuir noir et presque vide, à l'exception d'un carré de velours sur lequel reposait un rubis qui aurait été du plus bel effet sur l'éléphant favori d'un maharadjah. A mon entrée, Jeschonnek ôta ses pieds chaussés de guêtres immaculées du rebord du bureau et les posa par terre.

Gert Jeschonnek avait l'allure d'un gros pourceau, avec de petits yeux de cochon et un visage bronzé entouré d'une barbe rase couleur châtain. Il portait un costume gris clair à revers qui n'était plus de son âge depuis longtemps, avec l'insigne nazi à la boutonnière. Il puait la Violette de Mars à un kilomètre.

— Herr Gunther, fit-il en se mettant presque au garde-à-vous.

Il s'avança à ma rencontre et me tendit une main écarlate de boucher. Quand je lâchai celle-ci, elle portait des marques blanches sur la peau. Il devait avoir de la mélasse en guise de sang. Il m'adressa un sourire débordant d'amabilité et retint d'un geste son secrétaire avant qu'il ne referme la porte.

— Helmut. Un pot de café fort et deux tasses. Vite, nous sommes pressés.

Il parlait d'un ton rapide et précis, battant la cadence comme un professeur d'élocution. Il me fit approcher du bureau, et j'eus le sentiment qu'il y avait mis le rubis pour m'impressionner, comme le Der Sturmer était là pour impressionner ses clients juifs. Je fis celui qui ne voyait rien, mais Jeschonnek n'était pas homme à voir capoter sa petite mise en scène. Il éleva le rubis à la lumière avec un sourire obscène.

— Un joli petit cabochon, n'est-ce pas ? Vous aimez ?

— Le rouge n'est pas ma couleur préférée, dis-je. Ça ne va pas avec mes cheveux.

Il rit et reposa la pierre sur le carré de velours qu'il replia et rangea dans son coffre. Je pris place dans un grand fauteuil placé devant le bureau.

— Je cherche un collier de diamants, dis-je. Il s'assit en face de moi.

— Eh bien, Herr Gunther, je suis un expert reconnu en matière de diamants.

Fier comme un cheval de course, il accompagna sa phrase d'un immodeste mouvement de tête qui m'envoya des effluves d'eau de Cologne.

— Vraiment ? fis-je.

— Je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un à Berlin qui connaisse mieux que moi les diamants.

Il pointa vers moi son menton hérissé de barbe comme s'il me mettait au défi de le contredire. Je faillis vomir.

— Heureux de l'entendre, fis-je.

Le café arriva, et Jeschonnek suivit d'un air préoccupé son

secrétaire qui se retirait.

— Je ne m'habitue pas à avoir un homme pour secrétaire. Naturellement, je trouve que la place d'une femme est à la maison, à élever ses enfants, mais je dois avouer que j'ai un faible pour les femmes, Herr Gunther.

— Vous me colleriez plus facilement un associé qu'un secrétaire, fis-je.

Il sourit d'un air poli.

— Donc si je comprends bien, vous cherchez un diamant ?

— Des diamants, rectifiai-je.

— Je vois. Séparés ou montés ?

— En réalité, je cherche une pièce qu'on a volée à mon client, lui expliquai-je en lui tendant ma carte qu'il examina d'un œil impassible. Un collier, pour être précis. J'ai apporté une photo.

Je sortis un tirage et le lui tendis.

— Magnifique, dit-il.

— Les baguettes sont d'un carat chacune.

— Certainement, mais je ne vois pas en quoi je puis vous être utile, Herr Gunther.

— Si l'auteur du vol venait à vous le proposer, je vous serais reconnaissant de me contacter. Naturellement, vous bénéficieriez d'une substantielle récompense. Mon client est disposé à payer vingt-cinq pour cent de la valeur, sans poser aucune question.

— Peut-on connaître le nom de votre client, Herr Gunther ? J'hésitai un instant.

— A vrai dire, le nom de mes clients reste habituellement confidentiel. Mais je vois que vous êtes homme à garder un secret.

— Vous êtes trop bon, fit-il.

— Ce collier appartient à une princesse indienne venue à Berlin pour les Jeux olympiques sur invitation de notre gouvernement. (Jeschonnek fronça les sourcils en entendant mes salades.) Je n'ai pas eu la chance de rencontrer la princesse, mais on m'a dit qu'elle était la plus belle femme que Berlin ait jamais vue. Elle est descendue à l'hôtel Adlon. C'est là que le collier a été volé il y a quelques jours.

— Une princesse indienne, hein ? dit-il avec un petit sourire. Comment expliquez-vous qu'il n'y ait rien eu au sujet de ce vol dans les journaux ? Et pourquoi n'est-ce pas la police qui s'occupe de cette affaire ?

Je bus une gorgée de café, faisant durer le silence pour préparer mon effet.

— La direction de l'hôtel tient par-dessus tout à éviter le scandale, repris-je. Vous vous souvenez que l'Adlon a été récemment le théâtre d'une série de vols spectaculaires commis par le célèbre Faulhaber.

— Oui, je m'en souviens.

— Il va sans dire que le collier est assuré, mais le plus important est la réputation de l'hôtel. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Herr Gunther, je vous promets de vous contacter aussitôt si j'apprends quoi que ce soit sur cette affaire, dit Jeschonnek en consultant ostensiblement une montre en or qu'il venait de sortir de sa poche. Maintenant, veuillez m'excuser, mais je suis très occupé.

Il se leva et me tendit sa main boudinée.

— Merci de m'avoir consacré de votre temps, lui dis-je en la serrant. Inutile de me raccompagner, je connais le chemin.

— En sortant, soyez gentil de dire à mon secrétaire de venir me voir.

— Entendu.

Il me gratifia du salut nazi.

— Heil Hitler, répétais-je docilement.

Dehors, le garçon anémique était plongé dans un magazine. Pendant que je lui répétais l'ordre de son patron, je remarquai un porte-clés posé à côté du téléphone. Le secrétaire grogna en s'extrayant de son siège. Je fis mine de me rappeler soudain quelque chose avant de sortir.

— Ah ! Auriez-vous un morceau de papier ? lui demandai-je. Il désigna le bloc sur lequel étaient étalées les clés.

— Servez-vous, dit-il avant d'entrer dans le bureau de Jeschonnek.

— Je vous remercie.

L'anneau du porte-clés était marqué « bureau ». Je sortis un étui à cigarettes de ma poche et, sur la pâte à modeler qu'il contenait, je pris trois empreintes – les deux côtés et la face – de chacune des deux clés. J'ignore pourquoi j'avais pris cette décision subite. Je n'avais pas eu le temps de digérer ce que m'avait dit Jeschonnek, ou plutôt de déceler ce qu'il m'avait tu. Mais je transporte toujours avec moi cette boîte de pâte à modeler, et je trouve dommage de ne pas l'utiliser quand l'occasion se présente. Vous seriez surpris de connaître le nombre de fois où ce procédé m'a été utile.

Une fois dans la rue, j'entrai dans la première cabine publique et téléphonai à l'hôtel Adlon. J'y avais passé autrefois de bien bons moments et y avais conservé de nombreux amis.

— Allo, Hermine ? dis-je à la standardiste qui décrocha. C'est Bernie.

— Espèce de lâcheur, fit-elle. On ne t'a pas vu depuis une éternité.

— Je suis très occupé, tu sais.

— Le Führer aussi, et ça ne l'empêche pas de passer de temps en temps devant l'hôtel pour nous saluer.

— Peut-être que je devrais me payer une Mercedes décapotable avec deux ou trois motards, dis-je en allumant une cigarette. Pourrais-

tu me rendre un petit service, Hermine ?

— Dis toujours.

— Si un type téléphone et vous demande, à Benita ou à toi, s'il y a bien une princesse indienne à l'hôtel, j'aimerais que vous lui disiez oui. S'il veut lui parler, dites-lui qu'elle ne prend aucune communication.

— C'est tout ?

— Oui.

— Comment s'appelle cette princesse ?

— Connais-tu un nom indien ?

— Justement, l'autre jour, j'ai vu un film avec une Indienne. Elle s'appelait Mushmi.

— Alors ce sera la princesse Mushmi. Je te remercie, Hermine. Je passerai vous dire bonjour un de ces jours.

Ensuite, j'allai au restaurant de Pschorr Haus manger une assiette de porc salé aux haricots, arrosé d'une ou deux bières. Soit Jeschonnek ne connaissait rien aux diamants, soit il me cachait quelque chose. J'avais prétendu que le collier était indien, mais il aurait dû s'apercevoir qu'il venait de chez Cartier. De plus, il avait omis de me faire remarquer mon erreur lorsque j'avais qualifié les pierres de « baguettes ». Les baguettes sont carrées ou oblongues, avec le bord droit, alors que le collier de Six était constitué de diamants ronds. Et je m'étais volontairement trompé en disant que les pierres pesaient un carat chacune, alors que, de toute évidence, elles avaient beaucoup plus de valeur.

Ce n'était pas beaucoup, et je pouvais faire fausse route. Difficile de toujours prendre un bâton par le bon bout. Mais j'avais tout de même l'impression que je n'allais pas tarder à revoir Jeschonnek.

En sortant de Pschorr Haus, je me rendis à la Maison de la Patrie qui, en plus du cinéma où j'avais rendez-vous avec Bruno Stahlecker, abritait un nombre considérable de cafés. L'endroit était très couru des touristes, mais je le trouvais un peu trop démodé à mon goût. Les longs couloirs sinistres, la peinture argentée, les bars avec leurs orgues miniatures et leurs circuits de trains modèle réduit me paraissaient appartenir à l'Europe surannée des jouets mécaniques et des music-halls qui s'extasiait devant les lutteurs de foire en justaucorps et les canaris savants. La seconde particularité du lieu était qu'il était le seul bar en Allemagne avec une entrée payante. Stahlecker en était encore tout contrarié.

— J'ai dû payer deux fois, me dit-il. Une fois à l'entrée, et une autre fois pour mon billet de cinéma.

— Tu aurais dû leur sortir ton laissez-passer de la Sipo. Ça ne t'aurait rien coûté. C'est bien son seul avantage, non ?

Stahlecker fixait obstinément l'écran.

— Très drôle, dit-il. C'est quoi cette connerie que tu m'as amené voir ?

— Attends, on n'en est qu'aux actualités. Alors, tu as trouvé quelque chose ?

— J'aimerais d'abord connaître le fin mot de ta petite sauterie d'hier soir, dit-il.

— Parole d'honneur, Bruno. C'était la première fois que je voyais ce gamin.

Stahlecker soupira d'un air las.

— Ce Kolb était un acteur de seconde zone, expliqua-t-il. Deux ou trois petits rôles dans des films, deux ou trois spectacles avec une troupe de cabaret. Ce n'était pas le nouveau Richard Tauber. Je me demande pourquoi ce type voulait te tuer. A moins que tu sois devenu critique et que tu l'aies descendu dans ton journal...

— Je m'y connais autant en théâtre qu'un épagueul en chant grégorien, fis-je.

— Mais tu sais pourquoi il a essayé de te tuer, non ?

— Le seul rapport que je vois concerne une femme que j'avais rencontrée dans la soirée. Comme je travaille pour son mari, elle a cru

que j'étais chargé de l'espionner. Alors, elle m'a fait venir chez elle hier soir, m'a demandé de la laisser tranquille et m'a traité de menteur quand je lui ai dit que je me fichais pas mal de savoir avec qui elle couchait. Elle a fini par me mettre dehors. Je suis rentré chez moi, et c'est là que l'autre branque s'est pointé à ma porte avec son flingue en m'accusant d'avoir violé la femme. Nous avons fait une petite valse ensemble, et le coup est parti. Mon hypothèse est que le gosse en pinçait pour elle et qu'elle le savait.

— Je vois. Elle l'aurait mis au défi de lui prouver son attachement ?

— C'est mon avis. Mais ça ne nous mène pas très loin.

— Je suppose que tu ne vas pas me donner le nom de cette dame, ni celui de son mari ? (Je fis non de la tête.) Non, c'est bien ce que je pensais.

Le film commençait. Il s'appelait Pour un ordre nouveau. C'était un exemple typique des patrioteries indigestes que les arsouilles du ministère de la Propagande étaient capables de produire un jour de déprime. Stahlecker n'avait pas l'air enthousiaste.

— Allons plutôt boire un verre, proposa-t-il. Je ne crois pas que je supporterai cette merde jusqu'au bout.

Nous allâmes au Wild West Bar du rez-de-chaussée, où une troupe de cow-boys donnaient une représentation des Verts pâturages de mon ranch. Les murs étaient couverts de prairies en trompe l'œil avec troupeaux de bisons et bandes d'Indiens. Nous nous accoudâmes au comptoir et commandâmes deux bières.

— Tout ceci n'a évidemment rien à voir avec l'affaire Pfarr, n'est-ce pas, Bernie ?

— J'ai été engagé par la compagnie d'assurances pour déterminer les causes du sinistre, un point, c'est tout, fis-je.

— Très bien. Mais si j'ai un conseil à te donner, c'est de laisser tomber. Libre à toi de m'envoyer au diable, mais je tenais à te le dire. Pardonne-moi cette expression vu les circonstances, mais tu risques de te brûler les doigts dans cette histoire.

— Bruno, rétorquai-je, tu peux aller te faire foutre. Je suis payé au pourcentage.

— Ne viens pas me reprocher de ne pas t'avoir prévenu quand tu te retrouveras en KZ.

— Je te le promets. Maintenant, accouche.

— Bernie, tu fais autant de promesses qu'un débiteur à son créancier. (Il soupira et secoua la tête.) Enfin, voilà de quoi il retourne.

» Paul Pfarr était un type ambitieux. Après son diplôme de droit qu'il obtient en 1930, il est nommé au tribunal de Stuttgart puis de Berlin. En 1933, comme beaucoup d'autres, il se fait Violette de Mars

et adhère aux SA, avant de devenir en 1934 juge assesseur au tribunal de police de Berlin, chargé, ce qui est savoureux, des affaires de policiers corrompus. La même année, il est recruté par les SS, puis, en 1935, entre à la Gestapo, qui lui confie la surveillance des associations, des syndicats et bien sûr du DAF. A la fin de l'année dernière, il est muté au ministère de l'Intérieur où le service qu'il dirige, sous les ordres directs de Himmler, enquête sur les cas de corruption parmi les serviteurs du Reich.

— Tiens, ils se sont donc aperçus que ça existait ?

— Il semble que Himmler voie toute cette corruption d'un mauvais œil. Paul Pfarr était chargé de s'occuper plus particulièrement du DAF, où la corruption est endémique.

— C'était donc le chouchou de Himmler ?

— Exact. Mais il se trouve que celui-ci déteste voir ses employés se faire tuer encore plus qu'il ne déteste la corruption. C'est pourquoi, il y a deux jours, le Reichskriminaldirektor a réuni une équipe spécialement chargée d'enquêter sur la mort de Paul Pfarr. On y trouve une brochette impressionnante : Gohrmann, Schild, Jost, Dietz. S'ils te trouvent dans leurs pattes, Bernie, tu ne dureras pas plus longtemps qu'une vitre de synagogue.

— Ils ont une piste ?

— Je sais une seule chose : c'est qu'ils cherchent une fille. Pfarr aurait eu une maîtresse. Malheureusement, je ne connais pas son nom. Et en plus de ça, elle a disparu.

— Tu veux que je te dise quelque chose ? dis-je. La disparition fait fureur en ce moment. Tout le monde s'y met.

— C'est ce qu'on m'a dit. J'espère que tu n'aimes pas être à la mode, rétorqua-t-il.

— Moi ? Je ne sais pas si tu as remarqué, mais je suis un des seuls à ne pas porter d'uniforme dans cette ville. Comment pourrais-je être à la mode ?

De retour à Alexanderplatz, j'entrai chez un serrurier à qui je demandai de me refaire un jeu de clés du bureau de Jeschonnek à partir des empreintes que j'avais prises. J'avais eu recours à lui de nombreuses fois, et il ne posait jamais de questions. Ensuite, j'allai récupérer mon linge chez le teinturier et montai à mon bureau.

Je n'en avais pas refermé la porte que surgit devant mes yeux un laissez-passer de la Sipo. Au même instant, j'aperçus la crosse d'un Walther entre les pans d'une veste de flanelle grise.

— C'est vous le fouille-merde ? dit un inconnu. On vous attendait pour causer.

Ses cheveux couleur moutarde avaient dû être coiffés par un tondeur de mouton, et il avait le nez en forme de bouchon de Champagne. Sa moustache s'étalait comme les bords d'un sombrero.

Son comparse était un spécimen de la race pure, avec le menton et les pommettes proéminentes d'une affiche électorale prussienne. Leurs yeux étaient comme des moules dans la saumure, ils fronçaient le nez comme si quelqu'un venait de lâcher un vent ou de raconter une blague particulièrement vulgaire.

— Si j'avais su, je serais allé voir deux films de plus, dis-je en récoltant le regard inexpressif de celui à la coiffure de mouton.

— Je vous présente le Kriminalinspektor Dietz, dit-il.

Le nommé Dietz, qui devait lui être supérieur en grade, était assis sur le bord de mon bureau, les jambes ballantes, son visage affichait une expression fort déplaisante.

— Vous m'excuserez si je ne vais pas chercher mon carnet d'autographes, dis-je en rejoignant Frau Protze près de la fenêtre.

Ma nouvelle secrétaire renifla et enfouit son nez dans un mouchoir qu'elle tira de sa manche.

— Je suis désolée, Herr Gunther, me dit-elle à travers le tissu. Dès qu'ils ont fait irruption dans le bureau, ils ont commencé à tout mettre sens dessus dessous. Quand je leur ai dit que je ne savais pas où vous étiez, ni à quelle heure vous deviez rentrer, ils sont devenus grossiers. Je n'aurais jamais cru que des policiers pouvaient se comporter d'une façon si désagréable.

— Ce ne sont pas des policiers, lui dis-je. Plutôt des biceps en costume. Vous feriez mieux de rentrer chez vous. Nous nous verrons demain.

— Merci, Herr Gunther, dit-elle entre deux hoquets, mais je ne pense pas que je reviendrai. Je ne suis pas faite pour ce travail, je suis désolée.

— Ça ne fait rien, faites comme bon vous semble. Je vous enverrai ce que je vous dois.

Elle hocha la tête, me contourna et sortit précipitamment de la pièce. La tête de mouton ricana et referma la porte d'un coup de pied. J'ouvris la fenêtre.

— Ça ne sent pas très bon ici, dis-je. Peut-on savoir ce que vous faites, à part terroriser les veuves et piquer le fric qui traîne dans les tiroirs ?

Dietz sauta de mon bureau et s'approcha de la fenêtre.

— J'ai entendu parler de toi, Gunther, dit-il en regardant les voitures qui passaient en bas. Comme tu as été flic, je suppose que tu connais la limite que je ne peux pas dépasser. Mais avant ça, je peux faire des tas de choses. Je pourrais te piétiner la gueule jusqu'à ce soir sans même te dire pourquoi. Alors épargne-nous tes conneries, dis-nous ce que tu sais sur Paul Pfarr et ensuite on te laissera tranquille.

— Je sais en tout cas qu'il ne balançait pas ses mégots n'importe où, dis-je. Si vous n'aviez pas mis mon bureau à sac, j'aurais pu vous

montrer une lettre de la compagnie d'assurances Germania me demandant de procéder à une enquête sur les causes de l'incendie avant de faire jouer les clauses du contrat.

— On l'a trouvée, cette lettre, fit Dietz. On a trouvé ça aussi, ajouta-t-il en sortant mon arme de sa poche et en la pointant sur mon crâne en manière de plaisanterie.

— J'ai un permis de port.

— Bien sûr, dit-il en souriant, puis il renifla le canon et dit à l'adresse de son collègue : Tu sais quoi, Martins ? A mon avis ce pistolet a été nettoyé tout récemment.

— J'ai les mains propres, dis-je. Je peux vous montrer mes ongles si vous ne me croyez pas.

— Un Walther PPK 9 mm, dit Martins en allumant une cigarette. La même arme qui a tué le pauvre Pfarr et sa femme.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, fis-je en allant vers le placard à liqueurs.

Je constatai avec soulagement qu'ils n'avaient pas touché à mon whisky.

— C'est vrai, reprit Dietz. On avait oublié que tu avais encore des amis à l'Alex, hein ?

Je me versai un verre, de quoi boire trois gorgées.

— Je croyais qu'on s'était débarrassé de tous ces réactionnaires, dit Martins.

Je considérai la gorgée qui restait au fond du verre :

— Je vous offrirais bien à boire, dis-je, mais ça m'embêterait d'avoir à jeter les verres à la poubelle après.

J'avalai le restant de whisky.

Martins jeta son mégot et fit deux pas dans ma direction, les poings fermés.

— Ce connard a une gueule aussi grande qu'un pif de youpin, éructa-t-il.

Dietz resta immobile, appuyé à la fenêtre, me tournant le dos. Quand il se retourna, il avait les yeux rouges.

— Tu vas me faire perdre patience, tête de mule, dit-il.

— Je ne vous comprends pas, dis-je. Vous avez vu la lettre de l'assurance. Si vous pensez que c'est un faux, téléphonez-leur.

— C'est ce qu'on a fait.

— Alors pourquoi ce cirque ?

Dietz s'approcha de moi et me regarda des pieds à la tête comme si j'étais une crotte de chien, puis il prit ma dernière bouteille de bon whisky, la soupesa et la balança contre le mur au-dessus de mon bureau. Elle se brisa avec le bruit d'une cantine pleine de couverts dévalant un escalier, tandis qu'une puissante odeur d'alcool envahissait la pièce. Dietz réajusta sa veste après sa petite

démonstration.

— Nous sommes venus te faire comprendre ton intérêt : tiens-nous informés de ce que tu fais, Gunther. Si tu découvres quoi que ce soit, le plus petit indice, tu ferais mieux de nous avertir. Si j'apprends que tu nous as dissimulé le moindre détail, je t'expédierai tellement vite en KZ que tu en auras les oreilles qui siffleront. (Il se pencha vers moi et je sentis l'odeur de sa transpiration.) Compris, tête de mule ?

— Ne pointe pas ton menton trop loin, Dietz, fis-je, sinon je vais me sentir obligé de te le faire rentrer.

— J'aimerais voir ça, dit-il en souriant. J'aimerais beaucoup te voir essayer. (Il se tourna vers son partenaire.) Allons-y. Sortons avant que je lui éclate les valseuses.

Je finissais de remettre de l'ordre dans mon bureau lorsque le téléphone sonna. C'était Müller, du Berliner Morgenpost. Il s'excusait de ne pas pouvoir me fournir autre chose sur Hermann Six que le résumé des chroniques mondaines.

— Eddie, tu te paies ma tête ou quoi ? Ce type est millionnaire. La moitié de la Ruhr lui appartient. Il se mettrait un doigt dans le cul qu'il trouverait du pétrole. Quelqu'un a certainement découvert des trucs intéressants sur lui.

— C'est vrai, à un moment donné, une journaliste a fait pas mal de recherches sur les gros patrons de la Ruhr comme Krupp, Vögler, Wolff ou Thyssen. Mais elle a perdu son boulot quand le gouvernement a résolu le problème du chômage. Je vais voir si je peux te trouver son adresse.

— Merci, Eddie. Et sur les Pfarr, tu as appris quelque chose ?

— J'ai eu la confirmation qu'elle allait beaucoup dans les villes d'eaux. Nauheim, Wiesbaden, Bad Homburg, elle a fait trempette partout. Elle a même écrit un article à ce sujet pour Die Frau. Elle était très intéressée par la médecine non traditionnelle. En revanche, je n'ai rien trouvé sur son mari.

— Merci pour ces tuyaux passionnants, Eddie. La prochaine fois, je lirai les potins dans les journaux. Ça t'évitera de chercher.

— Tu trouves que ça ne vaut pas 100 marks, hein ?

— Même pas 50. Trouve-moi cette journaliste et rappelle-moi. Je raccrochai, fermai mon bureau et allai chercher mon jeu de clés et ma boîte de pâte chez le serrurier. Ça vous paraîtra peut-être romanesque, mais j'utilise cette pâte à modeler depuis des années et, sauf si je peux voler l'original de la clé, c'est le meilleur moyen de pouvoir ouvrir les portes. Je ne possède pas de passe capable d'ouvrir n'importe quelle serrure, et à la vérité, ce serait inutile avec les verrous modernes : il n'existe pas d'outil miracle. Ce truc est bon pour les cinéastes amateurs de l'UFA. La plupart du temps, un cambrieleur se contente de scier la tête du verrou, ou bien il perce une série de trous tout

autour et enlève un morceau entier de la foutue porte. Ces réflexions me firent penser que j'allais devoir nie renseigner sur les artistes capables d'avoir ouvert le coffre des Pfarr. Si les choses s'étaient effectivement passées comme ça. Cela voulait dire qu'il était grand temps d'aller donner sa leçon de chant à certain individu scrofuleux.

Neumann vivait dans un véritable dépotoir sur Admiralstrasse, tout près de Kottbusser Tor. Je me cloutais bien que je ne le trouverais pas chez lui, mais j'essayai tout de même. C'est peu de dire que Kottbusser Tor était un quartier défraîchi : au numéro 43 d'Admiralstrasse, les rats portaient des boules Quies et les cafards étaient tuberculeux. Neumann vivait dans une cave qui donnait derrière, sur la cour. C'était humide. C'était sale. L'odeur était nauséabonde et Neumann n'était pas là.

La concierge était une pute en fin de carrière. Ses cheveux paraissaient aussi naturels qu'un défilé au pas de l'oie dans Wilhelmstrasse, et elle devait avoir la main enfouie dans un gant de boxe lorsqu'elle s'était appliqué son rouge à lèvres. Ses seins ressemblaient à l'arrière train de deux chevaux de trait épuisés. Peut-être avait-elle encore des clients, mais j'en aurais été plus étonné que de voir un Juif acheter du porc dans une boucherie de Nuremberg. Debout sur le seuil de sa loge, nue sous un peignoir crasseux aux pans ouverts, elle ralluma un mégot éteint.

— Je cherche Neumann, dis-je en m'efforçant d'ignorer les deux gants de toilette et la barbe de boyard qu'on exhibait à mon intention : la queue me grattait rien que d'y penser. Je suis un de ses amis.

Elle bâilla à s'en décrocher la mâchoire et, décidant sans doute que j'en avais assez vu comme ça, referma son peignoir dont elle noua la ceinture.

— Vous êtes flic ? fit-elle en connaisseuse.

— Non, je vous ai dit que j'étais un de ses amis. Elle croisa les bras et s'appuya au chambranle.

— Neumann n'a pas d'amis, dit-elle en examinant ses ongles avant de lever les yeux vers moi, et pour le coup, je ne pus la contredire. A part moi, peut-être, parce que ce pauvre type me fait pitié. Si vous étiez vraiment son ami, vous lui auriez déjà conseillé d'aller voir un docteur. Il est malade de la tête, vous savez.

Elle tira une dernière bouffée de sa cigarette et la balança pardessus mon épaule.

— Il n'est pas dingue, dis-je. Il a juste un peu tendance à parler tout seul. C'est une manie bizarre, rien de plus.

— Si vous appelez pas ça être dingue, alors je me demande ce qu'il vous faut.

Il y avait aussi du vrai là-dedans.

— Savez-vous quand il doit rentrer ? lui demandai-je.

Elle haussa les épaules. Sa main striée de veines bleues et couverte de bagues en toc saisit ma cravate. Elle tenta un sourire engageant et ne réussit qu'à faire la grimace.

— Peut-être que vous aimeriez l'attendre ici, dit-elle. Avec 20 marks vous pourriez attendre un sacré long moment, vous savez.

Je récupérai ma cravate, sortis mon portefeuille et exhibai un billet de 5 marks.

— C'aurait été avec plaisir, je vous assure, lui dis-je. Malheureusement je suis très pressé. Veuillez dire à Neumann que j'aimerais lui parler. Je m'appelle Gunther, Bernhard Gunther.

— Merci, Bernhard. Vous êtes un vrai gentleman.

— Auriez-vous une idée de l'endroit où il se trouve ?

— Pas plus que vous. Il peut être n'importe où. (Elle haussa les épaules et secoua la tête.) S'il est fauché, il sera au X Bar ou au Rucher. S'il a quelques sous, il aura été grignoter un morceau au Femina ou au café Casanova. (Je m'engageai dans l'escalier.) Si vous ne le trouvez dans aucun de ces endroits, alors essayez au champ de courses.

Elle sortit sur le palier et descendit quelques marches à ma suite. Une fois dans ma voiture, je poussai un soupir de soulagement. Il est toujours délicat de se dépêtrer d'une racoleuse. Elles n'aiment pas voir une bonne occasion leur filer sous le nez.

Je n'accorde pas grande confiance aux experts, et encore moins aux dépositions de témoins. Au fil des années, je suis devenu, concernant mes enquêtes, adepte de la bonne vieille méthode de la preuve indirecte ; elle consiste à démontrer que tel individu a fait telle chose parce qu'il est du genre à la faire. Cette méthode repose naturellement sur l'obtention du plus grand nombre de renseignements possible.

Entretenir un informateur comme Neumann demande confiance et patience. Or, si Neumann n'accorde pas facilement la première, la seconde n'est pas mon fort, surtout avec lui. Neumann est le meilleur informateur que j'aie jamais eu, et ses tuyaux sont généralement fiables. J'étais prêt à tout pour le protéger. Mais ça ne voulait pas dire que lui-même était fiable. Comme tous les indics, il aurait vendu sa propre sœur. Il est très difficile de gagner leur confiance, et plus prudent de ne jamais leur accorder la vôtre.

Je commençai par aller voir au X Bar, un club de jazz illégal dont l'orchestre glissait des morceaux américains au beau milieu de la soupe aryenne ayant l'aval des autorités. Les musiciens se livraient à ces acrobaties avec suffisamment de finesse pour ménager les consciences nazies qu'aurait pu choquer cette musique dite inférieure.

En dépit de son comportement parfois étrange, Neumann était

l'individu le plus anonyme et le plus passe-partout qui soit. Cela en faisait un excellent informateur. Il fallait vraiment le chercher pour le remarquer, mais ce soir-là, il n'était pas plus au X Bar qu'à l'Allaverdi ou au Rucker, au cœur du quartier chaud.

La nuit n'était pas encore tombée, mais les fourgueurs de drogue avaient déjà fait leur apparition. Ceux qui étaient pris à vendre de la cocaïne étaient expédiés illico en KZ, et pour ma part, plus ils en prendraient, mieux ce serait ; mais je savais par expérience que ce n'était pas facile de les coincer. Les vendeurs ne transportaient jamais la coke sur eux. Ils la cachaient dans une ruelle ou une entrée d'immeuble proche. Certains d'entre eux se faisaient passer pour des invalides de guerre vendant des cigarettes ; d'autres, véritables invalides de guerre vendant des cigarettes, étaient reconnaissables au brassard jaune à trois points noirs institué à leur intention durant la République de Weimar. Ce brassard ne conférait cependant aucun droit particulier. En principe, seule l'Armée du Salut avait l'autorisation officielle de vendre de menus objets aux coins de rues, mais les lois contre le vagabondage n'étaient appliquées nulle part avec fermeté, sauf dans les quartiers résidentiels visités par les touristes.

— Ssigares ! Ssigarettes !

Ceux qui connaissaient ce « code de la coke » manifestaient leur désir d'acheter en reniflant bruyamment, mais se retrouvaient souvent chez eux avec un sachet de sel ou d'aspirine.

Le Femina, dans Nurnberger Strasse, était l'endroit idéal pour trouver des femmes, à condition de les aimer rubicondes, bien enveloppées, et d'être prêt à dépenser 30 marks pour l'une d'entre elles. Les tables étant reliées par téléphone, les choses étaient grandement facilitées pour les timides, et comme c'était le cas de Neumann, il y venait dès qu'il avait un peu d'argent. Il pouvait commander une bouteille de sekt et inviter une fille à sa table sans avoir à bouger de sa chaise. Un système de pneumatiques était même mis à la disposition de la clientèle, permettant d'expédier de petits cadeaux d'un bout à l'autre de la salle. A part l'argent, tout ce dont un homme avait besoin au Femina, c'était d'une bonne vue.

Je m'assis dans un coin et parcourus le menu. A côté de la carte des boissons figurait une liste des cadeaux que l'on pouvait acheter auprès des serveurs pour les expédier par pneumatique : un poudrier, 1,5 mark ; un étui à boîte d'allumettes, 1 mark ; un flacon de parfum, 5 marks. Mais, à mon avis, l'argent liquide était probablement le meilleur cadeau à faire à la fille qui avait retenu votre attention. Aucune trace de Neumann, mais je décidai de rester un peu au cas où il arriverait. Je fis signe au garçon et commandai une bière.

Le café, ayant aussi des prétentions de cabaret, était animé par

une chanteuse aux cheveux orange et à la voix nasillarde, relayée par un comédien chétif dont les sourcils se rejoignaient. Les clients du Femina n'avaient pas l'air de beaucoup apprécier le spectacle : ils riaient pendant les chansons et chantaient quand le comédien débitait ses sketches.

Autour de moi, les faux-cils battaient avec tant de véhémence pour attirer mon attention que j'avais l'impression d'être en plein courant d'air. A quelques tables de la mienne, une femme obèse agita ses doigts boudinés dans ma direction et, prenant mon ricanement pour un sourire, fit mine de s'extirper de son siège. Je laissai échapper un grognement.

— Monsieur ? s'empressa aussitôt un serveur.

Je tirai un billet froissé de ma poche, le posai sur son plateau puis détalai sans même attendre la monnaie.

Une chose me déprime encore plus que de passer la soirée en compagnie d'une femme laide, c'est de la retrouver en face de moi le lendemain matin.

Je pris ma voiture en direction de Potsdamer Platz. Il faisait doux et sec, mais les roulements de tonnerre qui déchiraient le ciel pourpre annonçaient que ce temps clément n'allait pas durer. Je me garai sur Leipziger Platz, devant l'hôtel Palast, où je pénétrai pour appeler l'Adlon.

Benita me dit que Hermine lui avait bien transmis mon message, et que, une demi-heure après mon coup de fil, un homme avait demandé à parler à la princesse indienne. C'est tout ce que je voulais savoir.

J'allai prendre un imperméable et une lampe torche dans ma voiture. Dissimulant la torche sous les pans du vêtement, je parcourus les cinquante mètres qui me séparaient de Potsdamer Platz, dépassai la Compagnie des tramways berlinois et le ministère de l'Agriculture, et me dirigeai vers Columbus Haus. Il y avait des lumières aux cinquième et septième étages, mais le huitième était plongé dans l'obscurité. Je jetai un coup d'œil à travers les épaisses portes vitrées. Un gardien lisait un journal derrière son bureau et, plus loin dans le couloir, une femme passait le carrelage à la cireuse électrique. Il commença à pleuvoir au moment où je tournais dans Hermann Goering Strasse et prenais l'étroite ruelle menant au parking souterrain situé derrière Columbus Haus.

Deux voitures seulement y étaient garées, une DKW et une Mercedes. Il était peu probable que l'une ou l'autre appartienne au gardien ou à la femme de ménage. Leurs propriétaires devaient encore être au travail dans les bureaux de l'immeuble. Derrière les voitures, une porte métallique grise marquée « service » était éclairée par une ampoule fixée au-dessus. La porte, dépourvue de poignée, était

verrouillée. Je présamai qu'il s'agissait d'une fermeture automatique qu'on ouvrait par un loquet de l'intérieur, et avec une clé de l'extérieur. A mon avis, il y avait de grandes chances pour que la femme de ménage quitte l'immeuble par cette porte.

J'agissais distraitement les poignées de portières des deux voitures. La Mercedes n'était pas verrouillée. Je m'assis derrière le volant et tâtonnai à la recherche de la manette des phares. Les deux puissantes ampoules trouèrent l'obscurité comme les projecteurs d'un meeting à Nuremberg. J'attendis. Au bout de quelques minutes, désœuvré, j'ouvris la boîte à gants. J'en sortis une carte routière, un sachet de bonbons à la menthe et une carte d'adhérent du Parti avec ses timbres de cotisation à jour. Il était au nom de Henning Peter Manstein. Son numéro de membre du Parti était relativement bas, ce qui contredisait la jeunesse du visage figurant sur le cliché de la page 9. Il y avait un véritable trafic pour se procurer des numéros d'adhésion les plus anciens possibles, et il ne faisait aucun doute que c'est par ce moyen que Manstein s'était procuré le sien. Un numéro ancien était en effet essentiel pour une ascension politique rapide. Manstein était, lui aussi, une Violette de Mars jeune et affamée.

Un quart d'heure passa avant que je n'entende s'ouvrir la porte de service. Je bondis hors de la voiture. Si c'était Manstein qui arrivait, j'aurais intérêt à courir vite. Une flaque de lumière inonda le sol du garage lorsque la porte s'ouvrit, et je vis apparaître la silhouette de la femme de ménage.

— Retenez la porte ! criai-je en éteignant les phares de la Mercedes. J'ai oublié quelque chose dans mon bureau. Vous tombez bien, je n'avais pas envie de faire le tour à pied.

Elle s'immobilisa, embarrassée, retenant la porte pendant que je m'approchais. Lorsque je fus à sa hauteur, elle s'effaça.

— Eh bien, moi, je viens tous les jours à pied de Nollendorf Platz. Je n'ai pas les moyens d'avoir une voiture.

Je lui adressai un sourire niais, comme celui que devait avoir Manstein.

— Merci beaucoup, dis-je.

Je m'adressai à mi-voix des reproches pour ma distraction. La femme hésita un instant, puis se décida à me confier la porte. Je pénétrai à l'intérieur et laissai le panneau se refermer. J'entendis le clic sonore de la fermeture automatique.

Après avoir franchi deux autres portes pourvues de hublots à la hauteur des yeux, je débouchai dans un long couloir violemment éclairé dans lequel s'alignaient des piles de cartons. Il y avait bien un ascenseur tout au bout, mais il m'aurait été impossible de l'utiliser sans alerter le gardien. Je m'assis sur les marches, ôtai mes chaussettes et mes chaussures, que je remis dans l'ordre inverse, chaussettes par-

dessus les chaussures. C'est un vieux truc de cambrioleur destiné à étouffer le son des semelles de cuir sur une surface dure. Je me relevai et entamai la longue ascension.

Lorsque j'atteignis le huitième étage, mon cœur battait à tout rompre en raison de l'effort, mais aussi de la respiration silencieuse que je m'étais imposée. Je m'immobilisai quelques instants au coin de l'escalier, l'oreille aux aguets, mais aucun bruit ne parvenait des bureaux contigus à celui de Jeschonnek. À l'aide de ma torche, j'éclairai les deux extrémités du couloir, m'approchai de sa porte et m'agenouillai pour repérer un éventuel fil électrique indiquant la présence d'une alarme. Il n'y en avait pas. J'essayai une des deux clés, puis l'autre. Celle-ci tournant presque, je la ressortis de la serrure et en polis les bords à l'aide d'une petite lime. La porte s'ouvrit à la seconde tentative. J'entrai et verrouillai derrière moi au cas où le gardien ferait une ronde. Je dirigeai le faisceau de ma torche sur le bureau du secrétaire, sur les photos au mur, et enfin sur la porte menant au bureau privé de Jeschonnek. La clé l'ouvrit sans aucune résistance. Bénissant mentalement mon serrurier, je me dirigeai d'abord vers la fenêtre. L'enseigne au néon fixée sur le toit de Pschorr Haus baignait la pièce d'une lumière rougeâtre, de sorte que ma torche se révélait inutile. Je l'éteignis.

Je m'assis au bureau et me demandai ce que je devais chercher. Les tiroirs n'étaient pas fermés à clé, mais ils ne contenaient rien d'intéressant. Je ressentis une vive excitation en tombant sur un carnet d'adresses relié de cuir rouge. Toutefois, le parcourant de bout en bout, je ne reconnus qu'un seul nom, celui de Hermann Göring, mais par l'intermédiaire de Gehrard von Greis, avec une adresse dans Derfflingerstrasse. Me souvenant que Weizmann, le brocanteur juif, avait mentionné que le gros Hermann utilisait parfois un agent pour acheter des pierres précieuses, je recopiai l'adresse de von Greis sur un bout de papier et je le mis dans ma poche.

Le placard à fichiers n'était pas fermé non plus, mais je n'y trouvai rien. Il ne renfermait que des catalogues de pierres précieuses et semi-précieuses, des horaires de la Lufthansa, de nombreux formulaires de change, quelques factures et contrats d'assurances, dont un de la compagnie Germania.

Pendant ce temps, dans un coin de la pièce, le gros coffre inexpugnable me regardait faire, se moquant de mes tentatives dérisoires pour percer les secrets de Jeschonnek, en admettant qu'il en ait eu. Il n'était pas difficile de comprendre pourquoi le bureau n'était pas équipé d'une alarme : il aurait fallu un plein camion de dynamite pour ouvrir ce coffre. Il ne me restait plus grand-chose à inspecter, à part la corbeille à papiers. J'en vidai le contenu sur le bureau : un emballage de chewing-gum Wrigley, le Beobachter du jour, deux

souches de tickets du théâtre Lessing, un bon de caisse des grands magasins KDW et plusieurs bouts de papier roulés en boule. Je les repassai du flanc de la main. Sur l'un d'eux figurait le numéro de l'hôtel Adlon, avec dessous les mots « princesse Mushti » suivis d'un point d'interrogation, le tout biffé plusieurs fois ; à côté, je lus mon propre nom. Un autre numéro de téléphone était inscrit à côté de mon nom, entouré d'un entrelacs de lignes qui le faisait ressembler à quelque enluminure d'un parchemin médiéval. Ce numéro, à part le fait qu'il était de la partie occidentale de la ville, m'intriguait. Je décrochai le téléphone.

— Quel numéro, je vous prie ? fit l'opératrice.

— J 1-90-33.

— Je vous passe la communication dans un instant.

Il y eut un bref silence, puis je perçus une sonnerie au bout du fil.

J'ai en général une excellente mémoire des visages et des voix, mais il m'aurait fallu plusieurs minutes pour reconnaître l'intonation cultivée et le léger accent de Francfort qui caractérisaient celle de mon interlocuteur. Il m'épargna lui-même cet effort en déclinant son nom après avoir récité son numéro.

— Désolé, marmonnai-je en déformant ma voix. Je dois avoir fait une erreur.

Mais en reposant l'appareil, je savais que j'avais tapé dans le mille.

L'enterrement eut lieu au cimetière Nikolai de Prenzlauer Allée. La tombe où furent inhumés, l'un au-dessus de l'autre, les deux cercueils, avait été creusée le long du mur septentrional, tout près du mémorial dédié au martyr le plus vénéré du national-socialisme, Horst Wessel. L'inhumation avait été précédée par une courte cérémonie en l'église Nikolai, située sur le marché Molken tout proche.

Coiffée d'un impressionnant chapeau noir ressemblant à un piano ouvert, Ilse Rudel était encore plus belle en habit de deuil que nue au lit. Nos regards se croisèrent à plusieurs reprises, mais elle garda les lèvres serrées et ne parut pas plus me voir que si j'étais une vitre sale. Six lui-même était figé dans une expression de colère plus que de chagrin. Les sourcils froncés, la tête penchée en avant, il fixa la tombe béante comme si, par quelque pouvoir surnaturel, il pouvait en faire surgir le corps ressuscité de sa fille. Haupthändler, quant à lui, avait simplement l'air songeur d'un homme qui a des soucis plus importants en tête, comme par exemple se débarrasser d'un collier de diamants. Le fait que son numéro personnel figure sur le bout de papier froissé où Jeschonnek avait inscrit le téléphone de l'hôtel Adlon, mon nom et celui de la pseudo-princesse pouvait révéler un possible enchaînement de faits : alarmé par ma visite et cependant intrigué par mon histoire, Jeschonnek avait téléphoné à l'Adlon pour se renseigner sur l'existence de la princesse indienne puis, après qu'on la lui eut confirmée, avait appelé Haupthändler pour lui demander des éclaircissements sur la différence entre cette version (concernant la propriétaire ainsi que le vol des bijoux) et celle qu'on lui avait peut-être racontée auparavant.

Pourquoi pas ? En tout cas, la piste valait la peine d'être explorée.

À un moment donné, Haupthändler me fixa durant plusieurs secondes, mais je ne pus rien lire dans son regard : ni culpabilité, ni peur, ni rien pouvant m'indiquer s'il savait que j'avais établi un rapport entre lui et Jeschonnek. Je ne lus rien non plus sur son visage me permettant de penser qu'il était incapable de commettre un double meurtre. En revanche, il était certainement incapable de percer un coffre. Avait-il persuadé Frau Pfarr de le lui ouvrir ? Avait-il couché avec elle uniquement pour avoir accès à ses bijoux ? Ilse Rudel ayant

évoqué la possibilité d'une relation entre eux, je ne pouvais négliger cette hypothèse.

Je reconnus d'autres visages parmi l'assistance. Des visages que j'avais connus autrefois à la Kripo : le Reichskriminaldirektor Arthur Nebe ; Hans Lobbe, administrateur en chef de la Kripo ; et un homme qui, avec ses lunettes sans monture et sa petite moustache, serait plus facilement passé pour un banal instituteur que pour le chef de la Gestapo et le Reichsführer des SS. La présence de Himmler en personne à l'inhumation confirmait l'impression de Bruno Stahlecker, à savoir que Paul Pfarr avait été le chouchou du Reichsführer, et que ce dernier n'allait certainement pas laisser les assassins dormir tranquilles.

Il n'y avait, en revanche, aucune femme seule ayant pu être, comme l'avait suggéré Bruno, la maîtresse de Paul Pfarr. Je n'en attendais pas tant, mais on ne sait jamais.

Après la cérémonie, Haupthändler me transmet un message de notre employeur commun.

— Herr Six ne comprend pas votre présence à un événement purement familial. Il m'a également chargé de vous rappeler que vous êtes rémunéré à la journée.

Je regardai les assistants monter dans leurs grosses voitures noires. Ensuite, ce fut le tour de Himmler, et enfin celui des têtes de la Kripo.

— Ecoutez, Haupthändler, dis-je, parlons clair. Si votre patron veut un toutou obéissant, il aurait intérêt à me virer tout de suite. Je ne suis pas venu ici par amour du grand air et des éloges funèbres.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici, Herr Gunther ?

— Vous avez lu La chanson des Nibelungen ?

— Bien sûr.

— Alors vous vous souvenez certainement que les Nibelungen désiraient venger l'assassinat de Siegfried, mais ils ne connaissaient pas le coupable. C'est pourquoi on s'en remet au jugement du sang. Les guerriers se présentèrent l'un après l'autre devant le cercueil ouvert de leur héros. Et lorsque vint le tour de Hagen, les blessures de Siegfried se remirent à saigner, désignant ainsi le meurtrier.

Haupthändler sourit.

— Ce n'est pas ainsi que l'on procéderait aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Peut-être, mais un enquêteur se doit d'assister à ce genre de cérémonie, Herr Haupthändler. D'ailleurs, vous avez certainement remarqué que je n'étais pas le seul enquêteur présent.

— Suggérez-vous que l'assassin de Paul et Grete Pfarr ait pu se trouver dans l'assistance ?

— Ne soyez pas si collet monté. Bien sûr que oui.

— Cette idée est tout simplement absurde. Mais, sérieusement, pensez-vous à quelqu'un en particulier pour le rôle de Hagen ?

— J'y réfléchis.

— Alors j'espère que vous pourrez communiquer très vite un nom à Herr Six. Je vous souhaite le bonjour.

Je devais reconnaître que si Haupthändler avait tué les Pfarr, il était aussi froid qu'un coffre immergé par cinquante brasses de fond.

Je regagnai ma voiture et suivis Prenzlauer Strasse jusqu'à Alexanderplatz. Je pris mon courrier et montai dans mon bureau.

La femme de ménage avait aéré, mais il régnait encore une forte odeur d'alcool. Elle avait dû croire que j'avais pris un bain de whisky.

J'avais reçu quelques chèques, une facture et un mot de Neumann délivré par porteur me donnant rendez-vous à midi au café Kranzler. Je consultai ma montre. Il était presque 11 h 30.

Devant le Mémorial de guerre allemand, une compagnie de la Reichswehr battait la semelle aux accents d'un orchestre de cuivres. Il m'arrive de songer qu'il doit y avoir en Allemagne un plus grand nombre d'orchestres de cuivres que d'automobiles. Celui-ci entama La Marche de la cavalerie du Grand Electeur et s'ébranla comme un seul homme en direction de la porte de Brandebourg, déclenchant sur son passage un exercice général de bras tendus parmi les passants. Je ralentis le pas et me réfugiai dans une entrée de magasin pour ne pas avoir à y aller de ma gymnastique obligatoire.

Je repris bientôt ma marche, suivant le défilé à une distance respectable tout en remarquant les dernières transformations apportées à l'avenue la plus célèbre de la capitale. Le gouvernement, jugeant nécessaire de mieux adapter Unter den Linden aux incessants défilés militaires du type de celui qui me précédait, avait fait arracher la plupart des tilleuls ayant donné leur nom à l'avenue[15] pour les remplacer par des colonnes blanches de style dorique surmontées d'aigles impériales. On avait bien replanté quelques tilleuls, mais leur taille n'atteignait même pas celle des réverbères. La voie centrale avait été élargie pour permettre à douze soldats de marcher de front, et le sol avait été recouvert de sable rouge afin que les bottes ne glissent pas. Enfin, on avait commencé à ériger de grands porte-drapeaux en bois blanc à l'occasion des imminentes Olympiades. Depuis toujours, le charme flamboyant d'Unter den Linden émanait de son mélange architectural dissonant. A présent, cette flamboyance était devenue grossièreté. Le chapeau mou des artistes bohèmes avait cédé la place au casque à pointe.

Le café Kranzler, au coin de Friedrichstrasse, étant fort couru des touristes et par conséquent les prix pratiqués fort élevés, je m'étonnais que Neumann l'ait choisi comme lieu de rendez-vous. Je le trouvai assis devant une tasse de moka et un morceau de gâteau auquel il

avait à peine touché.

— Que se passe-t-il ? fis-je en m'asseyant face à lui. Tu as perdu l'appétit ?

Neumann jeta un regard dédaigneux à son assiette.

— C'est comme notre gouvernement, dit-il. Ça a l'air bon, mais ça n'a le goût de rien. Ils ont remplacé la crème par une saloperie d'ersatz. (J'appelai le garçon et commandai deux cafés.) Herr Gunther, j'aimerais que nous fassions vite. Je dois aller à Karlshorst cet après-midi.

— Oh ! Oh ! Tu as un tuyau ?

— Eh bien, à vrai dire... J'éclatai de rire.

— Neumann, je ne parierais jamais sur le même cheval que toi, même s'il était aussi rapide que l'express de Hambourg !

— Alors, allez vous faire foutre et n'en parlons plus, répliqua-t-il. Neumann était le spécimen humain le moins attractif qui se puisse trouver. Ses sourcils, joints par un paillason de poils hirsutes, se tortillaient comme deux chenilles agonisantes. Derrière des verres de lunettes que d'innombrables traces de doigts rendaient opaques s'agitaient des yeux gris perpétuellement inquiets. Il abaissait sans cesse le regard vers le sol comme s'il craignait de s'y aplatir d'une seconde à l'autre. Il recrachait la fumée de sa cigarette à travers des dents si noires de nicotine qu'on aurait dit deux rangées de pieux pourris.

— Dis-moi, Neumann, tu n'as pas de problème particulier en ce moment ?

Il s'efforça d'adopter une expression flegmatique.

— Je dois un peu de fric à des gens, c'est tout.

— Beaucoup ?

— Dans les deux cents.

— Et tu vas à Karlshorst pour essayer d'en gagner une partie, c'est ça ?

Il haussa les épaules.

— Et alors ? (Il éteignit sa cigarette et en chercha une autre dans ses poches.) Vous auriez une clope ? Je viens de finir ma dernière.

Je balançai mon paquet sur la table.

— Garde-le, dis-je en allumant nos deux cigarettes. Deux cents marks, hein ? Tu sais quoi ? Je pourrais peut-être t'aider à les rembourser. Peut-être même en restera-t-il un peu pour toi. En échange d'un petit renseignement. Neumann leva un sourcil.

— Quel genre de renseignement ?

Je tirai une bouffée et la gardai dans les poumons.

— Je cherche le nom d'un perceur de coffre. Un professionnel qui aurait piqué des diamants il y a environ une semaine.

Il retroussa les lèvres en secouant la tête.

— J'en ai pas entendu parler, Herr Gunther.

— Eh bien si tu apprends quelque chose, fais-moi signe.

— En revanche, dit-il en baissant la voix, j'ai un tuyau qui pourrait vous mettre bien avec la Gestapo.

— A savoir ?

— Je connais la planque d'un sous-marin juif, dit-il avec un sourire mauvais.

— Neumann, tu sais très bien que ce genre de truc ne m'intéresse pas.

Mais en prononçant ces mots, je songeai soudain à Frau Heine, ma cliente, et à son fils.

— Eh, attends une minute. Comment s'appelle ce Juif ?

Le sourire qu'eut Neumann en me le disant était répugnant. Il vivait dans un univers mental guère plus évolué que celui de l'éponge des grands fonds. Je lui brandis mon index sous le nez.

— Si j'apprends que ce type s'est fait coincer, je saurai qui l'a balancé. Et je te jure, Neumann, je t'arracherai les paupières. Tiens-toi-le pour dit.

— Qu'est-ce qui vous prend ? couina-t-il. Depuis quand vous prenez-vous pour un justicier ?

— Sa mère est une de mes clientes. Avant d'effacer définitivement ce type de ton esprit, je veux que tu me donnes son adresse pour que je la prévienne.

— Bon, d'accord, d'accord, mais ça vaut un petit quelque chose, non ?

Je sortis mon portefeuille et lui donnai 20 marks. Puis j'inscrivis sur un papier l'adresse qu'il me donna.

— Tu ferais vomir une mouche à merde, fis-je. Maintenant dis-moi ce que tu sais sur ce perceur.

Il fronça les sourcils d'un air exaspéré.

— Je viens de vous dire que je ne savais rien.

— Tu mens.

— Je vous assure, Herr Gunther, je ne sais rien du tout. Sinon je vous le dirais. Vous savez bien que j'ai besoin de cet argent, non ?

Il déglutit et épongea la sueur perlant à son front avec un mouchoir qui était une véritable insulte à l'hygiène publique. Fuyant mon regard, il écrasa sa cigarette à moitié fumée.

— Tu n'as pas le comportement de quelqu'un qui ne sait rien, insistai-je. Je crois plutôt que tu as peur.

— Non, dit-il sans conviction.

— Tu as déjà entendu parler de la Brigade anti-pédés ? (Il fit non de la tête.) Je les connaissais bien quand j'étais dans la police. J'étais en train de me dire que si tu m'as caché quelque chose, je leur toucherais bien deux mots à ton sujet. Je leur dirai que tu es un sale

petit pédé puant.

Il me regarda avec un mélange d'incrédulité et d'indignation.

— Est-ce que j'ai l'air d'un pédé ? Vous savez bien que c'est pas vrai.

— Moi oui, mais pas eux. Et qui croiront-ils, à ton avis ?

— Ne faites pas ça, supplia-t-il en me prenant le poignet.

— D'après ce qu'on m'a dit, les tantouzes ne sont pas à la fête en KZ.

Neumann examina son café d'un air sinistre.

— Espèce de salopard, soupira-t-il. Deux cents, vous avez dit, plus une prime ?

— Cent tout de suite, et deux cents autres plus tard si tes renseignements sont valables.

Il fut agité d'une série de tics.

— Vous ne savez pas ce que vous me demandez, Herr Gunther. Il y a tout un réseau impliqué dans cette histoire. S'ils apprennent que je vous ai parlé, mon compte est bon.

Le genre de réseau qu'évoquait Neumann était une sorte de syndicat d'anciens détenus officiellement chargés de la réhabilitation des criminels. Ces réseaux avaient des clubs aux noms respectables, leurs statuts et leurs règlements insistaient sur les activités sportives et les réunions fraternelles qu'ils étaient censés animer. De temps à autre, un de ces réseaux organisait un grand banquet – tous les membres étaient très riches – auquel étaient conviés en tant qu'invités d'honneur des avocats et des responsables de la police. Mais en vérité, derrière cette façade semi-respectable, les réseaux n'étaient, dans l'Allemagne de cette époque, que les structures institutionnalisées du crime organisé.

— Lequel est-ce ? demandai-je.

— La Force allemande.

— Rassure-toi, ils ne sauront rien. De toute façon, ils ne sont pas aussi puissants qu'il y a quelques années. Le seul à marcher en ce moment, c'est le Parti.

— La répression les a forcés à mettre la pédale douce sur la prostitution et la came, dit-il, mais les réseaux contrôlent encore les jeux, le racket sur les devises, le marché noir, le trafic de passeports, les prêts usuriers et l'écoulement de marchandises volées. (Il alluma une cigarette.) Croyez-moi, Herr Gunther, ils sont encore puissants. Mieux vaut ne pas se mettre en travers de leur route. (Il baissa la voix et se pencha vers moi.) J'ai même entendu dire qu'ils viennent de dessouder un vieux Junker[16] qui travaillait pour le Premier ministre. Qu'est-ce que vous dites de ça, hein ? Les flics ne savent même pas qu'il est mort.

Je fouillai dans mes méninges et finis par retrouver le nom

figurant dans le carnet d'adresses de Jeschonnek.

— Ce Junker, ça ne serait pas un certain von Greis, par hasard ?

— Je ne sais pas son nom. Tout ce que je sais, c'est qu'il est mort et que les flics sont toujours à sa recherche.

Il secoua négligemment sa cigarette au-dessus du cendrier.

— Maintenant, parle-moi de ce perceur.

— A vrai dire, j'ai entendu deux ou trois petites choses sur cette affaire. Il y a à peu près un mois, un type du nom de Kurt Mutschmann est sorti de la prison de Tegel après y avoir tiré deux ans. D'après ce qu'on raconte, ce Mutschmann est un véritable artiste. Il serait capable d'écarter les jambes d'une nonne en état de rigor mortis. Mais les flics ne sont pas au courant de ses talents. Il a été en cabane parce qu'il avait piqué une bagnole. Rien à voir avec ce qu'il fait d'habitude. Enfin, bref, il appartient à la Force allemande, et quand il est sorti, le réseau l'a pris en charge. Au bout d'un moment, ils l'ont mis sur un coup. Je ne sais pas ce que c'était. Mais là où ça devient intéressant, Herr Gunther, c'est que le big boss de la Force allemande, Red Dieter, a lancé un contrat sur Mutschmann parce que celui-ci l'aurait doublé. À la suite de quoi Mutschmann s'est envolé, et personne ne sait où il est.

— Tu dis que Mutschmann était un professionnel ?

— Un des meilleurs.

— À ton avis, est-il capable de tuer ?

— Moi, je ne le connais pas, dit Neumann, mais d'après ce qu'on m'a dit, c'est un artiste. Je ne pense pas que tuer soit dans ses habitudes.

— Que sais-tu de Red Dieter ?

— Une ordure. Il peut tuer quelqu'un aussi facilement que d'autres se grattent le nez.

— Où puis-je le trouver ?

— Vous me promettez de ne pas lui dire mon nom, Herr Gunther ? Même sous la menace d'un pistolet ?

— Promis, mentis-je en songeant que ma loyauté n'irait tout de même pas jusque-là.

— Bon, alors essayez de voir au restaurant Rheingold, sur Potsdamer Platz. Ou alors au Germania Roof. Et je vous conseille de vous munir d'un pétard.

— Ta sollicitude me touche, Neumann.

— Je pensais plutôt à mon argent, rectifia-t-il. Vous m'avez promis 200 marks de plus si mes renseignements étaient bons. Sans oublier les 100 marks tout de suite.

Je sortis à nouveau mon portefeuille et y pris deux billets de cinquante. Il les examina à la lumière pour vérifier leur authenticité.

— Tu plaisantes ?

Neumann me retourna un regard vide.

— Pourquoi ? dit-il en empochant prestement les billets.

— Pour rien, dis-je. (Je me levai et laissai tomber des pièces sur la table.) Une dernière chose. Te souviens-tu quand tu as entendu parler pour la première fois du contrat sur Mutschmann ?

Neumann parut réfléchir, ce qui était tout à fait inhabituel.

— Eh bien maintenant que j'y repense, ça devait être il y a une semaine, à peu près au moment où j'ai entendu dire que ce Junker s'était fait buter.

Je descendis Unter den Linden vers l'ouest en direction de Pariser Platz et de l'hôtel Adlon.

Je pénétrai dans le hall somptueux de l'hôtel, avec ses piliers carrés de marbre noir veiné de jaune. L'œil tombait partout sur de magnifiques objets d'arts et le marbre luisait dans tous les coins. Je me dirigeai vers le bar, bourré de journalistes étrangers et de membres du personnel diplomatique, et demandai au barman, un vieil ami, de me donner une bière pendant que j'appelais Bruno Stahlecker à l'Alex.

— Allo ? C'est moi, Bernie.

— Qu'est-ce que tu veux, Bernie ?

— Tu connais un certain Gehrard von Greis ? demandai-je. Il y eut un long silence.

— Et toi ? fit Bruno.

D'après le ton de sa voix, il voulait savoir si j'en connaissais plus long sur von Greis que je n'aurais dû.

— Pour le moment, ce n'est qu'un nom sur un morceau de papier.

— C'est tout ?

— J'ai aussi entendu dire qu'il avait disparu.

— Je peux savoir qui te l'a dit ?

— Allons, Bruno, tu deviens indiscret. C'est mon petit doigt qui me l'a dit, ça te va ? Peut-être que si j'en savais un peu plus je pourrais vous aider à le retrouver.

— Bernie, nous avons en ce moment deux affaires très délicates sur les bras, et tu veux fourrer ton nez dans les deux. Je vais finir par me faire du souci pour toi.

— Si ça peut te rassurer, je te promets de me coucher tôt ce soir. Donne-moi un tuyau, Bruno.

— Ça fera deux dans la même semaine.

— Je te revaudrai ça.

— J'espère bien.

— Alors je t'écoute. Stahlecker baissa la voix.

— Tu as entendu parler de Walther Funk ?

— Funk ? Non, je ne crois pas. Attends un peu. C'est pas une grosse huile de la finance ?

— Il a été conseiller économique de Hitler. Aujourd'hui, il est

président du Département culturel du Reich. Il semblerait que lui et Herr von Greis avaient un certain penchant l'un pour l'autre. Von Greis était le petit ami de Funk.

— Je croyais que le Führer ne supportait pas les pédés ?

— Il ne supporte pas non plus les estropiés. Je me demande comment il va réagir quand il s'apercevra que Goebbels est boiteux.

C'était une vieille blague, mais je ris quand même.

— C'est donc pour ça que cette affaire est entourée d'une telle discrétion ? suggèrai-je. Ces révélations pourraient embarrasser Funk, et donc le gouvernement, c'est ça ?

— Pas seulement. Von Greis et Goering sont de vieux amis. Ils ont fait la guerre dans la même unité. Goering a pistonné von Greis pour le faire entrer chez IG Farben, la grosse boîte de chimie. Et, récemment, il était devenu l'agent de Goering, qui se servait de son nom pour acheter des œuvres d'art et autres babioles. Le Reichskriminaldirektor tient à retrouver von Greis aussi vite que possible. Nous cherchons depuis une semaine et nous n'avons aucune piste. Lui et Funk avaient un petit nid d'amour dans Privatstrasse. La femme de Funk n'était même pas au courant. Mais il n'y est pas passé depuis un bon moment.

Je sortis de ma poche le bout de papier sur lequel j'avais recopié une adresse du carnet de Jeschonnek. C'était dans Derfflinger-strasse.

— Privatstrasse, tu dis ? Pas d'autre adresse ?

— Pas que nous sachions.

— Tu t'occupes de cette affaire, Bruno ?

— Plus maintenant. C'est Dietz qui a pris les commandes.

— Mais il travaille aussi sur l'affaire Pfarr, non ?

— Oui, je crois.

— Et ça ne t'intrigue pas ?

— Je ne sais pas, Bernie. Pour l'instant je dois mettre un nom sur un type avec une queue de billard dans le nez. Je n'ai pas de temps pour fouiner.

— Tu veux parler de celui qu'on a repêché dans le canal ? Bruno poussa un soupir irrité.

— Un de ces jours, je finirai bien par t'apprendre un truc que tu ne sauras pas déjà.

— C'est Illmann qui m'en a parlé. Je l'ai rencontré par hasard l'autre soir.

— Ouais ? Et où ça ?

— A la morgue. C'est là où j'ai rencontré ton client. Un type pas mal. Peut-être bien que c'était von Greis.

— Non, j'y ai déjà pensé. Von Greis a une aigle impériale tatouée sur l'avant-bras droit. Bon, Bernie, il faut que j'y aille. Et pour la centième fois, ne me cache rien. Si tu apprends quelque chose, dis-le-moi. Comme j'ai le patron sur le dos toute la journée, ça me faciliterait

les choses.

— Comme je t'ai dit, Bruno, je t'en dois une.

— Deux. Tu m'en dois deux, Bernie.

Je raccrochai et passai un autre coup de téléphone, cette fois au directeur de la prison de Tegel. Je pris rendez-vous avec lui et commandai une autre bière. Pendant que je la buvais, je griffonnai des formules algébriques sur un bout de papier en espérant qu'elles m'éclaireraient sur la marche à suivre. Mais quand j'eus fini mon verre, mon esprit était plus embrouillé que jamais. L'algèbre n'a jamais été mon fort. J'ignorai où j'allais, mais je me dis que j'aurais tout le loisir de m'en préoccuper une fois que j'y serais.

Derfflingerstrasse était proche à la fois du tout nouveau ministère de l'Air installé à l'angle de Wilhelmstrasse et de Leipziger Strasse, et du palais présidentiel de Leipzigerplatz. C'était fort pratique pour von Greis : il pouvait y attendre son maître, chef de la Luftwaffe et Premier ministre de Prusse.

L'appartement de von Greis était situé au troisième étage d'un bel immeuble résidentiel. Ne voyant pas de concierge dans l'entrée, je montai directement au troisième. Je manœuvrai le heurtoir de la porte et attendis. Au bout d'une minute ou deux, je me penchai pour jeter un coup d'œil à travers la fente de la boîte aux lettres. Lorsque je relâchai l'abattant, je vis à ma grande surprise la porte s'ouvrir en grand.

Je ne fus pas long à comprendre que l'appartement avait été fouillé, sans ménagement, de fond en comble. Le parquet du long couloir était jonché de livres, de papiers, d'enveloppes et de chemises de dossiers, ainsi que d'une quantité impressionnante d'éclats de verre provenant des vitrines brisées d'une grande bibliothèque.

M'avançant dans le couloir, je dépassai une ou deux portes avant de me figer sur place en entendant une chaise racler dans une des pièces s'ouvrant un peu plus loin. Je glissai instinctivement la main vers mon arme, pour m'apercevoir avec dépit que je l'avais laissée dans la voiture. J'allais m'emparer d'un sabre de cavalerie accroché au mur lorsque j'entendis derrière moi une semelle faisant crisser un bout de verre, tandis qu'un coup violent sur la nuque me précipitait dans un puits sans fond.

Pendant ce qui me parut durer des heures, mais qui n'était probablement que quelques minutes, je restai prostré dans un trou noir. Reprenant peu à peu conscience, je sentis qu'on me fouillait les poches tandis qu'une voix inconnue me parvenait de très loin. Puis on me saisit sous les épaules, on me traîna sur quelques kilomètres et on me fourra la tête sous une cascade glacée.

Je m'ébrouai, levai la tête et clignai des yeux vers l'homme qui m'avait assommé. C'était une sorte de géant avec une bouche énorme et de grosses joues qu'on aurait dites bourrées de mie de pain. La chemise qu'il portait ressemblait à la blouse en usage chez les

coiffeurs, et son cou était du genre auquel on fixe habituellement un joug. Les manches de sa veste étaient comme deux sacs pleins de patates et s'arrêtaient haut sur l'avant-bras, découvrant des mains et des poignets qui avaient la forme et la couleur de deux homards bouillis. Je repris péniblement ma respiration, secouai ma tête endolorie et m'assis avec précaution, tenant mon cou des deux mains.

— Seigneur, avec quoi m'avez-vous frappé ? Avec une traverse de chemin de fer ?

— Désolé, fit mon agresseur, mais quand j'ai vu que vous alliez prendre ce sabre, j'ai préféré vous calmer un peu.

— Heureusement que vous ne cherchiez pas à m'assommer, sinon... (Je hochai la tête en direction de mes papiers que le géant tenait dans ses grosses pattes.) Vous savez déjà qui je suis. Je peux savoir à qui j'ai l'honneur ? Il me semble que j'en ai le droit.

— Rienacker, Wolf Rienacker, de la Gestapo. Vous étiez un flic de l'Alex à une époque, non ?

— Exact.

— Et maintenant, vous êtes à votre compte. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Je cherche Herr von Greis.

Je jetai un regard circulaire. La pièce était en grand désordre, mais je n'eus pas l'impression qu'il y manquait beaucoup de choses. Une belle soupière trônait sur une commode dont les tiroirs étaient éparpillés à terre. Plusieurs dizaines de tableaux étaient soigneusement rangés contre les murs. Il était évident que celui qui avait fouillé l'appartement n'était pas un simple cambrioleur, mais qu'il cherchait un objet particulier.

— Je vois, fit-il en opinant lentement de la tête. Mais savez-vous qui est le propriétaire des lieux ?

Je haussai les épaules.

— Je pensais que c'était Herr von Greis. Rienacker secoua la barrique lui servant de tête.

— Non, il ne l'occupait que de temps à autre. Cet appartement appartient à Hermann Goering. Peu de gens en connaissent l'existence. Très peu de gens.

Il alluma une cigarette et me lança le paquet. J'en allumai une et la fumai avec plaisir tout en remarquant le tremblement de ma main.

— Donc, le premier mystère, reprit Rienacker, c'est comment vous l'avez appris. Le deuxième, pourquoi vous vouliez voir Herr von Greis. Peut-être cherchez-vous la même chose que ceux qui sont passés avant vous ? Et le troisième mystère, c'est où se trouve von Greis. Peut-être se cache-t-il, peut-être est-il séquestré, peut-être est-il mort. Je ne sais pas. On a fouillé cet appartement il y a une semaine. Je suis revenu aujourd'hui pour voir si quelque chose ne m'avait pas échappé la

première fois. Et voilà que vous débarquez sans crier gare, dit-il en aspirant une longue bouffée de sa cigarette qui, dans sa main, ressemblait à une dent de bébé plantée sur un jambon. Jusque-là, vous êtes ma seule piste dans cette affaire, alors, j'attends vos explications.

Je me redressai, arrangeai ma cravate et rectifiai mon col détrempé.

— Je ne comprends pas, commençai-je. Un ami à l'Alex m'a dit que la police n'est pas au courant de cette adresse, et je vous trouve ici. Cela me conduit à penser que vous, ou les gens pour qui vous travaillez, préférez rester discrets à ce sujet. Vous aimeriez bien mettre la main sur von Greis, ou au moins sur ce qui lui vaut la sollicitude de pas mal de gens. Or ce n'est ni l'argenterie ni les tableaux, puisqu'ils sont toujours là.

— Continuez.

— Vous me dites que cet appartement appartient à Goering, j'en conclus donc que vous travaillez pour lui. Il n'y a aucune raison pour que Goering fasse des cadeaux à Himmler. Après tout, Himmler lui a soufflé le contrôle de la police et de la Gestapo. Cela expliquerait que Goering ne soit pas chaud pour éclairer la lanterne des hommes de Himmler.

— Vous oubliez que je travaille pour la Gestapo.

— Rienacker, j'ai peut-être le crâne fragile, mais je ne suis pas stupide. Nous savons tous les deux que Goering a de nombreux amis dans la Gestapo. Ce n'est pas étonnant, puisque c'est lui qui l'a créée.

— Vous auriez fait un bon détective, vous savez.

— Mon client ne tient pas plus que vous à ce que les flics viennent mettre leur nez dans ses affaires. Nous pourrions nous entendre, vous et moi. Mon client s'est fait voler une toile qu'il s'est procurée en dehors des circuits officiels, si vous voyez ce que je veux dire. C'est pourquoi il serait préférable que les flics n'en sachent rien. (Devant l'absence de réaction du taureau, je poursuivis.) On a volé ce tableau chez lui il y a environ deux semaines. Il m'a demandé de le retrouver. Je connais un peu le milieu des marchands, et je sais que Hermann Goering est un grand amateur d'art. D'après ce qu'on dit, il a rassemblé, pas toujours par des moyens irréprochables, une collection entière de tableaux de maîtres dans les caves de Karinhall. Je sais également qu'il a un agent, Herr von Greis, qu'il utilise pour ses achats de tableaux. C'est pourquoi je suis venu ici. Qui sait, le tableau que je cherche se trouve peut-être dans cette pièce.

— Peut-être, fit Rienacker. En supposant que je vous croie. C'est un tableau de qui et représentant quoi ?

— C'est un Rubens, dis-je en me félicitant de la facilité avec laquelle j'improvisais. Deux femmes nues au bord d'une rivière. Il a pour titre *Les Baigneuses* ou quelque chose dans ce genre. J'en ai une

photo dans mon bureau.

— Et qui est votre client ?

— Je crains de ne pouvoir vous dévoiler son nom. Rienacker fit jouer les phalanges massives de son poing.

— Je pourrais peut-être vous persuader de me le dire. J'accueillis la menace avec un haussement d'épaules.

— Je ne vous le dirais toujours pas. Non pas par loyauté envers mon client, mais tout simplement à cause de la prime rondelette si je retrouve ce tableau. Cette affaire est ma première occasion de me faire un gros paquet de blé, et ce n'est pas la perspective de quelques côtes cassées qui me fera lâcher.

— Très bien, fit Rienacker. Jetez un coup d'œil à ces tableaux si ça vous chante, mais si vous trouvez le vôtre, il faudra que je m'assure de votre histoire avant de vous laisser l'emporter.

Je me remis debout sur des jambes flageolantes et m'approchai des rangées de tableaux. Je ne m'y connais pas beaucoup en matière d'art, mais je sais reconnaître une belle pièce quand j'en vois une, et celles qui se trouvaient rassemblées dans l'appartement de Gøring étaient toutes de première qualité. Je constatai avec soulagement qu'aucun des tableaux ne représentait un couple de femmes nues, de sorte que je n'eus pas à deviner s'il était de Rubens ou pas.

— Je ne le vois pas, dis-je au bout d'un moment. Mais je vous remercie de m'avoir laissé regarder.

Rienacker hocha la tête.

Je récupérai mon chapeau dans le couloir et le posai délicatement sur mon crâne douloureux.

— Je travaille au siège de Charlottenstrasse, au coin de Französische Strasse.

— Oui, je connais, dis-je. A côté du restaurant Lutter und Wegner, non ? (Rienacker acquiesça.) Et ne vous inquiétez pas. Si j'apprends quelque chose, je vous contacte aussitôt.

— C'est dans votre intérêt, grogna-t-il tandis que je sortais sur le palier.

En arrivant à mon bureau, je trouvai une visiteuse dans la salle d'attente.

Grande et bien roulée, elle portait un ensemble noir qui donnait à sa silhouette les formes d'une guitare espagnole. Sa courte jupe moulante faisait ressortir une belle paire de fesses, tandis que sa veste cintrée enveloppait une ample poitrine. Ses cheveux bruns étaient coiffés d'un chapeau noir à bord relevé. Elle tenait un sac de toile noire à poignée et à fermeture blanches et un livre qu'elle posa à mon arrivée.

Ses yeux bleus et sa bouche délicatement soulignée de rouge me gratifièrent d'un sourire d'une désarmante gentillesse.

— Herr Gunther, j'imagine. Je suis Inge Lorenz, une amie d'Eduard Müller, du Berliner Morgenpost.

Nous nous serrâmes la main, et j'ouvris la porte de mon bureau.

— Entrez et asseyez-vous.

Elle parcourut la pièce du regard et renifla une ou deux fois. Mon bureau sentait encore le tablier de barman.

— Désolé pour l'odeur, il y a eu un petit incident, expliquai-je en allant ouvrir la fenêtre.

Lorsque je me retournai, je la découvris juste derrière moi.

— La vue est impressionnante, remarqua-t-elle.

— Pas mal, oui.

— Avez-vous lu le roman de Döblin, *Berlin Alexanderplatz* ?

— Je n'ai pas beaucoup de temps pour lire en ce moment, dis-je. Et il y a aujourd'hui si peu de choses qui vailtent la peine d'être lues.

— Oui, naturellement, le livre est interdit, dit-elle, mais vous devriez profiter de ce qu'il est de nouveau distribué pour le lire.

— Je ne comprends pas.

— Vous n'avez pas remarqué ? On retrouve les écrivains interdits dans les librairies. Grâce aux Jeux olympiques. Pour que les touristes ne pensent pas que le régime est aussi répressif qu'on le dit. Bien sûr, les livres seront retirés dès la fin des Jeux mais on devrait les lire, ne serait-ce que parce qu'ils sont interdits.

— Je vous remercie. J'y réfléchirai.

— Avez-vous une cigarette ?

J'ouvris la boîte en argent posée sur mon bureau et la lui tendis en la tenant par le couvercle. Elle en prit une et me laissa la lui allumer.

— L'autre jour, dans un café de Kurfurstendamm, j'en ai allumé une sans y penser, et un vieux grincheux est aussitôt venu me faire un sermon sur les devoirs de la mère et de l'épouse allemandes. Il tombait mal. Ce n'est pas à 39 ans que je vais me mettre à pondre des petits militants pour le Parti. Je suis ce qu'on appelle une ratée eugénique.

Elle s'assit dans un des fauteuils et croisa ses jolies jambes. Je ne voyais pas ce qu'il y avait de raté chez elle, à part peut-être le choix des cafés qu'elle fréquentait.

— On en est arrivé à un point où une femme ne peut pas sortir dans la rue même légèrement maquillée sans se faire traiter de putain.

— Vous n'avez pas l'air du genre à vous laisser influencer par ce qu'on dit de vous, dis-je. Et pour ce qui me concerne, j'aime qu'une femme ressemble à une femme, et non à une paysanne de la Hesse.

— Merci, Herr Gunther, dit-elle en souriant. C'est très aimable à vous.

— Müller m'a dit que vous aviez travaillé au DAZ[17] ?

— C'est exact. J'ai été virée lorsque le Parti a lancé sa campagne

d'« élimination des femmes du marché du travail ». Un moyen très astucieux de résoudre le problème du chômage, n'est-ce pas ? Il suffit de proclamer qu'une femme a déjà un travail, à savoir s'occuper de son foyer et de ses enfants. Si elle n'est pas mariée, on lui fait comprendre que ce serait dans son intérêt de se trouver rapidement un mari. Un raisonnement d'une logique effrayante.

— De quoi vivez-vous depuis ?

— J'ai travaillé un moment en free-lance. Mais je dois avouer, Herr Gunther, que je n'ai plus un sou, c'est pourquoi je suis venue vous voir. Müller m'a dit que vous cherchiez des informations sur Hermann Six. Laissez-moi essayer de vous vendre ce que je sais. Vous faites une enquête sur lui ?

— Non, je travaille pour lui.

— Oh ! dit-elle d'un air décontenancé.

— Mais la façon dont il m'a engagé m'a donné envie d'en connaître plus long à son sujet, expliquai-je. Et pas seulement de savoir où il a été à l'école. Disons qu'il m'a agacé. Je n'aime pas qu'on me dise ce que je dois faire, voyez-vous.

— Ce n'est pas une attitude très conseillée aujourd'hui.

— Non, vous avez raison, dis-je en lui souriant. Cinquante marks vous paraîtraient-ils un prix raisonnable pour vos informations ?

— Si nous disions plutôt 100 ? Je vous garantis que vous ne serez pas déçu.

— Mettons-nous d'accord sur 75 et une invitation au restaurant.

— Marché conclu.

Nous nous serrâmes la main pour sceller notre accord.

— Avez-vous apporté un dossier, Fräulein Lorenz ?

— Appelez-moi Inge, je vous en prie. Pas besoin de dossier, tout est là, ajouta-t-elle en se tapotant le front.

Et elle se mit à raconter.

— Hermann Six, fils d'un des hommes les plus riches d'Allemagne, est né en avril 1881, neuf ans jour pour jour avant que notre Führer bien-aimé ne vienne au monde. Puisque vous avez évoqué ses études, sachez qu'il les a suivies au Kônig Wilhelm Gymnasium de Berlin. Ensuite, il a fait ses armes à la Bourse, puis il est entré dans l'affaire de son père, les aciéries Six.

» Ardent patriote, le jeune Six organisa, en compagnie de Fritz Thyssen, autre héritier d'une très grosse fortune, la résistance à l'occupation française de la Ruhr en 1923. Lui et Thyssen furent arrêtés et emprisonnés en raison de ces activités. Mais la ressemblance entre eux s'arrête là car, à la différence de Thyssen, Six n'a jamais apprécié Hitler. Conservateur nationaliste, il n'a jamais été national-socialiste, et s'il a parfois soutenu le Parti, ce fut par simple pragmatisme, pour ne pas dire par pur opportunisme.

» Il eut comme première femme Lisa Vögler, ex-comédienne au Théâtre national de Berlin, qui lui donna une fille, Grete, en 1911. Lorsque Lisa mourut de tuberculose en 1934, Six se remaria avec l'actrice Ilse Rudel.

A ce stade de son récit, Inge Lorenz se leva et commença à arpenter la pièce tout en parlant. Dès lors j'eus de la difficulté à me concentrer : lorsqu'elle me tournait le dos je regardais son derrière, et lorsqu'elle me faisait face je regardais son ventre.

— Je vous ai dit que Six n'éprouvait aucune sympathie pour le Parti. C'est vrai. Mais il est tout aussi opposé aux syndicats, et il a apprécié la façon dont le Parti les a neutralisés dès son accession au pouvoir. Mais c'est le prétendu socialisme du Parti qui lui reste en travers de la gorge. Ça et la politique économique du gouvernement. Six faisait partie des quelques hommes d'affaires importants qui, en 1933, furent conviés à une réunion secrète au palais présidentiel, réunion au cours de laquelle Hitler et Goering exposèrent les conceptions national-socialistes en matière d'économie. Ces industriels versèrent plusieurs millions de marks au Parti à la suite de la promesse de Hitler d'éliminer les bolcheviks et de rétablir l'armée. Cette lune de miel fut cependant de courte durée. Comme beaucoup d'autres industriels allemands, Six est favorable à l'expansion du commerce et à la multiplication des échanges. En ce qui concerne en particulier la sidérurgie, il préférerait acheter ses matières premières à l'étranger parce qu'elles y sont moins chères. Or Goering ne veut pas en entendre parler. Il pense que l'Allemagne devrait être autosuffisante, aussi bien en minerai de fer qu'en tout autre chose. Il tient à contrôler le niveau de la consommation et des exportations, et l'on comprend aisément pourquoi.

Elle s'interrompt, attendant que je lui fournisse cette explication si simple.

— Eh bien, pourquoi ? fis-je.

Elle eut un geste d'impatience et soupira en secouant la tête.

— Mais enfin, voyons ! Vous savez aussi bien que moi que l'Allemagne se prépare à la guerre, et au regard de cette priorité, une politique économique conventionnelle est inadéquate.

Je hochai la tête en m'efforçant d'avoir l'air intelligent.

— Oui, oui, je vois ce que vous voulez dire.

Elle s'assit sur l'accoudoir de son fauteuil et croisa les bras.

— J'ai discuté avec quelqu'un qui travaille encore au DAZ, reprit-elle, et cette personne m'a dit qu'une rumeur courait selon laquelle d'ici deux mois, Goering serait chargé du deuxième plan économique quadriennal. Or, étant donné sa volonté affichée de mettre sur pied des usines de matières premières étatisées afin de garantir une livraison régulière de produits stratégiques – entre autres, de minerai

de fer –, on conçoit l'hostilité de Six à ses projets. Voyez-vous, la sidérurgie a souffert d'une surproduction considérable durant la dépression. Et Six ne veut pas assumer les investissements nécessaires pour que l'Allemagne devienne autosuffisante en minerai de fer parce qu'il sait très bien qu'une fois le boom du réarmement terminé, il se retrouvera surcapitalisé, avec des usines qui produiront un acier et un métal trop chers en raison du coût exorbitant de la production et de l'achat des matières premières domestiques. Il ne pourra plus vendre son acier à l'étranger parce qu'il coûtera trop cher. Naturellement, Six est favorable à ce que l'économie allemande se développe au rythme du marché. Et à mon avis, il va faire tout son possible pour persuader les autres industriels de s'opposer aux projets de Goering. Mais s'ils refusent de le soutenir, personne ne peut dire ce qu'il est capable de faire. Il ne reculera devant aucun moyen, même le plus tordu. C'est pourquoi je le soupçonne, mais ce ne sont que des soupçons, d'être en contact avec certains membres de la pègre.

Les arcanes de l'économie allemande n'avaient qu'une importance marginale à mes yeux, mais les contacts possibles de Six avec la pègre m'intéressaient au plus haut point.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Eh bien, d'abord, la manière dont la grève a été brisée lorsque les ouvriers de la sidérurgie ont cessé le travail, dit-elle. Certains de ceux qui ont tabassé les ouvriers avaient des liens avec le milieu. Beaucoup d'entre eux étaient d'anciens prisonniers de droit commun et faisaient partie d'un réseau, une de ces prétendues associations pour la réhabilitation des criminels.

— Vous souvenez-vous du nom de ce réseau ? Elle secoua la tête.

— Ce ne serait pas la Force allemande, par hasard ?

— Je ne me le rappelle pas, dit-elle en fronçant les sourcils. Mais je pourrais probablement retrouver les noms des individus impliqués, si cela peut être utile.

— Oui, essayez, dis-je, et essayez aussi de retrouver tout ce que vous pourrez sur la façon dont cette grève a été brisée.

Elle me raconta beaucoup d'autres choses par la suite, mais j'en avais déjà largement pour mes 75 marks. Avoir appris tout ça sur mon très secret client me donnait enfin l'impression de mieux contrôler la situation. Et après tout ce que l'ex-journaliste venait de me dire, je songai brusquement qu'elle pourrait m'être très utile.

— Que diriez-vous de travailler pour moi ? J'ai besoin de quelqu'un pour m'assister, qui puisse faire des recherches dans les archives et être ici de temps en temps. Je pense que c'est un travail qui vous conviendrait. Je pourrais vous donner, disons, 60 marks par semaine. En liquide, pour ne pas mettre au courant les gens du ministère du Travail. Plus tard, je pourrais vous augmenter si nos

affaires marchent bien. Qu'en dites-vous ?

— Eh bien, si vous pensez vraiment que... (Elle haussa les épaules.) Evidemment, cet argent me serait bien utile.

— Alors c'est entendu. (Je réfléchis quelques instants.) Je suppose que vous avez gardé des contacts dans les journaux et dans certaines administrations. Connaissez-vous par hasard quelqu'un au DAF ?

Elle réfléchit une minute en tripotant les boutons de sa veste.

— Il y avait bien quelqu'un, dit-elle d'un air songeur. Un de mes ex. Il est dans les SA. Mais que voulez-vous savoir ?

— Appelez-le et demandez-lui de vous emmener dîner ce soir.

— Mais je ne l'ai pas vu depuis des mois, dit-elle. Et la dernière fois, j'ai eu un mal fou à le convaincre de me laisser tranquille. Une vraie sangsue !

Ses yeux bleus me jetèrent un regard anxieux.

— Je veux que vous découvriez ce qui intéressait tellement Paul Pfarr, le gendre de Six, au DAF, pour qu'il s'y rende plusieurs fois par semaine. Essayez aussi d'apprendre le plus possible de choses sur sa maîtresse, je sais qu'il en avait une. Je veux tout savoir, vous m'entendez ?

— Alors j'ai intérêt à mettre une seconde culotte, fit-elle. Ce type a des mains de sage-femme.

L'espace d'une seconde, je ressentis l'aiguillon de la jalousie en imaginant cet individu en train d'essayer de la séduire. Je songeai que, un jour ou l'autre, je ferais peut-être la même tentative.

— Je vais lui demander de m'emmener voir un spectacle, dit-elle en me tirant de ma rêverie érotique. Peut-être même que j'arriverai à le saouler un peu.

— Bonne idée, dis-je. Et si ce salopard ne veut rien entendre, proposez-lui de l'argent.

La prison de Tegel est située au nord-ouest de Berlin, entre un petit lac et les logements ouvriers de l'usine de locomotives Borsig. Longeant Seidelstrasse, je vis surgir, tel un dinosaure émergeant de la boue d'un marécage, les murs de brique de l'établissement.

Et lorsque, avec un claquement sinistre, la lourde porte de bois se referma derrière moi, occultant la lumière du soleil comme si on venait d'éteindre une vulgaire ampoule électrique, j'éprouvai une certaine sympathie pour les détenus d'une des prisons les plus dures d'Allemagne.

Les gardiens vaquaient à leurs occupations routinières dans le vaste hall d'entrée. L'un d'eux, affublé d'un visage de bouledogue, puant le savon carbonique et transportant un trousseau de clés de la taille d'un pneu, me conduisit à travers un labyrinthe de couloirs carrelés de faïence jaunâtre jusqu'à une cour pavée, exigüe, au centre de laquelle se dressait la guillotine. La vue de cet instrument terrifiant provoque toujours en moi un frisson d'épouvante. Depuis que le Parti était au pouvoir, elle fonctionnait à plein régime, et en ce moment même, on la préparait en vue des exécutions prévues pour le lendemain à l'aube.

Le gardien me fit franchir une porte en chêne, puis nous grimpâmes quelques marches recouvertes d'un tapis et longeâmes un couloir menant à une porte en acajou. Le gardien y frappa, attendit quelques secondes et me fit signe d'entrer. Le Dr Konrad Spiedel, directeur de la prison, se leva de derrière son bureau pour m'accueillir. Nous nous étions rencontrés des années auparavant, lorsqu'il dirigeait la prison de Brauweiler, près de Cologne. Il ne m'avait pas oublié.

— Oui, vous vouliez vous renseigner sur le compagnon de cellule d'un certain prisonnier, se souvint-il en m'indiquant un fauteuil. C'était à propos d'un cambriolage de banque.

— Vous avez une excellente mémoire, Herr Doktor, remarquai-je.

— J'avoue que ce souvenir n'est pas vraiment le fait du hasard, expliqua-t-il. Ce même homme est actuellement enfermé ici, sous une autre inculpation.

Spiedel était un homme de haute taille, large d'épaules et âgé

d'une cinquantaine d'années. Il portait une cravate Schiller et une veste bavaroise vert olive. A sa boutonnière était épinglé l'écusson de soie noir et blanc sur lequel étaient brodés l'arc et les épées croisées des anciens combattants.

— Il se trouve que je suis ici pour une raison assez similaire à celle de la dernière fois, expliquai-je. Vous avez eu ici, jusqu'à récemment, un prisonnier du nom de Kurt Mutschmann. J'aimerais que vous me parliez de lui.

— Mutschmann, oui, je m'en souviens. Ma foi, que puis-je vous en dire ? Sinon qu'il est resté tranquille durant son séjour ici, et qu'il paraissait être un type plutôt raisonnable. (Spiedel se leva, se dirigea vers son classeur à dossiers qu'il explora.) Ah ! le voilà ! Mutschmann, Kurt Mutschmann, 36 ans. Inculpé de vol de voiture en avril 1934, condamné à deux ans d'emprisonnement. Adresse déclarée : Cicerostrasse, numéro 29, à Halensee.

— Y est-il retourné après sa libération ?

— Ça, je l'ignore. Mutschmann est marié, mais d'après son dossier, sa femme n'est venue le voir qu'une seule fois en prison. Il n'a pas dû trouver grand monde pour l'accueillir à sa sortie.

— A part sa femme, a-t-il eu d'autres visiteurs ? Spiedel consulta son dossier.

— Un seul, de l'Association des anciens détenus, une organisation d'entraide à laquelle nous devons faire confiance, bien que j'entretienne quelques doutes quant à son honnêteté. Le visiteur était un certain Kasper Tillessen. Il est venu voir Mutschmann deux fois.

— Mutschmann avait-il un compagnon de cellule ?

— Oui, le numéro 7888319, H. J. Bock. (Il tira un autre dossier du tiroir.) Hans Jürgen Bock, 38 ans. Condamné à six ans de prison pour avoir battu et estropié un membre de l'ex-Syndicat de la métallurgie en mars 1930.

— Un briseur de grève ?

— Oui.

— Auriez-vous ses coordonnées ? Spiedel secoua la tête.

— Malheureusement non. Son dossier a été renvoyé aux archives de l'Alex. (Il marqua une pause.) Hum... voilà qui pourra peut-être vous aider. Lors de sa libération, Bock a déclaré qu'il avait l'intention de résider à la pension Tillessen, sur Chamissoplatz, numéro 17, à Kreuzberg. Et ce même Kasper Tillessen a également rendu visite à Bock pour le compte de l'Association des anciens détenus. C'est tout ce que j'ai, dit-il en me regardant d'un air vague.

— Merci, c'est déjà beaucoup, dis-je. Vous êtes bien aimable de m'avoir accordé un peu de votre temps.

Spiedel prit un air sincère pour me déclarer avec solennité :

— Monsieur, c'est pour moi un grand plaisir d'aider celui qui a

déféré Gormann à la justice.

Je crois bien que dans dix ans, je tirerai encore les dividendes de cette affaire Gormann.

Lorsqu'une femme ne vient voir qu'une seule fois son mari au cours de ses deux années de détention, il est peu probable qu'elle lui prépare un gâteau le jour de sa libération. Mais il n'était pas impossible que Mutschmann l'ait revue après sa sortie, ne serait-ce que pour lui flanquer une raclée. Je décidai donc d'aller la voir. Il faut toujours s'acquitter en premier lieu de ce qui paraît évident. C'est une des règles de base de mon travail.

Ni Mutschmann ni sa femme ne vivaient encore à l'adresse de Cicerostrasse. Une voisine m'apprit que Frau Mutschmann s'était remariée et qu'elle habitait à présent Ohmstrasse, dans les logements Siemens. Je lui demandai si quelqu'un d'autre que moi l'avait cherchée, mais elle me répondit par la négative.

Il était 19 h 30 lorsque j'arrivai en vue des logements Siemens. Un millier de maisons, toutes semblables, bâties en briques passées à la chaux, abritaient les employés des usines électriques Siemens. Rien ne m'aurait déplu davantage que de vivre dans un morceau de sucre au milieu de centaines d'autres morceaux de sucre, mais je savais que le Troisième Reich commettait au nom du progrès des choses bien pires que l'homogénéisation des logements ouvriers.

Debout, sur le seuil, je reniflai une odeur de cuisine qui me parut être du porc, et je réalisai soudain que j'étais affamé et épuisé. J'aurais aimé être chez moi, ou en train d'assister à quelque spectacle divertissant en compagnie d'Inge. J'aurais préféré être n'importe où plutôt que de me retrouver en face de la brune au visage crayeux qui m'ouvrit la porte. Elle essuya ses mains marbrées de rose sur un tablier taché de graisse et m'examina d'un œil suspicieux.

— Frau Buverts ? fis-je en l'appelant par son nouveau nom tout en espérant que ce n'était pas elle.

— C'est moi, répondit-elle d'un ton aigre. Et vous, qui êtes-vous ? Rematquez, c'est pas difficile à deviner. Vous sentez tellement le poulet que vous en avez presque des plumes. Alors je vais vous dire une bonne chose et ensuite vous pourrez dégager. Ça fait plus d'un an et demi que je l'ai pas vu. Et si jamais vous le trouvez, vous pourrez lui dire qu'il n'a pas intérêt à venir me chercher. Il est aussi bienvenu ici que la queue d'un Juif dans le cul de Goering. Et vous aussi, d'ailleurs.

Ce sont ces petites démonstrations de courtoisie et d'humour délicat qui font tout l'intérêt de ce métier.

Plus tard ce soir-là, peu après 23 heures, j'entendis des coups violents frappés à ma porte. Je n'avais pas bu avant de m'endormir, et pourtant je me réveillai avec la tête lourde. Je gagnai le couloir d'un

pas incertain lorsque la vision de la silhouette à demi effacée du corps de Walther Kolb dessinée par terre à la craie me tira de ma torpeur. Je fis demi-tour pour aller prendre mon second pistolet. On frappa de nouveau impatiemment à ma porte, et une voix d'homme se fit entendre.

— Hé, Gunther ! c'est moi, Rienacker. Ouvrez, il faut que je vous parle.

— Notre dernière conversation me fait encore mal.

— Allons, vous n'allez pas me dire que vous êtes fâché ?

— Moi non, mais mon crâne n'a pas très envie de vous revoir. Surtout à cette heure-ci.

— Ne soyez pas rancunier, Gunther, fit Rienacker. Ce que j'ai à vous dire est important. Il y a peut-être de l'argent pour vous.

Après un long silence, Rienacker reprit la parole, cette fois avec un brin d'irritation dans la voix.

— Gunther, ouvrez, bon sang ! Vous n'avez aucune raison d'avoir la trouille. Si j'étais venu vous arrêter, j'aurais défoncé la porte.

Ce n'était pas faux. Je lui ouvris donc. Il jeta un regard prudent sur l'arme braquée sur sa silhouette massive, comme s'il admettait que, cette fois, il n'avait pas l'avantage.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, on dirait ?

— Détrompez-vous, Rienacker. Je vous ai reconnu au bruit de vos phalanges heurtant les marches.

Son ricanement expulsa de ses poumons un nuage de vieille fumée de cigarette.

— Habillez-vous, dit-il. Je vous emmène faire un tour. J'hésitai.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Vous n'avez pas confiance ? dit-il en souriant de mon appréhension.

— Oh, ce n'est pas ça. Pourquoi aurais-je peur quand un type de la Gestapo frappe à ma porte au milieu de la nuit et me demande si je ne veux pas faire un tour dans sa grosse voiture noire ? J'ai peut-être les genoux qui tremblent, mais c'est l'émotion : je devine que vous nous avez réservé la meilleure table chez Horcher.

— Quelqu'un d'important veut vous voir, dit-il en bâillant. Quelqu'un de très important.

— Je parie qu'on m'a sélectionné pour le lancer de bouses de vache aux Jeux olympiques, pas vrai ?

Rienacker pâlit et ses narines se mirent à s'ouvrir et à se contracter comme deux bouillottes qui se vident. Il commençait à perdre patience.

— Bon, d'accord, j'ai compris. Il faut que j'y aille, que je le veuille ou non. Je vais m'habiller, annonçai-je en me dirigeant vers la salle de bains. Et n'essayez pas de vous rincer l'œil.

La voiture était une grosse Mercedes noire. J'y grimpai sans un mot. Deux espèces de gargouilles étaient assises à l'avant et, par terre, entre les deux banquettes, gisait un homme à demi conscient, les mains menottées dans le dos. Il faisait sombre mais d'après les gémissements qu'il proférait, je compris qu'il avait été sévèrement battu. Rienacker monta à ma suite. Profitant du recul que lui imprima la voiture au démarrage, l'homme entravé ébaucha un mouvement pour se relever. Il récolta la pointe du croquenot de Rienacker sous l'oreille.

— Qu'a-t-il fait ? Oublié de boutonner sa braguette ?

— C'est un rouge, rétorqua Rienacker d'un air aussi outragé que s'il venait d'arrêter un violeur d'enfants. Une saloperie de facteur de nuit. On l'a coincé la main dans le sac, en train de distribuer des tracts du KPD dans les boîtes aux lettres.

Je secouai la tête.

— Je vois que ce boulot est toujours aussi risqué.

Il fit mine de ne pas avoir entendu et cria au chauffeur :

— On va déposer ce connard et, ensuite, on fonce à Leipzigstrasse. Sa Majesté n'aime pas attendre.

— On le dépose ou on le balance du pont Schöneberg ?

— Pourquoi pas ? fit Rienacker en riant.

Il sortit une flasque de la poche de son manteau et but une longue gorgée. J'avais trouvé le tract en question dans ma propre boîte aux lettres la veille au soir. Il était en grande partie consacré à ridiculiser le Premier ministre prussien. Au cours des semaines précédant les Olympiades, la Gestapo faisait tout son possible pour écraser la résistance communiste à Berlin. Des milliers de Kozis avaient été arrêtés et envoyés en KZ comme Orianenburg, Columbia Haus, Dachau et Buchenwald. Mettant tous ces éléments bout à bout, je réalisai soudain qui on m'emmenait voir.

La voiture s'arrêta au commissariat de Grolmanstrasse et l'une des gargouilles extirpa le prisonnier de sous nos pieds. Je ne donnai pas cher de sa peau. Si j'avais jamais vu quelqu'un destiné à une leçon de natation nocturne dans le Landwehrkanal, c'était bien lui. Ensuite nous repartîmes vers l'est par Berlinerstrasse et Charlottenburger Chaussée, l'axe transversal de la capitale, décoré à l'occasion des Jeux d'une foule de drapeaux noir, blanc et rouge que Rienacker contempla d'un œil morne.

— Conneries de Jeux olympiques, grogna-t-il. Comme si on avait de l'argent à foutre en l'air.

— Là, je dois reconnaître que je suis d'accord avec vous.

— A quoi ça rime, j'aimerais bien le savoir ? Nous sommes ce que nous sommes, alors pourquoi prétendre le contraire ? Toute cette mascarade me fout en rogne. Est-ce que vous réalisez qu'on est en

train de rafler des putes à Munich et à Hambourg pour renflouer le marché berlinois qui a été nettoyé à la suite du décret des Pouvoirs d'urgence ? Savez-vous qu'on a de nouveau légalisé le jazz nègre ? Que dites-vous de ça, Gunther ?

— Dire une chose et en faire une autre, c'est typique de notre gouvernement.

Il me regarda d'un drôle d'air.

— A votre place, je ne crierais pas ce genre de choses sur les toits, fit-il.

Je secouai la tête.

— Rienacker, vous le savez très bien : ce que je dis n'a aucune espèce d'importance tant que je peux être utile à votre patron. J'aurais beau être Karl Marx et Moïse personnifiés, il s'en battrait l'œil si je pouvais lui rendre service.

— Alors, vous feriez mieux de le ménager. Vous ne retrouverez jamais un client si important.

— Ils disent tous la même chose, dis-je.

Juste avant la porte de Brandebourg, la voiture tourna dans Hermann Goering Strasse. Alors que nous passions devant l'ambassade d'Angleterre, je remarquai que toutes les lumières étaient allumées et que des dizaines de limousines étaient garées devant le bâtiment. La voiture ralentit et s'engagea dans l'allée d'accès de l'imposant bâtiment voisin. Tandis que le conducteur abaissait sa vitre pour que le SS de garde nous identifie, nous entendîmes le brouhaha de la réception se déroulant sur les pelouses.

Rienacker et moi attendîmes dans une pièce de la taille d'un court de tennis. Au bout de quelques instants, un homme mince et de haute taille, vêtu de l'uniforme de la Luftwaffe, nous informa que Goering se changeait et qu'il nous recevrait dans dix minutes.

Le palais du Premier ministre était clinquant, avec un décor d'un pesant mauvais goût, et son emplacement en pleine ville soulignait le ridicule de ses prétentions bucoliques. Rienacker s'installa dans un fauteuil pseudo-médiéval et garda le silence tout en me surveillant du coin de l'œil.

— Charmant, fis-je.

Puis je m'absorbai dans la contemplation d'une tapisserie des Gobelins représentant des scènes de chasse mais qui aurait pu contenir la reproduction grandeur nature du dirigeable Hindenburg. La seule lumière de la pièce provenait d'une lampe posée sur l'immense bureau Renaissance, et formée de deux candélabres d'argent surmontés d'abat-jour en parchemin. La lumière illuminait trois photographies : l'une de Hitler qui, en chemise brune et baudrier de cuir des SA, avait tout d'un boy-scout ; les deux autres représentaient sans doute les deux femmes de Goering, sa première, Karin, décédée, et l'actuelle,

Emmy. À côté des photos était posé un gros volume à reliure de cuir dont la couverture était ornée d'un blason, probablement celui de Goering. Je me dis que ce poing enveloppé d'un gant en cotte de mailles et brandissant une masse d'armes aurait été pour les nazis un emblème infiniment plus approprié que la svastika.

Je m'assis à côté de Rienacker, qui m'offrit une cigarette. Nous patientâmes une heure, peut-être plus, avant d'entendre des voix derrière la porte. Lorsque celle-ci s'ouvrit, nous nous levâmes. Deux hommes en uniforme de la Luftwaffe pénétrèrent dans la Pièce à la suite de Goering qui, à ma grande stupéfaction, portait un lionceau dans les bras. Il l'embrassa sur la tête, lui tira les oreilles et le déposa sur le tapis de soie.

— Allez, va jouer, Mucki, et pas de bêtises, hein !

L'animal grogna d'un air joyeux, trotтина jusqu'à la fenêtre et se mit à jouer avec le pompon du rideau.

Goering me parut d'autant plus gros qu'il était plus petit que je l'imaginai. Il portait un gilet de chasse de cuir vert, une chemise de flanelle blanche, un pantalon blanc et des chaussures de tennis blanches.

— Hello ! fit-il en me serrant la main avec un large sourire. Quelque chose d'animal se dégageait de lui, et ses yeux bleus et durs luisaient d'intelligence. Il avait plusieurs bagues aux doigts, dont un gros rubis.

— Je vous remercie d'être venu et m'excuse de vous avoir fait attendre. Les affaires de l'Etat, vous comprenez...

Ne sachant trop quoi répondre, je l'assurai qu'il n'y avait pas de mal. De près, je fus frappé par sa peau rose et lisse de bébé, et me demandai s'il la talquait. Nous nous assîmes. Durant plusieurs minutes, avec un entrain presque puéril, il répéta sur tous les tons qu'il était enchanté de ma visite, avant de consentir enfin à s'expliquer.

— J'ai toujours rêvé de rencontrer un vrai détective privé, dit-il. Dites-moi, avez-vous lu les romans de Dashiell Hammett ? Bien qu'il soit américain, je le trouve fantastique.

— Non, il se trouve que je ne les ai pas lus.

— Ha ! Eh bien je vous assure que vous devriez ! Je vous prêterai une édition allemande de La Moisson rouge. Cela vous plaira beaucoup, j'en suis certain. Portez-vous une arme, Herr Gunther ?

— Parfois, oui, quand je le juge plus prudent. Goering arbora un visage de collégien ravi.

— Et ce soir, en portez-vous une ? Je secouai la tête.

— Mon ami Rienacker me l'a déconseillé, de peur d'effrayer votre chat.

— Dommage, fit Goering, j'aurais aimé voir l'arme d'un vrai privé.

Il se rencogna dans son fauteuil, lequel était aussi massif qu'un butoir de chemin de fer, et adressa un signe de la main à l'un de ses subordonnés. L'assistant apporta un dossier et le déposa devant Goering, qui l'ouvrit et le parcourut durant quelques instants. Je présumai que ce dossier me concernait. Ces derniers temps, je voyais tant de dossiers sur moi que je commençais à me sentir comme un cas médical particulièrement intéressant.

— Je vois ici que vous êtes un ancien policier. Très bien noté, à ce qu'il paraît. Vous pourriez être commissaire, aujourd'hui. Pourquoi avez-vous démissionné ?

En disant ces mots, il sortit de sa poche une petite boîte laquée, fit tomber deux pilules roses dans sa grosse paume puis les avala avec un verre d'eau en attendant ma réponse.

— Je n'aimais pas les plats qu'on nous servait à la cantine, monsieur. (Il rit bruyamment.) Mais avec le respect que je vous dois, monsieur le Premier ministre, vous connaissez certainement la cause de mon départ, puisque, à l'époque, vous étiez chef de la police. Je n'ai jamais fait un secret de mon opposition à la purge des policiers soi-disant peu sûrs. Beaucoup d'entre eux étaient des amis. Beaucoup ont perdu leur retraite. Certains ont même perdu la vie.

Un sourire se dessina lentement sur les lèvres de Goering. Avec son large front, son regard froid, le grondement de sa voix sourde, son sourire de prédateur et son gros ventre paresseux, il avait tout du tigre mangeur d'hommes. Et comme s'il avait lu dans mes pensées, il se pencha pour attraper le lionceau et l'étendit en travers de ses cuisses vastes comme un divan. L'animal cligna des paupières d'un air endormi, impassible sous les caresses et les taquineries de son maître. On aurait dit que Goering admirait son propre rejeton.

— Vous voyez, dit-il à l'adresse des officiers qui l'accompagnaient. Cet homme n'est soumis à personne. Et il n'a pas peur de dire ce qu'il a sur le cœur. C'est la vertu de l'indépendance. Il n'y a aucune raison pour que cet homme me rende service. Il a le culot de me le rappeler, alors qu'un autre se serait tu. Je peux avoir confiance en un tel homme.

Je hochai la tête en direction du dossier posé sur son bureau.

— Je parie que c'est Diels qui a concocté ce petit curriculum.

— Et vous avez raison. J'ai hérité de votre dossier, ainsi que de nombreux autres, lorsqu'il a perdu sa place à la tête de la Gestapo au profit de la crotte de poulet qui l'occupe aujourd'hui. C'est le dernier service qu'il a pu me rendre.

— Puis-je me permettre de vous demander ce qu'il est devenu ?

— Bien sûr. Il est toujours sous mes ordres, quoique à une position moins élevée, puisqu'il est directeur des transports des usines Hermann Goering, à Cologne[18].

Göering énonça son propre nom sans la moindre trace d'hésitation ou d'embarras. Il devait considérer comme la chose la plus naturelle du monde qu'une grosse entreprise porte son nom.

— Voyez-vous, reprit-il, je n'oublie jamais les gens qui m'ont rendu service, n'est-ce pas, Rienacker ?

La réponse du gros flic fusa à la vitesse d'une balle traçante.

— C'est exact, monsieur. Tout à fait exact.

La voix de son maître, pensai-je tandis qu'un serviteur apportait au Premier ministre un grand plateau avec du café, du vin de Moselle et des œufs brouillés. Göering se jeta dessus comme s'il n'avait rien mangé de la journée.

— Je ne suis peut-être plus à la tête de la Gestapo, dit-il, mais de nombreux policiers, comme Rienacker ici présent, me sont restés fidèles malgré Himmler.

— De très nombreux policiers, précisa Rienacker avec un sourire épanoui.

— Ils me tiennent au courant de ce que mijote la Gestapo, dit-il en essuyant délicatement ses grosses lèvres avec une serviette. Bien. Herr Gunther, Rienacker m'a appris qu'il vous avait trouvé dans mon appartement de Derflingerstrasse cet après-midi. Comme il vous l'a peut-être déjà expliqué, je prête cet appartement à un de mes amis qui est mon agent confidentiel dans certains domaines. Cet homme, vous le savez, s'appelle Gehrard von Greis, et il a disparu depuis plus d'une semaine. D'après ce que m'a dit Rienacker, vous pensez qu'il avait pu être contacté par un individu cherchant à lui vendre un tableau volé. Un nu de Rubens, pour être précis. Je ne sais pas du tout comment vous en êtes arrivé à penser qu'il pourrait être utile de consulter mon agent, et je n'ai aucune idée non plus de la façon dont vous vous êtes procuré l'adresse de cet appartement. Mais vous m'impressionnez, Herr Gunther.

— Je vous remercie, monsieur le Premier ministre.

Qui sait ? pensai-je. Avec un peu d'entraînement, je parviendrais peut-être à me montrer aussi obséquieux que Rienacker.

— Vos états de service dans la police sont éloquents, et je ne doute pas que vous soyez un enquêteur tout aussi efficace.

Il finit sa collation, avala un grand verre de vin de Moselle et alluma un énorme cigare. Contrairement à ses deux aides et à Rienacker, il ne montrait aucun signe de fatigue, et je commençais à me poser des questions sur la nature exacte de ses petites pilules roses. Il souffla un rond de fumée et poursuivit :

— Gunther, je veux être votre client. Je veux que vous retrouviez Gehrard von Greis, de préférence avant la Sipo. Non qu'il soit coupable de quoi que ce soit, vous comprenez, mais il détient une information confidentielle que je préférerais ne pas voir tomber entre

les mains de Himmler.

— Quel genre d'information confidentielle, monsieur le Premier ministre ?

— J'ai peur de ne pas pouvoir vous le dire.

— Ecoutez, monsieur, dis-je. Si je dois ramer, je veux savoir si le bateau prend l'eau ou pas. C'est la différence entre un flic salarié et moi. Lui n'a pas de questions à poser. C'est le privilège de l'indépendance.

Goering hocha la tête.

— J'admire les gens aux manières directes, fit-il. Et quand je dis que je vais faire quelque chose, je le fais et je le fais comme il faut. Je suppose qu'il est inutile de vous engager sans vous faire entièrement confiance. Mais vous devez comprendre, Herr Gunther, que cela vous impose certaines obligations. Si vous veniez à trahir ma confiance, vous le payeriez très cher.

Je n'en doutais pas un instant. Je dormais déjà tellement peu ces derniers temps que les quelques heures d'insomnie supplémentaires que me vaudrait la connaissance des petits secrets de Goering n'allaient pas aggraver notablement la situation. De toute façon, je ne pouvais plus reculer. Et il était probable qu'il y avait pas mal d'argent à la clé dans cette affaire. Or j'ai comme principe de ne pas laisser échapper une grosse somme d'argent quand elle est à ma portée. Il avala deux autres pilules roses. Il avait l'air de les prendre au rythme où je fumais mes cigarettes.

— Monsieur le Premier ministre, Rienacker vous dira que, lorsque nous nous sommes rencontrés dans votre appartement cet après-midi, il m'a demandé le nom de celui qui m'a chargé de récupérer le Rubens. J'ai refusé de le lui donner. Il m'a menacé de me l'extorquer par la force, mais je n'ai pas cédé.

— C'est exact, confirma Rienacker en se penchant en avant.

— Je traite tous mes clients sur le même pied, poursuivis-je. Discrétion et confidentialité garanties. Je ne resterais pas longtemps en activité si je dérogeais à cette règle.

Goering opina du chef.

— Merci de votre franchise, dit-il. Et maintenant, laissez-moi être franc à mon tour. Dans la bureaucratie du Reich, beaucoup de postes sont pourvus avec mon accord, de sorte qu'il arrive fréquemment qu'un ancien collègue ou une relation d'affaires me demandent une petite faveur. Je ne le leur reproche pas, et si je le peux, je les aide. Mais, naturellement, je leur demande une faveur en échange. Car c'est ainsi que marche le monde, n'est-ce pas ? Mes fonctions m'ont également permis de rassembler une mine de renseignements dans laquelle je puise pour faire aboutir mes projets. En effet, avec ce que je sais, il est plus facile de persuader les gens de partager mon point

de vue. Et ce point de vue doit être le plus précis possible, et ce pour le bien de la Patrie. Même aujourd'hui, de nombreux membres du gouvernement et de l'administration ne sont pas d'accord avec ce que le Führer et moi-même avons défini comme prioritaire pour la croissance de l'Allemagne, afin que notre magnifique pays puisse assumer la place qui lui revient dans le monde.

Il marqua une pause, s'attendant peut-être à ce que je me lève d'un bond pour tendre le bras et entonner avec enthousiasme quelques strophes du Horst Wessel Lied. Mais je restai immobile, hochant patiemment la tête en attendant qu'il arrive au cœur du problème.

— Von Greis était l'instrument de ma volonté, susurra-t-il d'une voix veloutée, aussi bien que l'expression de mon point faible. Il était chargé de faire l'intermédiaire pour mes achats de tableaux, mais aussi de collecter des fonds à mon profit.

— Vous voulez dire que c'était un artiste de l'extorsion de fonds ?

Göering papillota des paupières en souriant.

— Herr Gunther, il est tout à votre crédit d'être si honnête, et si objectif, mais je vous prierai de ne pas franchir certaines limites. Je suis moi-même un homme impulsif, mais je n'en fais pas une vertu. Comprenez bien une chose : toute action se justifie si elle est accomplie pour le bien de l'Etat. Il faut parfois se montrer impitoyable. C'est Goethe, je crois, qui disait que l'on pouvait être soit vainqueur et dirigeant, soit sujet et perdant, que l'on devait souffrir à défaut de triompher, que l'on était soit le marteau, soit l'enclume. Me comprenez-vous ?

— Oui, monsieur, mais cela m'aiderait encore plus de savoir avec qui von Greis était en affaires.

Göering secoua la tête.

— Je ne peux pas vous le révéler. J'insiste encore une fois sur la discrétion et la confidentialité que requièrent cette affaire. Il vous faudra travailler dans le noir.

— Très bien, je ferai de mon mieux. Avez-vous une photo de ce monsieur ?

Il ouvrit un tiroir et en sortit un petit cliché qu'il me tendit.

— Cette photo a cinq ans, dit-il, mais il n'a pas beaucoup changé.

J'examinai le personnage. Comme beaucoup d'Allemands, ses cheveux clairs étaient coupés très court, à l'exception d'un ridicule accroche-cœur tombant sur son large front. Le visage, à la peau par endroits froissée comme un vieux paquet de cigarettes, était barré par une moustache passée à la cire qui le faisait ressembler à un de ces Junkers qu'on peut voir dans de vieux numéros de Jugend.

— Il a un tatouage au bras droit, ajouta Göering. Une aigle impériale.

— Très patriotique, dis-je.

Je glissai la photo dans ma poche et demandai une cigarette. L'un des aides me tendit la boîte en argent et me donna du feu avec son propre briquet.

— Je crois savoir que, selon la police, sa disparition aurait peut-être quelque chose à voir avec son homosexualité.

Je ne mentionnai pas l'information de Neumann selon laquelle le réseau de la Force allemande aurait assassiné un aristocrate. Tant que je ne l'avais pas vérifiée, il valait mieux garder cette carte pour plus tard.

— C'est fort possible en effet, admit Goering avec une certaine gêne. Il est exact que son homosexualité le conduisait parfois dans des endroits dangereux et, une fois au moins, lui a causé des ennuis avec la police. J'ai toutefois réussi à le tirer d'affaire. Mais Gehrard n'a pas tenu compte de cet avertissement. Il a même entamé une liaison avec un fonctionnaire haut placé, liaison que j'ai stupidement laissé continuer dans l'espoir qu'elle obligerait Gehrard à se montrer plus discret.

Je pris cette information avec des pincettes. A mon idée, il était beaucoup plus probable que Goering avait toléré cette liaison afin de compromettre Funk – un rival politique de petite envergure – pour ensuite le mettre dans sa poche. En admettant qu'il ne s'y trouvait pas déjà.

— Von Greis avait-il d'autres amants ?

Goering haussa les épaules et se tourna vers Rienacker. Celui-ci se redressa et dit :

— Aucun régulier, d'après ce que nous savons. Mais il est difficile de le dire avec certitude. Les pédés se cachent depuis la promulgation des Pouvoirs d'urgence, et la plupart de leurs boîtes, comme l'Eldorado, ont été fermées. Mais Herr von Greis se débrouillait pour avoir des liaisons passagères.

— Cela pourrait être une explication, dis-je. Il se peut que, lors d'une de ses randonnées nocturnes dans quelque bas-fond, ce monsieur ait été interpellé par les agents locaux de la Kripo, passé à tabac et envoyé aussitôt en KZ. Il se peut que plusieurs semaines s'écoulaient avant que vous ne soyez au courant.

L'ironie de la situation ne m'échappait pas. Il était piquant d'évoquer la disparition de son serviteur avec l'homme responsable de tant d'autres disparitions. Je me demandais s'il en était également conscient.

— En toute objectivité, monsieur, et vu les circonstances actuelles, poursuivis-je, on doit se considérer comme chanceux lorsqu'on disparaît uniquement pour une ou deux semaines.

— Des recherches ont été entreprises dans cette direction, précisa Goering, mais vous avez raison d'évoquer cette possibilité. En dehors

de cette piste, c'est désormais à vous de jouer. D'après les renseignements qu'a recueillis Rienacker sur votre compte, il semble que la recherche de personnes disparues soit votre spécialité. Mon assistant vous versera de l'argent et vous fournira tout ce qu'il vous faudra. Avez-vous d'autres questions ?

Je réfléchis quelques instants.

— J'aimerais mettre un téléphone sur écoute.

Je savais que le Forschungsamt (le Directorate de la recherche scientifique, installé dans les bâtiments de l'ancien ministère de l'Air), qui s'occupait de ce genre de choses, était placé sous le contrôle de Goering. On disait que Himmler lui-même devait obtenir l'autorisation de Goering pour mettre quelqu'un sur écoute. Je suspectai ce dernier d'utiliser cette facilité pour compléter les dossiers que lui avait légués Diels.

Goering sourit.

— Vous êtes bien informé, remarqua-t-il. Je n'y vois pas d'inconvénient, si vous le jugez utile. (Il se tourna alors vers un de ses assistants.) Vous vous en occuperez. Je veux que cette demande soit considérée comme prioritaire. Vous transmettez à Herr Gunther une transcription quotidienne des communications.

— Bien, monsieur, fit l'assistant.

J'inscrivis les numéros concernés sur un morceau de papier et les lui remis. Puis Goering se leva.

— Ceci est votre affaire la plus importante, dit-il en me posant légèrement la main sur l'épaule, pour me raccompagner à la porte tandis que Rienacker nous suivait à distance respectueuse. Et si vous la résolvez, vous pourrez compter sur ma générosité.

Et si j'échouais ? Pour l'instant, je préférais oublier cette possibilité.

Je regagnai mon appartement à l'aube. Dans les rues, la brigade anti-graffiti s'employait à effacer avant le lever du jour les slogans tracés durant la nuit par les militants du KPD : « Front rouge vaincra ! » ou « Vive Thaelman ! Vive Tœrgler ! »

Il n'y avait pas deux heures que j'avais fermé l'œil que je fus tiré de mes rêves par un vacarme de sirènes et de coups de sifflets. C'était un exercice d'alerte aérienne.

J'enfouis la tête sous mon oreiller, essayant d'ignorer le responsable de secteur qui tambourinait à ma porte, mais je savais qu'il faudrait justifier plus tard mon absence, et que, faute d'explication valable, j'écoperais d'une amende.

Une demi-heure plus tard, lorsque les sirènes et les sifflets signalèrent la fin de l'exercice, il me parut inutile de retourner au lit. J'achetai donc un litre de lait et me préparai une énorme omelette.

Inge arriva au bureau peu après 9 heures. Elle s'assit en face de moi pendant que je terminais la rédaction des derniers renseignements glanés sur mes affaires en cours.

— Avez-vous vu votre ami ? lui demandai-je au bout d'un moment.

— Nous sommes allés au théâtre.

— Oui ? Et qu'avez-vous vu ?

Je m'aperçus que je voulais tout savoir de leur soirée, y compris des détails qui n'avaient rien à voir avec Paul Pfarr.

— Le Garçon de courses. C'était assez mauvais, mais Otto a semblé apprécier. Il a même insisté pour payer ma place.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Nous sommes allés à la brasserie Baarz. Un endroit affreux, bourré de nazis. Tout le monde se levait et saluait le poste de radio quand on entendait le Horst Wessel Lied on Deutschland uber Ailes. J'ai dû faire comme les autres, pourtant, je déteste ce salut hitlérien. J'ai l'impression de héler un taxi. Otto a beaucoup éclusé et il est devenu très loquace. J'ai pas mal bu moi aussi, c'est pourquoi je me sens un peu vaseuse ce matin. (Elle alluma une cigarette.) Otto m'a dit ne pas très bien connaître Pfarr. Pfarr était à peu près autant apprécié au DAF qu'un caillou dans une chaussure ; ce n'est pas étonnant

puisqu'il était chargé d'enquêter sur la corruption et la fraude au sein de l'Union du travail. Son enquête a provoqué l'arrestation de deux trésoriers du Syndicat des transports, qui ont été envoyés en KZ : le président du comité d'achat de l'imprimerie Ullstein, dans Kochstrasse, a été inculpé de détournement de fonds et exécuté ; Rolf Togotzes, trésorier du Syndicat des métallurgistes, a été expédié à Dachau ; et la liste n'est pas finie. Paul Pfarr s'était fait un nombre considérable d'ennemis. Il semble qu'on ne l'ait pas beaucoup pleuré au DAF quand on a appris sa mort.

— Avez-vous découvert sur quoi il travaillait au moment de sa mort ?

— Non. Il était toujours très discret sur ses activités. Il travaillait avec des indicateurs jusqu'à ce qu'il ait amassé suffisamment de preuves pour établir une accusation.

— Travaillait-il seul au DAF, ou avec des collègues ?

— Sa seule collaboratrice était une sténographe, Marlene Sahm. Elle a tapé dans l'œil de ce cher Otto, et il l'a invitée plusieurs fois à sortir avec lui. Ça n'a pas débouché sur grand-chose. Le pauvre, il aura passé sa vie à déboucher sur rien... Mais il se souvenait de son adresse. (Inge ouvrit son sac et feuilleta un petit carnet.) Nollendorfstrasse, numéro 23. Elle saura probablement sur quoi travaillait Pfarr.

— Votre ami Otto m'a tout l'air d'un homme à femmes. Inge éclata de rire.

— C'est exactement ce qu'il m'a dit à propos de Pfarr. Il était presque sûr que Pfarr trompait sa femme et qu'il avait une maîtresse. Il l'a vu plusieurs fois dans une boîte de nuit avec la même femme. Il paraît que Pfarr était tout gêné d'être découvert. D'après Otto, elle était très belle, mais habillée de manière un peu trop voyante. Il ne se souvient pas de son nom, mais c'est quelque chose comme Vera ou Eva.

— A-t-il mis la police au courant ?

— Non. Ils ne lui ont rien demandé, et comme il préfère ne pas avoir affaire à la Gestapo...

— Vous voulez dire qu'ils ne l'ont même pas interrogé ?

— Apparemment non. Je secouai la tête.

— Je me demande à quoi ils jouent. (Je restai silencieux une minute avant d'ajouter :) A propos, merci d'avoir accepté de le sonder. J'espère que cela n'a pas été trop désagréable.

Elle fit non de la tête.

— Et vous, qu'avez-vous fait ? s'enquit-elle. Vous avez l'air fatigué.

— J'ai travaillé tard. Et je n'ai pas beaucoup dormi. J'ai été réveillé par un de ces foutus exercices d'alerte.

Je me massai le crâne pour le faire revenir à la vie. Je ne lui

parlai pas de Göering. Elle n'avait pas à en savoir plus qu'il n'était nécessaire. C'était plus prudent.

Ce matin-là, elle portait une robe de coton vert sombre avec un col à godets et des poignets de dentelle blanche. Durant un bref moment, je m'abandonnai à une délicieuse rêverie où je lui soulevais sa robe, puis me familiarisais avec la courbe de ses fesses et la profondeur de son sexe.

— Cette fille, la maîtresse de Pfarr. Irons-nous la voir ? demanda Inge.

Je secouai la tête.

— Les flics l'apprendraient et je ne veux pas leur faire cette faveur. Ils sont sur les dents pour la trouver, inutile de leur faciliter le boulot.

Je décrochai mon téléphone et communiquai à l'opératrice le numéro personnel de Six. Ce fut Farraj, le maître d'hôtel, qui répondit.

— Bernhard Gunther à l'appareil. Puis-je parler à Herr Six ou à Herr Haupthändler ?

— Navré, monsieur, ils sont en réunion à l'extérieur ce matin. Ensuite je crois qu'ils doivent assister à la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. Puis-je transmettre un message à l'un ou à l'autre ?

— Oui, aux deux. Dites-leur que j'approche.

— Ce sera tout, monsieur ?

— Oui, ils comprendront. Mais dites-leur bien à tous les deux, je vous prie, Farraj.

— Entendu, monsieur. Je reposai le téléphone.

— Parfait, dis-je. C'est le moment d'y aller.

Le trajet en U-Bahn jusqu'au zoo nous coûta 10 pfennigs. La station du zoo avait été spécialement repeinte pour les Olympiades, et l'on avait même redonné une couche de blanc aux maisons qui l'entouraient. Mais au-dessus de la ville, au-dessus même du dirigeable Hindenburg qui sillonnait le ciel de la capitale en remorquant un grand drapeau olympique, s'amassaient de gros nuages menaçants. Tandis que nous émergions de la station, Inge leva la tête et remarqua :

— Ça leur ferait les pieds s'il pleuvait cet après-midi. Et même pendant les quinze jours des Jeux !

— C'est la seule chose qu'ils ne puissent pas contrôler, dis-je alors que nous atteignions l'extrémité de Kurfürstenstrasse. Et maintenant, ma chère Inge, je vais profiter de l'absence de Herr Haupthändler pour visiter son appartement. Vous m'attendrez au restaurant Aschinger. Commettre une effraction est un délit grave, ajoutai-je comme elle faisait mine de protester, et je ne veux pas que vous soyez là si les choses venaient à mal tourner. Compris ? Elle fronça les sourcils, puis hocha la tête.

— Espèce de brute, marmonna-t-elle tandis que je m'éloignais. Le numéro 120 était un immeuble d'appartements luxueux répartis sur cinq étages. Je m'attendais à y trouver des portes de bois sombre si amoureusement vernies qu'on aurait pu les utiliser comme miroirs dans les vestiaires d'un orchestre de jazz noir. Je signalai ma présence au gardien en actionnant l'énorme heurtoir de cuivre en forme d'étrier. Le nabot était aussi vif qu'une limace camée jusqu'aux oreilles. Je brandis devant ses petits yeux chassieux le laissez-passer que j'avais acquis chez le brocanteur juif, annonçai « Gestapo ! » d'un ton péremptoire, le repoussai sans ménagement et pénétraï dans le hall. Le larbin suait la trouille par chacun de ses pores encrassés.

— Où se trouve l'appartement de Herr Haupthändler ? Lorsqu'il réalisa que je n'étais pas venu l'arrêter pour l'envoyer en KZ, il se détendit quelque peu.

— Au deuxième étage, appartement cinq. Mais il n'est pas chez lui.

Je claquai des doigts.

— Donnez-moi votre passe.

Sans hésiter une seule seconde, il exhiba un petit trousseau dont il défit une des clés que j'arrachai de ses doigts tremblants.

— Si Herr Haupthändler revient, faites sonner le téléphone une fois et raccrochez aussitôt. C'est clair ?

— Oui, monsieur, fit-il en déglutissant bruyamment. L'appartement de Haupthändler était un immense duplex aux portes cintrées. Le parquet étincelant était jonché d'épais tapis d'Orient. Tout était si impeccablement propre et rangé que l'on avait du mal à imaginer que quelqu'un vivait ici. La chambre était meublée de deux vastes lits jumeaux, d'une table de toilette et d'un pouf, le tout dans une harmonie de pêche, de vert jade et de beige, avec une prédominance pêche. L'ensemble me déplut. Sur chacun des lits se trouvait une valise ouverte et, par terre, plusieurs sacs en papier provenant de grands magasins comme C & A, Grunfeld, Gerson ou Tietz. Je jetai un coup d'œil dans les valises. La première appartenait visiblement à une femme. Je constatai avec surprise que pratiquement tout ce qu'elle contenait paraissait neuf. Certains vêtements portaient encore leur étiquette, et la semelle impeccable des chaussures indiquait qu'elles n'avaient jamais été portées. L'autre valise au contraire, que je présumai appartenir à Haupthändler, ne contenait rien de neuf à part quelques sous-vêtements et accessoires de toilette. Je ne vis pas de collier de diamants. En revanche, dans une pochette qui se trouvait sur la coiffeuse, je découvris, réservés pour le lundi après-midi suivant, deux billets aller-retour de la Lufthansa à destination de l'aéroport de Croydon, près de Londres. Les billets étaient établis aux noms de Herr et Frau Teichmüller.

Avant de quitter l'appartement, j'appelai l'hôtel Adlon. Je remerciai Hermine d'avoir confirmé l'histoire de la princesse Mushmi. J'ignorais si les hommes de Goering avaient mis la ligne sur écoute. Je n'entendis aucun grésillement suspect, ni écho dans la voix de Hermine, mais je savais que si notre conversation était interceptée, on m'en fournirait la transcription le soir même. C'était un moyen aussi valable qu'un autre de vérifier jusqu'où allait la bonne foi du Premier ministre dans sa volonté de coopération.

Je quittai l'appartement et redescendis au rez-de-chaussée. Le gardien émergea de son bureau et récupéra son passe.

— Personne ne doit être au courant de ma visite. Sinon, vous aurez de graves ennuis. C'est bien compris ?

Il opina en silence. Je le saluai fièrement de mon bras tendu. Les hommes de la Gestapo ne le font jamais, préférant rester aussi discrets que possible, mais je tenais à souligner mon effet.

— Heil Hitler, dis-je.

— Heil Hitler, répéta le gardien qui, dans son affolement, en lâcha le trousseau de clés.

— Nous avons jusqu'à lundi soir pour éclaircir cette histoire, dis-je en m'asseyant à la table où était installée Inge. (Je la mis rapidement au courant de mes découvertes.) C'est étrange : tout ce qui était dans la valise de la femme était neuf.

— Votre Herr Haupthändler m'a l'air de savoir s'occuper d'une femme.

— Mais tout était neuf. Le porte-jarretelles, le sac à main, les chaussures. Pas un seul vêtement n'avait été porté. Comment expliquez-vous ça ?

Inge haussa les épaules. Elle était encore dépitée d'avoir été exclue de ma petite expédition.

— Peut-être qu'il a changé de boulot et qu'il vend de la lingerie au porte-à-porte.

Je levai les sourcils.

— Bon, d'accord, reprit-elle. Peut-être, tout simplement, que la femme qu'il emmène à Londres n'a pas de vêtements corrects.

— On dirait plutôt que cette femme n'a pas de vêtements du tout, dis-je. C'est plutôt rare, non ?

— Bernie, vous n'aurez qu'à passer chez moi. Je vous montrerai à quoi ressemble une femme sans vêtements.

Durant un bref instant, je caressai cette idée.

— Non, repris-je, je suis convaincu que la compagne mystérieuse de Haupthändler a entièrement renouvelé sa garde-robe pour ce voyage. Comme une femme sans passé.

— Ou bien, renchérit Inge, une femme repartant de zéro. L'hypothèse prenait forme dans son esprit au fur et à mesure qu'elle

parlait. Elle ajouta avec une conviction raffermie :

— Une femme qui a dû couper tous les liens avec son ancienne existence. Une femme qui n'a même pas eu le temps de passer prendre ses affaires chez elle. Non, ça ne colle pas. Elle aurait eu jusqu'à lundi soir pour le faire. Alors, peut-être a-t-elle peur de rentrer chez elle, parce que quelqu'un l'attend.

J'approuvai son raisonnement de vigoureux hochements de tête et fus sur le point de le poursuivre, mais elle me devança.

— Et si cette femme était la maîtresse de Pfarr, celle que la police recherche ? La fameuse Vera, Eva ou Dieu sait qui ?

— Haupthändler serait embarqué dans cette histoire avec elle ? dis-je d'un ton songeur. Pourquoi pas ? Cela tiendrait debout. Peut-être Pfarr a-t-il voulu rompre avec sa maîtresse lorsque sa femme est tombée enceinte. Il est connu que la perspective de la paternité ramène bien des hommes dans le droit chemin. Mais cela contrarie les projets de Haupthändler à l'égard de la femme de Pfarr. Peut-être lui et cette mystérieuse Eva se sont-ils alors consolés en se jetant dans les bras l'un de l'autre, décidant par la même occasion de se faire un peu d'argent. Il n'est pas impossible que Pfarr ait parlé à sa maîtresse des bijoux de sa femme. Je me levai et finis mon verre.

— Peut-être Haupthändler cache-t-il Eva quelque part.

— Ce qui fait trois « peut-être ». Je n'en supporte pas plus avant un repas, sinon ça me coupe l'appétit, fis-je en consultant ma montre. Allons-y, nous réfléchirons en chemin.

— Où allons-nous ?

— Au Kreuzberg.

Elle brandit sous mes yeux un doigt à l'ongle impeccablement manucuré.

— Et cette fois, ne comptez pas me mettre à l'écart pendant que vous vous amusez. Compris ?

Je souris en haussant les épaules.

— Compris.

Le Kreuzberg, le « mont de la Croix », donnant son nom au quartier qui l'entoure, s'élève au sud de la ville, dans le parc Viktoria, tout près de l'aéroport de Tempelhof. C'est là que les artistes berlinois vendent leurs peintures. A un pâté de maisons du parc, Chamissoplatz est délimitée par de hauts immeubles dont les façades grises ressemblent aux murs d'une forteresse. La pension Tillessen occupait le coin du numéro 17, mais avec ses volets fermés recouverts d'affichés du Parti et de graffiti du KPD, elle semblait n'avoir accueilli aucun client depuis que Bismarck s'était laissé pousser la moustache. La porte était verrouillée. Je me penchai pour jeter un coup d'œil par la fente de la boîte aux lettres, mais il n'y avait pas signe de vie à l'intérieur.

Juste à côté, sous la plaque d'un certain Heinrich Billinger, comptable « allemand », un livreur de charbon entassait des briquettes de teinte brunâtre sur un plateau ajouré. Je lui demandai depuis quand la pension était fermée. Il essuya la suie qui lui collait au front et cracha en tentant de se souvenir.

— Ça n'a jamais été une pension ordinaire, finit-il par dire.

Il jeta un regard hésitant à Inge, et poursuivit en choisissant soigneusement ses mots.

— Plutôt une maison de mauvaise réputation. Pas vraiment une maison close, mais un endroit où une prostituée pouvait monter avec un client. J'ai vu des types en sortir il y a une quinzaine de jours. Le patron ne se faisait pas livrer régulièrement du charbon, juste un plateau de temps en temps. Mais pour vous dire quand ça a fermé, alors là... Si c'est fermé, remarquez bien, parce qu'il ne faut pas se fier à son état. Autant que je m'en souviennne, ça a toujours été comme ça.

Suivi d'Inge, je fis le tour de la maison. Nous tombâmes dans une étroite ruelle pavée, bordée de garages et de débarras. Des chats errants faméliques montaient la garde au sommet des murets de brique ; un vieux matelas aux ressorts défoncés gisait en travers d'une porte. On avait tenté de le brûler, et cela me remit en mémoire les photos du lit carbonisé des Pfarr qu'Illmann m'avait montrées. Nous nous arrê tâmes devant ce que je pensai être le garage de la pension. Je jetai un coup d'œil à travers une vitre sale, mais on ne voyait goutte à l'intérieur.

— Je reviens vous chercher dans deux minutes, dis-je en escaladant le tuyau de descente jusqu'au toit de tôle.

— Vous avez intérêt ! rétorqua-t-elle.

Je traversai le toit rouillé à quatre pattes, de peur de passer à travers si je concentrais mon poids au même endroit. Arrivé au bout du toit, je découvris une petite cour ménagée entre la pension et le garage. La plupart des fenêtres des chambres étaient voilées de dentelle crasseuse. Je ne voyais toujours personne. Je cherchai un moyen de descendre, mais il n'y avait aucune gouttière, et le mur séparant la cour de la maison du comptable était trop bas pour être d'aucune utilité. Heureusement, l'arrière de la pension masquait la vue du garage à quiconque aurait pu par ennui lever les yeux de ses mornes colonnes de chiffres. Il n'y avait donc pas d'autre possibilité que de me laisser tomber au sol, quatre mètres plus bas. Je sautai. Durant de longues minutes, la plante de mes pieds m'élança aussi douloureusement que si on les avait frappés à coups de matraque. De ce côté, le garage n'était pas fermé et, à part un tas de vieux pneus, il était vide. J'ouvris le double battant donnant sur la ruelle, fis entrer Inge et refermai le loquet. Durant quelques instants, nous restâmes immobiles dans la pénombre, et je faillis l'embrasser. Mais il y a des

endroits plus appropriés pour embrasser une jolie fille qu'un garage abandonné de Kreuzberg.

Nous traversâmes la cour, et je tournai la poignée de la porte de la pension. Elle était verrouillée.

— Et maintenant ? demanda Inge. Vous avez votre passe ?

— Toujours, fis-je en ouvrant la porte d'un coup de pied.

— Très discret, fit-elle. Vous avez apparemment décidé qu'il n'y avait personne.

Je lui souris.

— Quand j'ai regardé par la boîte aux lettres tout à l'heure, j'ai vu du courrier sur le paillason. (J'entrai. Ne l'entendant pas me suivre, je me retournai vers elle.) N'ayez pas peur. Il n'y a personne. Et depuis un bout de temps, à mon avis.

— Dans ce cas, pourquoi rester ?

— Pour jeter un petit coup d'œil, voilà tout.

— A vous entendre, on se croirait dans un grand magasin, dit-elle en me suivant dans le couloir obscur.

Le seul son audible était le bruit de nos pas, les miens bruyants et décidés, les siens hésitants et feutrés.

Le couloir débouchait sur une vaste et malodorante cuisine. Des piles d'assiettes sales s'entassaient dans tous les coins. Des reliefs de viande et de fromage pourris jonchaient la table. Un insecte repu bourdonna à mon oreille. A peine avais-je fait un pas à l'intérieur que la puanteur devint intolérable. Derrière moi, j'entendis Inge réprimer un haut-le-cœur. Je fonçai vers la fenêtre et l'ouvris en grand. Nous aspirâmes avec soulagement quelques bouffées d'air pur, puis mon regard tomba sur des papiers éparpillés par terre devant le poêle. La porte de l'incinérateur était ouverte. Je me penchai : l'intérieur était bourré de papiers à moitié consumés.

— Voyez ce que vous pouvez récupérer, dis-je à Inge. On dirait que quelqu'un avait hâte de les faire disparaître.

— Que dois-je chercher ?

— Commencez par ce qui est lisible, vous ne pensez pas ?

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Je vais voir en haut. (Je désignai le monte-plats.) Si vous avez besoin, appelez-moi par le conduit.

Elle acquiesça tout en relevant ses manches.

En haut, mais en réalité au niveau de la porte donnant sur Chamissoplatz, le désordre était pire encore. Les tiroirs du bureau avaient été vidés et leur contenu éparpillé sur le tapis, usé jusqu'à la corde. Toutes les portes de placards avaient été retirées de leurs gonds. Ce spectacle me rappela celui de l'appartement de Goering, dans Derfflingerstrasse. On avait arraché le parquet des chambres et sondé les cheminées avec un manche à balai. J'entrai ensuite dans la

salle à manger. La tapisserie blanche des murs était maculée de sang, et une flaque sombre de la taille d'une assiette avait séché sur le tapis. Sentant sous mon pied quelque chose de dur, je me penchai et ramassai ce que je pris d'abord pour une balle de pistolet. Je m'aperçus que c'était un simple cylindre de plomb souillé de sang. Je le fis sauter dans ma paume et l'empochai.

Le rebord en bois du monte-plats était lui aussi rouge de sang. Je me penchai dans le conduit pour appeler Inge, mais je fus pris d'un violent haut-le-cœur et faillis vomir, l'estomac retourné par l'odeur de putréfaction qui s'en dégageait. Je reculai en titubant. Quelque chose avait pourri dans le monte-plats, et ce n'était pas un plateau de petit déjeuner. Me couvrant le nez et la bouche de mon mouchoir, je repassai la tête à l'intérieur et regardai en bas. Le monte-plats était arrêté entre les deux étages. Je levai les yeux et vis que la corde avait été coincée dans la poulie à l'aide d'un morceau de bois. Je m'assis sur le rebord, passai le buste dans le conduit et, tendant le bras, parvins à ôter la cale. La corde se déroula à toute vitesse et le plateau alla s'écraser au niveau de la cuisine avec un choc sourd. J'entendis Inge pousser une exclamation de surprise, puis, aussitôt après, un long hurlement de terreur.

Je sortis précipitamment de la salle à manger, dévalai l'escalier jusqu'au sous-sol et la trouvai dans le couloir, se retenant au mur pour ne pas tomber.

— Ça va aller ?

Elle d'églutit avec peine.

— C'est horrible...

— Mais quoi donc ? dis-je en entrant dans la cuisine. J'entendis Inge me dire : « N'allez pas voir ça, Bernie. » Mais c'était trop tard.

Le corps était recroquevillé sur le monte-plats, tel un casse-cou s'apprêtant à franchir les chutes du Niagara dans un tonneau de bière. Tandis que je le regardais, la tête me parut bouger, et je mis un moment à réaliser qu'elle grouillait de vers. Un masque mouvant et luisant d'asticots dévorait le visage noirci. J'avalai plusieurs fois ma salive. Me couvrant de nouveau le bas du visage avec mon mouchoir, je fis quelques pas pour examiner le corps de plus près, suffisamment près pour percevoir, léger comme le souffle de la brise agitant un feuillage humide, le bruissement de centaines de mandibules affamées. D'après le peu que je connaissais en matière de médecine légale, je savais que, aussitôt après la mort, les mouches pondaient non seulement dans les parties molles et humides d'un cadavre, tels les yeux ou la bouche, mais aussi sur des blessures ouvertes. Dans ce cas précis, vu le nombre d'asticots se démenant sur la partie supérieure du crâne et la tempe droite, il paraissait plus que probable que la victime avait été battue à mort. D'après les vêtements, il s'agissait d'un

homme et, vu la qualité de ses chaussures, d'un homme riche. Je glissai ma main dans la poche droite de sa veste, que je retournai comme un gant. De la menue monnaie et des bouts de papier chiffonnés en tombèrent, mais rien qui puisse l'identifier. Je tâtai le tissu à hauteur de la poche intérieure. Elle me parut vide. Pour m'en assurer, il aurait fallu que je glisse la main entre les genoux et la tête grouillante. J'y renonçai. Je reculai vers la fenêtre pour respirer à pleins poumons lorsqu'une idée me vint à l'esprit.

— Que faites-vous, Bernie ? s'enquit Inge d'une voix à présent plus assurée.

— Restez où vous êtes, dis-je. Je n'en ai plus pour longtemps. J'essaie de savoir qui est notre ami.

Elle inspira profondément, puis craqua une allumette pour fumer. Je dénichai une paire de ciseaux de cuisine, retournai près du monte-plats et découpai, du poignet au coude, la manche de l'inconnu. Tel un gros insecte noir qui aurait délaissé le festin des asticots pour se régaler en solitaire d'une portion plus tendre, le tatouage était encore clairement visible sur la peau mi-verdâtre mi-violacée sur laquelle se détachaient les marbrures bleues des veines. Je n'ai jamais compris pourquoi certains individus se font tatouer. Il y a pourtant bien d'autres choses à faire dans la vie que de défigurer son propre corps. Mais c'est un moyen inégalable pour identifier quelqu'un, et je songeai que avant longtemps, chaque citoyen allemand allait devoir se faire tatouer. Pour l'instant, en tout cas, l'aigle impériale que j'avais sous les yeux identifiait Gehrard von Greis aussi sûrement que s'il m'avait tendu sa carte du Parti et son passeport.

Inge passa la tête dans l'encoignure de la porte.

— Vous avez trouvé ?

Je roulai ma manche et passai le bras dans l'incinérateur.

— Oui, répondis-je en tâtonnant dans la cendre.

Mes doigts touchèrent quelque chose de long et de dur. Je sortis l'objet et l'examinai. Il avait à peine été entamé par les flammes. Ce genre de bois-là ne brûlait pas Facilement. Son extrémité la plus large était fendue, révélant un poids en plomb encore en place et, juste à côté, la cavité d'où provenait le cylindre que j'avais trouvé sur le tapis de la salle à manger.

— C'est Gehrard von Greis. Un racketteur de haut vol. Il n'aura plus l'occasion de faire chanter quiconque. Quelqu'un lui a fait des frisettes avec ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un morceau de queue de billard, dis-je en le rejetant dans le poêle.

— Nous devrions peut-être prévenir la police.

— Nous n'avons pas le temps de les aider. Pas pour l'instant, en

tout cas. Nous perdriions tout notre week-end à répondre à des questions idiotes.

Je songeai aussi qu'une ou deux journées supplémentaires au tarif de Goering m'arrangeraient bien, mais je gardai cette réflexion pour moi.

— Et lui, que va-t-on en faire ?

Je tournai la tête vers le cadavre grouillant, puis haussai les épaules.

— Lui, il a tout son temps, dis-je. Et puis ce serait dommage de gâcher ce petit pique-nique, non ?

Nous rassemblâmes les bouts de papier intacts qu'Inge avait récupérés dans le poêle, puis nous prîmes un taxi pour retourner au bureau. Je nous servis deux grands cognacs. Inge but avidement le sien, tenant le verre des deux mains comme un enfant avalant une limonade. Je m'assis près d'elle et, passant mon bras autour de ses épaules tremblantes, tentai de la reconforter. J'eus l'impression que la mort de von Greis nous poussait irrésistiblement l'un vers l'autre.

— Je n'ai pas l'habitude de voir des cadavres, dit-elle avec un sourire embarrassé. Surtout des cadavres décomposés servis sur un plateau.

— Oui, ça a dû être un choc terrible pour vous. Je suis désolé. Je dois admettre qu'il faisait un peu négligé.

Elle eut un frisson.

— On a de la peine à croire que c'était le corps d'un être humain. On aurait dit... une sorte de légume, comme un sac de patates pourries.

Réprimant la tentation de faire une seconde plaisanterie douteuse, je me dirigeai vers mon bureau et étalai devant moi les bouts de papiers aux bords noircis provenant du poêle de la pension Tillessen. Il s'agissait pour la plupart de fragments de factures, mais j'en remarquai un, à peine détérioré, qui me parut fort intéressant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Inge.

Je saisis le papier entre le pouce et l'index.

— Une fiche de paie. (Elle se leva et s'approcha.) Elle était établie par la Gesellschaft Autobahnen au nom d'un de ses ouvriers travaillant à la construction d'autoroutes.

— Comment s'appelle-t-il ?

— C'est un certain Hans Jürgen Bock. Or ce type était encore récemment en taule avec Kurt Mutschmann, un perceur de coffres.

— Et vous soupçonnez ce Mutschmann d'avoir ouvert le coffre des Pfarr, n'est-ce pas ?

— Lui et Bock appartiennent au même réseau, dont faisait également partie Tillessen, le propriétaire du pseudo-hôtel que nous venons de visiter.

— Mais alors, s'ils appartiennent à un réseau, pourquoi Bock travaille-t-il sur les autoroutes ?

— Bonne question ! dis-je, et je haussai les épaules. Qui sait, peut-être a-t-il décidé de se racheter une conduite... Quoi qu'il en soit, nous devons avoir une petite conversation avec lui.

— Peut-être pourra-t-il nous dire où trouver Mutschmann.

— C'est possible.

— Et Tillessen. Je secouai la tête.

— Tillessen est mort, fis-je. Von Greis a été battu à mort avec une queue de billard cassée. Or, il y a quelques jours, j'ai vu l'autre moitié de cette canne à la morgue de la police. On l'avait enfilée dans le nez de Tillessen jusqu'à lui perforer le cerveau.

Inge fit une grimace de dégoût.

— Et comment savez-vous qu'il s'agissait de Tillessen ?

— Je n'en suis pas certain, admis-je. Mais je sais que Mutschmann se cache, et que, à sa sortie de prison, il est allé chez Tillessen. A mon avis, Tillessen n'aurait pas laissé un cadavre pourrir chez lui sans une raison majeure. D'après ce que je sais, la police n'est pas encore parvenue à identifier le cadavre de la morgue de façon formelle, c'est pourquoi je soupçonne fortement qu'il s'agit de celui de Tillessen.

— Et pourquoi pas celui de Mutschmann ?

— Parce que je ne le pense pas. Il y a deux jours, mon informateur m'a appris qu'un contrat avait été lancé sur Mutschmann juste après qu'on eut repêché dans le Landwehrkanal le cadavre à la queue de billard dans les narines. Non, ce ne peut être que Tillessen.

— Et von Greis ? Faisait-il partie du réseau ?

— Pas de celui-ci, d'un autre, et beaucoup plus puissant. Il travaillait pour Goering. Toujours est-il que je ne m'explique pas pourquoi il se trouvait dans ce boui-boui.

Je fis rouler une gorgée de cognac contre mon palais puis, après l'avoir avalée, je pris le téléphone et appelai les bureaux du Reichsbahn. On me passa le service des paies.

— Rienacker à l'appareil, dis-je. Inspecteur Rienacker de la Gestapo. Il me faudrait immédiatement les coordonnées d'un ouvrier des autoroutes du nom de Hans Jürgen Bock. Références de sa fiche de paie : 30-4-232564. Il peut nous aider à arrêter un ennemi du Reich.

— Entendu, fit humblement le fonctionnaire. Que voulez-vous savoir exactement ?

— Eh bien, s'il travaille aujourd'hui, et sur quelle portion d'autoroute.

— Si vous voulez bien patienter une minute, je vais consulter les registres.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

— Jolie petite mise en scène, remarqua Inge. Je couvris le micro

de ma paume.

— Un brave type. Il doit se demander comment éviter de répondre à quelqu'un de la Gestapo.

L'employé revint au bout du fil et m'annonça que Bock travaillait à l'extérieur du Grand Berlin, sur la section Berlin-Hanovre.

— Ils sont entre Brandenburg et Lehnin. Le mieux est de contacter le bureau du chantier, à deux kilomètres avant Brandenburg et à environ soixante-dix kilomètres de Berlin. Vous allez d'abord à Potsdam, ensuite vous prenez Zeppelin Strasse, et après une quarantaine de kilomètres, vous prenez l'autoroute A à Lehnin.

— Merci, dis-je. Pensez-vous qu'il travaille aujourd'hui ?

— Je ne sais pas, répliqua-t-il. Beaucoup d'ouvriers travaillent le samedi, mais même s'il ne travaille pas, vous le trouverez certainement dans les baraques du chantier. Ils sont logés sur place, vous comprenez.

— Vous m'avez été très utile, dis-je avant d'ajouter dans le style pompeux qu'affectionnent les officiers de la Gestapo : Je signalerai votre efficacité à vos supérieurs.

— C'est typique de ces abrutis de nazis ! persifla Inge. On construit les routes du Peuple avant de produire la voiture du Peuple.

Nous roulions sur la voie express Avus en direction de Potsdam. Inge faisait allusion à la voiture patronnée par la Force par la joie, la KdF-Wagen[19] dont la sortie avait été annoncée et remise à de nombreuses reprises. Le sujet paraissait lui tenir à cœur.

— Si vous voulez mon avis, c'est mettre la charrue devant les bœufs. C'est vrai, non ? Qui va utiliser ces autoroutes gigantesques ? Les routes actuelles suffisent amplement, surtout avec le nombre de voitures qu'il y a en Allemagne. Un de mes amis, un ingénieur, m'a raconté qu'ils construisaient une autoroute à travers le couloir de Dantzig, et qu'une autre était prévue à travers la Tchécoslovaquie. Dites-moi un peu à quoi pourront servir toutes ces autoroutes, sinon à déplacer des troupes ?

Je m'éclaircis la gorge avant de lui répondre. Cela me donna quelques secondes pour réfléchir à la question.

— Je ne vois pas en quoi les autoroutes pourraient être d'une quelconque utilité militaire, d'autant qu'il n'y en a aucune à l'ouest du Rhin, en direction de la France. Vous savez, sur une longue ligne droite parfaitement dégagée, un convoi ferait une cible parfaite pour des avions.

Cette dernière remarque m'attira un rire moqueur.

— C'est précisément pourquoi ils construisent la Luftwaffe : pour protéger les convois.

— Peut-être bien, dis-je en haussant les épaules. Mais si vous cherchez la raison pour laquelle Hitler construit toutes ces routes, il y en a une bien plus simple. C'est un moyen efficace de faire baisser le nombre des chômeurs. Un citoyen percevant une aide de l'Etat risque de se la voir retirer s'il refuse d'aller travailler sur les autoroutes. Alors il est obligé d'accepter. C'est peut-être ce qui est arrivé à Bock.

— Vous devriez aller voir ce qui se passe à Wedding ou à Neukölln, un de ces jours, rétorqua-t-elle.

Ces deux quartiers étaient les derniers bastions d'influence du KPD à Berlin.

— Oui, je sais, dis-je. Là-bas, tout le monde connaît les conditions

de travail lamentables et les paies dérisoires pratiquées sur les chantiers d'autoroutes. Je suis sûr que beaucoup d'entre eux préfèrent ne pas demander d'allocations de chômage plutôt que d'être contraints ensuite d'aller y travailler.

Nous arrivions à Potsdam par la Neue Kônigstrasse. Potsdam... Un écrin sacré dont les vieux habitants allument les bougies en souvenir des jours glorieux de la Patrie et de leur jeunesse. Potsdam, le cœur agonisant de la vieille Prusse. On s'y croirait plus en France qu'en Allemagne. La ville entière a l'air d'un musée. On y perpétue avec ferveur le langage et les manières de l'ancien temps, le conservatisme y est absolu et les vitres des maisons sont aussi impeccablement propres que le verre protégeant les portraits du Kaiser.

A environ deux kilomètres, sur la route de Lehnin, le pittoresque cédait brusquement la place au chaotique. Autrefois l'un des plus beaux paysages autour de Berlin, la vallée que traverserait désormais l'autoroute Lehnin-Brandenburg n'était plus qu'une plaie de terre brune éventrée par d'énormes machines. Peu avant Brandenburg, je me rangeai près d'un groupe de cahutes en bois à côté desquelles étaient garés plusieurs véhicules de chantier. Je demandai à un ouvrier de m'indiquer le bureau du contremaître. Il désigna un homme debout à quelques mètres de là.

— Si vous cherchez le contremaître, il est là.

Je le remerciai et garai la voiture. Nous descendîmes.

Le contremaître était un homme de taille moyenne, trapu, au visage rubicond dont le ventre, plus rond que celui d'une femme sur le point d'accoucher, débordait de son pantalon comme le sac à dos d'un alpiniste. Il nous regarda nous approcher et, comme s'il s'apprêtait à une altercation, il remonta son pantalon, essuya sa joue mal rasée d'une main de la taille d'une pelle et cala le poids de son corps sur sa jambe droite ramenée en arrière.

— Bonjour ! lançai-je avant que nous soyons tout à fait à sa hauteur. Vous êtes bien le contremaître de ce chantier, n'est-ce pas ? (Il resta silencieux.) Je m'appelle Gunther, Bernhard Gunther. Je suis enquêteur privé, et voici mon assistante, Fräulein Inge Lorenz.

Je lui tendis ma licence. Le contremaître hocha la tête à l'adresse d'Inge, puis reporta son regard sur ma plaque. Ses gestes et son attitude avaient tout du chimpanzé.

— Peter Wesler, lâcha-t-il enfin. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— J'aimerais parler à Herr Bock. Il peut nous aider à retrouver une personne que nous recherchons.

Wesler gloussa et remonta de nouveau son pantalon.

— Ça alors, vous seriez bien utile par ici ! dit-il en secouant la tête avant de cracher par terre. Encore cette semaine, trois de mes

gars ont disparu. Vous pourriez peut-être me les retrouver, hein ?

Il rit de nouveau.

— Bock était-il l'un d'eux ?

— Encore heureux que non, dit Wesler. C'est un sacré bon ouvrier. Un ex-taulard qui essaie de se racheter une conduite. J'espère que vous n'allez pas l'embêter.

— Herr Wesler, je veux simplement lui poser quelques questions. Croyez-moi, je ne vais pas lui passer les menottes pour le remmener à la prison de Tegel. Il est ici aujourd'hui ?

— Oui, oui, il est là. Vous le trouverez sûrement dans sa baraque. Je vais vous y conduire.

Nous le suivîmes jusqu'à une des constructions en bois à un seul étage qu'on avait édifiées au bord de ce qui était autrefois une forêt, et qui serait bientôt une Autobahn. Au pied des marches de la cahute, le contremaître se tourna vers nous et déclara :

— Ces types-là sont un peu rustres, vous savez. Peut-être que la dame ferait mieux de ne pas entrer. Certains sont peut-être encore à poil.

— Je vais vous attendre dans la voiture, Bernie, dit Inge.

Je la regardai et haussai les épaules en manière d'excuse avant de suivre Wesler en haut des marches. Il souleva le loquet de bois et nous entrâmes.

A l'intérieur, le sol et les murs étaient peints en jaune délavé. Contre les murs étaient installées une douzaine de couchettes, dont trois étaient dépourvues de matelas. Sur trois autres, des hommes étaient allongés en sous-vêtements. Au milieu de la pièce se dressait un poêle noir en fonte dont le tuyau s'élevait à la verticale à travers le plafond, et juste à côté, autour d'une grande table de bois, trois hommes étaient occupés à jouer au skat[20] pour des mises de quelques pfennigs. Wesler s'adressa à l'un des joueurs.

— Ce type vient de Berlin, dit-il. Il voudrait te poser quelques questions.

Un homme massif à la tête grosse comme une souche examina soigneusement la paume de sa main, leva la tête vers le contremaître, puis tourna un regard suspicieux dans ma direction. Un autre ouvrier se leva de sa couchette et se mit à balayer nonchalamment le plancher.

On fait mieux en matière de présentations, et de toute évidence, celle-ci ne mettait pas Bock très à l'aise. Je m'apprêtai à compléter les indications approximatives de Wesler lorsque Bock bondit de sa chaise, me balançant son poing dans la mâchoire, qui pivota d'un quart de tour sous le choc. Un sifflement de bouilloire se déclencha sous mon crâne. J'étais à moitié sonné. Une seconde plus tard, j'entendis un résonnement métallique semblable au son d'une louche

frappant un plateau en fer-blanc. Lorsque je repris tout à fait conscience, je regardai autour de moi et vis Wesler penché au-dessus du corps de Bock. Il tenait à la main une pelle à charbon avec laquelle il venait sans aucun doute d'assommer le colosse. J'entendis des pieds de chaises racler le sol tandis que les partenaires de Bock, abandonnant leurs cartes, se levaient comme un seul homme.

— Du calme, vous autres ! beugla Wesler. Ce type n'est pas un flic. C'est un privé. Il n'est pas là pour emballer Hans. Il veut juste lui poser des questions sur quelqu'un qui a disparu. (Il désigna l'un des joueurs de cartes.) Toi ! Viens m'aider à le relever. (Il se tourna alors vers moi.) Et vous, ça va ?

J'opinaï vaguement du chef. Wesler et l'autre type soulevèrent Bock, qui s'était écroulé en travers du seuil. Ça n'avait pas l'air facile, vu son poids. Ils l'installèrent sur une chaise et attendirent qu'il reprenne ses esprits. Le contremaître demanda alors aux autres ouvriers de sortir une dizaine de minutes. Les hommes allongés sur leur couchette obtempérèrent aussitôt. Wesler avait visiblement l'habitude qu'on lui obéisse, et sans discuter.

Lorsque Bock fut revenu à lui, Wesler lui répéta ce qu'il venait d'expliquer à ses compagnons. Je me dis qu'il aurait mieux valu le faire dès le début.

— Je serai dehors si vous avez besoin de moi, fit Wesler.

Il fit sortir le dernier homme restant dans la pièce, et disparut à sa suite, me laissant seul avec Bock.

— Si vous n'êtes pas un flic, alors vous devez bosser pour Red. Bock parlait du coin de la bouche, et je constatai que sa langue était beaucoup trop volumineuse pour sa bouche. Le bout en était enfoui quelque part dans sa joue, de sorte que je n'en voyais que la partie la plus épaisse, apparaissant entre ses lèvres comme une grosse chique molle.

— Je suis pas complètement idiot, vous savez, reprit-il avec véhémence. En tout cas, pas assez pour me faire tuer en protégeant Kurt. Je vous jure que j'ai aucune idée de l'endroit où il est.

Je sortis mon étui à cigarettes, l'ouvris et le lui tendis, puis j'allumai sans un mot nos deux cigarettes.

— Écoute-moi. D'abord, je ne travaille pas pour Red. Je suis un enquêteur privé, comme l'a dit Wesler. Mais maintenant j'ai mal à la mâchoire, et à moins que tu répondes à toutes mes questions, je transmettrai ton nom à mes potes de l'Alex. Et c'est toi qui monteras sur la guillotine pour avoir préparé l'appétissante charcuterie qui se trouve dans le monte-plats de la pension Tillessen. (Bock se raidit.) Et si jamais tu bouges de ta chaise, je te tords le cou.

J'approchai une chaise, posai un pied dessus et me penchai vers lui, un coude sur le genou.

— Vous ne pouvez pas prouver que j'étais là, dit-il.

Je ricanai.

— Tu crois ça ? (J'aspirai une longue bouffée de ma cigarette et lui soufflai la fumée au visage.) La dernière fois où tu es allé à la pension, tu as gentiment oublié ta fiche de paie. Elle était dans le poêle, juste à côté de l'arme du crime. C'est comme ça que je t'ai retrouvé. Naturellement, elle n'y est plus, mais je pourrais facilement aller la remettre. Les flics n'ont pas encore découvert le cadavre, mais c'est juste parce que je n'ai pas encore eu le temps de le leur indiquer. Cette fiche de paie te met dans une position inconfortable. Si on la retrouve à côté de la queue de billard, tu retournes illico en taule.

— Que voulez-vous ? Je m'assis face à lui.

— Des réponses, dis-je. Écoute-moi, mon vieux, même si je te demande quelle est la capitale de la Mongolie, tu as intérêt à me le dire si tu veux sauver ta tête. Compris ? Mais commençons par Kurt Mutschmann. Qu'avez-vous fait tous les deux quand vous êtes sortis de Tegel ?

Bock laissa échapper un profond soupir puis hocha la tête.

— Je suis sorti avant lui. J'avais décidé de me ranger des voitures. Ici, ce n'est pas un boulot mirobolant, mais c'est tout de même un boulot. Je ne voulais pas retourner en taule. Jusqu'à récemment, je retournais à Berlin tous les quinze jours. Je prenais une piaule chez Tillessen. C'est un maquereau – enfin c'était. De temps en temps, il me fournissait une fille.

Il coinça sa cigarette au coin de sa bouche et se gratta le sommet du crâne avant de poursuivre :

— Peut-être deux mois après que je suis sorti, Kurt fut libéré et vint s'installer chez Tillessen. Quand nous nous sommes revus, il m'a dit que le réseau allait lui arranger un cambriolage.

» Le soir même de cette rencontre, je l'ai vu arriver en compagnie de Red et de deux ou trois autres types de sa bande. C'est Red qui dirige le réseau, vous comprenez. Ils avaient amené avec eux ce vieux type, et ils ont commencé à le travailler dans la salle à manger. Moi je suis resté dans ma piaule. Au bout d'un moment, Red se pointe et dit à Kurt qu'il veut qu'il perce un coffre, et je ferai le chauffeur. On n'était pas chauds, ni l'un ni l'autre. Moi parce que j'en avais assez de ces entourloupes, et Kurr parce que c'est un professionnel. Il n'aime pas la violence, le désordre, tout ça. Il préfère prendre son temps. Il n'aime pas foncer sur un boulot sans l'avoir étudié à fond.

— Ce coffre, c'est par le type qu'on tabassait dans la salle à manger que Red en a entendu parler ? (Bock acquiesça.) Que s'est-il passé ensuite ?

— Moi, je ne voulais pas être mouillé là-dedans. Alors, je suis sorti par la fenêtre, j'ai été dormir à l'asile de nuit de Frobestrasse et le

lendemain je suis revenu ici. Le type qu'ils avaient battu vivait encore quand je suis parti. Ils voulaient le garder vivant jusqu'à ce qu'ils vérifient s'il leur avait dit la vérité.

Il ôta le mégot du coin de ses lèvres, le jeta par terre et l'écrasa sous son talon. Je lui donnai une autre cigarette.

— Plus tard, j'ai appris que le coup avait foiré. D'après ce que je sais, c'est Tillessen qui était au volant. Après, les types de Red l'ont liquidé. Ils auraient bien voulu buter Kurt, mais il avait disparu.

— Avaient-ils tenté de doubler Red ?

— Personne ne serait assez stupide pour ça.

— On dirait que t'as décidé de te mettre à table pour de bon, hein ?

— Quand j'étais au trou, à Tegel, j'ai vu pas mal de types mourir sur la guillotine, dit-il calmement. Je préfère courir le risque de me mettre Red à dos. Quand le moment sera venu pour moi, je préfère m'en aller en un seul morceau.

— Parle-moi de ce coup qui a foiré.

— » Aussi facile à ouvrir qu'une pistache », d'après Red. Ça ne devait pas poser de problème à un professionnel comme Kurt. Il pourrait ouvrir le cœur de Hitler sans le réveiller. Le coup était prévu en pleine nuit. Il devait ouvrir le coffre, prendre quelques papiers et adieu Berthe.

— Pas de diamants ?

— Des diams ? Il a jamais parlé de pierres.

— Tu en es sûr ?

— Bien sûr que j'en suis sûr. Il devait juste piquer des papiers. Rien d'autre.

— C'était quoi ces papiers ? Bock secoua la tête.

— Je ne sais pas. Des papiers.

— Et les meurtres ?

— Personne n'avait parlé de meurtres. Kurt n'aurait pas été d'accord s'il avait su qu'on allait buter quelqu'un. Ce n'est pas son genre.

— Et Tillessen ? Était-ce le genre de type capable de tuer des gens dans leur lit ?

— Absolument pas. Ce n'était pas du tout son style non plus. Tillessen était un petit mac, c'est tout. Il n'était bon qu'à donner des raclées aux filles. Si vous aviez sorti un flingue devant lui, il aurait détalé comme un lapin.

— Alors peut-être que lui et Mutschmann se sont montrés trop gourmands et qu'ils ont pris plus que leur part ?

— Ça c'est à vous de me le dire. C'est vous le détective, non ?

— Et depuis, tu n'as plus de nouvelles de Kurt ?

— Il est bien trop malin pour me contacter. S'il a un peu de plomb

dans la cervelle, il se sera transformé en sous-marin à l'heure qu'il est.

— A-t-il des amis ?

— Quelques-uns, mais je ne les connais pas. Sa femme l'a quitté, alors inutile de chercher de ce côté-là. Elle a dépensé jusqu'au dernier pfennig de Kurt, et quand il n'est plus rien resté, elle est partie avec un autre type. Il préférerait mourir plutôt que de demander de l'aide à cette salope.

— Peut-être est-il mort à l'heure qu'il est, suggèrai-je.

— Pas lui, fit Bock avec une expression qui refusait d'envisager cette possibilité. C'est un malin. Il a plus d'un tour dans son sac. Il s'en sortira.

— Peut-être, dis-je avant d'ajouter : Je n'arrive pas à croire que tu vas continuer à filer droit, surtout avec un boulot comme celui-ci. Combien tu gagnes par semaine ?

Bock haussa les épaules.

— À peu près 40 marks. (Ma surprise ne lui échappa pas. C'était encore moins que je croyais.) Ça fait pas lourd, hein ?

— Alors pourquoi tu restes ? Pourquoi n'es-tu plus dans la bande de Red Dieter ?

— Qui vous dit que j'y ai appartenu ?

— On t'a bien envoyé en taule pour avoir cassé du gréviste, non ?

— Ça a été une erreur de ma part, je l'ai regretté. Mais j'avais besoin de cet argent à l'époque.

— Qui vous payait ?

— Red.

— Et lui, qu'en retirait-il ?

— Oh, de l'argent, comme moi. Sauf qu'il en gagnait plus. Les types dans son genre ne se font jamais coincer. Ça c'est une chose que j'ai apprise en taule. Mais ce qui me fait râler, c'est que maintenant j'ai décidé de filer droit, et on dirait que tout le reste du pays a décidé d'aller de travers. Je passe quelque temps à l'ombre et quand je ressors, je m'aperçois que tous ces connards ont mis une bande de gangsters au pouvoir. Elle est pas bonne, celle-là ?

— En tout cas, c'est pas ma faute, vieux. J'ai voté social-démocrate. Est-ce que tu as découvert qui payait Red pour briser la grève des métallurgistes ? Tu n'as pas entendu de nom, par hasard ?

Il haussa de nouveau les épaules.

— Les patrons, je suppose. Il faut pas être détective pour s'en douter. Mais je n'ai jamais entendu prononcer de nom.

— En tout cas, c'était bien organisé.

— Oh ça, oui, c'était bien organisé. Et en plus ça a marché. Ils ont repris le boulot, non ?

— Et toi tu t'es retrouvé en prison.

— Ouais, je me suis fait coincer. J'ai jamais eu de chance. Vous

voir ici en est une preuve de plus.

Je sortis mon portefeuille et lui tendis un billet de cinquante. Il ouvrit la bouche pour me remercier.

— Laisse tomber.

Je me levai et me dirigeai vers la porte du baraquement. Avant de sortir, je m'immobilisai et me retournai.

— Est-ce que ton Kurt était du genre à laisser ouvert un coffre qu'il venait de percer ?

Bock plia mon billet et secoua la tête.

— Y'a jamais eu quelqu'un de plus soigneux dans son boulot que Kurt Mutschmann.

Je hochai la tête.

— C'est bien ce que je pensais.

— Vous allez avoir un œil au beurre noir demain matin, dit Inge en me prenant le menton et faisant pivoter mon visage pour examiner ma pommette blessée. Laissez-moi m'occuper de ça.

Elle disparut dans la salle de bains. Nous étions passés chez moi en revenant de Brandenburg. J'entendis le robinet couler un bon moment, puis Inge ressortit et m'appliqua une compresse froide sur la joue. Elle était si proche de moi que je sentais son souffle sur mon oreille, et j'inspirais à pleins poumons le nuage de parfum qui flottait autour d'elle.

— Cela l'empêchera de trop enfler, dit-elle.

— Je vous remercie. Un gnou sur la joue ne fait pas très sérieux pour un détective... quoique, d'un autre côté, ça peut me faire passer pour un dur-à-cuire.

— Pour le moment, vous feriez mieux de vous tenir tranquille. Je sentis alors son ventre m'effleurer le bras. J'eus aussitôt une érection. Voyant Inge papilloter des yeux, j'en déduisis qu'elle l'avait remarqué. Au lieu de reculer, elle m'effleura de nouveau, mais cette fois avec plus d'insistance. Je levai la main et pris un de ses seins dans ma paume. Au bout d'une ou deux minutes, je lui saisis le téton entre pouce et index. Je n'eus aucune difficulté à le localiser : il était aussi dur et presque aussi large qu'un couvercle de théière. Mais elle se détourna.

— Peut-être vaudrait-il mieux nous arrêter, dit-elle.

— Trop tard pour m'empêcher d'enfler, rétorquai-je tandis que son regard passait sur moi sans s'arrêter.

Rougissant légèrement, elle croisa les bras et redressa la tête.

Je me regardai alors agir avec délectation. Je m'approchai d'elle et la détaillai de haut en bas, faisant lentement glisser mon regard de son visage à sa poitrine, puis au renflement de son ventre, à ses cuisses, jusqu'à l'ourlet de sa robe de coton vert. Je me baissai, saisis

l'étoffe et la relevai. Nos doigts se touchèrent tandis qu'elle me prenait le tissu des mains et le maintenait relevé à hauteur de la taille. Ensuite je m'agenouillai devant elle. Mon regard s'attarda longuement sur ses dessous avant que je lui baisse la culotte jusqu'aux chevilles. S'appuyant d'une main à mon épaule, elle libéra ses pieds tandis que ses longues cuisses satinées tremblaient à quelques centimètres de mon visage. Je levai les yeux pour jouir de la vision à laquelle j'avais si souvent rêvé. J'aperçus brièvement son visage souriant qui disparut sous la robe qu'elle faisait passer par-dessus tête, dévoilant ses seins, puis son cou, puis de nouveau son visage. Elle secoua ses cheveux noirs comme un oiseau qui s'ébouriffe, puis elle laissa tomber sa robe à terre. Elle ne portait plus à présent que son porte-jarretelles, ses bas et ses chaussures. Je m'assis sur mes chevilles et, avec une excitation telle qu'elle en était douloureuse, je la vis tourner lentement devant moi, me montrant le profil de ses tétons durcis et celui, touffu, de son pubis, puis son interminable chute de reins, les deux globes parfaits de ses fesses, puis de nouveau la courbe de son ventre, au bas duquel son triangle noir flottait comme un fanion sur l'intérieur velouté de ses cuisses frissonnantes d'excitation.

Je l'entraînai vers la chambre et, dans l'allégresse et la béatitude, nous nous repûmes longuement de nos deux corps.

L'après-midi s'étira paresseusement. Épuisés, nous finîmes par nous endormir d'un sommeil léger en nous murmurant des mots tendres. Lorsque nous nous levâmes enfin, notre appétit charnel était amplement satisfait, mais nous nous découvrîmes une faim de loup.

Je l'emmenai dîner au Peltzer Grill, après quoi nous allâmes danser non loin de là, au Germania Roof, dans Herdenbergstrasse. Le Roof, où se pressait le beau monde berlinois, regorgeait d'uniformes. Inge, l'air enchanté, tournait la tête de tous les côtés, admirant les panneaux de verre bleutés couvrant les murs, le plafond illuminé par de petites étoiles bleues et soutenu par des colonnes de cuivre poli, les fontaines ornées de nénuphars.

— N'est-ce pas un endroit merveilleux ?

— Je ne pensais pas que tu appréciais ce genre d'endroit, fis-je. Elle ne m'entendit pas. Elle me tira par la main vers la moins fréquentée des deux vastes pistes de danse circulaires.

L'orchestre était bon. J'enlaçai Inge et respirai l'odeur de ses cheveux. Je me félicitai de l'avoir amenée ici plutôt que dans un des clubs que je fréquentais plus volontiers, comme le Johnny ou le Fer à cheval. Mais je me souvins brusquement que Neumann m'avait raconté que le Germania Roof était l'une des boîtes favorites de Red Dieter. Je profitai donc de ce qu'Inge était allée se refaire une beauté pour appeler un serveur, auquel je collai un billet de 5 marks dans la main.

— Ça devrait suffire pour une ou deux réponses simples à des questions simples, non ? (Le garçon haussa les épaules et empocha le billet.) Est-ce que Dieter Helfferrich est ici ce soir ?

— Red Dieter ?

Il prit soudain un air vaguement soucieux, comme s'il se demandait quelle serait la réaction du chef de la Force allemande s'il l'entendait lui donner ce sobriquet.

— Oui il est ici, fit-t-il en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Il est assis là-bas, dans le box le plus éloigné de l'orchestre. Si vous voulez mon avis, et c'est un conseil gratuit, ajouta-t-il en baissant le ton, tout en débarrassant nos assiettes vides, mieux vaut ne pas poser trop de questions sur Red Dieter.

— Juste une petite dernière, alors. Quelle est sa boisson préférée ?

Le serveur fit la moue et me regarda comme si j'avais posé une question incongrue.

— Red ne boit que du Champagne.

— Plus on a une vie pourrie, plus on a des goûts sophistiqués, hein ? Porte-lui une bouteille de ma part avec mes compliments. (Je joignis un billet à ma carte et lui tendis le tout.) Garde la monnaie s'il y en a.

Il déshabilla Inge du regard lorsqu'elle revint des toilettes. Je ne lui en tins pas rigueur : il n'était pas le seul. Un type assis au bar avait l'air tout particulièrement intéressé.

Nous dansâmes à nouveau, et je vis le garçon porter le Champagne à la table de Red Dieter. De là où j'étais, je ne le voyais pas, mais le serveur lui remit ma carte et hocha la tête dans ma direction.

— Écoute, j'ai quelque chose à faire, dis-je à Inge. Je n'en ai pas pour longtemps mais il va falloir que je te laisse un petit moment. Si tu as besoin de quoi que ce soit, demande à un garçon.

Elle me considéra d'un air anxieux pendant que je la raccompagnais à notre table.

— Mais où vas-tu ?

— Je dois voir quelqu'un. Ici, dans la salle. Je n'en ai que pour quelques minutes.

Elle me sourit.

— Sois prudent, je t'en supplie.

Je me penchai et l'embrassai sur la joue.

— Je serai aussi prudent que si je marchais sur une corde raide. Le type solitaire assis dans le dernier box avait quelque chose de Fatty Arbuckle. Son cou épais reposait entre deux gros coussins de chair étranglés par le col de sa chemise. Son visage avait la couleur du homard bouilli, et je me demandai si c'était là l'explication de son surnom. La bouche de Red Dieter Helfferrich était plantée de guingois,

comme si elle mâchonnait un cigare invisible. Quand il parlait, on avait l'impression d'entendre le grognement coléreux d'un ours brun dans sa caverne. Quant à son sourire, c'était un mélange de pré-maya et de gothique tardif.

— Alors comme ça vous êtes enquêteur privé, hein ? dit-il lorsque je me présentai à sa table. C'est la première fois que j'en rencontre un.

— Ce qui prouve simplement que nous ne sommes pas assez nombreux à faire ce métier. Puis-je m'asseoir un instant ?

Il jeta un coup d'œil à l'étiquette de la bouteille.

— C'est du bon champagne. Je vous dois bien quelques minutes. Asseyez-vous, je vous écoute... Herr Gunther, dit-il en me tendant la main.

Il emplit nos deux verres et leva le sien pour porter un toast. Nichés sous des sourcils en forme de tours Eiffel horizontales, ses yeux trop grands, à l'iris traversé d'un faux trait, me mettaient vaguement mal à l'aise.

— Aux amis absents, dit-il.

Après avoir hoché la tête et vidé mon verre, je dis :

— Comme Kurt Mutschmann, par exemple ?

— Absents, mais pas oubliés. (Il eut un rire mauvais, puis but une nouvelle gorgée.) Nous semblons aussi curieux l'un que l'autre de savoir où il se trouve, n'est-ce pas ? Juste pour avoir l'esprit en paix et cesser de nous faire du souci pour lui, pas vrai ?

— Y aurait-il des raisons de s'inquiéter ? fis-je.

— Un homme tel que Kurt traverse des moments dangereux au cours de sa vie. Inutile d'entrer dans les détails avec vous, moustique. Je suppose que, en tant qu'ex-flic, vous savez ça aussi bien que moi. (Il hocha la tête d'un air connaisseur.) Je dois reconnaître que votre client a eu une excellente idée de vous confier l'affaire à vous plutôt qu'à vos anciens collègues. Tout ce qu'il veut, c'est récupérer ses diams, sans poser de questions. Vous, vous pouvez fouiner partout, vous pouvez même négocier. Peut-être même vous donnera-t-il une petite prime, n'est-ce pas ?

— Vous êtes très bien renseigné.

— Si votre client ne désire que des renseignements, je peux lui en fournir. Je pourrais même vous aider, si je le peux. Mais pour ce qui est de Mutschmann... il est à moi. Si votre copain espère se venger, dites-lui qu'il se fourre le doigt dans l'œil. Ce sont mes plates-bandes. A chacun son business.

— C'est tout ? Vous voulez juste mettre de l'ordre dans votre boutique ? Vous oubliez un petit détail : les papiers de von Greis. Vous vous souvenez : vos amis étaient tellement pressés de savoir où il les avait cachés ou à qui il les avait donnés. Qu'aviez-vous l'intention de faire de ces papiers si vous les aviez récupérés ? Un petit chantage de

derrière les fagots ? Après de gens tels que mon client, peut-être ? Ou bien vouliez-vous mettre quelques politiciens dans votre poche au cas où les choses se gâtent ?

— Vous paraissez aussi très bien renseigné, moustique. Décidément, votre client est un homme intelligent. J'ai de la chance qu'il vous ait fait confiance à vous plutôt qu'à la police. J'ai de la chance, mais vous aussi. Parce que si vous étiez flic et si vous m'aviez dit ce que vous venez de me dire, vous seriez en train de vivre les dernières minutes de votre vie.

Je me penchai en dehors du box et jetai un regard vers la salle, repérant aussitôt la chevelure noire d'Inge. Elle était en train de décliner fermement l'invitation d'un noceur en uniforme qui en perdait son baratin.

— Merci pour le Champagne, moustique. Vous avez fait preuve d'un sacré culot en venant me parler. Votre bluff ne vous a peut-être pas rapporté beaucoup, mais au moins, vous repartez avec votre mise, fit-il en ricanant.

— Bah ! cette fois-ci j'ai joué pour le seul plaisir du jeu ! répliquai-je.

Le gangster eut l'air de trouver ça drôle.

— C'était la dernière fois, dit-il. Vous pouvez en être certain. Je fis mine de me lever, mais il me retint par le bras. Je pensais qu'il allait me menacer, mais au lieu de ça, il déclara :

— Écoutez, je ne voudrais pas que vous pensiez que je vous raconte des salades. Ne me demandez pas pourquoi, mais je vais vous faire une faveur. Peut-être parce que j'aime les gens culottés. Ne vous retournez pas, mais il y a au bar un gros type en costume brun avec des cheveux comme un oursin. Photographiez-le bien quand vous retournerez à votre table. C'est un tueur professionnel. Il vous suivait, vous et la fille, quand vous êtes entrés. Vous avez dû marcher sur les orteils de quelqu'un et il m'a tout l'air de compter sur vous pour payer son loyer de la semaine. Par respect pour moi, ça m'étonnerait qu'il tente quoi que ce soit ici, mais dehors... Vous savez, je n'aime pas voir des petits flingueurs dans cette boîte. Ça fait mauvais effet.

— Merci pour le tuyau. J'apprécie. (J'allumai une cigarette.) Y a-t-il une autre sortie ? Je ne voudrais pas que mon amie se fasse égratigner.

Il hocha la tête.

— Traversez la cuisine et descendez par l'escalier de secours. En bas, vous verrez une porte donnant dans la ruelle derrière. C'est tranquille, il n'y a que des voitures garées. Une de ces voitures, un cabriolet gris clair, est à moi. (Il fit glisser un trousseau de clés dans ma direction.) Vous trouverez un flingue dans la boîte à gants en cas de besoin. Vous n'aurez qu'à laisser les clés dans le pot

d'échappement. Et ne rayez pas la carrosserie.

Je mis les clés dans ma poche et me levai.

— Ça a été agréable de parler avec vous, Red. Drôles de bestioles, les moustiques. Au début on ne sent pas la piqure, mais après, il n'y a rien de plus agaçant.

Red Dieter fronça ses épais sourcils.

— Du large, Gunther, avant que je change d'avis à votre sujet. En retournant auprès d'Inge, je détaillai rapidement les clients assis au bar. Le type en costume brun était facile à repérer, et je reconnus en lui l'homme qui avait regardé ma compagne avec insistance durant la soirée. A notre table, Inge résistait avec facilité, sinon avec plaisir, au mince charme d'un officier SS, plutôt beau garçon mais court sur pattes. Je la priai vivement de se lever et voulus l'entraîner avec moi, mais je sentis l'officier retenir mon bras. Je fixai sa main, puis levai les yeux vers son visage.

— Doucement, nabot, fis-je en le regardant de haut comme un trois-mâts abordant une barque de pêche. Sinon tu vas m'obliger à te décorer la lèvre, et ça sera pas avec la Croix des chevaliers et les feuilles de chêne.

Je sortis un billet de 5 marks chiffonné de ma poche et le laissai sur la table.

— Je ne pensais pas que tu étais du genre jaloux, remarqua Inge tandis que je l'entraînai vers la sortie.

— Prends l'ascenseur et va m'attendre dans la voiture, lui dis-je. Il y a une arme sous le siège. Garde-la à portée de main, au cas où...

(Je tournai la tête vers le bar et vis le gros type en train de régler ses consommations.) Ecoute, je n'ai pas le temps de t'expliquer mais ça n'a rien à voir avec notre élégant ami du dernier box.

— Et toi, où tu vas ? demanda-t-elle. Je lui donnai les clés de ma voiture.

— Je sors par l'autre côté. Un gros type en costume brun va essayer de me tuer. Si tu le vois se diriger vers la voiture, rentre à la maison et appelle l'inspecteur Bruno Stahlecker à l'Alex. Compris ?

Elle acquiesça.

Je fis mine de la suivre pendant quelques pas, puis m'engouffrai brusquement dans les cuisines, les traversai rapidement et franchis l'issue de secours.

Après avoir descendu trois volées de marches dans l'obscurité totale de la cage d'escalier, j'entendis des pas qui me suivaient. Tout en continuant à descendre aussi vite que je pouvais dans le noir, je me demandais si je pourrais tenter ma chance contre lui. Mais il était armé, moi non. En outre, c'était un professionnel. Je trébuchai, dégringolai jusqu'au palier, me relevai aussitôt en m'aidant de la rampe et plongeai dans une nouvelle volée de marches, ignorant la

douleur qui envahissait le coude et l'avant-bras avec lesquels j'avais amorti ma chute. Depuis le sommet de la dernière série de marches, j'aperçus un rai de lumière sous une porte. Je sautai. La porte était plus loin que je n'avais cru, mais je me reçus sans trop de casse – à quatre pattes. J'abaissai violemment la barre de sécurité et déboulai dans la ruelle.

Plusieurs voitures étaient rangées l'une derrière l'autre, mais je repérai facilement la Bugatti Royale grise de Red Dieter. J'ouvris la portière et glissai la main dans la boîte à gants. J'y découvris plusieurs petits sachets de poudre blanche, ainsi qu'un gros revolver à long canon, du genre de ceux qui, d'une balle, vous percent une fenêtre dans une porte d'acajou de huit centimètres d'épaisseur. Je n'avais pas le temps de vérifier s'il était chargé, mais je me doutais que ce n'était pas pour jouer aux cow-boys et aux Indiens que Red gardait son artillerie dans la voiture.

Je me jetai à terre et me faufilai sous le marchepied d'une grosse décapotable Mercedes. Au même instant, mon poursuivant ouvrit l'issue de secours et se fondit dans l'obscurité d'une encoignure. Je restai immobile, attendant qu'il s'avance au centre de la ruelle où le clair de lune en ferait une cible parfaite. Plusieurs minutes passèrent sans que je distingue aucun bruit ni mouvement, et je me demandai s'il n'avait pas longé le mur dans l'obscurité afin de pouvoir traverser la ruelle un peu plus loin pour me prendre à revers. Entendant un talon heurter le pavé derrière moi, je retins ma respiration. Seul mon pouce bougeait, tirant lentement en arrière le chien de mon revolver. Lorsqu'un léger clic m'indiqua qu'il était armé, je déverrouillai la sécurité. Je me retournai avec précaution et aperçus, encadrée par les roues arrière de la Mercedes qui m'abritait, une paire de chaussures et le bas d'un pantalon. Les jambes se déportèrent sur la droite, derrière la Bugatti et, devinant qu'il avait repéré la portière à demi fermée, je me glissai dans la direction opposée, à ma gauche, et émergeai de dessous la Mercedes. Je me redressai à moitié et, le dos courbé en dessous du niveau des vitres, je contournai la voiture par l'arrière et glissai un regard au coin de son énorme coffre. Une silhouette en costume brun était accroupie contre le pneu arrière de la Bugatti à environ deux mètres, dans la même position que moi, mais me tournant le dos. Je fis deux pas en avant et amenai le gros revolver au niveau de la nuque de l'inconnu.

— Lâche ça, dis-je, ou je fais exploser ta sale gueule. Le type se figea, mais il ne lâcha pas son arme.

— Pas de problème, mon ami, fit-il après quelques secondes. (Il desserra son étreinte sur la crosse du Mauser automatique qui bascula mollement autour de son index.) Je peux remettre la sécurité ? Ce petit bijou a la détente très sensible.

La voix était lente et calme.

— Baisse ton chapeau sur tes yeux, dis-je. Ensuite remets ta sécurité, mais très délicatement. Souviens-toi que je ne peux pas te rater à cette distance. Ça serait dommage de salir la belle carrosserie de Red avec ta cervelle.

Il descendit son chapeau sur les yeux et, après avoir enclenché la sécurité de son Mauser, le lâcha sur le pavé où il tomba en cliquetant.

— C'est Red qui t'a dit que j'étais après toi ?

— Ferme-la et tourne-toi vers moi, rétorquai-je. Et garde tes mains en l'air.

Le type me fit face et pencha la tête en arrière pour essayer de me voir par-dessous le rebord du chapeau.

— Tu vas me descendre ? demanda-t-il.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De si tu me dis qui te paie.

— On pourrait peut-être s'arranger.

— S'arranger comment ? fis-je. Pour moi, c'est simple. Soit tu parles soit je te fabrique une seconde paire de narines.

Il sourit.

— Tu ne me descendrais pas comme ça, si ?

— Ah non ? fis-je en lui enfonçant le canon de mon arme sous le menton et en le faisant remonter sous la pommette. N'en sois pas si sûr. Tu m'as donné envie de me servir de ce truc, alors je te conseille de retrouver ta langue très vite, sinon tu n'auras plus jamais l'occasion de t'en resservir.

— Et si je parle, tu me laisses partir ?

— Pour que je te retrouve sur mes talons ? Tu me prends pour un imbécile ?

— Qu'est-ce que je pourrais faire pour te prouver que je te laisserai tranquille ?

Je fis un pas en arrière et réfléchis un instant.

— Jure-le sur la tête de ta mère.

— Je le jure sur la tête de ma mère, répéta-t-il aussitôt.

— Parfait. Alors, qui t'a engagé ?

— Tu me laisses partir si je te le dis ?

— Oui.

— Jure-le sur la tête de ta mère, dit-il.

— Je le jure sur la tête de ma mère.

— Bon, dit-il. C'est un type qui s'appelle Haupthändler.

— Combien t'a-t-il payé ?

— Trois cents marks tout de suite, et...

Il ne termina pas sa phrase. Je fis un pas en avant et lui assenai un violent coup de crosse sur le crâne. Un coup cruel, assez puissant

pour l'expédier un bon moment dans les pommes.

— Ma mère est morte, lâchai-je.

J'empochai les deux armes et courus vers ma voiture. Inge ouvrit de grands yeux en voyant mon costume maculé de poussière et de cambouis. C'était mon plus beau costume.

— Tu as peur des ascenseurs ? Tu as sauté par la fenêtre ou quoi ?

— Oui, c'est à peu près ça, dis-je.

Je récupérai sous le siège conducteur la paire de menottes que je garde en permanence avec mon arme, puis je démarrai et franchis la petite centaine de mètres qui nous séparait de la ruelle.

Le costume brun était toujours inconscient, à l'endroit où je l'avais sonné. Je descendis de voiture et le traînai un peu plus loin où je l'enchaînai à un des barreaux protégeant une fenêtre. Il grogna un peu pendant la manœuvre, me confirmant que je ne l'avais pas tué. Je retournai ensuite à la Bugatti et remis le revolver de Red dans la boîte à gants. J'en profitai pour vérifier la nature des sachets de poudre blanche que j'y avais également trouvés. Red Dieter n'était pas du genre à se trimbaler avec du sel dans sa Bugatti. J'en reniflai une pincée. C'était de la cocaïne. Il n'y en avait pas pour plus d'une centaine de marks : très certainement la consommation personnelle de Red.

Je verrouillai la voiture et glissai comme convenu les clés dans le pot. Puis je retournai près du costume brun et fourrai un ou deux sachets de drogue dans sa poche de poitrine.

— Ça devrait intéresser les gars de l'Alex, dis-je.

A défaut de l'avoir tué, il me fallait bien lui ôter toute possibilité de terminer le boulot pour lequel on l'avait payé.

Je veux bien m'arranger, mais uniquement avec les gens qui n'ont rien de plus dangereux dans la main droite qu'un verre de schnaps.

Le lendemain matin, il tombait une pluie tiède, fine comme la pulvérisation en brouillard d'un jet d'arrosage. Frais et dispos à mon réveil, je restai un moment à regarder par la fenêtre. Je me sentais autant d'énergie qu'un attelage de chiens esquimaux.

Nous bûmes un café en fumant une ou deux cigarettes. Je crois bien que je sifflotai en me rasant. Elle entra dans la salle de bains et resta là à me regarder. Depuis la veille, nous n'arrêtons pas de nous dévorer des yeux.

— Pour quelqu'un qu'on a essayé de tuer hier soir, dit-elle, je te trouve un excellent moral ce matin.

— Il n'y a rien de tel que de sentir le souffle de madame la Mort sur votre nuque pour vous redonner goût à la vie, lui dis-je en souriant. Ça et la compagnie d'une femme épatante.

— Tu ne m'as toujours pas expliqué pourquoi ce type voulait te tuer.

— Parce qu'on l'avait payé pour ça, dis-je.

— Qui l'a payé ? Le gars du club ?

Je m'essuyai le visage, vérifiai que je n'avais laissé aucun poil rebelle. Rassuré, je rangeai mon rasoir.

— Tu te souviens, hier matin, j'ai téléphoné chez Six pour laisser un message à son intention et à celle de Haupthändler ?

Inge acquiesça.

— Oui, tu leur disais que tu approchais.

— J'espérais obliger Haupthändler à abattre ses cartes. C'est ce qui s'est passé, quoique plus rapidement que je ne croyais.

— Tu penses que c'est lui qui a payé le tueur ?

— Je ne le pense pas, je le sais.

Inge me suivit dans la chambre. J'enfilai une chemise. Mon bras blessé et bandé me causa quelques difficultés pour fixer le bouton de manchette.

— Tu sais, la soirée d'hier a posé tout autant de questions qu'elle a apporté de réponses. Il n'y a aucune logique dans tout ça, absolument aucune. C'est comme de monter un puzzle avec deux séries différentes de pièces. On a volé deux choses dans le coffre de Pfarr : des bijoux et des papiers. Mais on dirait que l'ensemble ne colle

pas. Les pièces du puzzle représentant le meurtre ne coïncident pas avec les morceaux représentant le cambriolage.

Tel un chat philosophe, Inge cligna lentement des paupières et me regarda avec le genre d'expression qui vous rend malade de ne pas avoir percuté plus tôt. Cette impression était déjà pénible, mais à mesure qu'elle m'exposait son idée, je m'aperçus que j'étais encore plus indécrottable que je n'avais cru.

— Peut-être n'y a-t-il jamais eu un seul puzzle, dit-elle. Peut-être essaies-tu depuis le début d'en reconstituer un alors que, en réalité, il y en avait deux.

Durant un moment, j'eus du mal à assimiler cette idée. À la fin, je l'enfonçai dans mon esprit d'une vigoureuse claque sur mon front.

— Merde, bien sûr !

Sa remarque avait déchiré le voile. Mon enquête ne tournait pas autour d'une seule affaire, mais de deux.

Je garai la voiture sur Nollendorfplatz, juste en dessous du S-Bahn. Une rame passa dans un fracas métallique qui ébranla le sol de la place, sans toutefois parvenir à décoller l'épaisse couche de suie recouvrant les façades autrefois pimpantes des immeubles alentour. Cette suie provenait des grandes cheminées d'usines de Tempelhof et de Neukölln. Nous marchâmes vers l'ouest, pénétrant dans le quartier de classes moyennes modestes de Schöneberg, où nous arrivâmes bientôt devant l'immeuble de cinq étages où vivait Marlene Sahn. Nous montâmes au quatrième.

Le jeune homme qui nous ouvrit portait l'uniforme d'une section de SA que je ne sus reconnaître. Je lui demandai si Fräulein Sahn vivait bien ici. Il nous le confirma, déclara être son frère et voulut savoir qui nous étions.

Je lui tendis ma carte et lui demandai s'il était possible de parler à sa sœur. Il parut si embarrassé que je le soupçonnai de nous avoir menti en se prétendant son frère. Il gratta son large crâne planté de cheveux couleur paille, puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avant de s'effacer pour nous laisser entrer.

— Ma sœur se repose, expliqua-t-il. Mais je vais voir si elle désire vous parler, Herr Gunther.

Il referma la porte derrière nous et s'efforça d'arborer une expression plus accueillante. Sa bouche aux lèvres épaisses, presque négroïde, se fendit d'un large sourire, contredit pourtant par deux yeux froids qui, passant d'Inge à moi, semblaient suivre une partie de ping-pong.

— Attendez ici un instant, je vous prie.

Lorsqu'il fut parti, Inge me montra le mur au-dessus du buffet, où étaient accrochées côte à côte trois photos du Führer.

— Impossible de mettre en doute leur loyauté, n'est-ce pas ? dit-

elle en souriant.

— Tu ne savais pas que ces portraits étaient en promotion chez Woolworth ? Tu peux avoir trois dictateurs pour le prix de deux...

Sahm revint bientôt, accompagné de sa sœur Marlene, une grande et belle blonde à l'air mélancolique et dotée d'une mâchoire légèrement proéminente qui conférait une certaine timidité à ses traits. Mais elle avait un cou solide et les avant-bras bronzés d'un archer ou d'un joueur de tennis. Lorsqu'elle apparut dans le couloir, j'aperçus un de ses mollets musclés en forme d'ampoule électrique. Cette fille était bâtie comme une cheminée rococo.

On nous fit entrer dans un salon de taille modeste où, à l'exception du frère qui s'appuya contre le mur avec une expression suspicieuse à notre égard, nous nous répartîmes entre le canapé et les fauteuils de cuir bon marché. Une collection de trophées, suffisante pour pourvoir à la distribution des prix de toute une école, était disposée derrière la vitrine d'un meuble en noyer.

— Vous avez là une belle collection, fis-je tout en songeant que mes formules de politesse étaient parfois un peu indigentes.

— Oui, dit Marlene avec une expression qui aurait pu passer pour de la modestie.

Mais son frère ne fit pas preuve de la même réserve.

— Ma sœur est une athlète. Malheureusement, une blessure récente l'empêche de défendre les couleurs allemandes aux Jeux olympiques.

Inge et moi accueillîmes la nouvelle avec des grognements de sympathie, puis Marlene examina de nouveau ma carte.

— En quoi puis-je vous être utile, Herr Gunther ? s'enquit-elle. Je m'appuyai au dossier du divan et croisai les jambes avant de lui réciter mon boniment.

— J'ai été engagé par la compagnie d'assurances Germania pour enquêter sur la mort de Paul Pfarr et de son épouse. Nous interrogeons tous ceux qui les ont connus afin de découvrir ce qui s'est passé et permettre à mon client de prendre ses dispositions.

— Oui, dit Marlene avec un profond soupir. Oui, bien sûr.

J'attendis qu'elle ajoute quelque chose, mais finalement je dus insister.

— Je crois savoir que vous étiez la secrétaire de Paul Pfarr au ministère de l'Intérieur ?

— Oui, c'est exact, répondit-elle avec la concision d'une annonce au poker.

— Travaillez-vous toujours au ministère ?

— Oui, fit-elle en haussant les épaules d'un air indifférent.

Je jetai à la dérobée un regard à Inge, qui se contenta de lever dans ma direction deux paupières impeccablement fardées.

— Le service que dirigeait Herr Pfarr sur la corruption au sein de l'administration du Reich et du Front du travail fonctionne-t-il toujours ?

Durant quelques secondes, elle examina le bout de ses chaussures puis, pour la première fois, me regarda en face.

— Qui vous a parlé de ça ? dit-elle d'un ton égal mais où je crus deviner un léger embarras.

J'ignorai sa question et tentai de la prendre à contre-pied.

— Pensez-vous qu'il ait été tué pour cette raison ? Par quelqu'un qui n'aimait pas le voir fouiner et dénoncer des gens ?

— Je... je ne sais pas du tout pourquoi on l'a tué. Écoutez, Herr Gunther, je crois qu'il serait...

— Avez-vous entendu parler d'un homme du nom de Gehrard von Greis ? C'est un ami du Premier ministre. Il était aussi maître chanteur. J'ignore quelle information il a transmise à votre patron, mais sachez que cela lui a coûté la vie.

— Je ne pense pas que..., dit-elle avant de se reprendre brusquement. Il m'est impossible de répondre à vos questions.

Je ne tins pas compte de sa remarque.

— Connaissiez-vous la maîtresse de Paul, une certaine Eva ou Vera ? Savez-vous pourquoi elle se cache ? D'ailleurs, elle est peut-être morte, elle aussi.

Ses yeux tremblotèrent comme une tasse dans une soucoupe de wagon-restaurant. Elle s'étrangla à demi et se leva, les poings sur les hanches.

— Je vous en prie ! dit-elle tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

Le frère se décolla du mur et vint se planter face à moi comme un arbitre séparant deux boxeurs.

— Ça suffit, Herr Gunther, dit-il. Vous n'avez aucun droit de soumettre ma sœur à cet interrogatoire.

— Vraiment ? fis-je en me levant à mon tour. Pourtant, elle devrait être habituée aux interrogatoires, si elle travaille à la Gestapo. Je parie qu'elle en voit de bien pires tous les jours.

— C'est égal, dit-il. Il me paraît clair qu'elle ne désire pas répondre à vos questions.

— C'est curieux, j'ai la même impression.

Je pris le bras d'Inge et nous nous dirigeâmes vers la porte. Mais avant de sortir, je me retournai et ajoutai :

— Je ne suis du côté de personne. Mon seul souci est de découvrir la vérité. Si vous changez d'avis, n'hésitez pas à me contacter. Je n'ai pas pour habitude de jeter les gens aux fauves.

— Je ne te connaissais pas cet esprit chevaleresque, remarqua Inge lorsque nous fûmes dehors.

— Moi ? fis-je. Tu me connais mal ! J'ai fait l'école de détectives Don Quichotte et j'ai eu une mention bien à l'option Noble Sentiment.

— Dommage que tu ne sois pas aussi fort en interrogatoires, rétorqua-t-elle. Je suis sûre qu'elle était sur le point de parler quand tu lui as dit que la maîtresse de Pfarr était peut-être morte. Ça lui a fait un choc.

— Que voulais-tu que je fasse ? Que je la tabasse à coups de crosse pour lui tirer les vers du nez ?

— Non, bien sûr que non. C'est dommage qu'elle ait refusé de parler, voilà tout. Mais elle peut encore changer d'avis.

— Je n'en suis pas si sûr. Si elle travaille vraiment pour la Gestapo, elle ne doit pas être du genre à vivre selon les préceptes de la Bible. Tu as vu ses biceps ? Elle doit être redoutable avec une cravache ou une matraque entre les mains.

Nous récupérâmes la voiture et repartîmes vers l'est par Bûlowstrasse. Je me garai en bordure du parc Viktoria.

— Viens, dis-je. Allons marcher. Un peu d'air frais me fera du bien.

Inge renifla et eut une moue dubitative. La brasserie voisine de Schultheis empestait tout le quartier.

— J'espère que tu ne m'offriras jamais de parfum, dit-elle. Nous grimpâmes le mont de la Croix jusqu'au marché aux tableaux où ceux qui se faisaient passer pour les nouveaux artistes exposaient à la vente leurs œuvres du plus pur style hellénique. Comme je m'y attendais, Inge étouffait de rage.

— As-tu jamais vu des merdes plus lamentables ? lâcha-t-elle. A voir tous ces paysans musclés en train de lier des bottes de blé, on dirait qu'on vit dans un conte de Grimm.

Je hochai la tête. J'aimais la voir s'exciter sur un sujet, même si elle exprimait trop fort des opinions qui auraient pu nous valoir à tous les deux d'être expédiés en KZ.

Qui sait, avec un peu de temps, elle pourrait peut-être m'amener à reconsidérer mon attitude plutôt détachée vis-à-vis de la valeur de l'art. Mais j'avais autre chose en tête. Je la pris par le bras et la conduisis devant des peintures de miliciens aux mâchoires d'acier. L'artiste qui les présentait était lui-même à mille lieues du stéréotype aryen.

— Depuis que nous sommes partis de l'appartement des Sahm, j'ai l'impression que nous sommes suivis, dis-je à voix basse à ma compagne.

Elle examina discrètement les quelques badauds qui étaient là, mais aucun n'avait l'air de s'intéresser spécialement à nous.

— Ça m'étonnerait que tu le repères, dis-je. Surtout s'il connaît son boulot.

— Tu crois que c'est la Gestapo ?

— La Gestapo n'est pas la seule meute de loups à sévir dans Berlin, dis-je, mais ce sont les plus malins. Ils savent que je suis sur cette affaire, et je les soupçonne de me laisser faire le boulot tout en me surveillant.

— Mais alors, qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle d'un air inquiet.

Je lui souris.

— Tu sais, il n'y a rien de plus excitant que de semer une filature. Surtout si c'est quelqu'un de la Gestapo.

Le lendemain, je ne trouvai que deux lettres dans ma boîte, arrivées toutes deux par coursier. J'attendis pour les ouvrir d'être hors de portée du regard de chat affamé de Gruber. La plus petite des enveloppes contenait une invitation aux épreuves olympiques du jour. Au dos du bristol étaient inscrites les initiales « M. S. », suivies de « 14 h ». La grande enveloppe, elle, portait le sceau du ministère de l'Air et contenait la transcription des communications téléphoniques respectives de Haupthändler et de Jeschonnek pour la journée de samedi, ce qui, à part le coup de téléphone que j'avais moi-même passé depuis l'appartement de Jeschonnek, équivalait à zéro. Je jetai l'enveloppe et son contenu dans la corbeille à papiers, et je m'assis à mon bureau. Je me demandai si Jeschonnek avait déjà acheté le collier. Puis je réfléchis : comment m'y prendre ? Devais-je suivre Haupthändler à l'aéroport de Tempelhof le soir même ? D'un autre côté, si Haupthändler s'était déjà débarrassé du collier, je ne comprenais pas pourquoi il aurait attendu le lundi soir pour partir à Londres. Mais peut-être l'achat du collier s'était-il effectué en devises étrangères, ce qui expliquerait qu'il ait fallu plusieurs jours à Jeschonnek pour rassembler la somme. Je me préparai un café et attendis l'arrivée d'Inge.

Je regardai par la fenêtre et, voyant que le temps était plutôt maussade, je souris à la pensée que mon assistante allait se réjouir de voir une nouvelle journée des Jeux du Führer gâchée par une bonne averse. Sauf que je serais moi aussi sous la pluie.

Comment avait-elle défini ces Jeux ? « La plus scandaleuse supercherie de l'histoire moderne. » J'étais en train de sortir mon vieil imperméable de la penderie lorsqu'elle fit son entrée.

— Vite, une cigarette ! s'exclama-t-elle aussitôt.

Elle jeta son sac à main sur un fauteuil, prit une cigarette dans la boîte posée sur mon bureau puis considéra mon vieil imperméable d'un air moqueur.

— Tu as vraiment l'intention de porter ça ?

— Oui. Miss Muscles m'a donné de ses nouvelles. J'ai trouvé une invitation aux Jeux dans ma boîte aux lettres. Elle me donne rendez-vous au stade à 14 heures.

Inge regarda par la fenêtre.

— Alors tu as raison, dit-elle en riant, tu auras bien besoin de ton imperméable. Il va tomber des cordes. (Elle s'assit et posa les pieds sur mon bureau.) Donc, si je comprends bien, je vais rester ici et m'occuper du magasin.

— Je serai de retour à 16 heures au plus tard, lui dis-je. Ensuite, nous irons à l'aéroport.

Elle fronça les sourcils.

— Ah oui, j'avais oublié que Haupthändler partait pour Londres. Excuse-moi si je te parais naïve, mais que comptes-tu faire une fois à l'aéroport ? Tu vas lui demander avec qui il part et combien il a vendu le collier ? Tu espères peut-être qu'ils te laisseront ouvrir leurs valises pour compter les billets ?

— Dans la vie, rien n'est si simple. On ne trouve jamais la bonne petite preuve irréfutable qui permet d'épingler un criminel la main dans le sac.

— On dirait que ça te rend triste.

— J'avais un atout dans le pot. J'espérais que ça faciliterait les choses.

— Et le pot s'est envolé ?

— En quelque sorte, oui.

Je m'interrompis en entendant un bruit de pas dans la salle d'attente. On frappa à la porte. Un motard en uniforme de caporal du Corps d'aviation national-socialiste entra, tenant d'une main gantée une enveloppe de papier bulle semblable à celle que j'avais jetée dans ma corbeille un moment auparavant. L'officier claqua des talons et me demanda si j'étais bien Herr Bernhard Gunther. Comme j'acquiesçais, il me remit l'enveloppe, me fit signer un reçu, me gratifia du salut nazi et disparut aussi soudainement qu'il était arrivé.

L'enveloppe du ministère de l'Air contenait plusieurs feuillets dactylographiés transcrivant les conversations téléphoniques données ou reçues la veille par Haupthändler et Jeschonnek. Ce dernier, le marchand de diamants, avait été le plus affairé, appelant plusieurs correspondants pour organiser l'achat illégal de grandes quantités de dollars et de livres sterling.

— Gagné ! fis-je en lisant la transcription du dernier coup de téléphone donné par Jeschonnek.

Il avait appelé Haupthändler, de sorte que j'avais la même conversation transcrite deux fois. C'était la preuve que j'espérais, la preuve qui transformait une hypothèse en fait établi, la preuve du lien entre le secrétaire particulier de Six et le marchand de diamants. Mieux que ça : ils étaient convenus d'une heure et d'un lieu de rendez-vous que j'avais noir sur blanc sous les yeux.

— Alors ? fit Inge incapable de refréner plus longtemps sa

curiosité.

Je la regardai en souriant.

— Mon atout, fis-je. Quelqu'un vient de le sortir du pot. Haupthändler et Jeschonnek doivent se rencontrer cet après-midi à 17 heures à Grunewald. Jeschonnek viendra avec un plein sac de billets étrangers.

— Dis-moi, tu as un sacré informateur, dit-elle en fronçant les sourcils. Qui est-ce ? Le mage Hanussen[21] ?

— Non, mon indic est plutôt du genre imprésario. C'est lui qui organise les représentations. Cette fois-ci, je vais être aux premières loges.

— Et j'imagine que ce sont de sympathiques miliciens en uniforme qui jouent les ouvreuses, n'est-ce pas ?

— Ça ne te plaît pas, hein ?

— Bah, si je fais la grimace, mets ça sur le compte de mes brûlures d'estomac, d'accord ?

J'allumai une cigarette. Je jouai mentalement à pile ou face et perdis. Je lui dirais donc la vérité.

— Tu te souviens du type qu'on a trouvé dans le monte-plats ?

— Je ne suis pas près de l'oublier, fit-elle en réprimant un frisson.

— Hermann Goering m'a payé pour que je le retrouve.

Je marquai une pause pour voir sa réaction, mais elle se contenta de me regarder avec un petit air moqueur. Je haussai les épaules et poursuivis.

— C'est tout. Il a accepté de mettre un ou deux téléphones sur écoute – ceux de Haupthändler et de Jeschonnek. Et voilà le résultat, fis-je en agitant les feuillets. A présent, je peux dire à ses cerbères où aller récupérer von Greis.

Inge resta silencieuse. J'aspirai avec irritation une longue bouffée, puis écrasai rageusement ma cigarette.

— Laisse-moi te dire une chose, ajoutai-je. Si tu dis non à un type comme Goering, tu risques de ne pas pouvoir finir ta cigarette parce qu'il te manquera une lèvre.

— Oui, je suppose que tu as raison.

— Crois-moi, ce n'est pas moi qui lui ai couru après. Il ne travaille qu'avec des voyous armés jusqu'aux dents.

— Mais pourquoi ne m'en as-tu pas parlé, Bernie ?

— Quand Goering accepte de mettre quelqu'un comme moi dans la confiance, ça veut dire que les enjeux sont très gros. J'ai pensé qu'il serait plus prudent que tu ne saches rien. Mais à présent, je n'ai plus le choix, n'est-ce pas ?

Je brandis de nouveau les transcriptions d'écoute. Inge secoua la tête.

— Je sais bien que tu ne pouvais pas refuser, dit-elle. Je ne suis

pas choquée, mais disons... un peu surprise. Et je te remercie de vouloir me protéger, Bernie. Je suis contente que tu puisses informer quelqu'un de ce qui est arrivé à ce pauvre homme.

— Je vais le faire tout de suite, dis-je.

Rienacker me parut fatigué et de fort méchante humeur au bout du fil.

— J'espère que tu as quelque chose, coco, dit-il, parce que la patience du gros Hermann est aussi mince que la couche de confiture dans les beignets d'un pâtissier juif. Alors si tu m'appelles juste pour causer du temps qu'il fait, je risque de débarquer chez toi avec de la merde de chien sous mes semelles, d'accord ?

— Qu'est-ce qui te prend, Rienacker ? répliquai-je. On t'a piqué un macchabée à la morgue ou quoi ?

— Gunther, arrête tes salades et accouche.

— Bon, alors ouvre bien tes oreilles. Je viens de retrouver votre type et il est pas brillant.

— Mort ?

— C'est rien de le dire. Il est en train de piloter un monte-plats dans un hôtel abandonné de Chamissoplatz. Vous le trouverez à l'odeur.

— Et les papiers ?

— Juste un gros tas de cendres dans le poêle.

— Tu as une idée sur ceux qui ont fait le coup ?

— Désolé, fis-je, mais ça, c'est ton boulot. Le mien était de retrouver votre petit copain aristocrate, c'est tout. Dis à ton patron que je lui enverrai ma facture.

— Merci beaucoup, Gunther, fit-il d'une voix pleine de rancœur. Tu as intérêt à...

Je le coupai d'un et raccrochai.

Je laissai à Inge les clés de la voiture et lui donnai rendez-vous dans la rue devant le pavillon de Haupthändler à 16 h 30, une demi-heure avant sa rencontre avec Jeschonnek. J'avais l'intention de prendre, à la station du zoo, la ligne spéciale du S-Bahn qui conduisait au stade du Reich, mais pour m'assurer que je n'étais pas suivi, j'empruntai un itinéraire compliqué avant de la rejoindre. Je commençai par remonter Königstrasse à pied, puis sautai dans un tramway de la ligne n°2 jusqu'au marché Spittel où je fis deux fois le tour de la fontaine Spindler Brunnen. Ensuite je pris le métro. Je descendis à la première station, Friedrichstrasse, et remontai à la surface. Durant les heures de bureau, quand l'air a le goût de taillures de crayon, Friedrichstrasse a la circulation la plus dense de Berlin. Je zigzaguai entre les baleines de parapluies et les grappes de touristes américains agglutinés autour de leur Baedeker. En traversant Tauberstrasse et Jägerstrasse, j'évitai de justesse une camionnette aux

couleurs des bonbons Rudesdorfer puis dépassai l'hôtel Kaiser et les bureaux des usines Six. Je continuai en direction d'Unter den Linden, me faufilai entre les voitures embouteillées dans Französische Strasse et, au coin de Behrenstrasse, entrai dans la galerie Kaiser, un passage bordé de boutiques de luxe, très prisé des touristes, débouchant dans Unter den Linden, près de l'hôtel Westminster où beaucoup de ces touristes résident. C'est l'endroit idéal pour semer une filature. Une fois dans Unter den Linden, je traversai la chaussée et hélai un taxi qui m'emmena à la station du zoo où je montai enfin dans le train spécial pour le stade olympique.

Celui-ci me parut plus petit que je ne l'avais imaginé. Je me demandai comment il allait pouvoir contenir la foule qui se pressait à l'extérieur. Une fois à l'intérieur, je me rendis compte que, grâce à une arène qui s'enfonçait de plusieurs mètres au-dessous du niveau du sol, il était en réalité plus grand qu'à l'extérieur.

Je gagnai ma place, tout près de la piste cendrée. Une maîtresse femme, installée à ma gauche, me salua poliment en hochant la tête. Le siège à ma droite, que j'imaginai être réservé par Marlene Sahn, était vide, bien qu'il soit déjà 14 heures passées. Je consultai justement ma montre lorsque les nuages crevèrent au-dessus du stade, déversant la plus violente averse de la journée. J'accueillis avec reconnaissance l'invitation de ma voisine à partager son parapluie. C'était sa bonne action du jour. Elle me montra l'extrémité ouest du stade et me tendit une paire de jumelles.

— C'est là que le Führer sera assis, m'informa-t-elle.

Je la remerciai du renseignement et, bien que ne trouvant aucun intérêt à cette information, je braquai les jumelles sur une estrade occupée par un groupe d'hommes en redingote, entourés d'uniformes d'officiers SS, qui se faisaient doucher autant que moi.

Je me dis qu'Inge serait contente. Mais je ne vis aucune trace du Führer.

— Hier, il n'est venu qu'à 17 heures, m'expliqua l'aimable bourgeoise. Vous me direz que, avec un temps pareil, on lui pardonne volontiers de ne pas se déplacer. Je vois que vous n'avez pas de programme, ajouta-t-elle en baissant la tête vers mes genoux. Voulez-vous connaître les épreuves ?

Je lui déclarai que ce serait avec plaisir, mais à ma grande consternation, au lieu de me prêter son programme, elle entreprit de le lire tout haut.

— D'abord, il y aura les éliminatoires du 400 mètres haies. Ensuite nous aurons les demi-finales et la finale du 100 mètres. Si vous me permettez une opinion personnelle, je pense que nos coureurs n'ont aucune chance contre le nègre américain Owens. Je l'ai vu courir hier. On aurait dit une gazelle.

J'allais formuler une remarque désobligeante au sujet de la prétendue race des seigneurs lorsque Marlene Sahn s'assit à côté de moi, m'évitant ainsi une accusation de trahison.

— Merci d'être venu, Herr Gunther. Et toutes mes excuses pour hier. J'ai été grossière, je le sais. Vous cherchiez à m'aider, n'est-ce pas ?

— Exactement.

— Hier soir, je n'ai pas pu dormir à cause de ce que vous aviez dit sur... sur Eva.

— La maîtresse de Paul Pfarr ? (Elle acquiesça.) Est-ce une de vos amies ?

— Pas une amie intime, mais nous étions proches, oui. C'est pourquoi, ce matin, j'ai décidé de vous faire confiance, je vous ai donné rendez-vous ici parce que je suis sûre qu'on me surveille. C'est pour ça que je suis en retard. J'ai dû m'assurer que je les avais bien semés.

— La Gestapo ?

— Certainement pas le Comité olympique, Herr Gunther, rétorqua-t-elle avec un sourire que je lui rendis.

— Non, bien sûr que non, fis-je en remarquant combien elle devenait attirante quand, sur son visage, l'impatience prenait le pas sur la modestie.

Sous l'imperméable couleur brique qu'elle était en train de déboutonner, elle portait une robe de coton bleu sombre dont le large décolleté me laissa entrevoir la naissance de ses seins bronzés. Elle fouilla dans son ample sac à main de cuir brun.

— Pour en revenir à Paul, dit-elle avec une certaine nervosité, vous vous doutez bien que, après sa mort, j'ai dû répondre à des tas de questions.

— A quel sujet ?

C'était une question stupide de ma part, mais elle ne me le fit pas remarquer.

— Sur tout. A un moment, ils ont même suggéré que j'étais moi aussi sa maîtresse. (Elle sortit de son sac un agenda vert sombre qu'elle me tendit.) J'ai réussi à garder ceci. C'est l'agenda de Paul, son agenda intime. L'autre, l'agenda officiel que je tenais à jour, je l'ai remis à la Gestapo.

Je retournai le carnet dans ma main, sans prendre la liberté de l'ouvrir. C'était curieux : après Six, Marlene me remettait à son tour un indice soustrait à l'attention de la police. Mais était-ce si curieux que ça ? N'était-ce pas tout simplement qu'ils connaissaient bien la police ?

— Pourquoi ? demandai-je.

— Pour protéger Eva.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas l'avoir détruit ? C'aurait été plus sûr pour elle. Et pour vous aussi, non ?

Elle fronça les sourcils, s'efforçant peut-être de trouver une explication à quelque chose qu'elle-même ne comprenait pas très bien.

— J'ai pensé que si je le remettais entre de bonnes mains, il pourrait aider à identifier l'assassin.

— Et s'il s'avérait que votre amie Eva y est pour quelque chose ? Ses yeux me fusillèrent.

— Impossible, dit-elle avec véhémence. Elle n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Je fis la moue et hochai la tête avec circonspection.

— Parlez-moi d'elle, dis-je.

— Chaque chose en son temps, Herr Gunther, répliqua-t-elle d'un ton pincé.

Marlene Sahm n'étant visiblement pas le genre de femme à se laisser entraîner par ses sentiments, je me demandai si la Gestapo recrutait ses collaboratrices selon ce critère, ou si elles devenaient comme ça en son sein.

— D'abord, reprit-elle, j'aimerais qu'une chose soit claire entre nous.

— Je vous écoute.

— Après la mort de Paul, j'ai fait moi-même une petite enquête pour retrouver Eva. Ça n'a rien donné. Je vous raconterai tout cela plus tard. Mais avant que je vous parle, je veux que vous me promettiez, au cas où vous la retrouveriez, de tout faire pour la convaincre de se livrer. Si c'est la Gestapo qui l'arrête, elle sera dans de très mauvais draps. Comprenez bien que ce n'est pas une faveur que je vous demande. C'est le prix que j'exige en échange de mon aide.

— Je vous donne ma parole de faire tout pour qu'elle s'en sorte. Mais je dois vous dire que, pour l'instant, elle paraît être impliquée jusqu'au cou dans cette affaire. Et comme j'ai des raisons de croire qu'elle a l'intention de fuir à l'étranger ce soir même, vous feriez mieux de me dire rapidement ce que vous savez. Le temps presse.

Pendant un moment, Marlene se mordilla la lèvre d'un air songeur, regardant d'un air distrait les coureurs du 400 mètres haies se positionner sur la ligne de départ. Elle parut ne pas être consciente de la rumeur qui remplit le stade avant de retomber brusquement lorsqu'un officiel leva à bout de bras le pistolet du départ. Elle commença à me raconter son histoire au moment même où la détonation retentissait.

— Eh bien d'abord, elle ne s'appelait pas Eva. C'est Paul qui l'avait surnommée comme ça. Il avait la manie de changer le nom des gens. Il aimait bien les patronymes aryens comme Siegfried ou

Bruneilde. En réalité Eva s'appelait Hannah, Hannah Röedl, mais Paul disait que Hannah était un prénom juif, et qu'il préférait l'appeler Eva.

La foule accueillit par un rugissement la victoire de l'Américain dans la première épreuve.

— Paul était malheureux avec sa femme, mais il ne m'a jamais dit pourquoi. Lui et moi étions devenus amis et il me racontait beaucoup de choses, et pourtant il ne m'a jamais parlé de sa femme. Un soir, il m'a emmenée dans un club de jeux, où je suis tombée sur Eva, qui y travaillait comme croupière. Je ne l'avais pas revue depuis des mois. Nous nous étions connues au service du fisc où nous travaillions toutes les deux. Elle a toujours été très douée pour les chiffres. Je suppose que c'est la raison pour laquelle elle était devenue croupière. Un travail bien payé, avec la possibilité de rencontrer des gens intéressants.

Je haussai les sourcils : personnellement j'ai toujours trouvé les clients des casinos ennuyeux à mourir. Mais je me tus pour ne pas lui faire perdre le fil.

— Naturellement, je lui ai présenté Paul, et il était évident qu'ils ont été attirés tout de suite l'un vers l'autre. Paul était assez bel homme, Eva une vraie beauté. Un mois plus tard, je l'ai de nouveau rencontrée et elle m'a dit que Paul et elle avaient une liaison. J'ai d'abord été choquée, puis je me suis dit que, après tout, ce n'était pas mes affaires. Ils se sont beaucoup fréquentés durant les six mois qui ont précédé la mort de Paul. Vous trouverez les détails de dates dans l'agenda.

J'ouvris le carnet à la page du jour de l'assassinat de Pfarr et lus ce qu'il y avait écrit.

— Tiens, il avait rendez-vous avec elle le soir où il est mort... (Marlene resta silencieuse. Je revins en arrière, parcourant les pages de l'agenda.) Je connais aussi ce nom-là : Gehrard von Greis. Que savez-vous de lui ? (J'allumai une cigarette et ajoutai :) Je crois qu'il va falloir que vous me parliez de ce petit service de la Gestapo que Paul avait constitué, vous ne croyez pas ?

— Paul en était très fier, vous savez, soupira-t-elle. Un homme d'une intégrité totale...

— Certainement, dis-je. Passer tout ce temps avec cette fille alors qu'il aurait tellement préféré être chez lui auprès de sa femme...

— Croyez-le ou non, Herr Gunther, mais c'était exactement ça. C'est ce qu'il aurait voulu. Je pense qu'il n'a jamais cessé d'aimer Grete. Mais en même temps, à un certain moment, il s'est mis à la haïr. Je ne sais pas pourquoi.

Je haussai les épaules.

— Il peut y avoir des tas de raisons. Peut-être qu'il aimait bien remuer la queue.

Elle resta silencieuse quelques minutes, digérant la grossièreté de ma réplique pendant que se déroulait la deuxième épreuve de haies. La foule applaudit bruyamment la victoire du coureur allemand Nottbruch. Ma voisine la bourgeoise, debout, criait de joie en agitant son programme.

Marlene replongea la main dans son sac et en sortit une enveloppe.

— Voici la copie de la lettre autorisant Paul à mettre sur pied son service, dit-elle en me la tendant. J'ai pensé que cela vous intéresserait. Cela vous aidera à mettre les choses en perspective et à comprendre pourquoi Paul a fait ce qu'il a fait.

Je lus la lettre :

Le Reichsführer SS et chef de la police au ministère de l'Intérieur du Reich. o-KdS g2(o/RV) N°. 2211/35

Berlin NW7

6 novembre 1935

Unter den Linden, 74

Tél. local : 120 034

Interurbain : 120 037

Urgent. À l'attention du Hauptsturmführer Doktor Paul Pfarr

Je vous écris à propos du sujet particulièrement grave de la corruption sévissant parmi les serviteurs du Reich. Il importe de respecter un principe fondamental : les fonctionnaires des services publics doivent être honnêtes, respectueux, loyaux et amicaux envers les membres de notre sang. Les individus contrevenant à ce principe – même en acceptant ne serait-ce qu'un seul mark – doivent être impitoyablement punis. Je ne resterai pas inactif devant les progrès de cette pourriture.

Comme vous le savez, j'ai déjà pris des mesures pour extirper la corruption des rangs des SS, mesures qui ont entraîné l'élimination d'un certain nombre d'entre eux. Il est de la volonté du Führer que vous enquêtiez afin d'extirper la fraude endémique qui règne au sein du Front du Travail. A cette fin, vous êtes élevé au grade de Hauptsturmführer, et devrez désormais en référer directement à moi.

Nous brûlerons la corruption partout où elle pointe la tête. Ainsi, chaque jour, nous aurons la fierté d'avoir accompli une grande tâche par amour de notre peuple.

Heil Hitler !

(signé :)

— Paul a été très efficace, précisa Marlene. On a procédé à des arrestations et les coupables furent punis.

— » Eliminés », dis-je en reprenant le terme du Reichsführer.

— C'étaient des ennemis du Reich, rétorqua-t-elle d'une voix cassante.

— Oui, bien sûr, dis-je, m'attendant à ce qu'elle poursuive, mais voyant qu'elle commençait à douter de moi, j'ajoutai : Ils devaient être punis. Je suis d'accord avec vous. Continuez, je vous prie.

Marlene hocha la tête.

— Finalement, il s'intéressa au Syndicat des métallurgistes, et apprit alors les rumeurs courant sur son beau-père, Hermann Six. Au début, il les prit à la légère, mais brusquement, presque du jour au lendemain, il décida de le détruire. Au bout de quelque temps, c'était devenu une obsession.

— A quel moment ?

— Je ne pourrais pas vous dire la date exacte, mais c'est à partir de là qu'il s'est mis à travailler tard le soir et à ne plus répondre aux coups de téléphone de sa femme. C'était juste avant qu'il ne commence à fréquenter Eva.

— En quoi papa Six avait-il failli ?

— Les responsables du Front du travail avaient confié les fonds du Syndicat des métallurgistes et de son système d'entraide à la banque de Six...

— Vous voulez dire qu'il possède aussi une banque ?

— Il est actionnaire majoritaire de la Deutsches Kommerz Bank. En échange, Six a fait bénéficier ces officiels de prêts personnels à des taux dérisoires.

— Que retirait Six de cette opération ?

— En payant des intérêts très faibles sur les dépôts, la banque pouvait redresser sa comptabilité au détriment des ouvriers.

— Propre et sans bavure, hein ?

— Et ce n'est pas tout, dit-elle avec un rictus amer. Paul soupçonnait son beau-père de se servir dans les fonds du syndicat. Et de brasser les dépôts.

— Brasser ? Comment ça ?

— Il revendait sans arrêt les actions pour en acheter d'autres afin de pouvoir réclamer sur chaque opération le pourcentage légal. Une commission, si vous voulez. Cette commission était répartie entre la banque et les responsables du syndicat. Mais apporter les preuves de ces manipulations était une autre paire de manches. Paul a essayé de faire placer le téléphone de Six sur écoute, mais on lui a refusé l'autorisation. Paul en a déduit que la ligne était déjà écoutée par

quelqu'un peu désireux de partager ce qu'il apprenait. Paul a alors cherché un autre moyen de confondre son beau-père. Il découvrit que le Premier ministre avait un agent confidentiel qui détenait des informations compromettantes sur Six – et sur beaucoup d'autres. Il s'appelait Gehrard von Greis. Goering veut se servir de ces informations pour obliger Six à soutenir sa politique économique. Paul s'est arrangé pour rencontrer von Greis, et il lui a offert une grosse somme d'argent si celui-ci lui montrait ce qu'il avait sur Six. Mais von Greis a refusé. Paul disait qu'il avait peur.

Marlene jeta un coup d'œil autour d'elle. La foule s'excitait en prévision de la demi-finale du 100 mètres. Les haies avaient été enlevées de la piste, et plusieurs athlètes s'échauffaient déjà, dont celui que la foule était venue voir : Jesse Owens. Durant quelques secondes, Marlene s'absorba dans la contemplation de l'athlète noir.

— N'est-il pas superbe ? dit-elle. Owens, je veux dire. Dans son genre, évidemment.

— Paul a fini par entrer en possession de ces papiers, n'est-ce pas ?

Elle opina.

— Paul était un homme déterminé, vous savez, dit-elle d'un air distrait. A certains moments, il pouvait se montrer très brutal.

— Je n'en doute pas.

— Il existe un service de la Gestapo, dans Prinz Albrecht Strasse, chargé des relations avec les clubs, les associations et le Front du Travail. Paul les a persuadés d'établir une « fiche rouge » au nom de von Greis afin de le faire arrêter dès que possible. Ils ont poussé le zèle jusqu'à confier son arrestation au Commando d'alerte, qui l'a emmené au quartier général de la Gestapo.

— Qui sont les membres de ce Commando d'alerte ?

— Des tueurs. (Elle secoua la tête.) Il vaut mieux éviter de tomber entre leurs mains. Leur but était de faire peur à von Greis. Suffisamment peur pour le convaincre que Himmler était plus puissant que Goering, et qu'il devait plus craindre la Gestapo que le Premier ministre. Après tout, n'est-ce pas Himmler qui a pris la Gestapo à Goering ? Et qu'était devenu l'ancien chef de la Gestapo, Diels, que son ancien maître lâchait comme une vieille chaussette ? Ils ont donc expliqué tout ceci à von Greis ; ils lui ont dit que la même chose risquait de lui arriver et que sa seule chance était de coopérer s'il voulait éviter d'encourir la colère du Reichsführer SS. Autrement dit, de croupir en KZ. Naturellement, von Greis a été convaincu. Qui ne l'aurait pas été ? Il a donné à Paul tout ce qu'il avait. Paul a donc récupéré les documents, qu'il a étudiés chez lui plusieurs soirs de suite. Peu après, il a été tué.

— Et les documents ont été volés.

— Oui.

— Connaissez-vous le contenu de ces documents ?

— Pas dans le détail. Je ne les ai jamais vus. Je n'en sais que ce qu'il m'en a dit. D'après lui, ils prouvaient sans l'ombre d'un doute que Six était en cheville avec le crime organisé.

Jesse Owens, après un départ foudroyant, se détacha nettement dans les premiers trente mètres. La bourgeoise était de nouveau debout. Elle avait eu tort, pensai-je, de décrire Owens comme une gazelle. A voir avec quelle grâce le Noir accélérât peu à peu sa course, ridiculisant du même coup toutes les théories foireuses sur la supériorité aryenne, je me dis qu'Owens n'était rien d'autre qu'un Homme. Courir de la sorte donnait un sens à l'humanité entière, et si une race supérieure devait jamais exister, elle ne pourrait certainement pas exclure de ses rangs un individu comme Owens. Je me réjouis de voir que sa victoire déclenchait une formidable ovation de la part du public, et je me dis que, après tout, l'Allemagne ne voulait peut-être pas la guerre. Je tournai la tête vers l'estrade réservée à Hitler et aux autres dignitaires du Parti, afin de voir comment ils réagissaient au sentiment populaire spontanément exprimé à l'égard d'un Noir. Mais les dirigeants du Troisième Reich étaient toujours invisibles.

Je remerciai Marlene et quittai le stade. Dans le taxi qui m'emmenait vers les lacs au sud de Berlin, je repensai à ce pauvre von Greis. Arrêté et terrorisé une première fois par la Gestapo, il avait été, sitôt relâché, de nouveau enlevé, torturé et tué par la bande de Red Dieter. Voilà ce qui s'appelait ne pas avoir de chance.

Nous franchîmes le pont Wannsee et longeâmes le rivage. A l'entrée de la plage, une pancarte noire portant l'inscription « Interdit aux Juifs » déclencha les ricanements de mon chauffeur.

— Quelle blague, hein ? « Interdit aux Juifs » De toute façon, il n'y a personne, vous pensez, avec un temps pareil.

Devant le restaurant du pavillon suédois, quelques optimistes entretenaient l'espoir que le temps allait s'arranger. Mon chauffeur les accabla de ses sarcasmes, pestant contre le temps tandis qu'il prenait Koblanckstrasse, puis Lindenstrasse. Je lui demandai de m'arrêter à l'angle de Hugo-Vogel Strasse.

C'était un quartier tranquille, propre et plein de verdure, composé de maisons moyennes et grandes avec de belles pelouses et des haies soigneusement taillées. J'aperçus ma voiture garée un peu plus loin, mais je ne vis pas trace d'Inge. Je jetai des regards inquiets autour de moi en attendant ma monnaie. Sentant que quelque chose ne tournait pas rond, je gratifiai distraitement le chauffeur d'un pourboire excessif, de sorte qu'il me demanda aussitôt si je voulais qu'il attende. Je secouai la tête et fis un pas en arrière tandis qu'il

démarrait en trombe. Je m'approchai de ma voiture, garée à une trentaine de mètres du pavillon de Haupthändler. Je tournai la poignée de la portière. Elle n'était pas verrouillée. Je m'assis derrière le volant et attendis un moment en espérant voir arriver Inge. Je rangeai dans la boîte à gants l'agenda que m'avait donné Marlene, puis récupérai mon arme sous le siège. Après l'avoir glissée dans ma poche, je ressortis de la voiture.

L'adresse correspondait à un pavillon de deux étages, de couleur brun sale et d'aspect négligé. La peinture s'écaillait sur les volets clos, et une pancarte « À vendre » était plantée dans le jardin. La maison paraissait inhabitée depuis un bon moment. C'était une cachette idéale. Une pelouse à l'abandon ceinturait la maison, et un petit mur la séparait de la rue où une Adler bleu vif était stationnée dans le sens de la pente. J'enjambai le muret, contournai une tondeuse à gazon rouillée et obliquai vers le côté de la maison où je me dissimulai sous un arbre. Approchant du coin arrière du pavillon, je tirai le Walther de ma poche, le chargeai et l'armai.

Courbé en deux, je progressai sous les fenêtres et atteignis la porte de derrière. Elle était entrouverte. Je distinguai des voix étouffées provenant de l'intérieur. Je poussai la porte du canon de mon arme et aperçus une traînée de sang sur le sol de la cuisine. J'entrai silencieusement, mon estomac se nouant à l'idée qu'Inge avait peut-être voulu jeter un coup d'œil dans la maison et qu'elle avait été blessée – ou pis. Je pris une profonde inspiration et appuyai l'acier de l'automatique contre ma joue. Une sensation de froid glacial m'envahit le visage, me traversa la nuque et pénétra mon âme. Je me baissai devant la porte de la cuisine et jetai un coup d'œil par le trou de la serrure. Je découvris un couloir vide au sol nu et plusieurs portes fermées. Je tournai la poignée.

Les voix provenaient d'une des pièces situées à l'avant de la maison. Je les reconnus comme celles de Haupthändler et de Jeschonnek. Après quelques instants, j'entendis aussi une voix de femme, et je crus d'abord que c'était Inge jusqu'à ce qu'elle rie. Plus préoccupé de savoir ce qu'il était arrivé à Inge que de récupérer les diamants de Six, j'estimai qu'il était temps que je révèle ma présence. Ce que j'avais entendu de leur conversation m'indiquait qu'ils se sentaient en parfaite sécurité, mais en pénétrant dans la pièce, je préfèrai tirer au plafond au cas où ils auraient manifesté des intentions hostiles.

— Restez où vous êtes ! les avertis-je.

Mon arrivée brutale les avait pris à l'improviste, et j'estimais qu'il aurait fallu être stupide pour sortir une arme maintenant, mais Gert Jeschonnek était exactement le type à tenter ce genre de chose. Il est toujours délicat de stopper une cible mouvante, surtout lorsqu'elle

vous tire dessus. Or j'étais décidé à arrêter Jeschonnek à tout prix. Quand je l'arrêtai, il était mort. J'aurais préféré ne pas l'atteindre à la tête, mais je n'eus pas le choix. Ce premier problème réglé, il me fallut m'occuper du second. Haupthändler venait de me sauter dessus pour tenter de me désarmer. Nous roulâmes au sol. Il cria à la femme terrorisée qui se tenait debout près de la cheminée de récupérer le pistolet. Il entendait celui qui était tombé des mains de Jeschonnek au moment où je lui avais fait exploser le crâne, mais la fille ne sut pas si c'était celui-là ou le mien. La voyant hésiter, Haupthändler lui répéta sa demande, mais j'en profitai pour me libérer de son étreinte et le frapper violemment au visage avec mon Walther. Exécuté avec la puissance d'un revers de tennis, le coup l'envoya dinguer contre le mur. Il glissa sur le sol, inconscient. Je me retournai juste à temps pour voir la fille ramasser l'arme de Jeschonnek. Ce n'était pas le moment de me montrer chevaleresque, mais je ne voulais pas non plus lui tirer dessus. J'avançai vaillamment vers elle et lui balançai mon poing sous le menton.

J'empochai l'arme de Jeschonnek et me penchai sur lui. Inutile d'être médecin légiste pour constater qu'il était mort. Mais il y a des instruments plus délicats qu'une balle de 9 mm pour nettoyer les oreilles d'un homme. Je coinçai une cigarette entre mes lèvres desséchées et m'assis à la table en attendant que Haupthändler et la fille reviennent à eux. Je tirai sur ma cigarette la bouche serrée, enfumant mes poumons comme deux harengs saurs et ne rejetant que de nerveux petits jets de fumée. J'avais l'impression qu'on pinçait mes entrailles comme les cordes d'une guitare.

La pièce n'était meublée que d'un sofa râpé, d'une table et de quelques chaises. C'est alors que j'aperçus le collier de Six, posé sur un morceau de feutre étendu sur la table. Je jetai ma cigarette et tirai les diamants vers moi. Les pierres firent un bruit de billes entrechoquées. Elles me parurent froides et lourdes dans ma main. Difficile d'imaginer une femme les portant : ce devait être aussi agréable que de se suspendre autour du cou une douzaine de couverts en argent. Sous la table se trouvait une serviette. Je la pris et l'ouvris. Elle renfermait une masse de billets – des dollars et des livres sterling, comme je m'y attendais – ainsi que deux faux passeports aux noms de Herr et Frau Rolf Teichmüller, les noms figurant sur les billets d'avion que j'avais trouvés chez Haupthändler. C'étaient de bonnes imitations, mais il était relativement facile de s'en procurer si vous connaissiez quelqu'un dans les services habilités à délivrer les vrais, et si vous étiez prêt à payer le prix fort. Je n'y avais jamais songé auparavant, mais il m'apparut soudain que, avec tous les Juifs venant chez Jeschonnek pour financer leur fuite hors du pays, une petite affaire parallèle de faux passeports devait être d'un excellent rapport.

La fille grogna et se redressa. Tâtant sa mâchoire en sanglotant, elle s'approcha de Haupthändler qui venait de se tourner sur le côté. Elle le soutint par les épaules tandis qu'il s'essuyait le sang coulant de sa bouche et de son nez. J'ouvris le passeport de la fille. Je ne sais pas si, à l'instar de Marlene, je l'aurais décrite comme une beauté, mais elle était certainement très jolie, avec une expression intelligente – pas du tout le genre d'écervelée que je m'étais imaginée en apprenant qu'elle était croupière.

— Je suis désolé d'avoir dû vous frapper, Frau Teichmüller, dis-je. A moins que je doive vous appeler Hannah, Eva ou je ne sais quoi d'autre ?

Elle me décocha un regard si brûlant de haine qu'il lui sécha les yeux, et les miens par la même occasion.

— Vous n'êtes pas si malin que ça, dit-elle. Je me demande pourquoi ces deux imbéciles tenaient tant à vous écarter.

— A présent, ça me semble plutôt évident, non ? Haupthändler cracha par terre et demanda :

— Alors, que fait-on maintenant ? Je haussai les épaules.

— Ça dépend. Nous pourrions mettre au point une histoire, dire qu'il s'agit d'un crime passionnel ou quelque chose dans ce genre. J'ai des amis à l'Alex. Je peux peut-être vous arranger ça, mais il faut d'abord que vous m'aidiez. J'avais une collaboratrice, une fille grande, brune, bien roulée, avec un manteau noir. Je me suis inquiété en voyant du sang dans la cuisine, et je m'inquiète d'autant plus que je ne la vois toujours pas. Vous ne l'auriez pas aperçue, par hasard ?

Eva ricana.

— Allez vous faire foutre, lâcha Haupthändler. Je décidai de leur faire peur.

— Parce qu'un meurtre avec préméditation, c'est grave. Surtout quand il y a beaucoup d'argent en jeu. Une fois j'ai vu guillotiner un type, à la prison du lac Plöetzen. Göelpl, le bourreau, officie avec des gants blancs et une redingote. N'est-ce pas une attention charmante ?

— Lâchez votre arme, je vous prie, Herr Gunther, fit une voix venant de la porte.

Une voix patiente mais légèrement irritée, comme lorsqu'on réprimande un enfant turbulent. Mais moi, j'obéis. Je préfère éviter de discuter avec une mitraillette, et apercevant du coin de l'œil le visage en forme de gant de boxe du nouveau venu, je compris qu'il me tuerait sans hésitation à la moindre plaisanterie douteuse. Il entra dans la pièce, suivi de deux autres types brandissant leur arme.

— Allons, debout vous deux, fit celui qui tenait la mitraillette et Eva aida Haupthändler à se relever. Mettez-vous face au mur. Vous aussi, Gunther.

La tapisserie était trop sombre à mon goût. J'eus tout le temps de

l'observer de près en attendant que l'on me fouille.

— Si vous connaissez mon nom, dis-je, vous savez aussi que je suis un enquêteur privé. Ces deux-là sont recherchés pour meurtre.

Je ne vis pas arriver la matraque, mais je l'entendis fendre l'air à hauteur de ma tête. Une fraction de seconde avant de m'écrouler, je me dis que j'en avais plus qu'assez de me faire assommer.

Carillon et grosse caisse. Quel était le nom de ce morceau, déjà ? Mon amour la petite Anne de Tharau ? Non, ce n'était pas une mélodie, mais le brimbalement d'un tramway de la ligne 51 retournant au dépôt de Schonhauser Allée. La cloche tintait et les wagons tressautaient tandis que nous foncions dans Schillerstrasse, Pankow, Breite Strasse. Du haut de son campanile, la cloche olympique géante sonnait l'ouverture et la fin des Jeux. Le pistolet de Herr Miller, le starter, et les hurlements de la foule tandis que Jœ Louis courait vers moi et me mettait KO pour la seconde fois dans le même round. Un quadrimoteur Junkers ronronnait dans la nuit en direction de Croydon, emportant les morceaux de mon cerveau déchiqueté. Je m'entendis articuler :

— Déposez-moi au lac Plöetzen.

Une meute de dobermans déchaînés hurlait sous mon crâne. En essayant de le soulever de la voiture, je m'aperçus que j'avais les mains menottées dans le dos. Je sursautai sous la brusque douleur qui me déchira. Je ne pensai à rien d'autre qu'à rester immobile...

...Cent mille bottes marchant au pas de l'oie sur Unter den Linden, et un type braquant son micro pour amplifier ce son déjà terrifiant d'une armée écrasant tout sur son passage comme les sabots d'un cheval géant. Une alerte aérienne. Un barrage d'artillerie pilonnant les tranchées adverses pour couvrir notre offensive. Mais comme nous jaillissions de nos lignes, un énorme obus explosa juste au-dessus de nos têtes, fauchant la plupart d'entre nous. Sautant dans un cratère jonché de crapauds carbonisés, la tête coincée dans un piano à queue, les oreilles tressautant à chaque coup de marteau frappant les cordes, j'attendis que se calme le fracas de la bataille...

À demi conscient, je sentis qu'on me sortait de la voiture, puis qu'on me transportait, mi-porté, mi-traîné, dans un bâtiment. On ôta mes menottes et Ion m'installa sur une chaise où l'on me maintint pour m'empêcher de tomber. Un type en uniforme et sentant le phénol explora mes poches. Tandis qu'il les retournait, je sentis un liquide visqueux coller le col de ma chemise à mon cou. Je le touchai. C'était du sang provenant de ma blessure. Après ça, il m'examina rapidement la tête et déclara que j'étais suffisamment en forme pour répondre à

quelques questions. Il aurait aussi bien pu dire que j'étais d'attaque pour une partie de golf. On m'offrit du café et une cigarette.

— Savez-vous où vous êtes ?

Je dus faire un effort pour arrêter de secouer la tête et parvenir à marmonner que je l'ignorais.

— Vous êtes à la Kripo, au commissariat de Königsweg, à Grunewald.

Je bus une gorgée de café en hochant lentement la tête.

— Je suis l'inspecteur Hingsen, dit mon interlocuteur. Et voici le Wachtmeister Wentz.

Il désigna de la tête le type en uniforme debout à côté de lui, celui qui sentait le phénol.

— Pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé ?

— Si votre gorille avait tapé moins fort, je m'en souviendrais plus facilement, m'entendis-je coasser.

L'inspecteur regarda le sergent, qui haussa les épaules d'un air évasif.

— Nous ne vous avons pas touché, dit-il.

— Pardon ?

— Je dis que nous ne vous avons pas touché.

Grimaçant, je me touchai la nuque puis exhibai le sang déposé au bout de mes doigts.

— Et ça, je suppose que je me le suis fait en me brossant les cheveux ?

— C'est à vous de nous le dire, fit l'inspecteur. Je m'entendis soupirer.

— Que se passe-t-il ? Je ne comprends pas. Vous avez bien vu mes papiers, non ?

— Oui, rétorqua l'inspecteur. Écoutez, vous feriez mieux de commencer par le commencement. Faites comme si nous ne savions rien du tout, d'accord ?

Je résolus de leur expliquer mon histoire du mieux que je le pouvais.

— Je suis sur une affaire, commençai-je. Haupthändler et la fille sont recherchés pour meurtre...

— Eh ! une minute ! me coupa-t-il. Qui est Haupthändler ? Je sentis mes sourcils se froncer. J'essayai de me concentrer.

— Ça y est, je me souviens. Ils s'appellent Teichmüller à présent. Haupthändler et Eva ont deux passeports tout neufs que Jeschonnek leur a procurés.

L'inspecteur se balançait sur ses talons.

— Nous y voilà, fit-il. Jeschonnek. C'est le cadavre que nous avons trouvé, n'est-ce pas ?

Il se tourna vers le sergent qui tira d'un sac en papier mon

Walther PPK attaché à un fil.

— Est-ce votre arme, Herr Gunther ? s'enquit le sergent.

— Oui, dis-je avec lassitude. D'accord, c'est moi qui l'ai tué. En état de légitime défense. Il a voulu sortir son arme. Il était là pour conclure un marché avec Haupthändler. Ou Teichmüller, si vous voulez, puisque c'est sa nouvelle identité.

L'inspecteur et le sergent échangèrent un nouveau regard entendu. Je commençai à m'inquiéter.

— Parlez-nous de ce Teichmüller, fit le sergent.

— Haupthändler, rectifiai-je avec irritation. Vous l'avez arrêté, non ?

L'inspecteur fit la moue et secoua la tête pour me détromper.

— Et la fille, Eva, vous ne l'avez pas arrêtée non plus ? Il croisa les bras et planta son regard dans le mien.

— Écoutez, Gunther, vous feriez mieux d'arrêter de nous débiter vos salades. Un voisin nous a prévenus parce qu'il avait entendu un coup de feu. Nous vous avons retrouvé inconscient, à côté d'un cadavre, de deux pistolets ayant tiré chacun un coup, et d'un gros paquet de devises étrangères. Mais aucune trace d'un Teichmüller, d'un Haupthändler ou d'une Eva.

— Pas de diamants non plus ? Il fit non de la tête.

L'inspecteur, un gros homme à l'air fatigué et aux dents jaunies par le tabac, s'assit en face de moi et m'offrit une cigarette. Il en prit également une et nous partageâmes en silence son allumette. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix était presque aimable.

— Vous étiez flic autrefois, n'est-ce pas ? Je hochai ma tête endolorie.

— Il me semblait bien connaître votre nom. Vous étiez même un bon élément, si je me souviens bien.

— Merci, dis-je.

— Il est donc inutile de vous expliquer comment je vois cette affaire ?

— Vous voulez dire que je suis mal parti ?

— Pis que ça.

Pendant un moment, il fît rouler sa cigarette entre ses lèvres, clignant de l'œil quand la fumée lui irritait les yeux.

— Vous voulez que je vous appelle un avocat ?

— Non, merci. Mais puisque vous tenez à faire plaisir à un ancien collègue, vous pourriez faire une chose. J'ai une assistante du nom d'Inge Lorenz. J'aimerais que vous lui téléphoniez pour la prévenir que vous m'avez arrêté.

Il me donna un crayon et un papier sur lequel j'inscrivis trois numéros. L'inspecteur avait l'air d'un type correct, et j'aurais aimé lui dire qu'Inge avait disparu alors qu'elle m'attendait devant la maison

de Wannsee. Mais si je le mettais au courant, ils fouilleraient ma voiture et trouveraient l'agenda de Marlene Sahn, ce qui pourrait lui causer de gros ennuis. Et puis Inge s'était peut-être tout simplement sentie mal et était rentrée chez elle en taxi, sachant que je récupérerais la voiture un peu plus tard. Oui, pourquoi pas ?

— Et si vous appeliez quelqu'un de la police ? Il doit bien vous rester quelques amis à l'Alex, non ?

— Bruno Stahlecker, dis-je. Mais à part certifier que je suis bon avec les enfants et les animaux, je crains qu'il ne puisse pas grand-chose pour moi.

— Dommage.

Je réfléchis un moment. Une des seules choses qui me restaient à faire était d'appeler les deux voyous de la Gestapo qui avaient saccagé mon bureau et leur dire tout ce que je savais. Il était probable qu'ils seraient furieux à mon encontre et me délivreraient aussi sûrement un aller simple en KZ que si je me laissais inculper du meurtre de Gert Jeschonnek par l'inspecteur qui me faisait face.

Je ne suis pas joueur, mais c'était la seule carte qui me restait.

Le Kriminalkommissar Jost tira pensivement sur sa pipe.

— C'est une théorie intéressante, dit-il.

Dietz cessa de tripoter sa moustache et eut un ricanement méprisant. Jost considéra un moment son subordonné, puis se tourna de nouveau vers moi.

— Mais comme vous pouvez le constater, mes collègues la considèrent comme peu fondée.

— C'est le moins qu'on puisse dire, tête de mule, grommela Dietz qui me paraissait encore plus laid depuis qu'il avait terrorisé ma secrétaire et gaspillé ma dernière bonne bouteille.

Jost était un homme de haute taille à l'allure d'ascète, avec un visage de cerf perpétuellement étonné et un cou décharné qui dépassait de sa chemise comme la tête d'une tortue hors d'une carapace de location. Il eut un sourire en lame de rasoir à l'idée de remettre son subordonné à sa place.

— Il faut dire que la théorie n'est pas son fort, dit-il. Dietz est plutôt un homme d'action, n'est-ce pas ?

Le visage de Dietz s'empourpra, et le sourire du commissaire s'élargit d'un cran. Il ôta ses lunettes et se mit à les nettoyer ostensiblement pour signifier à tous ceux qui se trouvaient dans la pièce d'interrogatoire qu'il considérait ses capacités intellectuelles comme bien supérieures à la seule force physique. Il finit par rechausser ses lunettes, ôta sa pipe de la bouche et eut un bâillement épuisé.

— Je ne veux pas dire par là que les hommes d'action n'aient pas leur place à la Sipò. Mais au bout du compte, ce sont les gens qui

réfléchissent qui doivent prendre les décisions. Selon vous, pourquoi la compagnie d'assurances Germania n'a-t-elle pas jugé utile de nous informer de l'existence de ce collier ?

La manière habile dont il amena la question me prit au dépourvu.

— Je suppose que personne ne leur a demandé, hasardai-je en désespoir de cause.

Il y eut un long silence.

— Mais la baraque a été détruite de fond en comble, fit Dietz d'un ton presque anxieux. L'assurance aurait dû nous mettre au courant.

— Et pourquoi donc ? fis-je. Il n'y a eu aucune réclamation. Ils m'ont engagé au cas où il y en aurait.

— Voulez-vous dire qu'ils savaient qu'il y avait un collier de grande valeur dans ce coffre, dit Jost, mais qu'ils avaient l'intention de ne pas le rembourser ? Et pour ça, ils étaient prêts à dissimuler une preuve ?

— Avez-vous seulement pensé à leur poser la question ? répétais-je. Allons, Messieurs, ce sont des financiers, pas des rigolos du Secours d'Hiver. Pourquoi se priveraient-ils de plusieurs centaines de milliers de Reichsmarks en incitant quelqu'un à réclamer un remboursement ? Et d'abord à qui voulez-vous qu'ils les donnent ?

— Au plus proche parent, non ? dit Jost.

— Sans titre de propriété, ni même une description de l'objet ? dis-je. Peu probable. Après tout, il y avait dans ce coffre d'autres objets de valeur qui n'appartenaient pas à la famille Six, n'est-ce pas ? Jost resta impassible.) Non, commissaire, à mon avis vos hommes étaient trop occupés à rechercher les précieux papiers de Herr von Greis pour s'embêter à chercher ce qu'il y avait d'autre dans le coffre de Paul Pfarr.

Dietz n'eut pas l'air d'apprécier.

— Ne fais pas le malin avec nous, tête de mule, dit-il. Ta position ne t'autorise pas à nous accuser d'incompétence. Nous en savons assez sur toi pour t'expédier en KZ à coups de pompes dans le derrière.

Jost pointa l'embout de sa pipe vers moi.

— Là, il a raison, Gunther, dit-il. Nous avons peut-être commis quelques négligences, mais c'est vous qui avez la tête sur le billot. Nous allons vérifier votre histoire.

Il tira sur sa pipe, mais elle était éteinte. Il la vida et recommença à la bourrer. Il ordonna à Dietz de téléphoner au bureau de la Lufthansa à Tempelhof pour savoir s'ils avaient bien deux réservations pour Londres au nom de Teichmüller sur le vol de ce soir. Lorsque Dietz eut reçu confirmation, Jost alluma sa pipe et, entre les bouffées, me dit :

— Eh bien, Gunther, vous pouvez partir.

Que Dietz n'en croie pas ses oreilles, cela n'avait rien d'étonnant.

Mais l'inspecteur du commissariat de Grunewald lui-même parut décontenancé par la décision de Jost. Quant à moi, j'étais tout aussi estomaqué par ce dénouement. Je me levai avec hésitation, m'attendant d'une seconde à l'autre à ce que Jost fasse signe à Dietz de m'assommer une nouvelle fois. Mais il se contenta de rester assis, tirant sur sa bouffarde en m'ignorant. Je traversai la pièce jusqu'à la porte et tournai la poignée. En sortant, j'aperçus Dietz qui détournait le regard, craignant sans doute de perdre tout contrôle et de se déconsidérer devant son supérieur. Des rares plaisirs que me promettait cette soirée, la fureur de Dietz était sans doute le plus délectable.

En quittant le commissariat, le sergent de permanence m'apprit qu'aucun des numéros que j'avais donnés n'avait répondu.

Une fois dans la rue, le soulagement que j'éprouvais à avoir été relâché si rapidement laissa bientôt la place à une inquiétude grandissante quant au sort d'Inge. J'étais épuisé et j'aurais dû m'occuper de me faire poser des points de suture sur le crâne, mais lorsque je grimpai dans un taxi, je m'entendis lui demander de me conduire à Wannsee, là où Inge avait laissé ma voiture.

Rien dans mon véhicule n'indiquait où elle avait pu aller, et la voiture de police en faction devant le pavillon de Haupthändler m'ôta tout espoir de fouiller la maison à la recherche d'éventuelles traces, en supposant qu'Inge y soit entrée. Je tournai donc un bon moment dans le quartier, espérant en vain la rencontrer.

Mon appartement me parut atrocement vide, même une fois que j'eus mis la radio et allumé toutes les lampes. J'appelai chez Inge à Charlottenburg, mais il n'y avait personne. J'appelai au bureau, j'appelai même Müller, au Morgenpost, mais je m'aperçus qu'il savait aussi peu de choses que moi sur Inge Lorenz, sa famille et ses amis.

Je me servis un grand verre de cognac que j'avalai d'un trait dans l'espoir d'endormir le sentiment inconnu que je sentais poindre au plus profond de moi : le désarroi. Pendant que je faisais chauffer de l'eau pour prendre un bain, je bus un deuxième verre de cognac et m'en servis un troisième. Le bain était assez chaud pour ramollir un iguane mais, tout absorbé par l'image d'Inge et les différentes choses qui avaient pu lui arriver, je m'y glissai sans réagir.

La préoccupation céda le pas à l'étonnement à mesure que je m'efforçai de comprendre pourquoi diable Jost m'avait relâché après un interrogatoire d'à peine une heure. Personne n'aurait pu me faire croire qu'il avait avalé tout ce que je lui avais raconté, même s'il se prétendait criminologue. Je connaissais sa réputation, qui n'était pas celle d'un Sherlock Holmes d'occasion. D'après ce que je savais, Jost avait l'esprit alerte. Me laisser partir après un simple coup de téléphone au bureau de la Lufthansa allait à l'encontre de tout ce en

quoi il croyait.

Je me séchai et me mis au lit. Je restai un moment allongé les yeux ouverts, fouillant dans les tiroirs en désordre de mon cerveau en espérant y retrouver un élément qui m'éclairerait. Ne trouvant rien, je sentis qu'il était inutile d'insister. Mais si Inge avait été couchée à mon côté, je lui aurais dit que, d'après moi, on m'avait libéré parce que les supérieurs de Jost voulaient récupérer les papiers de von Greis à tout prix, même si cela passait par l'utilisation d'un homme soupçonné de deux meurtres.

Mais surtout, je lui aurais dit que je l'aimais.

Je me réveillai l'esprit plus creux que la coque d'une pirogue taillée dans un tronc d'arbre et regrettai de ne pas avoir une bonne gueule de bois pour occuper ma journée.

— Qu'est-ce que tu dis de ça ? marmonnai-je debout à côté de mon lit en tâtant mon crâne. Je bois comme un trou et je n'arrive même pas à me flanquer la moindre migraine.

Je me préparai un pot de café qu'on aurait pu manger avec un couteau et une fourchette, puis procédai à ma toilette. Je me tailladai les joues en me rasant et faillis tomber dans les pommes en m'aspergeant d'eau de Cologne.

Toujours personne chez Inge. M'adressant quelques remarques bien senties concernant ma prétendue spécialité en recherche de personnes disparues, j'appelai Bruno à l'Alex et lui demandai de vérifier si la Gestapo ne l'avait pas arrêtée. Cela me paraissait l'explication la plus plausible. Quand un agneau manque au troupeau, inutile d'accuser le tigre si la montagne est infestée de loups. Bruno promit de se renseigner, mais je savais que cela pourrait prendre plusieurs jours. Pourtant, je traînai dans mon appartement pour le restant de la matinée dans l'espoir d'un coup de téléphone de Bruno, ou même d'Inge. Je passai pas mal de temps à contempler murs et plafonds, et je parvins même à réfléchir à l'affaire Pfarr. Vers midi, je me sentais de nouveau d'attaque pour aller poser des questions. Cela ne me prit guère plus de temps que si un mur de briques s'écroulait sur ma tête. Un homme en particulier devait pouvoir me fournir bon nombre de réponses.

Cette fois-ci, les énormes grilles de la propriété de Six étaient fermées. Une chaîne et un cadenas maintenaient les deux barres centrales, et l'on avait remplacé la petite pancarte « Propriété privée » par une autre qui disait : « Propriété privée. Défense d'entrer. » Apparemment Six commençait à craindre pour sa sécurité.

Je me garai contre le mur et, après avoir glissé dans ma poche l'arme que je gardais dans le tiroir de ma table de nuit, je sortis et grimpai sur le toit de la voiture. Le mur n'était pas très haut et je pus facilement me hisser au sommet, d'où je redescendis de l'autre côté en m'aidant des branches d'un orme.

Je ne perçus aucun grognement et n'entendis qu'à peine le bruit des pattes des chiens galopant sur les feuilles mortes. Ce n'est qu'à la dernière seconde qu'un halètement puissant me dressa les cheveux sur la nuque. Le molosse me sautait déjà à la gorge lorsque je tirai. La détonation fut étouffée par les arbres et mon arme me parut soudain bien dérisoire contre une bête aussi redoutable qu'un doberman. Pourtant, l'animal tomba mort et le vent chassa l'écho du coup de feu qui se perdit dans les feuillages. J'expirai l'air que j'avais inconsciemment retenu au moment où je tirais et, le cœur battant comme une fourchette qui monte des blancs d'œufs dans un bol, je jetai des coups d'œil inquiets autour de moi, sachant qu'un second chien gardait la propriété. Pendant quelques secondes, le bruissement des feuilles couvrit son grognement sourd. Mais il finit par émerger d'entre les arbres et, l'air méfiant, resta à distance prudente. Je reculai tandis qu'il s'approchait lentement du cadavre. Au moment où il baissait le museau pour renifler le sang chaud, je levai mon arme et l'ajustai. Profitant d'un brusque coup de vent, je fis feu. L'animal couina lorsque la balle le faucha. Il continua un instant à gigoter, puis s'immobilisa.

Je rempochai l'arme et, progressant sous le couvert des arbres, j'entamai la longue pente menant à la maison. Entendant au loin le cri aigu du paon, je me dis que je descendrais aussi le volatile s'il avait le malheur de tomber entre mes pattes. Je me sentais d'humeur à tuer. Il est assez courant qu'un assassin, avant de commettre son crime, se mette en appétit en s'offrant quelques innocentes victimes au passage, comme le chat ou le chien de la maison.

Le travail d'enquêteur consiste principalement à établir des liens et à forger des relations entre les acteurs d'une affaire. Ainsi, avec Paul Pfarr, von Greis, Bock, Mutschmann, Red Dieter Helfferrich et Hermann Six, j'avais une longue et solide chaîne, tandis qu'entre Paul Pfarr, Eva, Haupthändler et Jeschonnek, les liens étaient plus fragiles et de nature différente.

Je n'avais pas l'intention arrêtée de tuer Six, mais je n'en écartais pas la possibilité s'il refusait de me fournir des réponses claires. Ce fut donc avec un certain embarras que, ces réflexions en tête, je tombai sur le millionnaire qui, debout sous un sapin, fumait son cigare en chantonnant paisiblement.

— Ah, c'est vous, fit-il sans autrement s'émouvoir de mon apparition sur ses terres avec un pistolet à la main. Je croyais que c'était le jardinier. Je suppose que vous venez me réclamer de l'argent.

Durant un bref instant, je ne sus quoi lui dire.

— J'ai tué les chiens, finis-je par annoncer en rempochant mon arme.

— C'était donc ça ? Il m'avait bien semblé entendre une ou deux

détonations.

Je ne sais s'il éprouva de la peur ou de l'irritation à cette nouvelle, mais en tout cas, il ne le montra pas.

— Venez donc à la maison, dit-il.

Je le suivis tandis qu'il regagnait sa demeure à pas lents.

Lorsque nous arrivâmes en vue de la maison, j'aperçus la BMW bleue d'Ilse Rudel garée devant, et je me demandai si j'allais la rencontrer. Mais ce fut la présence d'une grande tente sur la pelouse qui me fournit l'occasion de rompre le silence.

— Vous préparez une réception ?

— Euh... oui, une réception. C'est l'anniversaire de ma femme. Nous avons prévu – hum ! une petite fête avec quelques amis.

— Si peu de temps après l'enterrement ?

Mon ton, rempli d'amertume, n'échappa pas à Six. Il continua à marcher, cherchant d'abord au ciel, puis à ses pieds, quelle explication il allait pouvoir me servir.

— Vous savez, je ne suis pas... commença-t-il. On... on ne peut pas porter indéfiniment le deuil, voyez-vous. La vie doit continuer. J'ai pensé qu'il aurait été injuste à l'égard de ma femme d'annuler cette réception. Et naturellement, nous avons tous deux des obligations mondaines.

— Bien sûr, il ne faut jamais oublier ses obligations, n'est-ce pas ? dis-je.

Me précédant sur les marches du seuil, il ne répondit pas. Je me demandai s'il allait appeler à l'aide. Il poussa la porte et nous pénétrâmes dans le vaste hall.

— Pas de maître d'hôtel aujourd'hui ? remarquai-je.

— C'est son jour de congé, expliqua Six en évitant mon regard. Mais il y a une femme de chambre si vous désirez un rafraîchissement. J'imagine que vos petites distractions vous ont donné soif.

— Lesquelles ? fis-je. Grâce à vous, j'ai connu beaucoup de « petites distractions » ces temps derniers.

— Les chiens, je voulais dire, précisa-t-il avec un petit sourire.

— Ah oui ! les chiens... C'est vrai, ça m'a mis dans un drôle d'état. Des animaux redoutables. Mais je suis bon tireur, je ne dis pas ça pour me vanter.

Nous entrâmes dans la bibliothèque.

— Moi aussi j'aime bien tirer. Mais seulement pour le sport. Je crois n'avoir rien tué de plus gros qu'un faisan.

— Hier, j'ai tué un homme, dis-je. C'est mon second en quinze jours. Savez-vous, Herr Six, que depuis que je travaille pour vous, c'est presque devenu une habitude ?

Il se tenait face à moi, gauche, les mains croisées derrière la nuque. Puis il se racla la gorge, déplaça les bras et jeta son cigare dans

la cheminée éteinte. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix embarrassée, comme s'il donnait congé à un vieux et fidèle serviteur surpris à voler.

— Vous savez, je suis heureux que vous soyez venu, dit-il. Je comptais justement demander à Schemm, mon avocat, de vous convoquer cet après-midi pour vous régler. Mais puisque vous êtes là, je vais vous faire un chèque moi-même.

Avant d'avoir fini sa phrase, il alla vers son bureau avec une telle précipitation que je le soupçonnai de vouloir sortir une arme du tiroir.

— Je préférerais du liquide, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Il leva les yeux vers mon visage, puis les abaissa vers ma main serrant la crosse du pistolet dans ma poche.

— Mais pas du tout, comme vous voulez.

Le tiroir resta fermé. Il s'assit dans son fauteuil et releva un coin du tapis, découvrant un petit coffre ménagé dans le parquet.

— Très astucieux, votre petite installation. On n'est jamais trop prudent par les temps qui courent, dis-je en savourant mon propre manque de tact. On ne peut même plus faire confiance aux banques, pas vrai ? ajoutai-je d'un air innocent. Je suppose qu'il est à l'épreuve du feu ?

Six fronça les sourcils.

— Vous m'excuserez, mais j'ai peur d'avoir perdu mon sens de l'humour. (Il ouvrit le coffre dont il sortit plusieurs liasses de billets.) Nous étions convenus de cinq pour cent, n'est-ce pas ? Est-ce que 40 000 marks suffiraient à régler nos comptes ?

— Essayez toujours, dis-je tandis qu'il alignait huit liasses sur le bureau.

Il referma le coffre, replaça le tapis par-dessus et poussa l'argent vers moi.

— Je m'excuse, mais je n'ai que des coupures de cent.

Je pris une des liasses et déchirai le papier qui l'enveloppait.

— C'est égal, du moment qu'ils portent l'effigie de Herr Liebig, dis-je.

Six eut un petit sourire et se leva.

— Herr Gunther, je pense qu'il est inutile que nous nous revoiyons.

— Vous êtes sûr de ne rien oublier ?

Il commençait à exprimer quelque impatience.

— Je ne crois pas, dit-il d'un ton pincé.

— Moi si.

Je coinçai une cigarette entre mes lèvres et craquai une allumette. La tête penchée vers la flamme, je tirai une ou deux rapides bouffées puis laissai tomber l'allumette dans le cendrier.

— Le collier.

Six resta silencieux.

— A moins que vous ne l'ayez déjà récupéré ? Ou que vous ne sachiez où il est et entre les mains de qui ?

Il parut contrarié, fronçant les narines comme si quelque mauvaise odeur les chatouillait.

— Je préférerais que nous en restions là, Herr Gunther. J'espère que vous n'allez pas devenir agaçant.

— Et les fameux papiers ? Les preuves de vos liens avec le crime organisé que von Greis a remises à votre gendre ? A moins que vous ne comptiez sur Red Dieter et ses associés pour persuader les Teichmüller de leur dire où ils se trouvent ?

— Je ne connais ni Red Dieter ni...

— Bien sûr que si, mon cher Six. C'est un voyou, comme vous. Un gangster que vous avez payé pour briser la grève dans vos usines.

Six éclata de rire et alluma un cigare.

— Un gangster ! Vraiment, Herr Gunther, vous avez une imagination très romanesque. Mais maintenant que vous avez été payé, je vous serais reconnaissant de bien vouloir me laisser. Je suis un homme très occupé, et il me reste beaucoup de travail.

— Oui, surtout sans secrétaire. Et si je vous disais que l'homme qui se fait appeler Teichmüller, et que les hommes de Red Dieter doivent être en train de tabasser copieusement à l'heure qu'il est, n'est autre que votre secrétaire particulier, Hjalmar Haupthändler ?

— C'est absurde, dit-il. Hjalmar est allé voir des amis à Francfort. Je haussai les épaules.

— Ce ne sera pas difficile pour les hommes de Red de découvrir le vrai nom de Teichmüller. Peut-être le leur a-t-il déjà appris. Mais comme le nom figurant sur son passeport est Teichmüller, il serait logique qu'ils ne le croient pas. Il a acheté le passeport à l'homme à qui il avait l'intention de vendre votre collier. Il s'en est fait faire un pour lui et un pour la fille.

Six ricana.

— Et cette fille, je suppose qu'elle a elle aussi un véritable nom ? fit-il.

— Absolument. Elle s'appelle Hannah Röedl, mais votre gendre préférerait l'appeler Eva. Ils étaient amants, jusqu'au jour où elle l'a tué.

— C'est faux. Paul n'a jamais eu de maîtresse. Il a toujours été fidèle à ma chère Grete.

— Allons, Six, ne vous obstinez pas. Que leur avez-vous fait pour qu'il la délaisse ? Pour qu'il vous haïsse au point de vouloir vous envoyer derrière des barreaux ?

— Je vous répète qu'ils ont toujours été amoureux l'un de l'autre.

— Il est possible, en effet, qu'ils se soient réconciliés peu avant d'être assassinés, lorsque votre fille s'est aperçue qu'elle était enceinte.

(Six éclata de rire.) C'est alors que la maîtresse de Paul a voulu se venger.

— Vous devenez ridicule, dit-il. Vous vous prétendez détective et vous ignorez que ma fille était physiquement incapable d'avoir des enfants.

Je me grattai le menton.

— En êtes-vous sûr ?

— Allons donc, vous croyez que j'irais inventer une chose pareille ? Naturellement que j'en suis sûr.

Je contournai le bureau de Six et examinai les photos disposées devant lui. J'en pris une et regardai la femme qui y figurait. Je la reconnus aussitôt. C'était la femme que j'avais vue dans le pavillon de Wannsee. La femme que j'avais mise KO, celle que je croyais être Eva et qui se faisait désormais appeler Frau Teichmüller, la femme qui selon toute probabilité avait tué Paul Pfarr et sa maîtresse, la fille unique de Six : Grete. En tant que détective, on ne peut éviter de commettre des erreurs, mais il n'y a sans doute rien de plus humiliant que d'être brusquement confronté à votre propre stupidité. Et c'est d'autant plus rageant lorsque vous vous apercevez que la solution de l'énigme était sous votre nez depuis le début.

— Herr Six, ce que je vais vous dire va vous paraître insensé, mais je sais maintenant que, au moins jusqu'à hier, votre fille était vivante et qu'elle se préparait à s'envoler pour Londres avec votre secrétaire particulier.

Le visage de Six s'assombrit et je crus un instant qu'il allait m'agresser physiquement.

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce que vous me chantez encore là ? hurla-t-il. Avez-vous perdu la tête ? Qu'est-ce que vous voulez dire, « vivante » ? Ma fille est morte et enterrée !

— À mon avis, votre fille a surpris Paul avec sa maîtresse Eva, tous deux saouls comme des Polonais. Elle les a tués, puis, réalisant ce qu'elle venait de faire, elle a appelé la seule personne vers qui elle pouvait se tourner : Haupthändler. Il l'aimait et elle savait qu'il ferait n'importe quoi pour elle, y compris couvrir un meurtre.

Six se laissa tomber dans son fauteuil, pâle et les mains tremblantes.

— Je ne peux pas le croire, dit-il.

Mais il était clair qu'il trouvait mon explication parfaitement plausible.

— J'imagine que c'est lui qui a eu l'idée de brûler les corps et de faire croire que votre fille était morte avec Paul, et non sa maîtresse. C'est pourquoi il a pris la bague de Grete et l'a glissée au doigt d'Eva. Puis il a demandé à Grete d'ouvrir le coffre, y a pris les diamants et, pour faire penser à un cambriolage, l'a laissé ouvert. Les diamants

devaient leur permettre de s'offrir une nouvelle vie. Une nouvelle vie et une nouvelle identité. Mais Haupthändler ignorait que quelqu'un avait déjà visité le coffre ce soir-là, et y avait récupéré des papiers fort compromettants pour vous. Ce type était un expert, un perceur de coffre chevronné qui sortait de prison. Et un type très méticuleux. Pas du tout le genre à utiliser des explosifs ou à laisser la porte ouverte après s'être servi. Saouls comme ils l'étaient, je suis sûr que Paul et Eva ne l'ont même pas entendu. C'était un type de la bande de Red, bien sûr. Parce que vous utilisez Red, pour vos coups tordus, n'est-ce pas ? Tant que von Greis, l'homme de Goering, détenait ces documents, vous n'aviez pas trop à vous inquiéter. Le Premier ministre est un homme pragmatique. Il pouvait utiliser les preuves de vos activités illégales pour s'assurer de votre loyauté à son égard et à l'égard de la ligne économique du Parti. Mais à partir du moment où ils tombaient entre les mains de Paul et des Anges noirs, votre situation devenait beaucoup plus inconfortable. Vous saviez que Paul était résolu à vous détruire. Il vous avait acculé, et vous deviez réagir. Et comme d'habitude, vous avez fait appel à Red Dieter.

» Mais plus tard, lorsque vous avez appris que Paul et celle que vous pensiez être votre fille étaient morts et que les diamants avaient disparu du coffre, vous en avez déduit que le type de Red, trop gourmand, avait pris le collier en sus des documents. Vous en avez donc conclu, logiquement, qu'il avait tué votre fille, et vous avez demandé à Red de lui régler son compte. Red a pu tuer un des deux cambrioleurs, celui qui avait conduit la voiture, mais il n'a pu mettre la main sur le second, celui qui avait ouvert le coffre, celui dont vous pensiez qu'il détenait à la fois les papiers et les diamants. Vous m'avez alors engagé et, ignorant si ce n'était pas Red lui-même qui vous avait doublé, vous ne lui avez pas parlé des diamants, tout comme vous n'en avez pas parlé à la police.

Six ôta le cigare éteint du coin de sa bouche et le posa, intact, dans le cendrier. Le millionnaire paraissait avoir vieilli d'un coup.

— Je dois reconnaître, repris-je, que votre raisonnement tenait debout : si je retrouvais l'homme qui avait dérobé les diamants, vous récupériez du même coup les documents. C'est pourquoi, lorsque vous avez découvert que Helfferrich ne vous avait pas menti, vous me l'avez collé aux fesses. Je l'ai conduit jusqu'à l'homme détenant les diamants, celui dont vous pensiez qu'il vous rendrait aussi les papiers. En ce moment même, vos associés de la Force allemande doivent être en train de persuader Herr et Frau Teichmüller de leur avouer où se trouve Mutschmann, car c'est lui qui est en possession de vos papiers. Et bien sûr, ils ne vont rien comprendre à ce que leur demande Red. Et comme Red, vous le savez, n'est pas pourvu d'une grande patience, je n'ai pas besoin de vous faire un dessin pour vous expliquer ce qui

risque de se passer.

Le magnat de l'acier avait un regard absent. J'eus l'impression qu'il n'avait pas entendu un seul mot de ce que je venais de lui exposer. Je le pris par le col de sa veste, le hissai sur ses pieds et lui flanquai une claque énergique.

— Vous entendez ce que je vous dis ? Votre fille est entre les mains de cette bande de tortionnaires !

— Sa mâchoire s'affaissa stupidement. Je le giflai une nouvelle fois.

— Nous devons faire quelque chose, lâcha-t-il enfin.

— Savez-vous où il a pu les emmener ? dis-je en le repoussant.

— Sur la rivière. A l'auberge Grosse Zug, près de Schmôckwitz. Je soulevai le téléphone.

— Quel est le numéro ?

Six laissa échapper un juron.

— Il n'y a pas le téléphone, souffla-t-il. Seigneur, qu'allons-nous faire ?

— Nous devons y aller, dis-je. On pourrait prendre la voiture, mais nous irions plus vite par la rivière.

Six contourna précipitamment le bureau.

— J'ai un hors-bord amarré tout près d'ici. Nous pouvons y être en cinq minutes avec la voiture.

Nous prîmes la clé du bateau et un bidon d'essence, puis nous allâmes en BMW jusqu'aux rives du lac. L'eau était plus agitée que la veille. Une brise régulière gonflait les voiles de centaines d'embarcations glissant à la surface comme autant de papillons.

J'aidai Six à retirer la toile verte protégeant le bateau, puis emplis le réservoir pendant qu'il branchait la batterie et lançait le moteur. Le canot démarra au troisième essai, et la coque de bois verni de cinq mètres de long tira sur ses amarres, impatiente de s'élancer. Je lançai la première amarre à Six, puis, détachant la seconde, sautai prestement dans l'embarcation et m'assis à côté de lui. Il braqua la barre, poussa la manette des gaz et le bateau bondit en avant.

C'était un puissant hors-bord, beaucoup plus rapide que les embarcations de la police. Nous remontâmes la Havel en direction de Spandau. Six tenait la barre blanche d'un air anxieux, ignorant l'effet produit par notre sillage sur les voiliers. L'énorme vague que nous laissions derrière nous se brisait contre les bateaux amarrés sous les arbres ou le long de petites jetées, provoquant la colère de leurs propriétaires qui bondissaient sur le pont en agitant le poing dans notre direction. Mais leurs imprécations étaient noyées par le vacarme du puissant moteur. A Spandau, nous prîmes à l'est pour remonter la Spree.

— Dieu fasse que nous arrivions à temps ! hurla Six.

Il s'était à présent ressaisi. Redevenu l'homme d'action qu'il était,

il regardait droit devant d'un air résolu. Seuls quelques plis au front trahissaient son angoisse.

— Je suis en général un excellent juge du caractère des gens, déclara-t-il presque sur un ton d'excuse, et si cela peut vous consoler, Herr Gunther, je crains de vous avoir gravement sous-estimé. Je ne m'attendais pas à une telle détermination de votre part. En toute franchise, je pensais que vous feriez ce qu'on vous dirait de faire. Mais vous n'êtes pas homme à obéir aveuglément, n'est-ce pas ?

— Quand vous adoptez un chat pour attraper les souris à la cuisine, vous ne pouvez pas l'empêcher d'aller courir après les rats du grenier.

— Vous avez sans doute raison, dit-il.

Nous continuâmes de remonter la Spree vers l'est, dépassant le Tiergarten puis l'île Musée. Tandis que nous laissions à notre droite le parc Treptower et foncions vers Kôpenick, je lui demandai ce que son gendre lui reprochait. A ma grande surprise, il ne fit aucune difficulté pour me répondre, abandonnant même ce ton indigné qui lui était habituel lorsqu'il évoquait les membres de sa famille, vivants ou morts.

— Comme vous êtes à présent parfaitement au courant de mes histoires de famille, Herr Gunther, je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'Ilse est ma seconde femme. J'ai épousé ma première femme, Lisa, en 1910, et elle est tombée enceinte l'année suivante. Malheureusement, les choses se passèrent très mal. Non seulement notre enfant mourut à la naissance, mais ma femme apprit qu'elle ne pourrait plus jamais avoir d'enfant. Or à l'hôpital se trouvait à ce moment-là une femme qui venait d'accoucher d'une robuste petite fille. La mère n'ayant pas les moyens de s'en occuper, ma femme et moi lui proposâmes de l'adopter. Cette petite fille s'appelait Grete. Tant que ma femme a été en vie, nous ne lui avons jamais dit qu'elle avait été adoptée. Mais après sa mort, Grete a découvert la vérité et elle s'est mis en tête de retrouver sa véritable mère.

» A cette époque, Grete était déjà mariée avec Paul, qu'elle adorait, bien que je pense qu'elle valait bien mieux que lui. J'ai toujours soupçonné Paul de s'intéresser plus à mon argent et à mon nom qu'à ma fille. Cependant, aux yeux de tout le monde, ils passaient pour un couple parfaitement heureux.

» Tout a basculé du jour au lendemain quand Grete a retrouvé sa mère. C'était une Tzigane de Vienne, qui travaillait comme serveuse dans une brasserie de Potsdamer Platz. Ce fut bien sûr un choc pour Grete, mais pour ce petit merdeux de Paul ce fut la fin du monde. Tout ça au nom d'une prétendue impureté raciale, les Tziganes talonnant les Juifs à la cote de l'impopularité. Paul me reprocha de n'avoir pas mis Grete au courant plus tôt. Vous pensez bien que, pour moi, quand

elle est née, ce n'était pas une gitane, mais un beau bébé à qui la mère, en nous la confiant, voulait assurer une vie décente. Bon sang, je l'aurais adoptée même si elle avait été fille de rabbin ! Vous vous souvenez de cette époque, Herr Gunther. Les gens ne faisaient pas les distinctions qu'ils font aujourd'hui. Nous étions tous des Allemands, point final. Mais naturellement, Paul ne voyait pas les choses comme ça. Il devint obsédé par le danger que Grete faisait courir à sa carrière dans les SS et le Parti.

Il s'interrompit et partit d'un rire amer.

Nous quittâmes la Spree et, par la Dahme, arrivâmes à Grunau, base du Club nautique berlinois. Sur un lac voisin, dissimulé par un rideau d'arbres, venait de démarrer une épreuve olympique de rame sur 2 000 mètres. Malgré le vacarme de notre moteur, nous distinguons les accents d'une fanfare et l'écho des haut-parleurs qui commentaient la course.

— Impossible de discuter avec lui, reprit Six. Évidemment, je finis par perdre patience et le traitai, lui et son Führer bien-aimé, de toutes sortes de noms d'oiseaux. A partir de là, ce fut la guerre entre nous. Je ne pouvais plus rien faire pour Grete. Je voyais la haine de Paul lui briser peu à peu le cœur. Je l'ai poussée plusieurs fois à le quitter, mais elle s'y est toujours refusée. Elle ne voulait pas croire qu'il ne lui redonnerait jamais son amour. C'est pourquoi elle est restée avec lui.

— Mais au même moment, intervins-je, il essayait de vous briser, vous, son beau-père.

— Exactement. Il ourdissait des plans contre moi, confortablement installé dans la maison que je leur avais offerte. Si, comme vous le dites, Grete l'a vraiment tué, il l'a bien cherché. D'ailleurs, si elle ne l'avait pas fait, j'aurais moi-même envisagé cette solution.

— Comment comptait-il vous détruire ? Quelle information compromettante détenait-il sur vous ?

Le hors-bord atteignait la jonction entre Langer See et Seddinsee. Six réduisit un peu les gaz et obliqua vers le sud en direction des collines formant la péninsule de Schmockwitz.

— Décidément votre curiosité est insatiable, Herr Gunther ! Je suis navré de vous décevoir, mais malgré votre aide, je ne me sens pas tenu de répondre à toutes vos questions.

Je haussai les épaules.

— Bah ! fis-je, de toute façon ça n'a plus beaucoup d'importance à présent.

Grosse Zug était une auberge située sur l'une des deux îles séparant les marécages de Kopenick et de Schmockwitz. Mesurant à peine deux cents mètres de long sur cinquante de large, l'île était plantée d'une épaisse forêt de pins et son rivage comportait plus de

pancartes « Privé » et « Défense d'entrer » que la porte d'une loge de stripteaseuse.

— Quel est cet endroit ?

— C'est le quartier général de la Force allemande. C'est là qu'ils tiennent leurs réunions secrètes. Vous devinez pourquoi. Le coin est parfaitement tranquille.

Il contourna l'île à la recherche d'un endroit où accoster. Nous découvrîmes de l'autre côté un petit embarcadère, auquel étaient amarrés plusieurs bateaux. Une pente herbue menait à un groupe de hangars à bateaux fraîchement repeints, derrière lesquels se dressait l'auberge Grosse Zug. Je saisis une amarre et sautai sur la jetée. Six coupa les gaz.

— Mieux vaut être prudents, déclara Six en me rejoignant pour amarrer l'avant du bateau. Ce sont des types qui tirent avant de poser des questions.

— Je connais ce genre d'oiseaux, dis-je.

Abandonnant la jetée, nous remontâmes la pelouse jusqu'aux hangars. A part les bateaux amarrés, rien n'indiquait une quelconque présence sur l'îlot. Mais tandis que nous arrivions près des hangars, deux hommes armés émergèrent de derrière une coque retournée. Leurs visages étaient si dénués d'expression que j'aurais pu leur annoncer sans les émouvoir que j'étais dévoré par la peste bubonique. C'est là la confiance en soi que procure un fusil à canon scié.

— Arrêtez-vous, fit le plus grand des deux. Vous êtes sur une propriété privée. Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ?

Il ne bougea pas son arme, qu'il tenait en travers de la poitrine comme un bébé, mais il n'aurait pas eu besoin de beaucoup la bouger pour tirer. Six expliqua la situation.

— Je dois absolument voir Red, dit-il. C'est urgent.

Tout en parlant il frappait sa paume de son poing fermé, ce qui lui donnait un petit air mélodramatique.

— Je m'appelle Hetmann Six. Je puis vous assurer, Messieurs, qu'il me recevra aussitôt qu'il saura que je suis ici. Mais faites vite, je vous en supplie.

Les deux types se dandinaient d'un pied sur l'autre, l'air hésitant.

— Le patron nous avertit toujours quand il attend quelqu'un, et il ne nous a pas parlé de vous.

— Peut-être, mais je peux vous dire que ça chauffera pour votre grade s'il apprend que vous ne m'avez pas laissé passer.

Canon-scié regarda son comparse, qui hocha la tête et s'éloigna en direction de l'auberge.

— Nous allons attendre ici pendant qu'il va aux renseignements, dit-il.

Se tordant nerveusement les mains, Six lui cria :

— Dépêchez-vous, je vous en conjure ! C'est une question de vie ou de mort.

Canon-scié se fendit d'un sourire. Il devait être habitué à ce que les affaires de son patron soient des questions de vie ou de mort.

Six sortit une cigarette, la porta à ses lèvres d'un geste brusque puis la reprit sans l'allumer.

— S'il vous plaît, dit-il à Canon-scié. Dites-moi si vous détenez un couple ici, du nom de... de ?

— Teichmüller, complétai-je.

Le sourire de Canon-scié se figea.

— Je sais rien du tout, fit-il d'un air renfrogné.

Six et moi jetions des coups d'œil anxieux en direction de l'auberge. C'était une maison de deux étages, avec de pimpants murs blancs aux volets noirs, une jardinière débordant de géraniums et un toit pointu. Pendant que nous l'observions, la cheminée se mit à fumer, et lorsque la porte s'ouvrit enfin, je m'attendais presque à voir apparaître une vieille paysanne portant un pain d'épice. Mais c'était l'acolyte de Canon-scié, qui nous fit signe d'avancer.

Nous entrâmes en file indienne, Canon-scié fermant la marche. J'éprouvai un frisson dans la nuque à l'idée des deux canons trapus de son arme. Il ne reste pas grand-chose d'un homme qui reçoit une décharge à bout portant d'un tel engin. Nous traversâmes un petit couloir équipé de portemanteaux mais personne n'avait cru utile d'y laisser son chapeau. Ensuite, nous entrâmes dans une petite pièce où officiait un pianiste à qui il devait manquer quelques doigts. Le fond de la pièce était occupé par un bar en demi-cercle et quelques tabourets, derrière lesquels trônaient de nombreux trophées sportifs. Je me demandai qui les avait remportés et à quelle occasion. C'était peut-être le Prix du meilleur tueur de l'année, ou bien le trophée de l'As de la matraque – j'avais un candidat pour celui-ci, et je lui aurais volontiers remis le prix si j'avais pu le retrouver. Mais le plus probable était que les membres du réseau les avaient achetés pour que l'endroit ressemble un peu plus à ce qu'il était supposé être : le siège d'une association pour la réinsertion d'anciens dérenus.

— Par ici, grogna le partenaire de Canon-scié en désignant une porte près du bar.

La pièce ressemblait à un bureau. Une lampe de cuivre était suspendue à une poutre, une chaise longue en noyer installée dans un coin près de la fenêtre, avec à côté le bronze d'une fille nue – du genre de ceux dont on croit toujours que le modèle s'est blessé avec une scie circulaire. Les tableaux qui ornaient les murs lambrissés semblaient quant à eux tout droit sortis d'un manuel pour sage-femme.

Red Dieter, les manches de sa chemise noire remontées sur les avant-bras, le col déboutonné, se leva du sofa de cuir vert où il était

assis et, d'une pichenette, expédia sa cigarette dans la cheminée. Son regard allait de Six à moi. Il paraissait ne pas savoir s'il devait se réjouir ou s'inquiéter de notre arrivée. Il n'eut pas le temps de se décider. Six s'avança vers lui et le saisit à la gorge.

— Dis-moi ce que tu as fait d'elle ?

Du coin de la pièce, un homme vint me prêter main-forte pour lui faire lâcher prise.

— Du calme ! Du calme ! hurlait Red.

Il rajusta sa veste et tenta de maîtriser son indignation. Il passa ensuite sa propre personne en revue pour vérifier que sa dignité était intacte.

Mais Six ne se calmait pas.

— Ma fille ! Qu'as-tu fait de ma fille ?

Le gangster fronça les sourcils et me regarda d'un air dérouté.

— Mais Bon Dieu, de quoi il parle ?

— Le couple que vos hommes ont embarqué hier au pavillon de Wannsee, expliquai-je rapidement. Qu'en avez-vous fait ? Ecoutez, nous n'avons pas le temps d'entrer dans les détails, mais la femme est la fille de Herr Six.

Red me regarda d'un air incrédule.

— Je croyais qu'elle était morte ?

— Vite, il n'y a pas une minute à perdre, le pressai-je.

Red jura, son visage s'assombrit comme une lampe à huile qui s'éteint, ses lèvres tremblotaient comme s'il venait d'avaler du verre pilé. Une mince veine bleue apparut sur son front carré comme une pousse de lierre sur un mur de brique. Il tendit le doigt vers Six.

— Gardez-le ici, grogna-t-il, et tel un lutteur enragé, il se fraya un chemin à travers le groupe d'hommes rassemblés devant la porte. Si c'est encore une de vos petites plaisanteries, Gunther, je vous découpe le nez au rasoir.

— Je ne suis tout de même pas si stupide. Mais il y a autre chose qui me chiffonne.

Red s'arrêta devant la porte de l'auberge et me fusilla du regard. Son visage couleur sang était presque violet de fureur.

— Quoi encore ?

— J'avais une collaboratrice, une fille du nom d'Inge Lorenz. Elle a disparu hier dans les environs de la maison de Wannsee, juste avant que vos hommes me matraquent.

— Et alors ?

— Comme vous avez kidnappé deux personnes, je me dis qu'en enlever une troisième ne vous aurait pas posé de gros problèmes de conscience.

Red me cracha presque au visage.

— Qu'est-ce que vous venez m'emmerder avec votre connerie de

conscience, hein ? lâcha-t-il avant de sortir.

Je le suivis vers un des hangars à bateau. Un homme en sortit en reboutonnant sa braguette. Interprétant de manière erronée la précipitation de Red, il ricana.

— Vous venez aussi pour un petit coup, patron ? dit-il. Arrivé à sa hauteur, Red le dévisagea d'un air hagard avant de lui expédier de toutes ses forces son poing dans l'estomac.

— La ferme ! hurla-t-il en ouvrant la porte du hangar d'un coup de pied.

J'enjambai le type qui se tordait par terre et entrai à la suite de Red.

Je vis un long râtelier sur lequel étaient posés plusieurs bateaux à huit rames, et auquel était attaché un homme torse nu. Sa tête reposait sur sa poitrine et il portait de nombreuses traces de brûlure au cou et aux épaules. Je supposai que c'était Haupthändler, mais en m'approchant je constatai que son visage était si tuméfié qu'il en était méconnaissable. Deux hommes se tenaient à côté, ne prêtant aucune attention à leur prisonnier. Tous deux fumaient une cigarette, et l'un portait aux phalanges un coup de poing américain.

— Où est la fille ? hurla Red.

Un des tortionnaires de Haupthändler tendit le pouce pardessus son épaule.

— A côté, dit-il. Avec mon frère.

— Hé, patron, ce connard ne veut toujours pas parler. On le travaille encore un peu ?

— Laissez tomber, dit-il d'une voix pâteuse. Il ne sait rien.

Il faisait presque noir dans le hangar voisin, et il nous fallut plusieurs secondes pour nous accoutumer à la pénombre.

— Franz ! Où es-tu, Bon Dieu ?

Nous perçûmes un faible grognement accompagné du claquement de la chair contre la chair. Nous finîmes par distinguer la silhouette d'un type énorme, le pantalon sur les chevilles, penché sur le corps nu et silencieux de la fille de Hermann Six, ligotée à plat ventre sur une coque renversée.

— Laisse-la, espèce de gros porc ! cria Red.

L'armoire à glace ne bougea pas, même lorsque Red lui répéta son ordre d'une voix encore plus forte et à quelques centimètres de ses oreilles. Les yeux fermés, la tête en forme de boîte à chaussures posée sur des épaules de bœuf, son énorme pénis entrant et sortant comme un piston de l'anus de Grete Pfarr, les genoux plies comme un cavalier juché sur une monture invisible, Franz poursuivait imperturbablement ce qu'il avait commencé.

Red le frappa violemment sur le côté du crâne. Autant essayer d'ébranler une locomotive. Alors il dégaina son arme et, sans plus de

manière, lui fit sauter la cervelle.

Franz s'effondra comme une cheminée d'usine, sa tête laissant échapper un geyser vineux, son pénis toujours en érection incliné comme le mât d'un navire qui vient de se fracasser sur des rochers.

Red repoussa le corps du bout de sa chaussure pendant que je commençai à détacher Grete. A plusieurs reprises, il regarda d'un air gêné les profondes marques de fouet sur ses fesses et ses cuisses. Grete avait la peau froide et son corps dégageait une forte odeur de sperme. Impossible de savoir combien de fois elle avait été violée.

— Bordel de merde, regardez dans quel état elle est, grogna Red en secouant la tête. Je ne veux pas que Six la voie comme ça.

— Espérons surtout qu'elle survive, dis-je en ôtant mon manteau que j'étendis par terre.

Nous y déposâmes la jeune femme. Je collai mon oreille sur sa poitrine nue. Son cœur battait, mais elle était visiblement en état de choc.

— Ça va aller ? demanda Red avec l'air naïf d'un gosse demandant au vétérinaire le diagnostic de son lapin préféré.

Je le regardai. Il avait encore son arme à la main.

Alertés par le coup de feu, plusieurs membres de la Force allemande étaient accourus à la porte du hangar et jetaient des regards à l'intérieur. J'entendis l'un d'eux dire : « Il a tué Franz. » Un autre ajouta : « Sans aucune raison. » Je compris que nous allions avoir quelques problèmes. Red le sentit aussi. Il fit face à ses hommes.

— Notre prisonnière est la fille de Six. Vous savez tous qui est Six. C'est un homme riche et puissant. J'ai demandé à Franz de la laisser tranquille, mais il n'a rien voulu entendre. Elle n'aurait pas pu supporter ce qu'il lui faisait. Il allait la tuer. Elle était déjà à moitié morte.

— Tu n'avais pas à tuer Franz, fit une voix.

— Ouais, renchérit une autre voix. Tu aurais pu te contenter de l'assommer.

— Quoi ? fit Red en marquant la surprise. Il avait la tête plus solide que la porte d'un couvent de nonnes.

— Plus maintenant.

Red inclina la tête vers moi et, désignant ses hommes d'un haussement de sourcils, me demanda :

— Vous avez un flingue ?

— Oui, dis-je, mais nous n'avons aucune chance si nous restons ici. Et elle non plus. Il faut absolument arriver aux bateaux.

— Et Six ?

Je boutonnai le manteau qui couvrait le corps de Grete et la pris dans mes bras.

— A lui de se débrouiller. Helfferrich secoua la tête.

— Non, je vais le chercher. Attendez-nous sur la jetée aussi longtemps que possible. S'ils commencent à tirer, allez-vous-en. Et au cas où je ne m'en sorte pas, moustique, je ne suis au courant de rien pour votre amie.

Nous avançâmes lentement vers la porte, Red devant. Ses hommes reculèrent à contrecœur pour nous laisser passer. Une fois dehors, nous nous séparâmes et je redescendis la pelouse jusqu'à l'embarcadère.

J'allongeai la fille de Six sur la banquette du hors-bord. Je trouvai une couverture dans un des coffres et l'étendis sur son corps inanimé. Je me demandai si, au cas où elle reprendrait ses esprits, je la questionnerais sur Inge Lorenz. Mais peut-être Haupthändler en savait-il plus ? Je réfléchissais au moyen d'aller le récupérer lorsque j'entendis des coups de feu du côté de l'auberge. Je détachai le bateau, démarrai le moteur et sortis mon arme tout en retenant de ma main libre le bateau à la jetée. Quelques instants plus tard, j'entendis une nouvelle série de détonations. Les balles ricochèrent sur la coque comme si un riveteur s'affairait à la réparer. Je poussai la manette des gaz et manœuvrai la barre pour m'éloigner de l'embarcadère. Soudain, je grimaçai de douleur et regardai ma main. Je pensai avoir été atteint par une balle, mais ce n'était qu'une grosse écharde de bois de la jetée qui s'était fichée dans ma paume. Je la cassai le plus près possible de la peau puis fis volte-face et vidai le reste de mon chargeur en direction des silhouettes qui arrivaient. Je fus surpris de les voir se jeter à plat ventre. Une arme plus puissante que mon pistolet venait d'ouvrir le feu derrière moi. Ce n'était qu'un tir de sommation, mais les balles de la mitrailleuse s'abattirent sur la jetée comme une grêle métallique, faisant voler des éclats de bois, sectionnant quelques branches et déchiquetant le feuillage alentour. Tournant la tête vers l'avant, j'eus juste le temps d'inverser les gaz et de laisser le passage à la vedette de la police. Puis je lâchai mon arme et levai les mains bien en évidence au-dessus de ma tête.

Ce n'est qu'à ce moment que je remarquai le trou rouge bien net que Grete Pfarr avait au milieu du front. Il s'en écoulait un mince filet de sang qui coupait exactement en deux son visage sans vie.

Il est très difficile de ne pas perdre sa détermination quand un homme se fait méthodiquement démolir dans la pièce à côté. Je suppose que c'est le but recherché par ceux qui ont inventé cette méthode. La Gestapo était passée maître dans l'art de vous ramollir l'esprit en vous forçant à entendre l'interrogatoire d'un autre avant de s'occuper de vous. Il n'y a rien de pire que d'attendre, que ce soit le résultat de tests à l'hôpital ou la hache du bourreau. Une seule chose compte : qu'on en termine le plus tôt possible. C'était d'ailleurs une technique que j'avais moi-même utilisée à l'époque de l'Alex, quand je laissais mijoter longuement des suspects avant de les interroger. Quand on attend, l'imagination prend peu à peu le pas sur tout le reste, et transforme votre cerveau en enfer.

Je m'efforçai pourtant de deviner ce qu'ils me voulaient. Attendaient-ils des renseignements sur Six ? Espéraient-ils que je leur dise où se trouvaient les papiers de von Greis ? Allaient-ils me torturer pour que j'avoue un renseignement que j'ignorais ?

Après trois ou quatre jours d'isolement dans ma cellule infecte, je commençais à me demander si la douleur physique était la seule perspective qui me restait. A d'autres moments, je tentais d'imaginer ce qu'il était advenu de Six et de Red Helfferrich, arrêtés en même temps que moi, ainsi que d'Inge Lorenz.

La plupart du temps, je contemplais fixement les murs de ma cellule, véritables palimpsestes des malheureux qui y avaient séjourné avant moi. Curieusement, peu de graffiti attaquaient directement les nazis. La plupart opposaient sociaux-démocrates et communistes, qui se traitaient mutuellement de « vendus » en s'accusant d'être les responsables de l'élection de Hitler : les Sozis mettaient ça sur le compte des Pukers, tandis que ces derniers blâmaient les Sozis.

Le sommeil ne venait pas facilement. La première nuit, j'avais renoncé à m'étendre sur la pailleasse puante, mais au fur et à mesure que les jours passaient et que l'odeur du seau d'aisance devenait de plus en plus incommodante, je cessai de me montrer si exigeant. Ce n'est que le cinquième jour, quand deux gardes SS vinrent me tirer de ma cellule, que je réalisai à quel point je sentais mauvais. Ce n'était pourtant rien à côté de l'odeur qu'ils dégageaient : celle de la mort.

Ils me poussèrent le long d'un corridor puant l'urine jusqu'à un ascenseur. Nous en sortîmes cinq étages plus haut, dans un couloir au sol couvert d'un tapis, aux murs lambrissés auxquels les portraits encadrés du Führer, de Himmler, de Canaris, de Hindenburg et de Bismarck donnaient un air de club privé. Poussant une double porte haute comme un tramway, nous pénétrâmes dans un vaste bureau inondé de lumière où s'affairaient des dactylos. Personne ne prêta la moindre attention à ma répugnante personne. Un jeune Hauptsturmführer se leva de son bureau et s'approcha.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

L'un de mes gardiens se mit au garde-à-vous avec un claquement de talons et déclina mon identité.

— Attendez ici, dit l'officier en se dirigeant vers une porte d'acajou au fond de la pièce.

Il frappa au panneau poli et attendit quelques secondes. L'officier entrebâilla la porte et passa la tête à l'intérieur. Puis il adressa un signe de tête à mes gardes, qui me poussèrent en avant.

C'était un bureau immense, avec un haut plafond et de luxueux fauteuils de cuir, et je sus aussitôt que j'avais échappé au petit concerto pour matraque et coups de poing qui était la triste routine de la Gestapo. Pour l'instant en tout cas : ils n'auraient pas pris le risque de salir le tapis. Derrière un bureau placé entre une porte-fenêtre et des étagères de livres étaient installés deux officiers SS impeccablement sanglés dans leurs uniformes, les cheveux couleur de gruyère et le sourire hautain. Ils semblaient avoir réussi à discipliner jusqu'aux mouvements de leurs pommes d'Adam. Le plus grand des deux congédia mes gardes et le Hauptsturmführer.

— Herr Gunther, asseyez-vous, je vous prie, dit-il ensuite en désignant une chaise placée devant le bureau.

Je m'en approchai les mains dans les poches, seule façon de retenir mon pantalon depuis qu'on m'avait confisqué mes lacets et mes bretelles.

N'ayant jamais rencontré d'officiers SS de haut rang, j'ignorais le grade exact de ces deux-là, mais je supposais que l'un était colonel, et l'autre, celui qui avait parlé le premier, général. Ils ne paraissaient pas avoir beaucoup plus de 35 ans.

— Une cigarette ? proposa le général.

Il me tendit un coffret, puis me lança des allumettes. J'allumai une cigarette que je fumai avec avidité.

— Servez-vous si vous en voulez d'autres, ajouta-t-il.

— Merci.

— Peut-être désirez-vous boire quelque chose ?

— Du Champagne, si vous avez.

Ils sourirent en même temps. Le colonel exhiba une bouteille de

schnapps et m'en servit un plein verre.

— Nous n'avons que ça, dit-il.

— Ça ira très bien, dis-je.

Le colonel se leva et m'apporta mon verre. Je n'allai pas le laisser éventer. Je le vidai d'un trait, fis tourner l'alcool dans ma bouche pour me nettoyer les dents et l'avalai. Je sentis le schnaps m'enflammer le corps jusqu'aux doigts de pieds.

— Donnez-lui-en un autre, fit le général. Notre ami paraît sur les nerfs.

Je tendis mon verre pendant que l'officier me resservait.

— Je ne suis pas nerveux, dis-je. C'est juste par plaisir.

— Vous cultivez votre image, n'est-ce pas ?

— Quelle image ?

— Eh bien, celle du détective, naturellement. Celle du privé tapi dans son bureau miteux, qui boit autant qu'un candidat au suicide n'arrivant pas à se décider, et qui vient à la rescousse de la belle et mystérieuse femme en noir.

— Une SS, peut-être ? suggérai-je. Il eut un petit sourire.

— Croyez-le ou pas, dit-il, mais j'envie votre travail. Ce doit être passionnant.

Son nez d'aigle était si proéminent qu'il en faisait paraître son menton fuyant. Au-dessus de l'arête du nez, ses yeux bleus métalliques trop rapprochés et légèrement obliques lui donnaient un air cynique et blasé.

— Les contes de fées sont beaucoup plus intéressants, dis-je.

— Sûrement pas en ce qui concerne l'affaire que vous a confiée la compagnie d'assurances Germania.

— A la place de laquelle, intervint le colonel, il serait plus exact de substituer le nom de Hermann Six.

Le colonel était plus séduisant que son supérieur mais paraissait moins intelligent. Le général se pencha sur un dossier ouvert devant lui, ceci, imaginai-je, pour me faire comprendre qu'ils n'ignoraient rien de mes activités.

— Exact, murmura-t-il.

Durant quelques secondes il s'absorba silencieusement dans la lecture de mon dossier, puis leva la tête avant de me demander :

— Pourquoi avez-vous quitté la Kripo ?

— Le blé, fis-je.

Il me considéra d'un air inexpressif.

— Le blé ? répéta-t-il.

— Oui, le blé, l'oseille, l'argent, quoi. D'ailleurs pendant que j'y pense, j'avais 40 000 marks dans ma poche en arrivant dans cet hôtel. J'aimerais savoir ce qu'ils sont devenus. Et aussi ce qu'est devenue la jeune femme qui travaillait pour moi, Inge Lorenz. Elle a disparu.

Le général se tourna vers son subordonné, qui secoua la tête d'un air impuissant.

— Nous ne savons rien sur cette personne, Herr Gunther, dit le colonel. Il y a beaucoup de gens qui disparaissent à Berlin. Vous êtes bien placé pour le savoir, n'est-ce pas ? Quant à votre argent, rassurez-vous, nous le conservons en lieu sûr.

— Ravi de l'apprendre, mais sans vouloir vous offenser, je préférerais le planquer sous mon matelas.

Le général, joignant ses mains longues et fines de violoniste comme pour prononcer une prière, posa le bout de ses doigts sur ses lèvres d'un air songeur.

— Dites-moi, s'enquit-il, avez-vous jamais songé à entrer dans la Gestapo ?

A moi de sourire un peu.

— Vous savez, mon costume n'était pas mal avant que je sois obligé de dormir une semaine avec. Je sens peut-être un peu fort, mais pas vraiment mauvais, si ?

Il eut un petit ricanement amusé.

— Parler comme les détectives de roman est une chose, Herr Gunther, dit-il, mais leur ressembler est une autre paire de manches. Je ne sais pas si vous êtes réellement courageux ou si vous faites preuve d'une totale inconscience quant à la gravité de votre situation. (Il haussa ses fins sourcils dorés et se mit à tripoter la médaille du Cavalier allemand épinglée sur sa poitrine.) Je suis par nature un homme cynique, comme tous les policiers. C'est pourquoi je serais enclin à prendre votre bravade pour de l'inconscience. Pourtant je préfère penser que vous êtes un homme courageux. J'espère que vous n'allez pas me décevoir. (Il marqua une pause.) Je vous envoie en KZ.

Un froid de devanture de boucherie m'envahit le corps. J'avalai le reste du schnapps.

— Écoutez, m'entendis-je articuler, si c'est à cause de cette foutue note de lait que j'ai pas payée...

Mon air égaré les fit sourire.

— A Dachau, précisa le colonel.

J'écrasai ma cigarette et en allumai aussitôt une autre. Ma main tremblait.

— Ne vous inquiétez pas, reprit le général d'un ton qu'il voulait rassurant. Je vous confie une mission. Vous travaillerez pour moi.

Il se leva et vint se planter devant moi, les fesses sur le rebord du bureau.

— Qui êtes-vous ? fis-je.

— Je suis l'ObergruppenFührer Heydrich. (Puis il désigna son collègue et, croisant les bras, ajouta :) Voici le StandartenFührer Sohst de la Brigade spéciale.

— Ravi de vous connaître, fis-je.

Ce n'était pas tout à fait vrai. La Brigade spéciale était la bande de tuteurs dont m'avait parlé Marlene Sahn.

— Je vous ai à l'œil depuis un certain temps, poursuivit-il. Après le regrettable incident du pavillon de Wannsee, je vous ai fait suivre dans l'espoir que vous nous conduiriez à certains papiers que nous recherchons. Je suis sûr que vous savez de quoi je veux parler. Vous ne nous avez pas menés aux documents, mais, et c'est presque aussi appréciable, à un de ceux qui les ont volés. Durant ces quelques jours où vous avez été notre hôte, nous avons vérifié votre histoire. C'est un ouvrier des autoroutes, Bock, qui nous a suggéré où nous pourrions trouver ce Kurt Mutschmann – le cambrioleur qui détient ces papiers.

— Bock ? fis-je en secouant la tête. Je ne vous crois pas. Il n'était pas du genre à dénoncer un ami.

— Vous avez raison. Il ne nous a pas dit exactement où nous le trouverions, mais il a eu le temps de nous mettre sur la piste avant de mourir.

— Vous l'avez torturé ?

— Oui. Mutschmann lui avait déclaré un jour que s'il était recherché et qu'il ne trouvait plus où se cacher, il se ferait enfermer en prison ou en KZ. Ma foi, avec une bande de criminels à ses trousses, sans parler de nous, il a dû penser que le temps était venu de mettre son plan à exécution.

— C'est un vieux truc, expliqua Sohst. On échappe à l'arrestation pour un certain motif en se faisant enfermer pour un autre.

— Nous savons maintenant que Mutschmann a été arrêté et envoyé à Dachau trois jours après la mort de Paul Pfarr, dit Heydrich avant d'ajouter avec un sourire en lame de couteau : Il a tout fait pour qu'on l'embarque. Il s'est fait prendre en train de tracer des slogans du KPD sur la façade de la Kripo de Neukölln.

— Un KZ n'est pas bien méchant pour un Kozi, ricana Sohst. Bien moins grave que si vous êtes juif ou pédé. Il sera probablement sorti d'ici deux ans.

Je secouai la tête.

— Je ne comprends pas, fis-je. Pourquoi ne demandez-vous pas au commandant du camp d'interroger Mutschmann ? Bon Dieu, quel besoin avez-vous de m'y envoyer ?

Heydrich croisa les bras et balança nerveusement sa botte dont le bout heurtait presque mon genou.

— Demander ça au directeur de Dachau signifierait mettre Himmler au courant, ce que je préférerais éviter. Notre Reichsführer, voyez-vous, est un idéaliste. Une fois en possession de ces papiers, il considérerait comme son devoir de punir ceux qu'il estimerait coupables de crimes contre le Reich.

Je hochai la tête en me souvenant de la lettre de Himmler à Paul Pfarr que Marlene Sahm m'avait montrée.

— Etant plus pragmatique, reprit-il, j'aimerais utiliser ces papiers au moment et de la manière que je choisirais.

— En d'autres termes, fis-je, vous vous en serviriez pour faire du chantage. Exact ?

Heydrich eut un petit sourire.

— Fascinant de voir comme vous lisez dans mon esprit, Herr Gunther. Mais vous devez comprendre qu'il s'agit d'une opération secrète concernant exclusivement la Gestapo. Vous ne devez sous aucun prétexte rapporter cette conversation à quiconque.

— Il doit bien y avoir quelqu'un parmi les SS de Dachau en qui vous avez confiance, non ?

— Bien sûr, dit Heydrich. Mais que voudriez-vous qu'il fasse ? Qu'il aille trouver Mutschmann pour lui demander où il a caché les papiers ? Allons, Herr Gunther, soyez raisonnable.

— Vous voulez donc que je trouve Mutschmann et que je me lie avec lui ?

— Exactement. Gagnez sa confiance. Découvrez où il a dissimulé les documents. Une fois que vous aurez le renseignement, vous vous identifierez auprès de notre homme de confiance.

— Comment reconnaîtrai-je Mutschmann ?

— La seule photo dont nous disposons est celle de son dossier de police, dit Sohst en me tendant un cliché. Elle date de trois ans, et comme il sera tondu elle ne vous aidera pas beaucoup. De plus, il aura sans doute beaucoup maigri. Le régime du KZ a tendance à transformer un homme, vous savez. Mais il y a une chose qui vous aidera à l'identifier : Mutschmann a un gros ganglion au poignet droit.

Je rendis la photo.

— Ce n'est pas grand-chose, dis-je. Que se passe-t-il si je refuse ?

— Vous ne pouvez pas refuser, fit Heydrich avec entrain. De toute façon, vous atterrirez à Dachau. La seule différence est que, en travaillant pour moi, vous êtes sûr d'en ressortir. Et de récupérer votre argent.

— Vous ne me laissez pas le choix.

— Exact, dit Heydrich avec un sourire. Parce que si vous aviez le choix, vous refuseriez. N'importe qui refuserait. C'est d'ailleurs pour ça que je ne peux pas envoyer un de mes hommes. Pour ça, et pour des raisons de discrétion. Non, Herr Gunther, en tant qu'ancien policier, vous êtes l'homme qu'il nous faut. Vous avez tout à gagner, ou tout à perdre. Cela dépend uniquement de vous.

— J'ai connu des affaires plus amusantes.

— A partir de maintenant, il faut oublier qui vous êtes, intervint Sohst. Nous vous avons préparé une nouvelle identité. Vous vous

appelez désormais Willy Krause, et vous avez été arrêté pour marché noir. Voici vos papiers.

Il me remit une carte d'identité portant mon nouveau nom et ornée d'une photo datant de l'époque où j'étais dans la police.

— Une dernière chose, dit Heydrich. La vraisemblance exige une certaine modification de votre apparence physique, afin de corroborer la version de votre arrestation et de votre interrogatoire. Il est rare qu'un inculpé arrive à Columbia Haus sans une ou deux égratignures. Mes hommes, en bas, se chargeront de vous rendre présentable. Je le regrette, mais c'est pour votre propre sécurité.

— Très attentionné de votre part, fis-je.

— Vous resterez une semaine à Columbia Haus, puis vous serez transféré à Dachau, dit Heydrich en se levant. Permettez-moi de vous souhaiter bonne chance.

Je retins mon pantalon et me levai.

— N'oubliez pas qu'il s'agit d'une opération de la Gestapo, ajouta-t-il. Vous ne devez en parler à personne.

Il se retourna et appuya sur un bouton pour convoquer les gardes.

— Dites-moi encore une chose, dis-je. Qu'est-il arrivé à Six, à Helferrich et aux autres ?

— Je n'y vois aucun inconvénient. Herr Six a été placé en résidence surveillée. Il n'est sous le coup d'aucune inculpation pour l'instant. Il a été trop choqué par la brève résurrection de sa fille pour pouvoir répondre à nos questions. Une histoire terrible – Herr Haupthändler, malheureusement, est mort à l'hôpital avant-hier, sans avoir repris conscience. Quant au criminel Red Dieter Helferrich, il a été décapité ce matin à 6 heures à la prison du lac Pløetzen, et toute sa bande expédiée au KZ de Sachsenhausen. (Il m'adressa un sourire presque triste.) A mon avis Herr Six n'aura pas d'ennuis. C'est un homme trop important pour qu'on lui tienne rigueur de ce qui s'est passé. Vous pouvez constater que de tous les autres acteurs de cette pénible affaire, vous êtes le seul encore en vie. Espérons que vous vous acquitterez de votre mission : de ce succès dépendent non seulement votre crédibilité professionnelle, mais aussi votre survie.

Mes deux gardiens me raccompagnèrent dans l'ascenseur, puis dans ma cellule, là ils me tabassèrent avec méthode. Je tentai de résister mais, affaibli par le manque de sommeil et de nourriture, ma résistance resta purement velléitaire. J'aurais pu me débrouiller face à un seul d'entre eux, mais je ne pus rien contre les deux ensemble. On m'emmena ensuite dans la vaste salle de garde. Près des portes à double épaisseur, un groupe de SS jouait aux cartes en buvant de la bière, leurs armes et leurs matraques posées sur une table comme un tas de jouets confisqués par un maître d'école. Face au mur du fond, une vingtaine de prisonniers étaient alignés au garde-à-vous. On

m'ordonna de les rejoindre. Un jeune SS allait et venait devant la rangée, braillant après les prisonniers en leur distribuant des coups de pied dans les reins. Un vieil homme s'effondra. Le SS le bourra de coups de botte jusqu'à ce qu'il perde conscience. De nouveaux prisonniers ne cessaient d'arriver. Au bout d'une heure, nous devions être une centaine.

On nous fit avancer le long d'un couloir jusqu'à une cour pavée où nous dûmes nous entasser dans des Minnas vertes de la Gestapo. Aucun SS ne monta avec nous, mais personne n'avait envie de parler. Chacun resta seul avec ses pensées, songeant à son foyer et à ceux qu'il aimait, qu'il ne reverrait peut-être jamais.

Arrivés à Columbia Haus, nous descendîmes des fourgons. Un avion qui décollait de l'aéroport Tempelhof tout proche survola les murs gris de la vieille prison militaire. Tous les prisonniers levèrent la tête, chacun souhaitant désespérément être l'un de ses passagers.

— Allons, plus vite, bande de salopards ! hurla un garde.

Sous un déluge de coups de pied, de coups de poing et de bourrades, nous gagnâmes le premier étage où nous nous alignâmes en cinq colonnes devant une lourde porte de bois. La meute des gardiens nous dévisageait avec un plaisir sadique.

— Vous voyez cette putain de porte ? beugla le RottenFührer avec un rictus de requin. Une fois que vous l'aurez franchie, vous ne serez plus jamais des hommes. On va vous coller les couilles dans un étau. Et vous savez pourquoi ? Pour vous éviter le mal du pays ! Vous n'aurez plus envie de revoir vos femmes et vos fiancées, puisque vous n'aurez plus de petit cadeau pour elles.

Il rugit d'un rire satisfait, imité par les gardiens qui s'emparèrent d'un prisonnier et le traînèrent, hurlant et gesticulant, dans la pièce dont ils refermèrent la porte.

Je sentis mes infortunés compagnons trembler de terreur, mais je me doutais qu'il s'agissait simplement d'une très mauvaise plaisanterie, et lorsque ce fut mon tour d'entrer, je le fis avec un calme ostensible. A l'intérieur, les matons prirent mon nom et mon adresse, examinèrent mon dossier pendant quelques minutes puis, après m'avoir abreuvé d'injures pour avoir fait du marché noir, ils me rouèrent à nouveau de coups.

Une fois dans le bâtiment principal, on me conduisit, le corps endolori, dans ma cellule. Je fus stupéfait d'entendre dans un couloir un chœur de détenus chanter Si tu as encore ta chère maman. Plus tard, j'eus l'explication de cette étrange chorale : les SS forçaient les détenus à chanter pour noyer les hurlements des prisonniers punis dont ils fouettaient les fesses nues à coup de lanières de cuir, dans une cave.

Lorsque j'étais flic, j'avais vu pas mal de prisons : Tegel,

Sonnenburg, Plöetzen, Brandenburg, Zellengefängnis ou Brauweiler. Des endroits durs où régnait une discipline de fer. Pourtant aucun n'égalait la brutalité et la crasse inhumaine régnant à Columbia Haus. J'en arrivais à me demander si Dachau pouvait être pire.

Il y avait environ un millier de détenus dans la prison. Pour certains, comme moi, c'était une brève étape avant le KZ. D'autres y séjourneraient longtemps, mais finiraient de toute façon en KZ. Beaucoup n'en ressortiraient qu'entre quatre planches.

Ne devant rester que peu de temps, j'eus droit à une cellule pour moi tout seul. Mais il faisait si froid la nuit que, n'ayant aucune couverture à ma disposition, j'aurais accueilli avec gratitude un peu de chaleur humaine. Pour le petit déjeuner, on nous donnait un pain de seigle grossier avec un ersatz de café. Le dîner se résumait à du pain accompagné d'une soupe de gruau de pommes de terre. Les latrines étaient une simple planche posée au-dessus d'un fossé, et je devais déféquer en même temps que neuf autres détenus. Un jour, l'un des gardes avait scié la planche, et plusieurs hommes furent précipités dans la fange. Le personnel de Columbia Haus avait un sens particulier de l'humour.

Je croupissais là depuis six jours lorsque, un soir, vers minuit, on m'ordonna de rejoindre un groupe de prisonniers qu'un camion emmenait à la gare de Putlitzstrasse, d'où nous serions transférés à Dachau.

Dachau est situé à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Munich. Dans le train, un de mes compagnons m'apprit que Dachau était le premier KZ du Reich. Cela me sembla logique, puisque Munich avait été le berceau du national-socialisme. Construit autour des ruines d'une ancienne usine d'explosifs, le camp était planté de manière incongrue au beau milieu des champs de la verdoyante campagne bavaroise. La campagne verdoyante est d'ailleurs un des seuls aspects plaisants de la Bavière. Ses habitants certainement pas. Ce n'était pas Dachau qui allait me faire changer d'avis, sur ce point comme sur d'autres. A Columbia Haus, on m'avait dit que Dachau servirait de modèle aux camps à venir, et qu'il était même pourvu d'une école où l'on apprenait aux SS à se montrer encore plus brutaux. On ne m'avait pas menti.

On nous aida à descendre des wagons à coups de pied et de crosse, puis on nous conduisit à l'entrée orientale du camp, dont la grille portait la formule : « Le travail libère l'homme. » La phrase provoqua quelques ricanements méprisants de la part des prisonniers, mais personne n'osa faire de commentaires à voix haute de peur d'être battu.

Il existe beaucoup de choses qui peuvent libérer l'homme, mais le travail n'en fait certainement pas partie. A vrai dire, au bout de cinq

minutes à Dachau, la mort vous paraissait un moyen beaucoup plus sûr que le travail pour gagner votre liberté.

On nous fit avancer vers un terre-plein qui ressemblait à un terrain de manœuvres, flanqué au sud d'un long bâtiment au toit pointu. Une route large et droite bordée de peupliers partait au nord, entre des rangées apparemment infinies de baraquements identiques. Je fus pris de vertige devant l'immensité de la tâche qui m'attendait. Dachau était immense. Il me faudrait peut-être des mois avant de retrouver Mutschmann, puis combien d'autres pour me lier avec lui et l'amener à me dire où il avait caché ces foutus documents. Je me demandai si toute cette mise en scène n'était pas une punition sadique imaginée par Heydrich.

Le commandant du KZ sortit du long bâtiment pour nous accueillir, mais comme tous les Bavarois, il ignorait les rudiments de l'hospitalité. Tout ce qu'il avait à nous offrir était un éventail de punitions variées. Il déclara qu'il y avait suffisamment d'arbres dans le coin pour nous pendre jusqu'au dernier. Il termina en nous promettant de nous donner un avant-goût de l'enfer, et je ne doutai pas un instant qu'il tiendrait parole. Heureusement, nous respirions un air pur. C'est l'un des deux seuls aspects agréables de la Bavière, l'autre étant la taille des seins des Bavaroises.

A Dachau se trouvait la boutique de tailleur la plus pittoresque qui soit. Ils avaient également un coiffeur des plus efficaces. Je dénichai un seyant ensemble à rayures et une paire de sabots, puis me fis couper les cheveux. J'aurais bien demandé qu'on y mette un peu de brillantine, mais c'aurait été gâcher la marchandise, vu que tous mes cheveux gisaient par terre. Je fus soulagé de me voir attribuer trois couvertures, une nette amélioration par rapport à Columbia Haus, et d'apprendre que je dormirais dans un baraquement « aryen ». Ceux-ci n'abritaient en effet que cent cinquante hommes, alors que les baraquements « juifs » en comptaient trois fois plus.

D'après le proverbe, il y a toujours moins bien loti que vous. À Dachau, c'était vrai si vous aviez la chance de ne pas être juif.

Les déportés juifs n'y furent jamais très nombreux, mais c'étaient eux qui connaissaient le sort le moins enviable. Nombreux en effet étaient ceux d'entre eux qui retrouvaient la liberté, mais de la façon dont j'ai parlé : dans un baraquement aryen, le taux de mortalité était en général d'un décès par nuit, contre sept ou huit dans un baraquement juif.

Dachau n'était pas un endroit pour les Juifs.

La population du camp représentait l'éventail complet des opposants actifs au nazisme, plus ceux envers qui les nazis montraient depuis le début une hostilité implacable. Il y avait là des Sozis et des Kozis, des syndicalistes, des juges, des avocats, des médecins, des

enseignants, des officiers. Et des républicains espagnols, des témoins de Jehovah, des francs-maçons, des prêtres catholiques, des tziganes, des Juifs, des spiritualistes, des homosexuels, des vagabonds, des voleurs et des assassins. A l'exception de quelques Russes et des anciens membres du cabinet autrichien, tout le monde à Dachau était allemand. Je rencontrai un détenu qui était juif et homosexuel et, comme si cela n'était pas suffisant, professait des idées communistes. Cela lui faisait trois triangles. La chance ne l'avait-elle pas quitté aussi précipitamment que si elle s'apprêtait à enfourcher une motocyclette ?

Deux fois par jour, nous devons nous rassembler sur l'Appellplatz, le terre-plein où les SS procédaient à l'appel. Après l'appel venaient les charités de Hindenburg : les séances de fouet. Ils attachaient un homme ou une femme à un poteau[22], baissaient son pantalon et lui infligeaient une vingtaine de coups sur les fesses. Beaucoup faisaient sur eux durant la séance. La première fois, j'eus honte pour eux, mais ensuite, un détenu m'expliqua que c'était le meilleur moyen pour déconcentrer l'homme qui infligeait la punition.

L'appel était une excellente occasion pour moi d'observer mes compagnons de captivité. Je notai mentalement ceux que j'avais éliminés comme n'étant pas Mutschmann. En moins d'un mois, j'en avais écarté plus de trois cents.

Je n'oublie jamais un visage. C'est la qualité d'un bon flic, et une des raisons pour lesquelles j'étais entré dans la police. Mais cette fois-ci, alors que ma vie dépendait de cette mémoire visuelle, l'arrivée constante de nouveaux détenus bouleversait mes comptes. Je me faisais l'effet d'un Hercule submergé par le purin des écuries d'Augias.

Comment décrire l'indescriptible ? Comment parier de ce qui rend muet d'effroi ? Beaucoup de mes compagnons d'infortune, quoique plus cultivés que moi, étaient incapables de trouver les mots adéquats. C'était un silence né de la honte, la honte de voir les innocents eux-mêmes devenir coupables. Car privé du moindre de ses droits, l'homme redevient une bête. Les affamés chapardent la nourriture d'autres affamés. La survie devient l'unique objectif de chacun, et cette préoccupation prime, et même occulte, l'expérience vécue. Détruire l'esprit humain par le travail forcé était le but de Dachau, la mort n'étant que la conséquence non recherchée de cet esclavage. La survie passait par l'acceptation d'un surcroît de souffrance pour les autres : tant qu'un autre détenu se faisait battre ou lyncher, vous étiez sauf. Si l'occupant du grabat voisin mourait dans son sommeil, vous pouviez manger sa ration pendant quelques jours.

Pour parvenir à survivre, il faut avoir frôlé la mort.

Peu après mon arrivée à Dachau, je fus nommé contremaître d'une équipe de Juifs chargée de construire un atelier dans le secteur nord-ouest du camp. Les prisonniers devaient charger des pierres

pesant jusqu'à trente kilos dans des brouettes qu'il fallait ensuite, du fond de la carrière, pousser le long des quelques centaines de mètres du chemin en pente menant au chantier. Tous les SS de Dachau n'étaient pas des brutes épaisses : certains, plus astucieux, profitaient de la main-d'œuvre bon marché et des talents variés de la population du camp pour se livrer à de petits trafics. Il n'était donc pas de leur intérêt de tuer les détenus au travail. Mais les SS qui surveillaient le chantier dont j'avais la charge étaient de vrais salopards. Paysans bavares pour la plupart, anciens chômeurs, leur sadisme était moins élaboré que celui de leurs collègues citadins de Columbia. Mais il était tout aussi efficace. Mon travail n'était pas compliqué : en tant que chef d'équipe, je n'étais pas contraint de charger les blocs de pierre. Mais pour les Juifs de mon kommando, c'était un travail exténuant. Les SS assignaient volontairement des délais très courts pour terminer une fondation ou un mur, et le non-respect de ces délais signifiait la privation de nourriture et d'eau. Ceux qui s'effondraient de fatigue étaient tués d'une balle à l'endroit même où ils tombaient.

Les premiers jours, je mettais la main à la pâte, à la grande joie des gardes SS qui trouvaient cela extrêmement drôle. Mais je constatai vite que ma participation n'accélérait en rien le travail. L'un d'eux me dit un jour :

— Qu'est-ce qui te prend ? T'aimes bien les youpins ? Je comprends pas. T'es pas obligé de les aider, alors pourquoi tu le fais ?

Pendant un instant, je ne sus que répondre. Puis je finis par lui dire :

— C'est justement parce que tu ne comprends pas que je le fais. Il parut dérouté, puis fronça les sourcils. Je crus une seconde qu'il allait se sentir offensé, mais au lieu de ça il éclata de rire et dit :

— Bah, je m'en fous, c'est ton enterrement après tout.

Au bout d'un certain temps, je compris ce qu'il avait voulu dire. Le travail me tuerait, tout comme il tuait les Juifs de mon kommando. C'est pourquoi je cessai de les aider. Mais, pour me racheter, je cachai sous deux brouettes un Juif qui venait de s'effondrer, afin de lui laisser le temps de récupérer. Je recommençai plusieurs fois, sachant pertinemment que je risquais le fouet si j'étais découvert. Il y avait des informateurs partout à Dachau. Les détenus m'avaient mis en garde contre ce fait, sans savoir que j'en étais presque un moi-même.

Je ne fus pas pris sur le fait en train de protéger un Juif épuisé, mais les gardes me posèrent des questions si précises que j'en conclus que j'avais été trahi. Je fus condamné à vingt-cinq coups de fouet.

Ce n'est pas tant la douleur que je redoutais que l'éventualité d'être envoyé à l'hôpital du camp après la séance. Comme la plupart de ses occupants étaient atteints de typhoïde ou de dysenterie, il fallait éviter cet endroit à tout prix. Les SS eux-mêmes n'y allaient

jamais sans raison impérieuse. Je risquais d'y attraper une cochonnerie et de ne jamais retrouver Mutschmann.

L'appel durait rarement plus d'une heure, mais le jour où je devais être fouetté, il dura près de trois heures.

Ils m'attachèrent entre les poteaux et défirent mon pantalon. J'essayai de déféquer, mais la douleur était telle que je n'y parvins pas. En outre, avec la nourriture qu'on nous servait, je n'avais rien dans les intestins. Après mes vingt-cinq « aumônes », j'eus juste le temps de sentir qu'on me détachait avant de perdre conscience.

Un bras pendait de la couchette au-dessus de moi. Je le fixai un bon moment et, comme les doigts restaient parfaitement immobiles, je me demandai si l'homme n'était pas mort. Je voulus me lever pour vérifier, mais retombai aussitôt sur le ventre en hurlant de douleur. Alerté par mon cri, un type s'approcha de ma paillasse.

— Seigneur ! haletai-je en sentant la sueur perler à mon front. Ça fait encore plus mal que quand on les reçoit.

— C'est le médicament qui fait ça, me dit le type.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, avec des dents de lapin et des cheveux qu'il avait probablement récupérés sur un vieux matelas. Affreusement émacié, son corps donnait l'impression de sortir d'un bocal de formol. Il portait une étoile jaune cousue sur la poitrine de sa veste de prisonnier.

— Un médicament ? répétai-je avec incrédulité.

— Oui, du chlorure de sodium, fit le Juif d'une voix traînante avant d'ajouter plus vivement : Autrement dit du sel, mon ami. J'en ai répandu sur tes plaies.

— Bon Dieu, lâchai-je. Je ne suis pas une omelette !

— Peut-être, rétorqua-t-il, mais moi, je suis un foutu toubib. Je sais que ça doit te faire le même effet que d'enfiler une capote pleine d'orties, mais c'est le seul moyen d'empêcher l'infection.

Je lui trouvai une voix chantante d'acteur comique.

— Tu as de la chance que j'aie pu te soigner, poursuivit-il. J'aimerais pouvoir en faire autant pour tous ces malheureux, mais je ne peux pas faire grand-chose avec des médicaments volés dans les cuisines.

Je levai la tête vers la main qui pendait toujours de la couchette au-dessus. Jamais je n'éprouvai un tel plaisir à observer une malformation physique : c'était un poignet droit, surmonté d'un beau ganglion. Le docteur rabattit le bras sur le matelas, le cachant à ma vue, et grimpa sur mon grabat pour examiner son propriétaire. Puis il redescendit et se pencha sur mes fesses dénudées.

— Ça va aller, dit-il.

Je hochai la tête en désignant mon voisin du dessus.

— Et lui, qu'est-ce qu'il a ?

— Pourquoi, il vous gêne ?

— Non, c'est juste pour savoir.

— Dites-moi, avez-vous déjà eu la jaunisse ?

— Oui.

— Bon, fit-il, dans ce cas, ne vous inquiétez pas, vous ne l'attraperez pas. Abstenez-vous tout de même de l'embrasser ou de le sodomiser. Je vais quand même essayer de lui trouver une autre paillasse, au cas où il vous pisserait dessus. La transmission s'effectue par les excréments.

— Transmission ? fis-je. Transmission de quoi ?

— Hépatite. Je vais leur demander de vous installer sur la couchette du dessus et de le faire passer en bas. Donnez-lui de l'eau s'il en réclame.

— Bien sûr, dis-je. Comment s'appelle-t-il ? Le docteur soupira d'un air las.

— Pas la moindre idée.

Plus tard, après qu'on m'eut transféré, au prix de souffrances atroces, sur la couchette du dessus, et que mon voisin eut pris ma place, je me penchai pour jeter un coup d'œil à celui qui représentait mon unique espoir de sortir de cet enfer. Le spectacle n'avait rien d'encourageant. Avec sa peau jaunie et son corps squelettique, il m'aurait été impossible de reconnaître Mutschmann d'après le seul souvenir de la photo que j'avais vue dans le bureau de Heydrich. Le ganglion seul révélait son identité. Pour l'instant, délirant de fièvre, Mutschmann frissonnait sous sa mince couverture et gémissait lorsque la douleur lui déchirait les entrailles. Je l'observai un moment. À mon soulagement, il parut reprendre conscience, mais ce ne fut que pour essayer, en vain, de vomir. Il fut aussitôt repris par son délire. Il était évident que Mutschmann agonisait.

A part le docteur Mendelssohn, et trois ou quatre assistants souffrant eux-mêmes de divers maux, il y avait une soixantaine d'hommes et de femmes dans l'hôpital du camp. Hôpital est d'ailleurs un bien grand mot. L'endroit tenait plus du mouvoir que de l'établissement médical. J'appris qu'il y avait là deux sortes de patients : les malades, qui finissaient tous par mourir, et les blessés, à qui il arrivait bien souvent de tomber malades durant leur « hospitalisation ».

Ce soir-là, juste avant la nuit, Mendelssohn vint examiner mes plaies.

— Demain matin, je vous laverai le dos et nous y remettrons du sel, dit-il avant de se pencher d'un air découragé vers Mutschmann.

— Et lui, où en est-il ? demandai-je.

C'était une question stupide, qui ne fit qu'éveiller la curiosité du médecin. Il me regarda d'un air suspicieux.

— Puisque ça a l'air de vous intéresser, fit-il d'une voix aigre, sachez que je lui ai interdit l'alcool et la nourriture épicée, et que je lui ai conseillé de garder le lit.

— Oui, je vois.

— Mon ami, je n'ai pas le cœur particulièrement endurci, ajouta-t-il, mais je ne peux rien faire pour lui. Si je pouvais lui donner un régime de protéines, de vitamines et de glucose, il aurait une chance de s'en sortir.

— Pour combien de temps en a-t-il ?

— Reprend-il toujours conscience de temps en temps ? (J'acquiesçai. Mendelssohn soupira.) Difficile à dire, mais une fois dans le coma, il ne lui restera pas plus d'un jour ou deux. Je n'ai même pas de morphine pour le soulager. Dans cette clinique, la mort est à peu près le seul médicament disponible, vous savez.

— Je tâcherai de ne pas l'oublier.

— Ne tombez pas malade, l'ami. Nous avons ici des cas de typhus. Si vous sentez un début de fièvre, buvez deux cuillerées de votre urine. Ça a l'air de marcher.

— Si j'arrive à trouver une cuillère propre... Merci quand même pour le tuyau.

— En voici un autre, puisque vous paraissez en forme. La raison pour laquelle la Résistance du camp se réunit ici, c'est parce qu'ils savent que les gardes n'y entrent jamais. Contrairement aux apparences, les SS ne sont pas des imbéciles. Il faudrait être fou pour rester ici une minute de plus que nécessaire. C'est pourquoi je vous conseille de sortir dès que vos douleurs seront un peu calmées.

— Et vous, qu'est-ce qui vous fait rester ? Le serment d'Hippocrate ?

Mendelssohn haussa les épaules.

— Jamais entendu parler de ce truc-là, lâcha-t-il.

Je dormis un moment. J'aurais voulu rester éveillé au cas où Mutschmann reprendrait conscience, dans l'espoir de jouer une de ces petites scènes touchantes qu'on voit au cinéma, quand le mourant décharge son âme du fardeau qui l'accable et se confie à l'homme penché au-dessus de son lit d'agonie.

Lorsque je m'éveillai, il faisait sombre. Parmi les quintes de toux et les ronflements des autres malades, je distinguai soudain du bruit en provenance de la couchette de Mutschmann. Je me penchai et, à la lueur du clair de lune, le vis, appuyé sur un coude, une main serrant son estomac pour essayer de vomir.

— Ça va ? demandai-je.

— Bien sûr, dit-il d'une voix sifflante. Je suis increvable, une vraie tortue des Galapagos.

Mais il recommença à gémir puis, les dents serrées par la douleur,

il ajouta :

— C'est ces foutues crampes d'estomac.

— Un peu d'eau ? lui demandai-je.

— De l'eau, oui. J'ai la langue aussi sèche qu'une...

Il fut interrompu par un haut-le-cœur. Je descendis non sans peine de ma paillasse et emplis une louche dans un seau posé entre les lits. Les dents cliquetant comme un bouton de télégraphe, Mutschmann lapa bruyamment l'eau. Puis il soupira et se recoucha.

— Merci, mon vieux, dit-il.

— Il n'y a pas de quoi. Tu ferais la même chose pour moi, non ? Il essaya de rire mais fut terrassé par une violente quinte de toux.

— Mon cul que je ferais pareil, articula-t-il d'une voix caverneuse. J'aurais bien trop peur d'attraper quelque chose. D'ailleurs je sais même pas ce que j'ai. Tu le sais, toi ?

Je réfléchis un moment, puis résolu de le lui dire.

— Tu as une hépatite.

Il resta silencieux quelques minutes. Je me sentais honteux. J'aurais pu lui épargner ça.

— Merci de ta franchise, dit-il. Et toi, qu'est-ce que tu as ?

— Je suis passé à l'aumônerie de Hindenburg.

— Pour quel motif ?

— J'ai aidé un Juif de mon kommando.

— C'est pas malin, fit-il. De toute façon ils sont morts. Tous. Tu peux prendre le risque avec quelqu'un qui peut s'en tirer, mais ça ne vaut pas le coup avec un Juif. Ils n'ont aucune chance.

— Toi non plus, tu n'as pas eu de chance.

— C'est vrai, dit-il en ricanant doucement. Je ne pensais pas tomber malade. J'étais sûr de sortir de ce trou à rats. Surtout que j'avais une bonne planque à l'atelier de cordonnerie.

— Ouais, pas de pot, dis-je.

— Je suis en train de mourir, pas vrai ?

— Ce n'est pas l'avis du toubib.

— Arrête ton baratin. Je vois bien où j'en suis. Mais merci quand même. Seigneur, je donnerais n'importe quoi pour une clope.

— Moi aussi, dis-je.

— Même s'il fallait la rouler. (Il marqua une pause avant d'ajouter :) Il faut que je te dise quelque chose.

— Oui ? A quel propos ? fis-je en essayant de dissimuler mon impatience.

— Ne baise jamais avec une femme du camp. Je suis à peu près sûr que c'est comme ça que j'ai attrapé cette saloperie.

— Je n'oublierai pas ton conseil. Merci de m'avoir prévenu.

Le lendemain, j'échangeai ma ration contre des cigarettes et attendis que Mutschmann émerge de son délire. J'attendis presque

toute la journée. Lorsqu'il se calma, il poursuivit notre conversation comme si nous l'avions interrompue quelques minutes plus tôt.

— Comment ça va ? Tes plaies, ça s'arrange ?

— Ça fait toujours mal, dis-je en descendant de ma couchette.

— Ça m'étonne pas. Ce putain de père Fouettard n'y va pas de main morte. (Il tourna alors son maigre visage jaune vers moi.) Tu sais, il me semble t'avoir déjà vu quelque part.

— Ah bon ? Et où ça ? dis-je. Au Rot Weiss Tennis Club ? Au Herrenklub ? A l'Excelsior, peut-être ?

— Arrête, je parle sérieusement.

J'allumai une de mes cigarettes et la lui collai entre les lèvres.

— Je parie que c'était à l'opéra, dis-je. J'adore l'opéra, tu sais. A moins que ce soit au mariage de Gøering ?

Il esquissa un sourire de ses lèvres sèches, puis avala une grande bouffée comme si c'était de l'oxygène pur.

— T'es un vrai magicien, dit-il en savourant sa cigarette. Je la lui ôtai un instant des lèvres avant de l'y replacer.

— Non, ce n'était dans aucun de ces endroits. Mais ça me reviendra.

— Certainement, dis-je en espérant qu'il ne s'en souviendrait pas.

Un instant, je songeai à mentionner la prison de Tegel, mais j'y renonçai. Malade ou pas, il flairerait quelque chose et je ne pourrais plus rien en tirer.

— Pourquoi tu es là ? Tu étais Sozi ? Kozi ?

— Non, marché noir, expliquai-je. Et toi ? Son sourire s'élargit.

— Je me planque.

— Ici ? A qui veux-tu échapper ?

— A beaucoup de monde, dit-il.

— Eh bien, on peut dire que t'as choisi un drôle d'endroit pour te cacher. C'est de la folie.

— Personne ne peut me retrouver ici. Laisse-moi te poser une question : où est-ce que tu planquerais une goutte de pluie ? Je secouai la tête sans répondre. Sous une cascade. Au cas où tu le saurais pas, c'est de la philosophie chinoise. Avoue que ça serait coton de retrouver une petite goutte là-bas dessous, hein ?

— Oui, certainement. Mais pour faire ça, il fallait que tu sois au bout du rouleau, non ?

— Dommage que je sois tombé malade... Parce que quand je serais sorti – dans un an ou deux – ils auraient bien été obligés de me laisser tranquille.

— Qui ça ? dis-je. Pourquoi te recherchent-ils ?

Il battit des paupières et la cigarette tomba de ses lèvres inanimées sur la couverture. Je la ramassai et l'éteignis au cas où il reviendrait à lui assez longtemps pour la terminer.

Pendant la nuit, la respiration de Mutschmann se fit de plus en plus oppressée, et au matin Mendelssohn annonça qu'il était au bord du coma. Je ne pouvais rien faire d'autre que rester allongé sur le ventre, à observer l'homme qui mourait en dessous de moi. Je songeai beaucoup à Inge, et encore plus à moi-même. A Dachau, les funérailles étaient réduites au strict minimum : on vous flanquait au four et c'était terminé. Mais en observant le progrès du mal qui rongea la foie et la rate de Mutschmann, infectant petit à petit tout son corps, je songeai surtout à cet autre mal qui dévorait inexorablement ma glorieuse Patrie. Ce n'est qu'à Dachau que je réalisai à quel point l'atrophie de l'Allemagne s'était transformée en nécrose. Et comme pour le pauvre Mutschmann, aucune morphine ne soulagerait les souffrances qui s'annonçaient.

Il y avait quelques enfants à Dachau, nés de mères détenues. Ils n'avaient jamais connu autre chose que la vie dans le camp. Ils jouaient librement dans ses limites, tolérés par les gardiens dont certains s'étaient même pris d'affection pour eux, et ils pouvaient aller où ils voulaient, sauf entrer dans le baraquement de l'hôpital. Ils risquaient une sévère correction en cas de désobéissance.

Mendelssohn cachait un enfant sous une des paillasses. Le garçonnet s'était cassé une jambe en tombant dans la carrière. Il resta caché presque trois jours à l'hôpital avant que les SS le retrouvent. Il eut si peur en les voyant qu'il avala sa langue et s'étouffa.

Lorsque Mendelssohn dut apprendre la nouvelle à la mère, il fit preuve d'un irréprochable tact professionnel. Mais plus tard, après que la femme fut repartie, je l'entendis sangloter doucement.

— Hé ! là-haut !

Je sursautai en entendant la voix provenant de la couchette du dessous. J'avais négligé de surveiller Mutschmann, et à présent, je regrettais de n'avoir pas mis à profit sa période de lucidité qui devait durer depuis un certain temps. Je descendis donc précautionneusement de ma paillasse et m'agenouillai à côté de la sienne, car il m'était encore trop pénible de m'asseoir. Il eut un sourire affreux et m'agrippa le bras.

— Je m'en suis souvenu, fit-il.

— Ah oui ? dis-je plein d'espoir. Et de quoi tu t'es souvenu ?

— De l'endroit où je t'avais vu.

Je m'efforçai de prendre un air natutel, bien que mon cœur cognât violemment dans ma poitrine. S'il se souvenait de moi du temps où j'étais flic, j'étais grillé. Un type qui a connu la prison ne fraternise jamais avec un flic. Même si on s'était retrouvés tous les deux sur une île déserte, il m'aurait craché au visage plutôt que m'adresser la parole.

— Ah ouais ? fis-je d'un air candide. C'était où ?

Je lui mis la moitié de cigarette entre les lèvres et lui donnai du feu.

— T'étais le détective de l'hôtel Adlon, coassa-t-il. J'avais été repérer les lieux un jour, pour un boulot. C'est pas vrai ?

— Tu as une bonne mémoire, dis-je en allumant une cigarette. Ça fait un bail.

Il me serra le bras plus fort.

— T'inquiète pas, dit-il. Je le dirai à personne. Et puis c'est pas comme si tu étais flic, hein ?

— Tu dis que tu avais repéré l'endroit pour un boulot. Tu travaillais dans quel domaine ?

— Ma spécialité, c'étaient les coffres.

— Dans mes souvenirs, celui de l'hôtel Adlon n'a jamais été cambriolé. Pas pendant que j'y travaillais, en tout cas.

— C'est parce que j'avais rien pris, dit-il fièrement. Je l'ai ouvert, mais il n'y avait rien dedans. Et je te raconte pas des craques, hein !

— Mouais, fis-je. Pourtant, il y avait toujours des rupins à l'hôtel, avec pas mal de quincaillerie. C'était rare qu'il n'y ait rien dans le coffre.

— Je sais, dit-il. Alors ça devait encore être un de mes jours de malchance. Il y avait bien quelques trucs, mais rien que je puisse écouler. Parce que c'est ça le problème, tu comprends. Ce n'est pas la peine d'emporter quelque chose que tu ne pourras pas fourguer.

— D'accord, je te crois, fis-je.

— Ce n'est pas pour me vanter, mais j'étais le meilleur dans mon rayon. Aucun coffre ne me résistait. Tu dois te dire que je suis plein aux as, pas vrai ?

— Peut-être, dis-je en haussant les épaules. Je me dis aussi que tu devrais être en prison, mais tu l'es déjà.

— C'est parce que je suis riche que je suis ici. Je t'ai raconté, non ?

— Tu y as fait allusion, oui. (Je pris mon temps avant d'ajouter l'air de rien :) Et qu'est-ce que tu possèdes pour être si riche et si recherché ? De l'argent ? Des bijoux ?

Il eut un rire rauque.

— Beaucoup plus que ça, dit-il. Du pouvoir.

— Sous quelle forme ?

— Des papiers, dit-il. Crois-moi, des tas de gens donneraient très cher pour récupérer ces foutus papiers.

— Qu'y a-t-il dans ces papiers ?

Il avait le souffle court, plus léger que la silhouette d'une cover-girl dans le Junggeselle.

— Bah, je ne sais pas exactement, dit-il. Des noms, des adresses, des tas de renseignements. Un petit futé comme toi pourrait en faire

bon usage.

— Tu ne les as pas apportés avec toi ?

— Ne sois pas idiot, dit-il d'une voix sifflante. Ils sont dehors, en lieu sûr.

J'ôtai la cigarette éteinte de ses lèvres, la jetai par terre et lui donnai le reste de la mienne.

— Ce serait dommage... que personne ne s'en serve, dit-il d'une voix haletante. Tu m'as aidé... alors... je vais te faire une faveur. Promets-moi de bien les faire suer, hein ? Ces papiers... ça vaut au moins... un plein camion de diams. (Je penchai l'oreille pour l'entendre.) Tu les tiendras... par les couilles.

Ses paupières battirent. Je le pris par les épaules et le secouai pour essayer de le ramener à la conscience. A la vie.

Je restai agenouillé près de lui un moment. Dans un recoin de mon âme encore capable de ressentir quelque chose, j'éprouvai un sentiment terrifiant d'abandon. Mutschmann était plus jeune et plus fort que moi. Il n'y avait aucune raison que je résiste plus longtemps que lui à la maladie. J'avais perdu beaucoup de poids, j'étais dévoré par la gale et mes dents se déchaussaient. L'homme de confiance de Heydrich, l'Oberschutze SS Bürger, était responsable de l'atelier de menuiserie. Que se passerait-il lorsque je lui communiquerais le mot de passe qui devait me faire sortir de Dachau ? Que ferait de moi Heydrich quand je lui dirais que je n'avais pas réussi à savoir où étaient les papiers de von Greis ? Me renverrait-il à Dachau ? Me ferait-il exécuter ? Et si je ne donnais pas signe de vie, comprendrait-il que j'étais bredouille et donnerait-il l'ordre de me faire sortir ? Connaissant Heydrich, cela me paraissait fort peu probable. Être arrivé si près du but pour voir tous mes efforts réduits à néant était presque insupportable.

Au bout d'un moment, je me redressai et tirai la couverture sur le visage jauni de Mutschmann. Un minuscule bout de crayon tomba par terre, et je le fixai plusieurs secondes avant qu'une bouffée d'espoir renaisse en moi. Je retirai la couverture du corps. Ses mains étaient closes. Je les ouvris l'une après l'autre. Dans la main gauche, je découvris un morceau du papier brun avec lequel les prisonniers affectés à la cordonnerie enveloppaient les chaussures des SS après les avoir réparées. J'avais si peur d'une nouvelle déception que je ne le dépliai pas immédiatement. Il me fallut ensuite près d'une heure pour déchiffrer l'écriture presque illisible qui y était tracée. Le texte était le suivant : « Bureau des objets trouvés, Service de la circulation, Saarlandstrasse, Berlin. Tu as perdu une serviette en juillet dernier dans Leipzigerstrasse. Cuir brun, serrure de cuivre, tache d'encre sur la poignée. Initiales dorées K. M. Contient une carte postale d'Amérique. Un roman de western, OldSurehand, de Karl May [23], et des papiers à

usage professionnel. Merci. K. M. »

Je crois bien que personne n'a jamais reçu pareil billet de retour à la vie.

Je voyais des uniformes partout. Même les vendeurs de journaux arboraient la casquette et le manteau des SA. Il n'y avait pourtant pas de défilé, et cela faisait longtemps qu'il n'y avait plus de boutique juive à boycotter sur Unter den Linden. Mais depuis ma sortie de Dachau, je prenais toute la mesure de l'emprise du national-socialisme sur l'Allemagne.

Je retournai à mon bureau. Curieusement coincé entre l'ambassade de Grèce et la galerie d'art Schultze, et gardé par deux miliciens, je passai devant le ministère de l'Intérieur d'où Himmler avait envoyé sa note à Paul Pfarr au sujet de la corruption. Une voiture s'arrêta devant l'entrée, et il en sortit deux officiers et une femme en uniforme en qui je reconnus Marlene Sahn. Je m'arrêtai et m'apprêtai à la saluer lorsque je me ravisai. Elle passa devant moi sans un regard. Si elle m'avait reconnu, elle l'avait parfaitement dissimulé. Je me retournai pour la regarder entrer dans le bâtiment à la suite des deux officiers. Je restai immobile à peine une minute ou deux, mais cela fut suffisant pour qu'un gros type au chapeau rabattu sur les yeux m'interpelle.

— Papiers, aboya-t-il sans même prendre la peine de présenter une carte de police.

— A qui ai-je l'honneur ? fis-je.

Le type avança son visage porcine et mal rasé vers moi et dit :

— A moi.

— Ecoutez, dis-je. Vous vous fourrez le doigt dans l'œil si vous pensez jouir d'une personnalité imposante. Alors arrêtez votre cinéma et montrez-moi votre carte.

Un laissez-passer de la Sipo traversa fugitivement mon champ de vision.

— Vous gênez la réputation de la maison, les gars, fis-je en présentant mes papiers qu'il m'arracha aussitôt des mains.

— Qu'est-ce que vous faites à traîner par ici ?

— Traîner, comment ça traîner ? J'admirais l'architecture.

— Pourquoi avez-vous regardé les officiers qui sont sortis de la voiture ?

— Je ne regardais pas les officiers, répliquai-je. Je regardais la

filles. J'adore les femmes en uniforme.

— Circulez, dit-il en me balançant mes papiers.

Il me paraissait que les Allemands étaient à présent capables de supporter n'importe quoi de la part du premier venu, pourvu qu'il soit en uniforme ou porte un insigne officiel. Moi qui me considère pourtant comme un Allemand représentatif, je ne comprenais pas mes compatriotes, étant par nature réfractaire à toute forme d'autorité, même si cela peut paraître curieux de la part d'un ancien policier.

Dans Königstrasse, les collectes pour les indigents allaient bon train. Les quêteurs du Secours d'Hiver agitaient leurs boîtes rouges sous le nez des passants, bien que nous ne soyons encore que début novembre. Au début, le Secours d'Hiver avait été conçu pour combattre les ravages du chômage et de la récession, mais à présent, presque tout le monde le considérait comme une sorte de chantage financier et psychologique opéré par le Parti : le Secours rassemblait certes des fonds, mais surtout il contribuait à créer un climat émotionnel dans lequel les gens, entraînés à se satisfaire de peu, acceptaient de se sacrifier pour la Patrie. Chaque semaine, la collecte était prise en charge par une organisation professionnelle différente. Cette semaine, c'était au tour des cheminots.

Le seul cheminot que j'aie jamais aimé était le père de mon ancienne secrétaire, Dagmarr. J'avais à peine donné 20 pfennigs à un quêteur que, vingt mètres plus loin, un autre me collait sa boîte sous le nez. Loin de vous épargner de nouvelles sollicitations, le petit insigne en verre que l'on vous remettait quand vous donniez quelque chose semblait au contraire les provoquer. Pourtant, ce ne fut pas pour cette raison que j'envoyai bouler l'importun, aussi gras qu'un cheminot peut l'être, mais parce que je venais de voir Dagmarr disparaître derrière le monument en forme d'urne dressé devant l'hôtel de ville.

En entendant mes pas précipités derrière elle, elle se retourna et me reconnut aussitôt. Nous restâmes gauchement plantés devant le monument portant en énormes lettres blanches l'inscription : « Sacrifiez-vous pour le Secours d'Hiver. »

— Bernie, dit-elle.

— Salut, dis-je en lui touchant le bras, l'air penaud. Je pensais justement à vous. J'ai été navré d'apprendre ce qui est arrivé à Johannes.

Elle eut un sourire courageux et resserra le col de son manteau.

— Vous avez beaucoup maigri, Bernie. Avez-vous été malade ?

— C'est une longue histoire. Puis-je vous offrir un café ? Nous entrâmes à l'Alexanderquelle, sur Alexanderplatz, où nous commandâmes du vrai café et des vrais croissants avec de la vraie confiture et du vrai beurre.

— Il paraît que Goering a inventé un nouveau procédé pour fabriquer du beurre avec du charbon.

— Si c'est vrai, il ne doit pas beaucoup en manger, dit-elle. (Je ris poliment.) Impossible de trouver un oignon dans tout Berlin. Mon père prétend qu'ils en font du gaz de combat pour aider les Japonais à anéantir les Chinois.

Au bout d'un moment, je me décidai à lui demander des précisions sur la mort de Johannes.

— Bah, il n'y a pas grand-chose à dire.

— Comment est-ce arrivé ? demandai-je.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il a été tué au cours d'un raid sur Madrid. Un de ses camarades me l'a raconté. Tout ce que j'ai reçu de la part du Reich, c'est un message d'une seule phrase : « Votre mari est mort pour l'honneur de l'Allemagne. » Je me suis dit : « Tu parles... » Ensuite j'ai été convoquée au ministère de l'Air, où j'ai dû signer un papier dans lequel je promettais de ne jamais parler de ce qui s'était passé, ni de porter le deuil. Vous vous imaginez, Bernie ? Je n'ai même pas pu m'habiller en noir pour mon mari. C'était la condition pour recevoir ma pension. (Elle sourit avec amertume avant d'ajouter :) « Tu n'es Rien, la Nation est Tout. » Je ne pensais pas qu'ils iraient si loin. Elle sortit son mouchoir et se moucha.

— Le national-socialisme est très marqué par le panthéisme, dis-je. Les individus, pour lui, sont quantité négligeable. Nous vivons une époque où votre propre mère trouve normal que vous disparaissiez. Tout le monde baisse les bras.

Tout le monde sauf moi, pensai-je. Durant plusieurs semaines après ma libération de Dachau, je ne m'étais préoccupé que d'une seule chose : la disparition d'Inge Lorenz. Mais il arrive que Bernhard Gunther lui-même se casse les dents.

Rechercher une personne disparue dans l'Allemagne de l'automne 1936 était comme essayer de retrouver quelque chose dans une commode dont on aurait vidé puis remis en place le contenu de manière irrationnelle. Peu à peu, ma détermination s'émoussa devant l'indifférence générale. Les anciens collègues du journal d'Inge haussèrent les épaules en disant qu'ils ne l'avaient jamais beaucoup connue. Ses voisins secouèrent la tête en déclarant qu'il fallait prendre ce genre de chose avec philosophie. Otto, son admirateur du Front du Travail, pensait qu'elle allait probablement réapparaître sous peu. Je ne leur en voulais même pas. Il leur paraissait inutile de se préoccuper d'un unique cheveu tombé d'un crâne qui en avait déjà perdu tant.

Passant donc mes oisives soirées en compagnie d'une bonne bouteille, je me demandais souvent ce qui avait pu lui arriver. Un accident de voiture ? Une crise d'amnésie ? Avait-elle eu une dépression nerveuse ? Avait-elle commis un crime qui l'avait

contrainte à disparaître à jamais ? Mais à chaque fois, j'en revenais à l'enlèvement suivi de meurtre, et je ne pouvais m'empêcher de penser que rien ne lui serait arrivé si je ne l'avais pas entraînée avec moi sur l'affaire Pfarr.

Même au bout de deux mois, délai après lequel on pouvait raisonnablement penser que la Gestapo allait admettre sa responsabilité, Bruno Stahlecker, muté récemment en dehors de la ville, à Spreewald, dans un petit commissariat de la Kripo, était incapable de me dire si Inge avait été exécutée ou envoyée en KZ. Je retournai de nombreuses fois au pavillon de Haupthändler à Wannsee dans l'espoir de trouver un indice quelconque, mais je rentrai à chaque fois bredouille.

Je retournai également plusieurs fois dans son appartement avant le terme de son bail, afin d'y découvrir un éventuel secret qu'elle n'aurait pas voulu partager avec moi. Pourtant, son souvenir s'estompait toujours plus dans mon esprit. N'ayant aucune photo d'elle, j'oubliai peu à peu les traits de son visage, réalisant brusquement que je ne savais presque rien d'elle, en dehors de quelques informations rudimentaires. Nous pensions avoir tellement de temps pour nous connaître...

Au fur et à mesure que passaient les semaines, puis les mois, je réalisai que mes chances de retrouver Inge diminuaient de façon inversement proportionnelle. Et tandis que sa présence s'effaçait de jour en jour, l'espoir aussi se dissipait. Je sentais – je savais – que je ne la reverrais jamais plus.

Dagmarr commanda deux autres cafés, et nous parlâmes de ce que nous avions fait depuis tout ce temps. Je ne mentionnai toutefois ni le nom d'Inge, ni mon séjour à Dachau. Il y a des choses dont on ne peut pas discuter autour d'une tasse de café.

— Comment vont les affaires ? s'enquit-elle.

— Je me suis acheté une nouvelle voiture. Une Opel.

— C'est donc que vos affaires vont bien.

— Et vous ? demandai-je. De quoi vivez-vous ?

— Je suis retournée chez mes parents. Je tape à la machine. Des thèses d'étudiants, ce genre de choses. (Elle se força à sourire.) Mon père n'aime pas beaucoup ça. Vous comprenez, je préfère taper la nuit, et la Gestapo est venue chez nous trois fois en trois semaines à cause du bruit de la machine. Ils cherchent les gens qui éditent des journaux d'opposition. Heureusement, les textes que je tape sont si totalement dévoués au national-socialisme que la Gestapo n'a rien trouvé à redire. Mais mon père s'inquiète des voisins. Il a peur qu'ils pensent que nous avons des ennuis avec la police.

Au bout d'un moment, je lui proposai d'aller au cinéma.

— Volontiers, dit-elle, si ce n'est pas un film patriotique. En

sortant du café, nous achetâmes un journal.

A la une, les deux Hermann, Six et Goering, échangeaient une poignée de main. Goering arborait un sourire épanoui, tandis que Six paraissait plutôt morose. Le Premier ministre avait apparemment eu gain de cause en ce qui concernait l'approvisionnement du Reich en matières premières. J'ouvris le journal à la page des spectacles.

— Si nous allions voir L'impératrice rouge au Tauenzienpalast ? suggérai-je.

Mais Dagmarr l'avait déjà vu deux fois.

— Et celui-ci ? fit-elle. La plus grande des passions, avec Ilse Rudel. C'est son dernier film. Vous devez l'apprécier, non ? Les hommes en sont fous, à ce qu'il paraît.

Je songeai à Walther Kolb, le jeune acteur à qui Ilse avait voulu faire commettre un meurtre, et que j'avais tué. L'affiche du film montrait la star en habit de nonne. Même en oubliant ce que je savais d'elle, le rapprochement me parut plus que douteux.

Mais plus rien ne me surprenait. J'avais appris à vivre dans un monde qui avait perdu les pédales. On aurait dit qu'un énorme tremblement de terre avait tout bouleversé : aucune route n'était plus plate, aucun immeuble vertical.

— Oui, fis-je. Elle n'est pas mal.

Nous partîmes en direction du cinéma. Les vitrines rouges du Stürmer avaient fait leur réapparition dans les rues. Le journal de Streicher était devenu plus fanatique que jamais.

[1] Kriminalpolizei. (Toutes les notes sont du traducteur.)

[2] Sorte de vin blanc mousseux.

[3] Le programme de loisirs ouvriers Kraft durch Freude (La Force par la joie) avait été lancé en novembre 1933 par le Front du Travail (DAF), qui remplaça les anciens syndicats détruits en mai 1933 dans la foulée de la victoire électorale nazie. Cependant, les croisières proprement dites ne commenceront en réalité qu'en juillet 1937.

[4] Les Champs-Élysées berlinois.

[5] Sicherheitspolizei.

[6] Organisation d'entraide à laquelle devaient collaborer à tour de rôle les différentes associations professionnelles du Troisième Reich.

[7] L'incendiaire du Reichstag.

[8] Deutsche Arbeitsfront.

[9] Casque à pointe.

[10] Le Horst Wessel Lied était l'hymne du NSDAP.

[11] Geheime Staatspolizei.

[12] Tentative de prise du pouvoir par des corps francs d'extrême-droite en mars 1920.

- [13] Joseph Goebbels.
- [14] 1936
- [15] Unter den Linden : « sous les tilleuls.
- [16] Membre de l'aristocratie militaire prussienne.
- [17] Deutsche Allgemeine Zeitung.
- [18] En réalité, les Hermann Goering Werke ne verront le jour qu'en juillet 1937.
- [19] KdF : Kraft durch Freude, la Force par la Joie. Cette voiture sera la Volkswagen.
- [20] Le skat se joue en effet à trois, et non à quatre.
- [21] Personnage fréquemment consulté par Hitler.
- [22] Dachau, c'était en réalité un cheval d'arçon.
- [23] Un des auteurs favoris de Hitler.